

**Version papier
2006**

Thierry Crouzet

**Version papier
2006**

18, rue des Trimarans.
34 540 Balaruc les Bains. France.
tc@tcrouzet.com / blog.tcrouzet.com

Par Thierry Crouzet

Le Peuple des connecteurs, Bourin Éditeur, 2006.

Le Cinquième Pouvoir, Bourin Éditeur, 2007.

HIV, lulu.fr, 2007.

Ératosthène, lulu.fr, 2007.

Blog, blog.tcrouzet.com, 2006-2007.

2006

À dix-sept ans, en 1980, j'ai décidé de devenir écrivain, peut-être parce que j'étais mauvais en français, surtout parce que j'avais envie de raconter des histoires. Je voulais imiter A. E. Van Vogt, Clifford D. Simak, Frank Herbert, Jack Vance, Théodore Sturgeon... J'ai alors commencé un journal, en dilettante au début, puis avec de plus en plus d'attention à partir des années 1990.

À cette époque, mes *Carnets de route* comme je les appelais ne ressemblaient plus à un journal intime. Ils servaient de brouillons à mes autres livres. J'y éparpillais des réflexions en tout sens que j'illustrais parfois d'aquarelles.

En 1996, j'ai publié sur internet un extrait de ce carnet, sans prolonger l'exercice car personne n'y prêta attention. En 2000, j'ai participé à la création d'une maison d'édition en ligne, qui avait exactement le même cahier des charges que lulu.com aujourd'hui. Je ne cherchais plus à me publier moi-même mais je voulais donner aux auteurs non-techniciens les moyens de le faire.

Je me retirais assez vite de ce projet car mes amis partenaires ne s'entendaient pas et je consacrais un

peu plus de temps à bonWeb.com, site créé en 1998. En 2003, je revenais à mes amours pour la publication, en créant bonBlog.com une plate-forme de blogs communautaire.

Je pensais que les gens qui se passionnaient pour un sujet pouvaient créer des villages où ils partageraient leurs textes et leurs photos. Ce fut un flop, il était encore trop tôt en France et je n'avais pas assez la fibre entrepreneuriale pour lancer un tel service à grande échelle. Avec le recul, je vois bien que j'aurais dû persévérer mais c'était sans importance puisque d'autres le firent à ma place.

J'étais donc immergé dans la blogosphère depuis son origine mais je n'éprouvais pas le besoin d'ouvrir mon propre blog. Je me confrontais à un problème classique en art : l'adéquation de la forme et du fond. Le blog ne collait pas.

Ce n'est qu'à la fin 2005, après avoir bouclé *Le peuple des connecteurs*, que j'ai compris que mes carnets avaient rejoint par leur forme et leur fond ce qui se faisait sur internet. J'ai commencé à travailler mon blog dès le début 2006, trouvant peu à peu le ton et le rythme en même temps que des lecteurs fidèles.

Le blog est devenu mon atelier d'écriture comme l'étaient mes carnets, avec en prime la dimension participative. Je sais aujourd'hui que j'aurais pu, et même dû, publier plus tôt sur internet mais, comme les internautes n'étaient pas prêts pour certains services que j'ai lancés, je n'étais pas prêt pour m'engager plus tôt dans l'auto-publication en ligne.

Toutefois, malgré mon choix de la forme blog, je n'ai pas cessé de penser mes textes comme la suite logique de mes *Carnets de routes*. J'ai immédiatement songé à créer une version papier du blog. Pour celle-ci, j'ai sélectionné la plupart de mes articles, écartant ceux repris dans mes livres, et je les ai com-

plétés en postscriptum par certains de mes commentaires.

Je n'ai pas reproduit les commentaires des lecteurs car les discussions, souvent très passionnantes, ont engendré de nouveaux articles et m'ont influencé. Sans être présents, ces commentaires habitent mon texte.

Après l'avoir relu, j'ai l'impression qu'il traduit l'évolution de mes idées au cours de cette année 2006. Il s'insère dans le projet plus vaste de mes *Carnets de route* qui ont pour but rêvé de décrire l'histoire de la pensée d'un homme, cet homme étant moi-même.

janvier

Je suis d'ailleurs

jeudi 12

Jeudi dernier, j'ai rencontré Olivier Malnuit du magazine *Technikart*. Nous avons parlé du *Peuple des connecteurs*. Il a fini par me demander si j'étais de droite ou de gauche. Je lui ai dit ni l'un, ni l'autre, pas même au centre, je suis dans une autre sphère. Un libéral social. D'ailleurs, le véritable socialisme n'a jamais existé comme je l'explique à la fin du livre. Les socialistes partent du principe que les hommes sont faibles, mais ils ne disent jamais nous sommes faibles, ils s'excluent de la population dont ils veulent le bonheur. Le véritable socialisme part des hommes, il suppose que nous sommes capables de nous auto-organiser et de changer le monde. C'est ce que font les blogueurs en traitant l'actualité indépendamment et en changeant ainsi, à tout jamais, le visage de l'information.

Pour certains, les réglementations émises par le pouvoir ont pour but de structurer la société. De fait mon « Ne pas voter », en sous titre du *Peuple des connecteurs*, viserait à déstabiliser cette structure. Ce raisonnement serait juste si les réglementations issues du pouvoir central étaient fécondes.

Je montre que ce n'est pas le cas ou, plutôt, de moins en moins le cas à cause de la complexité croissante de nos sociétés. Les vraies réglementations peuvent émerger d'elles-mêmes lorsque les agents autonomes que nous sommes s'auto-organisent au travers des réseaux sociaux. Elles n'ont pas besoin d'être émises par qui que ce soit, elles s'imposent d'elles-mêmes, par l'usage en quelque sorte. Et elles sont dynamiques, en remodelage permanent. La morale est par exemple une régulation émergente.

D'autre part, je n'encourage pas l'abstention, mais le vote contre, ou le vote de barrage. Voter contre un raciste fait sens à mes yeux. En revanche, il ne sert à rien de voter pour quelqu'un qui sera incapable de gouverner car une structure complexe ne se gouverne pas. Voter pour les uns ou pour les autres, ça ne fait pas de différence. Alors, dans l'état actuel de nos sociétés, le vote contre reste le seul vote acceptable. « Ne pas voter » doit s'entendre « Ne pas voter pour ».

Par ailleurs, on me reproche une position ambiguë entre observateur extérieur et militant de la connexion. Je ne comprends pas cette critique, je n'ai pas la prétention de faire de la science sociale, je ne sais pas trop ce que ça veut dire.

Les réseaux dont je parle ne sont pas un contre-pouvoir, ils ne sont pas un pouvoir non plus. Il n'y a pas de pouvoir mais des hommes responsables et libres qui s'interconnectent. Nous sommes simple-

ment en train d'inventer la démocratie, elle n'a encore jamais existé.

février

Interview Technikart

mercredi 1^{er}

Le numéro de février de *Technikart* vient de paraître. J'y apparais à côté de Bill Gates et de Pierre Omidyar, entre autres, présentés comme les chantres du « libéral-communisme ». Le chapeau de mon interview me présente, moi aussi, comme un néocapitaliste. « Le problème, c'est qu'il en fait partie [sous entendu du gotha des néocapitalistes] »

Franchement, j'aimerais avoir un compte en banque de néocapitaliste et consacrer ma fortune au bien de l'humanité. Malheureusement, je n'ai jamais su faire fortune, je n'ai même pas su investir au bon moment, pourtant je disposais de tous les tuyaux pour le faire. J'ai certes profité de la vague internet mais simplement comme auteur de livres de vulgarisation. Je n'ai pas trop mal gagné ma vie, mais pas au point de m'assurer la moindre rente (en plus j'ai les poches trouées).

Le rédacteur en chef de *Technikart*, termine son édito par : « Bill Gates et ses clones avouent nous préparer un monde où le savoir sera partagé, la maladie vaincue et la prospérité pour tous assurée. On n'y croit pas un seul instant [...]. »

Moi, j'ai envie d'y croire et j'ai envie de demander à ce rédacteur-en-chef à quoi il croit, lui ? OK, la vision des néocapitalistes est presque trop angélique pour être crédible, même un peu trop naïve, mais je me méfie de la naïveté d'hommes qui ont su amasser des milliards de dollars. Quand je les entends, je me moque du détail de leurs propos, je ne perçois qu'une chose, leur foi.

Que les choses soient claires : je suis athée, même un athée extrémiste, je ne veux même pas entendre parler d'agnosticisme. Néanmoins, je sais que nous sommes obligés de croire à quelque chose pour vivre heureux (je me suis ainsi longtemps accroché à la croyance que Dieu n'existait pas). Aujourd'hui je préfère croire en nous, en notre capacité à nous auto-organiser spontanément et à changer le monde par nous-mêmes, sans l'aide de l'État ou de toute autre structure à la Big Brother.

Bon ! Je ne vais pas cracher dans le plat. L'interview ne trahit pas mes propos. Je publierai bientôt la version intégrale. Par ses questions, Olivier Malnuit m'a fait avancer dans ma réflexion. Et puis, il commence par me dire que j'ai écrit un livre hallucinant. C'est flatteur. J'espère que je vais halluciner beaucoup de gens. Et devenir riche, riche, riche... enfin !

On me demande souvent si je suis pour la suppression de la sécurité sociale. Je réponds oui. Et je me fais invariablement insulter. En fait, je suis pour la disparition progressive de la sécurité sociale telle que nous la connaissons afin qu'une autre apparaisse: plus souple, plus réactive, plus efficace, moins coûteuse...

— *Comment fonctionnera cette nouvelle sécu ?*

— Je ne peux pas le prévoir. Elle émergera de l'interaction entre les agents autonomes qui se soutiendront les uns les autres.

— *Vous ne pouvez pas vous en tirer aussi simplement.*

— Si je propose un nouveau modèle de sécu, je deviens un politicien, je fais des prévisions, je dis que mon projet va fonctionner. Or je n'en sais rien. Je sais juste que nous pouvons nous auto-organiser. Comme nous avons pris goût à la sécu, nous pouvons de nous-mêmes améliorer ce système, tout d'abord en le débarrassant de son écrasante centralisation.

— *Pour aider les plus faibles, il faut bien une caisse centrale qui répartit l'argent.*

— Pas nécessairement. Il ne faut pas oublier que la sécu n'a pas toujours existé. Si elle est un progrès, je ne le nie pas, elle marque aussi le renoncement des individus à soutenir les autres individus. Quand quelqu'un souffre, c'est à la sécu de le prendre en charge. C'est un peu rapide. Dans les villages d'avant l'époque de la sécu, je ne suis pas sûr que les gens mourraient dans l'indifférence. Les voisins essayaient d'aider. La sécu centralisée nous a fait oublier que nous pouvions aider. Aux États-Unis, où la sécu est des plus primitives, les gens s'impliquent beaucoup plus que nous dans l'entraide. Ils agissent

plus civiquement que nous. En France, si la sécu disparaissait soudainement, ce serait le chaos, tant nous avons perdu l'habitude de nous entraider.

— *Qui paiera les médecins, les hôpitaux ?*

— J'ai entendu à la radio la semaine dernière, le témoignage poignant d'une infirmière. Elle était désespérée : après trente ans de carrière, elle ne gagnait pas de quoi se loger près de ses lieux de travail, du coup elle n'avait pas de travail. C'est inacceptable. La sécu ne peut pas mieux payer l'infirmière parce que la sécu est en faillite. C'est à nous de payer l'infirmière, de lui dire merci quand elle nous aide. Et nous, ce n'est pas seulement vous ou moi, mais aussi notre réseau...

PS1 : J'avais prévenu que je me faisais toujours insulter dès que je parlais de la sécu, ça n'a pas manqué. Dans l'esprit de certains, elle a remplacé Dieu, ils n'imaginent pas qu'on puisse la remplacer par quelque chose d'autre, et de mieux. Pour ma part, je suppose que rien ne subsiste très longtemps sans changement. Je suis un néo-darwiniste.

PS2 : Je ne sais pas quel avenir nous sommes en train de construire. Une chose est sûre, les moyens d'interaction sont de plus en plus nombreux et de moins en moins onéreux. Je crois même qu'une des rares lois fondamentales doit permettre à tout le monde d'interagir. Après, avec cet outil, nous devons réinventer le monde.

PS3 : L'auto-organisation découle du droit de chacun à interagir avec les autres. Les structures complexes peuvent s'auto-organiser et inventer des structures émergentes que personne n'a vraiment pensées mais qui sont d'une robustesse, d'une beauté, d'une efficacité... inaccessibles à la raison ordinaire. Pour moi, la sécu de demain émergera du réseau de nos interactions, elle ne sera pas pensée a priori. Cette sécu sera mille fois plus humaine et plus efficace que celle

que nous connaissons aujourd'hui. En tous cas, je l'espère.

Sécu 2.0

vendredi 10

Je réponds ici aux réactions suscitées par mon billet au sujet de la sécu. En écrivant : « Dans les villages d'avant l'époque de la sécu, je ne suis pas sûr que les gens mourraient dans l'indifférence. », je ne voulais surtout pas prôner un retour en arrière.

Dans *Le peuple des connecteurs*, vous verrez que je fais tout le contraire. Pour moi, nos sociétés doivent fonctionner comme une fusée à plusieurs étages, chaque étage permettant à la fusée d'aller plus haut.

Par exemple, la démocratie comme nous la connaissons a été un étage vers plus de liberté. Nous pouvons espérer maintenant l'avènement d'un nouvel étage vers plus de liberté encore. Idem pour la sécu. La sécu actuelle est nécessaire pour pouvoir envisager une nouvelle sécu.

Je ne suis pas pour moins de solidarité mais pour plus de solidarité, une solidarité qui émane des individus et qui n'est pas régenté par un État.

Avant l'avènement de la société de l'information, nous étions incapables de nous auto-organiser à l'échelle globale. Aujourd'hui, nous pouvons interagir les uns avec les autres, de ces interactions peuvent naître de nouveaux modes de solidarité qui ne se limitent pas à une simple imposition.

La solidarité ne doit pas nécessairement être centralisée (d'où mon souhait d'une nouvelle forme de sécu). La centralisation est couteuse, peu adaptée dans les sociétés complexes... (je développe longuement ce point dans *Le peuple des connecteurs*).

Suite à la note au sujet du *Peuple des connecteur* publiée sur La Fraise, c'est une avalanche de commentaires. Je n'arriverai jamais à répondre à tout le monde, donc je fais du pêle-mêle.

Je suis heureux que Patrice ait écrit : « C'est un régal de penser que d'autres partagent la même vision du futur. » Je n'ai pas écrit mon livre pour autre chose. Je veux montrer que nous allons de l'avant et sommes en train de changer le monde comme aucune autre génération avant la nôtre. Le pessimisme, si répandu en France, me désole. L'avenir n'a jamais été aussi ouvert que maintenant.

Patrice découvrira, un peu plus loin dans mon livre, que je me place entre l'anarchisme et le centralisme, au point de transition de phase entre l'ordre et le désordre. Pour un conservateur, je suis un anarchiste. Pour un anarchiste, je suis encore trop conservateur. J'estime qu'une société ne peut pas fonctionner sans lois, mais ces lois doivent être en nombre réduit. J'argumente tout ça dans le livre.

Les connecteurs ne sont pas nécessairement technophiles bien qu'ils ne puissent pas être technophobes. Aujourd'hui ne pas s'intéresser à la technologie serait comme, pour un habitant du Moyen Âge, ne pas s'intéresser aux chevaux. Vivre sans cheval était possible mais pas dans leur totale ignorance.

Dans son commentaire, Ellji présente le connecteur comme un individualiste. Dès les premières pages du livre, je dis justement le contraire. Le connecteur apparaît à la fin de la course à l'individualisme et inaugure un retour du collectif.

Quand à ceux qui critiquent le livre avant de l'avoir lu, je tire mon chapeau, c'est très fort. La quatrième de couverture n'est qu'une publicité pour le

livre. Au mieux, elle résume les thèses, en aucun cas elle ne les développe.

Démocratie 2.0

vendredi 10

Je suis honoré d'être rapproché de Chomsky par Laurent Bervas même si je n'ai guère pensé à lui en écrivant Le peuple des connecteurs (je connais surtout le Chomsky spécialiste du langage, et peu l'autre, plus engagé, même si j'ai lu quelques textes). En tout cas, c'est sûr, je suis pour une démocratie 2.0 (je parle de démocratie métalocale dans le livre).

Interview BFM

jeudi 16

J'ai été interviewé par Hedwige Chevrillon lors du 12-15 de BFM. Mon attachée de presse m'avait dit: « Tu verras c'est cool, elle va te laisser raconter ton truc, elle n'aura pas lu ton livre. » J'arrive donc avec un esprit bon enfant et me voilà bombardé de questions, sans avoir le temps de vraiment répondre à aucune. Maintenant, je vais essayer de réécrire mes réponses qui ne furent pas forcément pertinentes.

— *Qu'est-ce qu'un connecteur ?*

— Un connecteur n'est pas une chose, ce n'est pas une fiche électrique, mais une personne qui change le monde. Un connecteur n'est pas un fou d'internet mais plutôt quelqu'un qui se connecte à d'autres personnes, peu importe le moyen, et qui, avec elles, créent un réseau social d'une complexité jusqu'à ce jour inégalée.

— *Vous dites que les gens qui ont fait mai 68 ont l'impression d'avoir changé le monde mais vous, qui*

êtes né après, dans les années 60, vous avez l'impression d'avoir changé le monde à votre façon. Vous dites : La révolution des connecteurs a commencé. Alors en quoi ça a changé le monde selon vous ?

— La révolution a commencé mais elle n'est pas terminée. Ça n'a pas changé le monde, nous sommes en train de le changer. En quoi ? Nous découvrons que la démocratie peut se passer d'élus. Nous découvrons que nous n'avons plus besoin d'obtenir des diplômes pour mener une vie professionnelle passionnante. Nous découvrons que la notion de travail doit être totalement revisitée. Nous découvrons que manifester ne sert plus à rien. Toutes nos découvertes sont radicales par rapport à celles de mai 68.

— *Vous dites qu'on n'a plus besoin de voter. Alors évidemment vous pouvez imaginer que je ne suis pas d'accord avec vous. Mais on y reviendra.*

— Non, parlons en tout de suite, c'est très important. Pouvez-vous imaginer une démocratie sans élection ? D'après ce que vous me dites, non. Vous pensez sans doute que ce serait l'anarchie. Nous autres connecteurs avons découvert que les hommes avaient le pouvoir de s'auto-organiser une fois qu'ils sont interconnectés. Ils n'ont alors plus besoin de chef, donc plus aucune raison de voter. Ils vivent toujours dans une démocratie mais une démocratie sans représentation, ou plutôt, une démocratie représentée par tous les citoyens.

Nous n'avons plus besoin d'intermédiaires pour nous exprimer et pour agir. D'une certaine manière, internet fonctionne de cette façon. Nous avons la preuve que ça peut marcher. La démocratie internet s'étend à la planète, elle lie des millions de gens et constitue aujourd'hui un immense espace tant financier que culturel.

— *Restons sur ce qu'est un connecteur et comment il crée une nouvelle planète, une nouvelle façon de*

penser, une nouvelle façon d'agir – parce que c'est ça qu'il y a derrière. Est-ce que je suis un connecteur (ou une connectrice) moi qui passe ma journée derrière un écran ?

— Non. Vous le serez quand vous serez persuadée que la démocratie peut se passer d'élus, quand vous vous sentirez capable d'agir par vous-même et non plus par l'intermédiaire de ces mêmes élus.

— *Vous voulez dire que c'est un état d'esprit ? Un connecteur ne serait pas uniquement un shooté de la high-tech. C'est au delà de ça, c'est une mentalité, un état d'esprit qu'on retrouve en France en Chine, n'importe où... Il n'y a pas de frontières ?*

— Internet nous a permis de dépasser les frontières. Maintenant, il existe des connecteurs qui n'utilisent jamais un ordinateur. Dans mon livre, je donne l'exemple des chauffeurs de bétonneuse mexicains qui gèrent eux-mêmes leur planning et livrent presque toujours à l'heure alors que leurs concurrents, sous les ordres de petits chefs, n'y arrivent jamais.

— *Vous dites on n'a pas conscience d'être un connecteur – mais malgré tout ce sont des gens qui, à travers cette volonté de se connecter pendant des heures, ont quand même envie de faire avancer quelque chose – alors peut-on définir ce quelque chose ?*

— Cette chose, c'est la société tout simplement. Son organisation va changer de visage dans les années qui arrivent. C'est une des plus grandes révolutions dans l'histoire des hommes, peut-être aussi capitale que l'abandon du nomadisme.

Vous parlez d'heures que nous passerions connectés. Qui parle d'heures ! Un connecteur est continuellement connecté avec ses amis réels ou virtuels, avec la nature, avec toute chose. Être connecté, c'est savoir que ce que je fais va influencer ce que vont faire les autres et ainsi de suite. Être connecteur, c'est sans cesse penser que tout est lié.

— Ça n'est pas un groupe constitué, mais en même temps ce n'est pas de l'individualisme, c'est vous-même qui le dites.

— Nous pouvons nous interconnecter et dessiner un réseau qui nous dépasse sans pour autant que ce réseau porte le nom d'un parti. C'est d'autant plus impossible que des dizaines de réseaux s'interpénètrent. Dans le monde des connecteurs, il n'y a pas de cases où ranger les gens, il n'y a que des hommes et des femmes libres.

— Vous ne votez pas, vous n'étudiez pas, vous ne travaillez pas... Comment avez-vous pris conscience qu'il y avait quelque chose de nouveau, une nouvelle démocratie qui était en marche, la démocratie des connecteurs ?

— Nous n'avons pas voté pour internet et nous avons internet. Nous avons compris que nous pouvions organiser la société différemment parce que nous avons déjà créé une nouvelle société. Nous voulons reprendre un modèle qui marche, qui marche d'ailleurs si bien que la nature l'exploite depuis la nuit de temps.

— Quel genre de structure nouvelle va-t-on créer ? Quelque part vous faites quand même de la politique ! Vous préférez votre forme de politique aux autres – certains font des révolutions trotskistes, maoïstes, vous vous faites une révolution des connecteurs. Donc vous faites de la politique.

— Organiser la société pour la rendre plus harmonieuse, oui c'est de la politique, mais de la politique sans parti, sans programme structuré, sans pensée unique, sans leader...

— Vous réinventez un monde qui a les mêmes repères que le monde dans lequel on vit actuellement – vous parlez d'études, de politique... Ce n'est pas un monde qui se déconnecte complètement des systèmes actuels.

— Les connecteurs construisent l'avenir à partir du présent, ils ne sont pas en rupture. Ils ne rejettent pas la démocratie, ils pensent que nous pouvons en inventer une autre. Et ils ont des solutions, ils ne se contentent pas de rêver, des solutions qui, en plus, ont fait leur preuve mais que les politiques officiels ne peuvent pas entendre car sinon ils scieraient la branche sur laquelle ils sont assis.

— *Qui sont les plus grands connecteurs selon vous ? Y a-t-il une hiérarchie des connecteurs ?*

— Comme nous pensons que la société peut très bien fonctionner sans autorité centrale, nous n'avons pas besoin de leader. Il existe toutefois des gens plus connectés que d'autres. En France, nous avons en ce moment Loïc Le Meur qui fait beaucoup parler de lui. C'est un influenceur mais en aucune manière le patron des connecteurs. Tout au plus il peut parfois parler en leur nom.

— *C'est absurde de ne pas étudier. On ne serait même pas capable de taper sur un clavier, de parler français... c'est quand même la plus grande indépendance, non, d'être cultivé ?*

— Je ne vois pas de rapport entre être cultivé et avoir fait des études. Je connais des polytechniciens moins cultivés que des ouvriers. Quand je dis que les connecteurs n'étudient pas, je sous-entend qu'ils n'étudient pas comme on le fait habituellement, c'est-à-dire en passant des diplômes. Au contraire, ils amassent des connaissances au fil de leur vie et se créent des cursus sur mesure.

— *Ne pas avoir tous les mêmes diplômes, cursus... c'est l'individualisme poussé à l'extrême ?*

— Mais non puisque c'est pour interagir. Si je ne ressemble pas à mon interlocuteur, nos échanges seront plus enrichissants. Plus nous différons les uns des autres, plus nous avons intérêt à rencontrer les autres, car ils représentent la surprise.

— *Ce qui est intéressant, et un peu bizarre, peut être, c'est que vous ne croyez plus du tout dans l'intérêt collectif, qui façonne une démocratie comme la France (au contraire) – ben non! (mais pas du tout) – et ça, ça s'apprend à l'école, quand même! C'est paradoxal – vous avez des individus qui créent un collectif?*

— L'intérêt collectif, c'est l'intérêt de l'humanité. À l'école, nous apprenons avant tout à interagir, nous apprenons la vie sociale. Que des individus engendrent un collectif, c'est un des grands sujets de mon livre. Le collectif émerge de lui-même lorsque nous nous auto-organisons. Je donne pour commencer l'exemple des oiseaux qui dessinent une flotte, le collectif, qui dépasse leur individualité. C'est miraculeux, mais un miracle que nous comprenons aujourd'hui et que nous espérons reproduire à grande échelle.

— *Quel est le profil des connecteurs?*

— Puisqu'ils sont des hommes libres, qu'ils ne se rangent dans aucun parti, dans aucune coterie, ils n'ont pas de profil type. Ils partagent juste l'idée que nous pouvons nous auto-organiser. Il y a des chefs d'entreprise connecteurs, des conducteurs de poids lourd connecteurs, des agriculteurs connecteurs... Tout le monde peut devenir connecteur.

— *Il y a une révolution qui joue un rôle important – c'est le blog. On a le sentiment qu'il y a un essor incroyable des blogs, quasiment tout le monde en a un, y compris les hommes politiques. Vous dites: il faut réinventer la politique, vous proposez de ne pas voter, parce que ça ne sert plus à rien – mais visiblement les politiciens ont compris un tout petit peu le message et ils essaient de faire de la politique autrement à travers leur blog. Alors, le blog, c'est ce qui va accélérer votre révolution des connecteurs? (il ne faut pas que ce soit une mode) Alors vous qui les regardez*

de près, qu'est-ce que vous en pensez, sans langue de bois ?

— Le blog est un outil de connexion plus que les anciens médias car il fonctionne à double sens, et nous avons besoin de double sens (de feedback) pour nous auto-organiser. Quand vous publiez sur un blog, vous vous exposez à des réactions immédiates et vous devez entamer le dialogue. C'est bien sûr un merveilleux outil de politique à condition d'utiliser tout son potentiel, ce que ne font pas la plupart des hommes politiques.

— Votre livre c'est un peu les 12 commandements des choses qu'il ne faut pas faire – c'est toujours négatif.

— J'ai déjà répondu à cette question. Ne pas étudier, c'est ne pas étudier comme on le fait d'habitude. J'ai choisi la forme négative pour mieux me faire comprendre de tous ceux qui ne connaissent rien de la révolution qui se joue, je me suis opposé à ce qu'ils connaissent.

— Travaillez-vous ?

— Oui.

— Donc vous ne suivez pas vos conseils ?

— Mais si, je ne vais pas au bureau tous les jours, je travaille selon mon envie, selon les besoins, parfois 15 heures, parfois une heure, parfois pas du tout... Au cours d'une journée, je fais des choses totalement différentes. J'écris, je fais la maquette d'un livre, je dessine une couverture, je m'occupe de mon site web...

— Il faut avoir les moyens financiers !

— Mon père était pêcheur, je l'ai toujours vu travailler un peu comme un connecteur. Quand le temps était propice, il travaillait comme un fou puis ralentissait son rythme dès que le mauvais temps s'installait. Il n'avait pas d'autre choix puisqu'il réagissait à la météo. Mon père travaillait comme tra-

vailent tous les entrepreneurs, tous les travailleurs indépendants. C'est un travail dynamique qui prend en compte le contexte et non un travail stéréotypé, ordonné, presque abstrait et déconnecté de nos besoins physiologiques. J'ai vécu à Londres et je ne comprenais pas pourquoi les Londoniens ne faisaient pas un break les jours, si rares, de beau temps. Un connecteur sait changer de rythme.

— *Si je devais rester chez moi je ne garderai pas mon travail chez BFM très longtemps ! Plus sérieusement, vous voulez réinventer le monde, c'est ça ?*

— Nous ne voulons pas le faire, nous sommes en train de le faire. La nuance est énorme. Vous savez très bien qu'on peut faire de la radio à distance aujourd'hui. Vous auriez pu m'interroger depuis chez vous. Nous avons la technologie pour ce genre de chose. C'est ce que font les podcasters. Ils réinventent la radio et ils vont, je pense, bientôt prendre sa place dans la vie quotidienne.

— *Est-ce que vous avez le sentiment que cela va devenir un monde apatride ?*

— L'interconnexion ne s'arrête pas aux frontières.

— *En ce moment, quelle est la culture qui naît du monde des connecteurs ?*

— C'est avant tout une culture du partage à l'échelle mondiale. Pas de connaissances réservées à qui que ce soit. J'ai le droit de m'intéresser à la médecine si j'en éprouve le désir. Je peux jouer au journaliste sur mon blog. C'est une culture sans caste, une culture matérialiste, qui s'appuie sur des valeurs objectives révélées par la science.

— *Pour que cette culture scientifique apparaisse, il faut quand même étudier, non ? La science ça ne s'invente pas ! Bien sûr qu'il y a des gens très doués pour qui c'est inné, mais pour la plupart il faut quand même apprendre les bases, non ?*

— Je n'ai pas dit que nous devions cesser d'apprendre. Je dis le contraire, que nous ne devons jamais cesser.

— *Si vous voulez apprendre l'histoire de France, vous pouvez l'apprendre tout seul sur internet mais, en même temps, il y a quand même quelqu'un qui doit vous indiquer quelles sont les grandes étapes de l'histoire de France, non ?*

— Ça peut être un blogueur.

— *Mais comment vous le sélectionnez ce blogueur ?*

— À l'école ou au lycée, comment sélectionnez-vous votre professeur d'histoire ? On vous l'impose d'en haut, on vous impose une version officielle de l'histoire. Le blogueur c'est vous qui le choisissez, c'est vous qui les comparez, plusieurs thèses peuvent se confronter.

— *Vous n'avez pas une vision un peu simpliste de notre démocratie ?*

— Pas simpliste mais réaliste. Nos démocraties ne sont pas très évoluées. Elles constituent certes un progrès par rapports aux régimes qui les ont précédées, mais un progrès minimal. Nous imaginons maintenant de nouvelles formes de démocraties.

— *Donc un nouveau connecteur qui a 3 ans, qu'est-ce qu'il faut qu'il fasse ? Il sait à peine marcher, il ne sait pas taper sur son ordinateur ! Il faut qu'il connaisse les lettres ! Il y a quand même un minimum d'apprentissage au monde, à l'ouverture vers le monde !*

— Je n'ai pas dit le contraire. Mais est-ce l'école qui ouvre au monde ? Pour moi, c'est l'interconnexion, le fait que nous puissions atteindre n'importe quel autre être humain à tout moment. À trois ans, les enfants d'aujourd'hui maîtrisent déjà l'ordinateur. Ils apprendront à écrire et à lire après, par l'intermédiaire de l'ordinateur, par celui de professeurs réels ou virtuels, mais pas nécessairement sur

les bancs d'une école (qui reste un merveilleux lieu d'interconnexion).

— *Conclusion – votre monde des connecteurs, dans 10 ans, on en est où ?*

— Les connecteurs supposent qu'on ne peut pas prévoir les conséquences de nos actes politiques, alors prévoir l'avenir, c'est encore plus impossible.

— *Et qui va diriger votre monde ?*

— Vous, moi, nous les connecteurs, les hommes libres.

Quand notre société déraile

vendredi 17

L'incompétences du pouvoir mise en évidence par Laurent Bervas a une origine toute simple : notre société a atteint, ou est en train d'atteindre, un niveau de complexité qui rend les anciens modes de contrôles inopérants. Gouverner n'est plus possible, même juger devient difficile.

La solution : l'auto-organisation, notre auto-organisation. Plutôt que de recevoir des consignes venant d'en haut, nous devons inventer les solutions en interagissant les un avec les autres à travers un réseau de plus en plus dense. Les solutions émergeront de notre interconnexion.

PS : L'avenir ne se construit pas en rupture mais en absorbant progressivement l'existant. C'est un peu comme l'histoire d'internet et du téléphone. Le réseau commença par transiter par des lignes téléphoniques, maintenant c'est le téléphone qui transite par le réseau.

On me pose de plus en plus souvent cette question. La plupart des gens pensent que les connecteurs sont des fous d'internet. Bien-sûr, ils accèdent au réseau, ils l'utilisent avec facilité mais l'outil importe moins que ce que nous en faisons.

Les connecteurs, grâce aux nouvelles technologies de communication, créent un réseau social d'une ampleur inégalé et d'une extraordinaire complexité. Cette nouvelle société, qui est en train de naître, ne se managera plus comme les sociétés qui l'ont précédée. Dans *Le peuple des connecteurs*, j'essaie de montrer pourquoi nous ne pouvons plus penser comme avant et pourquoi nous devons adopter de nouvelles solutions.

Voilà pourquoi tous mes chapitres portent des noms en « Ne pas ». Il faut entendre ne pas voter comme avant, ne pas étudier comme avant, ne pas travailler comme avant... En fait, il y a deux possibilités.

1/ La société ne change pas et les anciens modes de fonctionnement peuvent se perpétuer.

2/ La société se transforme et nous devons transformer nos habitudes. Tous les maux de notre temps viennent, à mon sens, du refus de changer d'habitude dans un monde qui change.

En bon adepte du néo-darwinisme, je suis incapable d'imaginer un monde qui ne change pas. La révolution technologique n'est qu'une des facettes du changement, elle le stigmatise mais ne le résume pas.

PS: C'est vrai, je suis optimiste. Je raisonne comme Pascal vis-à-vis de Dieu. Lui disait « autant croire puisque nous avons tout à gagner si Dieu existe et nous n'avons rien à perdre s'il n'existe pas. » Moi je crois que nous avons tout à perdre en étant pessi-

miste. À quoi bon se lamenter, surtout à une époque aussi fabuleuse que la nôtre. Je suis toujours atterré de voir des gens se plaindre alors que notre compréhension du monde n'a jamais été aussi grande. Il suffit d'accepter le changement et d'accepter de changer notre société en profondeur.

Rayon sociologie !

lundi 27

Plusieurs amis m'ont dit qu'ils avaient trouvé *Le peuple des connecteurs* dans le rayon sociologie des librairies. Sociologie ! J'ai écrit tout sauf un livre de sociologie, je ne connais rien à la sociologie.

J'ai défini « connecteur » comme un mot à caractère sociologique puisqu'il concerne la société mais le livre n'a aucun rapport avec la sociologie. C'est plutôt un livre de politique générale ou un documentaire d'actualité sur l'état d'esprit de la génération qui est en train de changer le monde.

Mais pourquoi essayer de classifier ? De ranger tel livre dans tel ou tel rayon ? Je parle de science, d'art, de philosophie... J'explique dans mon troisième chapitre que les rayonnages n'ont plus aucun intérêt. Il semble toutefois que beaucoup de gens restent attachés aux classifications. Ils ont besoin d'ordonner le monde, de le rendre intelligible par un semblant d'ordre, puis ils se persuadent que cet ordre existe vraiment, au niveau supérieur, à celui des gouvernements puis à celui de Dieu. J'ai toujours essayé de m'opposer à cette forme d'idéalisme platonicien.

Pour moi, le monde est simple parce qu'il accumule une infinité de phénomènes simples, mais le résultat est complexe, non classifiable, impossible à schématiser. C'est une des raisons pour lesquelles les hommes politiques deviennent de plus en plus

incompétents. Ils schématisent toujours, pour être mieux compris, ils simplifient arbitrairement car s'ils acceptaient la complexité ils seraient forcés d'admettre leur impuissance.

PS: On me dit que j'aurais dû publier le livre uniquement en ligne. Je vois à ce jour deux avantages au papier. (1) Faut pas se voiler la face : publier un livre, c'est aussi dans l'espoir de gagner un peu d'argent, donc de dégager du temps pour écrire un autre livre. (2) Passer par un éditeur, donc par le papier en attendant le livre électronique, c'est travailler avec une correctrice et un directeur de collection qui aident à perfectionner le manuscrit initial. Ce n'est pas négligeable. Cela dit, je n'en pense pas moins que le système actuel des droits d'auteur est obsolète.

Interview Technikart intégrale

mardi 28

Cette interview avec Olivier Malnuit de *Technikart* a commencé le 5 janvier 2006 lors d'un déjeuner et s'est poursuivie par mail. Les questions abordées sortent souvent du cadre exploré dans *Le peuple des connecteurs*. Elles m'ont prouvé que la pensée des connecteurs était cohérente et pouvait s'appliquer à tous les domaines.

— Dans votre livre, vous comparez souvent internet à une sorte de nouvelle église. Pour vous, l'explosion des réseaux est-elle une révolution politique aussi forte, sinon plus, que la naissance du christianisme ?

— Le christianisme a fait, il me semble, les hommes égaux devant Dieu. Maintenant, pour la première fois dans l'histoire, nous devenons égaux tout simplement. Où que nous habitons, quels que soit notre fortune, notre origine sociale ou notre métier, nous pouvons nous interconnecter les uns avec les

autres et interagir. Internet étend notre réseau social à l'échelle de la planète. S'il était une église, ce serait une drôle d'église, sans prêtre et sans dogme, sans divinité tutélaire et sans livre sacré. Dorénavant, nous sommes libres et responsables de la totalité de nos actes. Nous n'en répondons que face aux autres hommes.

— *Jésus avait un projet ambitieux : « Aime ton prochain comme toi-même. » Mais pour vous, la vie en réseaux est encore plus riche de promesses, puisqu'elle pourrait nous permettre de nous auto-organiser et de nous respecter les uns les autres... Comment vous croire ?*

— Il ne faut pas me croire mais croire en soi, croire en notre capacité de prendre notre destin en main. Nous disposons aujourd'hui des outils technologiques pour agir quelles que soient nos compétences et nos envies.

Aux premiers temps du christianisme, les apôtres partirent prêcher la bonne parole. Saint Paul, le plus diligent, consacra sa vie à voyager, à visiter des peuples habités de croyances diverses, essayant de les connecter les uns aux autres en leur enseignant la vision de Jésus. Ainsi le réseau du christianisme s'étendit peu à peu, véhiculé par des hommes sensés détenir la vérité qui confère l'autorité.

Aujourd'hui, Saint Paul publierait un blog quotidien multilingue. Tous les apôtres potentiels l'imiteraient, ceux des autres sectes aussi. Leurs voix s'entremêlèrent, interférèrent, se contrediraient. Elles pourraient s'annuler ou entrer en résonance et engendrer une voix nouvelle appartenant à tous et à personne en même temps. Elle jaillirait d'elle-même en quelque sorte et personne ne pourrait en détenir la vérité car elle n'existerait tout simplement pas.

C'est cela l'auto-organisation. Nous agissons localement, nos actions jugées sur pièces, parfois repri-

ses, répercutées, altérées, trouvent de nouveaux supports. Les comportements d'ensemble que personne n'a pensés, que personne ne peut contrôler, naissent spontanément à partir des interactions locales. Internet, lui-même, est né de cette façon.

Le slogan des connecteurs pourrait être « Reste connecté à tes contemporains, maintient-les de toutes forces dans le réseau. » Tant que nous sommes interconnectés, nous pouvons appeler à l'aide et même recevoir de l'aide spontanément. Plus nous sommes interconnectés les uns les autres, moins nous avons de chance de nous voir isolé si un lien se rompt. Dans les sociétés centralisées, hors de la famille, les liens sont ténus. Quand l'État flanche, c'est souvent la catastrophe.

Dans une société organisée en réseau, nous nous retrouvons au centre d'un maillage étroit, le réseau devient notre sécurité sociale. Le réseau autour de nous est vivant, il se redessine en fonction des circonstances plutôt que de dérouler des procédures stéréotypées. Et une fois membre du réseau, nous voyons mieux le monde, nous recevons plus d'information, nous découvrons plus vite les gens qui souffrent près de nous, nous pouvons faire un geste et c'est d'autant plus facile que nous ne sommes jamais seul à être interconnecté.

— *Les « connecteurs », la génération née avec les premiers ordinateurs, dont vous racontez la rupture avec toute forme d'autorité centrale (États, gouvernements...) sont-ils les apôtres d'une nouvelle forme de « libéral communisme », basé sur une absence de règles et la religion du partage ?*

— Communistes, certainement pas. Jusqu'à présent, le communisme a toujours engendré des monstres centralisés, que ce soit en Union Soviétique, en Chine ou à Cuba. Même en France, le parti dispose d'un comité central qui rêve, ou plutôt rêvait, de

plans quinquennaux. Les connecteurs sont plutôt des « libéraux sociaux ».

Nous sommes libéraux parce que nous nous considérons libres d'entreprendre et de penser indépendamment de toute autorité régulatrice. Mais notre libéralisme n'est pas extrémiste : pour nous auto-organiser, nous devons respecter quelques règles. J'en propose trois en m'inspirant de celles imaginées par Isaac Asimov pour les robots, elles sont sans doute insuffisantes, c'est à nous de les inventer. Nous sommes aussi socialistes parce que nous nous savons capables de nous auto-organiser et ainsi de construire une société plus juste.

Pour moi, le véritable socialisme n'a encore jamais existé. Tous les hommes politiques socialistes supposent que la société se compose de faibles auxquels « on » doit venir en aide. Qui est donc ce « on » sinon une caste autoproclamée qui se place au dessus des faibles ?

Aujourd'hui, un véritable socialiste doit dire « nous avons besoin de ceci ou de cela ». Il ne doit pas parler au nom de gens qui lui sont étrangers. Ils ont le droit et les moyens de s'exprimer dès qu'ils le jugent nécessaire. La société des connecteurs se construit à partir des gens, à partir de nous, elle s'auto-organise.

Oui, c'est une véritable religion du partage. Habituellement, nous vivons dans un monde dualiste. D'un côté, l'États (les forts), de l'autre les gens (les faibles). C'est terminé. Une fois connectés, nous partageons notre vie, nous compensons les faibles des autres par nos forces et inversement.

— *Curieusement, la philosophie politique des connecteurs est basée sur une absence totale de revendication. Comment accoucher d'un monde nouveau sans détruire l'ancien ?*

— Mais ce monde nouveau est déjà là. Personne n'a remarqué son avènement parce que nous vivons une révolution silencieuse. Lorsque vous avez rejeté les autorités centrales, lorsque vous ne croyez plus aux compétences des gouvernements, vous avez deux choix. Soit vous vous lamentez comme nous l'entendons trop souvent en France, soit vous vous retroussiez les manches et vous vous mettez au travail. Il ne vous vient pas alors à l'idée de revendiquer. Car revendiquer contre qui ? Qui peut vous venir en aide ? Personne sinon les autres hommes qui comme vous travaillent à construire l'avenir. Vous collaborez avec eux, vous partagez vos idées, vos doutes, vous vous auto-organisez et le monde change de lui-même.

— *Que pensez-vous des nouvelles déclarations, presque chrétiennes de Bill Gates, Tony Blair, l'éditorialiste Thomas Friedman, ou même Klaus Schwab, le fondateur de Davos (qui n'est pas vraiment un teneur), qui réclament aujourd'hui plus de partage des richesses, de transparence économique, d'éthique sociale... ?*

— Un économiste justifierait sans doute la position de nos grands manitous en invoquant le déficit du commerce extérieur américain et la nécessité pour les pauvres de s'enrichir afin de devenir des consommateurs. Pour m'a part, j'entrevois une autre explication. Bill Gates, et avec lui tous les entrepreneurs high-tech, vivent dans un monde hautement interconnecté, un monde de connecteurs qu'ils ont contribué à créer et auquel ils appartiennent. Consciemment ou non, ils se sont imprégnés de cette nouvelle culture du réseau. Ils ont vu internet se construire de lui-même, prospérer à une vitesse stupéfiante, échapper à tout contrôle, au leur notamment.

Plus nous sommes interconnectés, plus nous disposons de moyens de communication, plus nous sommes créatifs. Aucune contrainte matérielle ne limite le progrès de la société de l'information. Bill Gates l'a compris, je suppose. Les politiques finissent par le comprendre aussi. Le nouveau monde des connecteurs ne se nourrit pas des déséquilibres mais de l'auto-organisation, et qui dit auto-organisation, dit connecteurs libres d'accéder à toutes les connaissances humaines. Exclure une partie de l'humanité du réseau, serait en réduire les potentialités.

— *On a l'impression qu'aujourd'hui la philosophie « Don't be Evil » de Google a triomphé jusqu'aux sommets du libéralisme international, comme si on ne pouvait plus faire de business sans faire le bien dans le monde. Les nouveaux capitalistes sont-ils vraiment tous des saints ?*

— Notre société, par sa complexité, a échappé à tout contrôle, à celui des gouvernants comme à celui des capitalistes, ils n'ont pas d'autre choix que d'aller dans le sens de la marche imposé par les hommes libres.

Paradoxalement les grandes corporations n'ont jamais été aussi puissantes qu'aujourd'hui et, en même temps, elles sont plus timorées que par le passé car elles n'existent que grâce aux employés qui les composent. Ces employés sont interconnectés, au sein de l'entreprise, mais aussi avec les entreprises concurrentes, avec les fournisseurs, avec les clients, avec le reste de la planète. Les employés ne sont plus, ou de moins en moins, de petits soldats serviles. Une société composée de connecteurs ne peut plus poursuivre la richesse par n'importe quel moyen.

— *Aujourd'hui, un « monstre monolithique » comme Microsoft est-il obligé d'être super sympa pour continuer à se développer et gagner de l'argent ?*

— C'est Apple qui est super sympa, c'est un positionnement qui paye en ce moment. Mais nous n'achetons pas des produits seulement parce que la communication qui les entoure est sympa. Les connecteurs sont informés, ils ont appris à choisir. Microsoft prospérera s'il nous propose de vraies nouveautés, ce dont je doute, car Microsoft reste trop centralisé. Google semble mieux armé. Les idées y circulent, c'est un réseau en miniature, non pas une pyramide pharaonique (en tout cas pour l'instant).

— *Pour vous, l'interconnexion des sociétés actuelles a transformé les décideurs en apprentis sorciers parce que, dites vous, « ils ignorent la topologie des réseaux qu'ils manipulent. À l'ère des connecteurs, qui détient le pouvoir ?*

— Vous, moi, nous tous, qui nous auto-organisons, mais surtout pas nos gouvernants. Dans mon livre, je publie plusieurs cartes de réseau, notamment celle de la chaîne alimentaire dans l'Atlantique Nord. Quand nous découvrons la complexité de ces cartes, nous ne pouvons qu'être abasourdis. Où agir ? Et si j'agis là, que va-t-il se produire ailleurs ? Personne, même aidé des plus puissants ordinateurs, n'est capable de prédire la conséquence de ses actes dans un monde hypercomplexe.

Les gouvernements ont connu leur utilité à un moment où l'humanité était plus petite et moins interconnectée. Comme les royautes ont cédé leur place aux démocraties, les démocraties représentatives vont devoir céder leur place à des démocraties que j'appelle métalocales, où les décisions sont distribuées, où les mesures globales émergent d'elles-mêmes à partir des initiatives individuelles au niveau local.

— *Et si personne ne détient le pouvoir, comment cette société décentralisée peut-elle ne pas sombrer dans la barbarie ?*

— Je commence le livre en parlant des oiseaux qui réussissent à voler en flotte, à dessiner des configurations merveilleuses, sans aucune autorité centrale. Ils nous montrent que l'absence de gouvernement n'implique pas le chaos. L'évolution, du moins pour les scientifiques, n'est pas contrôlée, elle nous a néanmoins inventés. L'ordre est partout présent dans l'univers et nous arrivons à expliquer son apparition à partir de règles simples. Le développement de nos villes, au fil des générations, n'a jamais été contrôlé, leur topologie n'en est pas moins souvent admirable. Croire que l'ordre présuppose le contrôle centralisé est un anthropocentrisme, peut-être parce que nous voyons notre cerveau comme un ordinateur central, mais notre cerveau aussi est décentralisé.

Je pense même que la barbarie guette plus facilement les sociétés centralisées que les sociétés décentralisées. Il suffit de voir le désarroi des Israéliens après l'attaque cérébrale d'Ariel Sharon. Un pouvoir central est fragile car il peut être décapité facilement. Si notre corps était centralisé, il suffirait d'un petit incident dans ce minuscule centre pour que nous succombions. Heureusement, nous sommes plus robustes parce que l'évolution a depuis longtemps découvert les bénéfices de la décentralisation. Nous devons aujourd'hui les redécouvrir et les adapter à nos sociétés.

— *L'organisation sociale des connecteurs, basé sur l'auto-régulation, s'inspire de la nature, c'est assez baba-cool pour un mouvement de pensée né avec le punk et les jeux de rôles, non ?*

— Les baba-cool fumaient de l'herbe et élevaient des chèvres sur le Larzac, ils prêchaient une forme

de retour à la nature. Sur ce, les punks dirent que le monde était pourri mais ils ne proposèrent pas de le fuir. Il fallait faire table-rase. Le jeu de rôle devint un laboratoire où inventer des mondes hypothétiques. Bill Gates et Steve Jobs lancèrent alors la révolution de la micro-informatique et nous avons commencé à changer notre propre monde.

Les connecteurs n'ont rien de baba-cool. Ils aiment le luxe, surtout le luxe technologique. Ils rêvent d'un monde de plus en plus riche, ils aiment le changement. Les baba-cool refusaient les gouvernements car ils rêvaient d'un monde simpliste, primitif. Nous rejetons les gouvernements pour des raisons contraires : notre monde a atteint une complexité qui interdit toute forme de contrôle.

— *Les décisions des dirigeants français modifient beaucoup de choses dans l'existence de pas mal de gens, mais visiblement pas dans celle des connecteurs. Est ce parce qu'ils vivent dans un autre monde ou qu'ils constituent une nouvelle élite du savoir ?*

— Pour les connecteurs, la liberté s'exprime avant tout sur le réseau, une zone qui échappe à la juridiction des gouvernements malgré toutes leurs tentatives de reprises en main (même en Chine). D'une certaine façon, nous vivons donc dans un autre monde. Mais quand le monde ordinaire nous déplaît, nous essayons de le changer.

Si les connecteurs formaient une élite ce serait en contradiction avec leur refus d'une société stratifiée. Mais le savoir est bien sûr leur matière première, un savoir libre, disponible pour tous. Ce savoir n'est pas nécessairement complexe, réservé à une intelligentsia. Un cuisinier connecteur aura la curiosité d'étudier toutes les recettes du monde. J'ai une amie peintre en bâtiment qui s'inspire des techniques ancestrales arabes comme de celles des paysans du moyen-âge. Quel que soit notre métier, notre pas-

sion, les savoirs sont sans limite mais, pour nous, ils ne sont jamais complexes, et encore moins interdits.

— *Vous refusez les diplômes, comme Steve Jobs qui affirme qu'ils ne servent à rien, tout en faisant du savoir la clef d'une nouvelle organisation sociale. Comment s'y retrouver ?*

— Par diplôme, j'entends spécialisation. Médecin, informaticien, professeur de géographie, chaudronnier. Un spécialiste ne regarde le monde que d'une certaine façon. Lorsque la complexité de ce monde s'accroît, il ne voit plus rien. Il se retrouve comme face à une peinture cubiste. Le généraliste, au contraire, doué de plusieurs regards, réussit à découvrir des relations qui échappent au spécialiste. Il est mieux adapté à la complexité et aux changements perpétuels inhérents à cette complexité.

Par ailleurs, un diplôme normalise, il fait se ressembler chacun des diplômés. Pourtant, plus nous différons les uns des autres, plus nous sommes capables de nous interconnecter de façon diverse et féconde. Nous sommes égaux les uns aux autres mais nous devons différer le plus possible les uns des autres. Nous devons donc apprendre sans cesse mais pas nécessairement apprendre ce qu'une administration scolaire ou universitaire nous ordonne d'apprendre.

— *Le dernier chapitre de votre livre s'appelle « ne pas mourir ». Pensez vous que les sociétés en réseaux peuvent nous apporter la vie éternelle ?*

— Nous gagnerons la vie éternelle tôt au tard. L'avènement des réseaux nous permet simplement de maintenir un taux de progrès scientifique exponentiel et donc de rapprocher cette échéance. Si cette éternité ne convient pas aux hommes, les futures machines intelligentes et conscientes s'en accommoderont fort bien.

— *Qu'est ce qui tient aujourd'hui le plus du miracle : la survie actuelle du vieux monde hiérarchique avec des impôts, des États, des patrons, des syndicats... ? Ou l'avenir d'une démocratie métalocale en réseaux, telle que vous la décrivez, où plus personne ne vote, ni travaille mais change la face du monde sur son ordinateur ?*

— Il n'y a pas de miracle. L'ancien monde se voit progressivement infiltré par le nouveau. Nous n'avons pas encore atteint le point de basculement mais nous risquons de vivre un brusque effondrement comme pour le mur de Berlin. Toutefois, personne ne peut prédire quand il adviendra.

— *Dans votre livre, vous révélez qu'internet n'a jamais été conçu pour résister à une attaque atomique mais pour des raisons purement économiques. Finalement, le business aujourd'hui, c'est un peu la théorie du chaos...*

— Je préfère parler de complexité plutôt que de chaos. Quand nous essayons de créer un produit, un service, nous sélectionnons ce qui fonctionne par essais et erreurs, nous n'avons pas besoin de comprendre pourquoi cela fonctionne, nous savons même que nous n'avons aucune chance de le comprendre. C'est une position assez humble. Il n'y a pas de recette miracle, l'intuition est fondamentale.

— *En plaidant pour une décentralisation totale de la société, avec une fin programmée de l'État, de la justice, de l'école « Nationale »... avez-vous le sentiment de préparer une société citoyenne ou totalement dominée par les marchés ?*

— Dominer ? Dans un monde, non hiérarchique, il ne peut plus y avoir de domination. La société citoyenne ne sera dominée que par les individus qui la composent. Leur diversité impliquera la coexistence d'une multitude de marchés. Certaines personnes échangeront des produits, d'autres de l'informa-

tion, des services, du temps... Je ne suis pas sûr que le système monétaire actuel puisse survivre. Nous risquons de découvrir diverses formes d'argent, des monnaies non convertibles entre-elles.

— *Cette société décentralisée que vous revendiquez est elle incompatible avec la foi religieuse qui s'est toujours exprimée vers une divinité centrale ?*

— Le bouddhisme ne me paraît pas centralisé. Mais peu importe. Si les gouvernants sont impuissants, si nous-mêmes sommes incapables de contrôler nos créations, internet par exemple, pourquoi une divinité parviendrait-elle à contrôler le monde dans toute sa complexité ? Dieu a peut-être créé le monde mais, par la suite, il n'a eu d'autre loisir que de le regarder évoluer. Je ne peux imaginer qu'un Dieu artiste qui contemple sa création, parfois avec émerveillement, souvent avec effroi. Il ne sert à rien de prier un tel Dieu. Il ne peut rien pour nous, c'est à nous à prendre notre destin en main.

— *Vous dites « notre Dieu est le hasard, notre religion l'évolution ». Le langage binaire de l'informatique, la méthode de l'essai-erreur, sont-ils les bases d'une nouvelle école spirituelle du darwinisme ?*

— On appelle ça l'écologie je crois !

— *Vous écrivez « la créativité est devenue la valeur suprême des connecteurs ». Que vont devenir les non créatifs dans une société décentralisée ?*

— L'évolution est créative, nous sommes tous créatifs, ne serait-ce que parce que nous sommes capables de saisir les créations hasardeuses qui surviennent dans nos vies. Plus nous serons interconnectés, plus nous aurons accès les uns aux autres et aux informations créées par les uns et les autres, plus nous aurons d'occasions d'apercevoir des faits passés inaperçus aux yeux des autres. La créativité doit être mise en avant parce qu'elle apparaît comme une de nos compétences les plus merveilleuses. Elle est

aussi la condition sine qua non pour que nous nous adaptions aux imprévues et trouvions des solutions originales.

— *Pensez vous comme Stephen Wolfram que le monde est bâti à partir de quelques lignes de code ?*

— Comme nous ne pouvons connaître le monde que par l'intermédiaire des informations qui nous parviennent, je suppose, moi aussi, que la meilleure façon de décrire le monde c'est à l'aide d'une théorie de l'information. L'informatique me paraît appropriée. Je crois que le monde est simple et que de cette simplicité émerge tout le reste.

— *Si nous sommes un jour capables de simuler sur ordinateur l'univers et l'ensemble des civilisations, est-ce à dire que l'informatique est le grand créateur ?*

— Surtout pas. Le monde peut reposer sur un programme que personne n'a programmé. Le programme peut, lui aussi, être là par hasard, il peut s'être auto-assemblé. Je trouve cette façon de voir les choses assez excitante. Nous sommes les seuls maîtres à bord.

NextModernity

mardi 28

Je viens d'être interviewé par denis Faily pour NextModernity. Ce site sous forme de blog rassemble les livres qui parlent de la nouvelle société des connecteurs.

— *Ils ne votent pas, n'étudient pas, ne travaillent pas et, en plus, ils changent le monde... Pourquoi cette présentation des connecteurs par ce qu'ils ne sont pas ou ne font pas plutôt que l'inverse ? Peut-on les définir ou sont-ils symptomatiques du caractère mouvant, multidimensionnel, voire insaisissable ou flou du « monde qui vient » ?*

— Comment parler des connecteurs aux gens qui ne sont pas connecteurs ? Je ne pouvais pas titrer : les connecteurs s'auto-organisent, ils engendrent des structures émergentes et jouent avec les états critiques. J'ai un passé de journaliste, j'aime les formules chocs. Pour me faire comprendre, j'ai donc choisi de me référer à ce que tout le monde connaît et j'ai essayé de montrer que les connecteurs remettent tout cela en question. Quand je dis « *Ne pas voter* », il faut entendre « Ne pas voter comme nous avons l'habitude de le faire ».

Les connecteurs changent les règles du jeu chacun dans leur coin, mais ces coins se rejoignent peu à peu et engendrent une nouvelle société. Quant à définir les connecteurs, c'est assez difficile. Je m'y suis essayé plusieurs fois, dans le livre, puis sur mon blog. Les connecteurs sont des gens de tout âge, de tout horizon, qui ont pris conscience que notre société était en train d'atteindre une complexité qui rend les anciens modes de management inopérants. Bien sûr, grâce aux nouveaux outils de communication, les connecteurs contribuent grandement à la complexification de la société. Ils la transforment en un réseau hautement interconnecté.

J'en reviens alors à « Ne pas voter ». Pourquoi mettre au pouvoir des gens qui ne peuvent contrôler la complexité ? Et ils ne le peuvent pas parce que la complexité n'est pas contrôlable. J'aime comparer la société à un tas de sable qui a atteint un état critique. À ce moment, quand vous lâchez un grain de sable sur le tas, vous êtes incapable de prévoir ce qui se produira : rien, une petite avalanche, un cataclysme...

Si notre société est dans un état critique, ce qui est très probable, elle est ingouvernable. Par chance, nous savons que cette situation ne mène pas au chaos. Il y a une voie de sortie, adoptée d'ailleurs par

la nature : l'auto-organisation. Les décisions prises au niveau local remontent peu à peu.

Internet s'est construit de cette façon. Je crois que l'ensemble de la société humaine, sous l'impulsion des connecteurs, prendra le même chemin. Être connecteur, c'est donc croire que nous pouvons nous auto-organiser. On peut être connecteur sans jamais avoir utilisé internet. Voilà pourquoi mon livre parle de découvertes scientifiques tout autant que d'internet.

— À la lecture de l'ouvrage, j'ai eu de suite le sentiment de me reconnaître dans le portrait des connecteurs, et je me suis demandé si peuple de connecteurs était le peuple du web 2.0 ; à la condition peut-être de ne pas réduire le web 2.0 à des outils et des fonctionnalités, n'y a-t-il pas des dimensions supplémentaires à développer pour être un connecteur (transversalité, élasticité cognitive...)?

— J'ai collaboré à Europe Online en 1996, j'ai écrit mon premier livre au sujet d'internet en 1997, j'ai créé bonWeb.com en 1998 et je ne sais pas ce que c'est le web 2.0. Et le web 1.0? C'est quoi?

Techniquement, j'ai une vague idée du web 2.0, c'est une tentative de normalisation. Je crois qu'il ne peut rien arriver de pire au web. Certains sites en sont encore au HTML des origines, d'autres ne jurent que par XML ou AJAX. Tout cela cohabite. Des gens innovent, certaines innovations retiennent l'attention et elles se généralisent parfois.

Le web est une sorte d'organisme vivant, plutôt une biosphère où l'évolution se jouerait à une vitesse démente. Des morceaux du web en sont déjà à la version 3.0, d'autres à la version 1.0. Le web ne ressemble pas à un logiciel mais à un être vivant. On ne peut pas lui appliquer de version. Ça c'est bon pour les produits pensés de haut en bas, méthodiquement, archaïquement. Au contraire, le web pousse comme une plante. Personne ne le dirige, personne

n'en fixe les spécifications. Il en ira de même pour la société des connecteurs. Elle n'est pas dirigée d'en haut mais par sa base qui en constitue la totalité.

Je sais qu'on peut présenter le Web 2.0 moins techniquement. Même si je désapprouve totalement ce nom de web 2.0, j'ai ma petite idée à son sujet. Je le vois comme une troisième couche. Il y a le réseau internet, l'infrastructure qui dessine un réseau en étoile hautement décentralisé. Au-dessus, sans que personne ne l'ait prémédité, s'est créé le web et, lui aussi, il a dessiné le même type de réseau, mais avec une plus grande densité de liens. Maintenant apparaît un nouveau réseau. Il ne lie plus des pages web mais des informations et aussi des gens. Et ces liens ne sont pas unidirectionnels comme les liens hypertextes traditionnels. Ils vont dans les deux sens (le fameux trackbacks des blogs, et ce n'est qu'un début). Ce réseau ressemble de plus en plus à celui des neurones de notre cerveau.

Grâce au trackback, le réseau deviendra capable d'apprendre (les connexions vont se renforcer). Peut-être que la première intelligence artificielle ne va pas tarder à naître, si elle n'est pas déjà née. Les connecteurs participent à l'émergence de ce nouveau réseau. En termes de complexité, une étape décisive est en train d'être franchie, sans doute celle qui nous permettra de nous auto-organiser avec une grande facilité. Le web 2.0 serait cet espace propice à l'auto-organisation, ce monde à travers lequel les connecteurs interagiront.

— *Créatifs Culturels pour les uns (Paul H. Ray), Coopérateurs ludiques pour d'autres (Patrick Viveret), une majorité silencieuse (au sens : moins officielle ou non médiatique) de connecteurs n'est-elle pas en train de travailler souterrainement la société parallèlement aux acteurs en place (politique, médiatique, économique...), qui eux ne semblent pas avoir encore compris*

les changements de paradigmes en cours... à quand le point de bascule ?

— Tous les entrepreneurs du web, tous les blogueurs, vous, moi, nous tous qui interagissons sur le web ne respectons plus les anciennes règles du jeu. Nous avons court-circuité les chemins de communication traditionnels. Pour me contacter, il vous a suffit d'ouvrir mon livre, d'y voir l'adresse de mon site, d'y trouver mon mail. Vous n'avez eu besoin de personne d'autre, surtout pas de mon éditeur. Peut-être Google vous a même directement mené à moi.

Le réseau des connecteurs diminue les intermédiaires, voire les supprime. Nous communiquons d'égal à égal. Cette nouvelle société hautement interconnectée ne peut plus fonctionner comme l'ancienne. Elle obéit à de nouveaux principes, par nécessité logique. Nous autres connecteurs n'agissons pas dans la clandestinité, encore moins souterrainement, la volonté de transparence nous anime.

Malheureusement, nous allons rencontrer de farouches ennemis. Le pouvoir installé va-t-il accepter de disparaître ? Les hommes politiques vont-ils quitter leurs sièges ? Les journalistes des grands médias vont-ils continuer de s'émerveiller des blogs ? Je ne le sais pas. Je pense déjà que les meilleurs journalistes d'aujourd'hui sont les blogueurs.

Le Meur dit tout le temps qu'il n'est pas journaliste. Il se trompe : il est en train d'inventer le journalisme de demain. Les hommes politiques courent chez lui parce qu'ils l'ont compris. Mais vont-ils pousser le raisonnement jusqu'à ses conséquences ultimes ? Je crois qu'ils vont finir par freiner des quatre fers. Nous le voyons bien avec leurs tentatives de légiférer le P2P. Ils ne pensent qu'en termes de contrôle. Ils sont incapables de pousser vers la décentralisation qui, peu à peu, les priverait de pouvoir. Ils ne scieront pas facilement la branche sur

laquelle ils sont assis. Mais ils ne pourront pas résister éternellement. La complexité de la société des connecteurs finira par les submerger.

Quand? Personne ne peut le savoir. Mais peut-être plus vite que la plupart des gens ne le pense. Dix ans, quinze ans tout au plus. À moins que la voie répressive adoptée par la Chine ne prenne le dessus. Je ne veux même pas envisager cette possibilité.

— *Dans la description de cette intelligence "connective" en gestation via les connecteurs, vous semblez vous inscrire dans la rhétorique d'Edgar Morin, Jean Louis Le Moigne ou Joël de Rosnay... qui nous invitent à penser la pensée complexe, à relier les connaissances et les êtres, à intégrer la logique systémique et organique dans l'observation des faits humains. Ces auteurs vous ont-ils inspirés ou tout cela a-t-il germé en vous comme une évidence ?*

— Je n'ai jamais lu un livre de sociologie. Je suis un scientifique, mes sources sont scientifiques, voire philosophiques ou artistiques. En plus, je ne lis presque que des auteurs anglo-saxons. Strogatz, Barabási ou Wolfram ne sont pas traduits en français alors qu'ils pensent la modernité.

Tout au long de mon livre, je me suis appuyé sur des découvertes objectives: auto-organisation, état critique, intelligence en essaim, topologie des réseaux... J'ai raisonné comme un scientifique jusqu'au moment où j'extrapole certains résultats. Mais c'est encore une position scientifique car mes extrapolations peuvent être infirmées.

Je suis heureux de rejoindre les auteurs que vous citez et que je n'ai pas lus. Nous avons pris des chemins opposés et pourtant nous sommes en accord. C'est bien la preuve qu'il se passe quelque chose, qu'un mouvement de fond est en train de naître. Nous escaladons tous la même montagne mais pas par la même face. Nous nous rejoindrons au sommet.

mars

Juppé vs Chaitin

mercredi 1^{er}

Je voudrais vous raconter une anecdote. Comme j'entends souvent parler du blog d'Alain Juppé, je me suis dit voilà un homme politique qui sera peut-être intéressé par la révolution des connecteurs. Je vais lui offrir mon livre. Ça peut créer un débat. Le 6 février, je visite donc le blog de Juppé, je clique sur *si vous souhaitez m'adresser un message* et j'écris :

Je publie dans quelques jours un livre contre le « déclinisme » : Le peuple des connecteurs. Il vous intéressera peut-être. J'aimerais vous l'offrir. À quelle adresse puis-je vous l'envoyer ? Même si j'y suis souvent provoquant, surtout à l'égard de nos sacro-saintes institutions (sous-titre : ils ne votent pas, ils ne travaillent pas, ils n'étudient pas... mais ils changent le monde), j'espère y montrer que de nouvelles voies politiques existent.

Un mois plus tard, je n'ai reçu aucune aucune réponse. Vous allez dire, c'est normal, Juppé est très occupé, il ne peut pas répondre à tout le monde. Alors je continue mon histoire. Parmi les gens que j'admire, il y a Gregory Chaitin, l'un des plus grands mathématiciens de notre époque, auteur de Meta Math!.

Première constatation: Chaitin ne se cache pas. Sur son site, je trouve son adresse e-mail et son adresse postale. Le 16 février, je lui envoie donc le livre à New York. Hier, Chaitin me remercie par mail:

*Dear Thierry Crouzet
Thank you very much for sending me your stimulating book!
I very much hope you are right and a new kind of society will emerge.
God knows we need it.
Best wishes,
Greg*

Je lui ai répondu, il m'a répondu, nous avons entamé un dialogue. Chaitin n'a pas de blog mais c'est un connecteur. Juppé a un blog mais ce n'est pas un connecteur. Il n'a pas compris que la connexion fonctionne à double-sens. Nous n'en sommes plus à l'époque du push mais à celle de l'interaction. Comme je l'ai dit dans l'interview pour NextModernity, nos hommes politiques ne veulent pas du monde des connecteurs car, dans ce monde, il n'y a pas de place pour eux.

PS1 : On m'a fait remarquer que Chaitin était sans doute moins sollicité que Juppé. Si je m'en réfère à Google, Juppé est beaucoup plus cité que Chaitin, donc plus connu et plus exposé. Est-ce une raison pour ne pas répondre ? Juppé n'est-il pas allé trop loin

dans la popularité ce qui l'empêche de faire de la politique moderne, de la politique de connecteur? Il en comprend la nécessité puisqu'il tient un blog, mais c'est par mimétisme, sans accepter les règles de cette nouvelle façon d'interagir et de s'exprimer. Par chance, dans un monde complexe impossible à gouverner par le haut, les hommes politiques vont devoir exercer leurs talents au niveau local, ce qui leur laissera plus de temps pour répondre à tout le monde. Et puis si Chaitin est moins populaire que Juppé sur Google, Chaitin n'en a pas moins déjà assuré sa place dans les livres d'histoire alors que c'est loin d'être gagné pour Juppé. Le status d'homme historique n'a rendu Chaitin inaccessible.

PS2: J'ai aussi envoyé un exemplaire du livre à Dominique Strauss-kahn et à Alain Madelin. Je verrai bien quelle sera leur réaction. En tous cas, ils sont déjà moins prompts que Chaitin. J'espère toutefois me tromper au sujet de nos hommes politiques. Juppé est peut-être en voyage loin de son inbox.

PS3: Un an plus tard, pas de réponse des deux autres...

Charte des connecteurs

jeudi 2

Depuis que j'ai publié *Le peuple des connecteurs*, je suis heureux de recevoir des mails de gens qui me disent se sentir connecteur. Combien de connecteurs sommes-nous aujourd'hui? Combien serons-nous demain? Quand nos idées vont-elles bouleverser le monde?

Pour moi, il y a deux idées essentielles autour desquelles les connecteurs peuvent se rassembler.

1/ La société a atteint un seuil de complexité qui rend les anciens modes de management inopérants.

2/ Dans cette nouvelle société, nous sommes capables de nous auto-organiser en l'absence d'autorité centrale.

PS1 : J'ai écrit Le peuple des connecteurs pour dire qu'on pouvait penser autrement, organiser le monde autrement. Dès que je rencontre quelqu'un, j'essaie de présenter un point de vue qui n'est pas de gauche ou de droite, j'essaie surtout de dire que je crois à la fraternité des hommes, que je crois en nous, que je crois par-dessus tout à notre liberté, en notre devoir de différence et que l'interaction de ces différences engendrera plus de douceur. J'essaie de vivre en accord avec ces principes.

Que faire ? C'est commencer par soi-même et changer de façon de faire. Écrire, tenir ce blog, me fait rencontrer d'autres personnes qui cherchent à changer les choses. Nous nous stimulons et nous agissons chacun de notre côté dans l'espoir que ces actions locales se rencontreront et se consolideront.

Au-delà nous pouvons peut-être nous donner des buts mais ces buts risquent de devenir des dogmes. Je crois que nous devons partager de grandes idées, de grandes croyances, et tenter de vivre en accord avec elles. Cette mythologie changera alors peut-être effectivement le monde.

Plus concrètement, nous pouvons essayer de définir des positions originales sur des problèmes de société : le système éducatif, le problème de l'eau... bien plus intéressants que la querelle CPE dans laquelle nous ne nous reconnaissons pas.

La fin des héros politiques

dimanche 5

Dans Le peuple des connecteurs, j'ai essayé de montrer que plus la société se complexifie plus

l'exercice du pouvoir devient difficile. Je viens de découvrir une conséquence de cette proposition.

Les grands hommes politiques : Alexandre, Napoléon, Churchill, De Gaulle... se révèlent souvent, presque exclusivement, durant les conflits ou les catastrophes parce que, à ce moment, tous les hommes d'un camp agissent comme un seul homme : ils dessinent une structure sociale d'une simplicité qui rend possible l'exercice d'un pouvoir central.

Réciproquement, plus la paix s'installe, plus la complexité augmente, plus l'exercice du pouvoir devient difficile, moins il y a de place pour de grands hommes. L'espèce d'apathie politique dans laquelle nous vivons n'est donc pas surprenante.

PS: Maintenant que la société est hypercomplexe, maintenant que les grands hommes publics ne peuvent qu'être rares, nous ne pouvons plus ignorer l'importance des connecteurs, des hommes libres. Plus que jamais, c'est par eux, par nous, que l'avenir se construit. Plus aucune idole n'occultera notre rôle historique.

J'aime comparer notre société à un tas de sable. Il y a des grains agrégés les uns aux autres qui ne peuvent que bouger ensemble. Ils forment de gros cailloux. Il y a d'autres qui peuvent glisser à la moindre impulsion. Ce sont les connecteurs, les hommes libres.

Le tas se forme par une accumulation de grains agrégés et de grains libres. Parfois un nouveau grain déclenche une avalanche, un évènement dans l'histoire du tas, ce grain n'est pas plus important que tous les autres grains libres qui ont fluidifié la structure. L'histoire retient son nom par facilité (le pire, souvent, ce grain dit grand n'a fait que ramasser les lauriers alors qu'il n'a rien fluidifié par lui-même).

J'ai l'espoir que les grains libres deviendront de plus en plus nombreux. Que le monde ne sera bientôt plus composé que d'hommes libres.

Aristote connecteur !

lundi 6

Je viens de commencer *Le management de l'intelligence collective*, un livre d'Olivier Zara. Je suis immédiatement tombé en arrêt sur une citation d'Aristote.

Qu'il faille que le souverain soit plutôt la masse que la minorité des meilleurs semblerait résoudre la question, et, malgré des difficultés, offrir une part de vérité. Il est possible en effet que la majorité, dont chaque membre n'est pas vertueux, réunie toute ensemble soit meilleure que l'élite, non pas séparément mais collectivement, de même que les repas à frais communs sont meilleurs que ceux qui sont organisés sur la dépense d'un seul. Étant donné qu'ils sont nombreux, chacun détient une part de vertu et de sagesse, et, de cette réunion, la masse devient comme un seul homme, à plusieurs pieds et plusieurs mains, et pourvu de plusieurs sensations, et il en va de même pour son caractère et son intelligence. (Aristote, extrait de La Politique, livre III, chapitre XI)

L'idée essentielle des connecteurs, à savoir notre capacité à nous auto-organiser, était donc déjà à l'œuvre en Athènes au quatrième siècle avant Jésus Christ.

Depuis la sortie du *Peuple des connecteurs*, plusieurs personnes, dont Éric Seulliet, m'ont signalé la ressemblance entre les connecteurs et les créatifs culturels. Je n'avais jamais entendu parler d'eux. *Les Échos* ont publié une définition des créatifs culturels :

Après les « bobos » voici les « créatifs culturels », férus de développement personnel et d'ouverture aux autres mais menacés par le retour aux communautarismes.

Je ne sais pas si les connecteurs arrivent après les bobos mais pour le reste cette définition est valable. Les connecteurs sont ouverts aux autres puisqu'ils supposent que nous allons vers une société où nous nous auto-organiserons en interagissant les uns avec les autres.

Nous ne formerons pas pour autant de nouvelles communautés puisque la richesse de nos interactions dépendra de la diversité de nos caractères. Nous devons être ouverts aux autres sans chercher à leur ressembler. J'ai parlé dans le livre du devoir de différence. Nos pires ennemis sont les communautaristes de tout type (politiques, religieux, nationalistes...). Et je vois mal comment, à moyen terme, nos visions du monde opposées éviteront la confrontation violente.

L'article des *Échos* liste les caractéristiques des créatifs culturels. Quelle est la position des connecteurs ?

Anti-pubs (mouvement mis en évidence par *No Logo* de Naomi Klein). Je ne crois pas que les connecteurs soient anti-pubs, mais plutôt insensibles à la pub. Ils choisissent en comparant les offres

sur le web, en s'informant, en dialoguant dans les forums. Une pub peut les intéresser si elle est informative.

Écologistes Pour les connecteurs, tout est connecté, le culturel comme le naturel. Une infime pollution à un endroit du monde peut créer une catastrophe à l'autre bout du monde. Ne pas être écologiste n'a plus aucun sens aujourd'hui.

Citoyens Les connecteurs sont de vrais citoyens car la société dépend exclusivement de leur engagement et non plus de celui des États qui perdent toute capacité d'action dans un monde devenu hypercomplexe.

Féministes Les connecteurs partagent tous les combats humanistes mais ils se situent au-delà : ils ne défendent pas plus les femmes que les enfants, ils défendent tout le monde, toute chose, même les éventuelles machines intelligentes qui sortiront bientôt des laboratoires.

Spiritualistes Les connecteurs sont athées mystiques, ils baignent au cœur d'une intelligence collective, ils croient en l'homme, en notre capacité de nous dépasser. Mais les connecteurs ne sont pas nécessairement adeptes des médecines parallèles, de yoga ou de sophrologie. Ils s'appuient sur la science, la technologie. Ils ne rejettent pas ce qu'ils ne comprennent pas. Ils cherchent à comprendre. Les connecteurs sont matérialistes, le matérialisme n'exclut pas la spiritualité. Leurs prises de positions se justifient scientifiquement. Les créatifs culturels sont peut-être des connecteurs spontanés. Je suis devenu connecteur par logique, ils le sont devenus intuitivement, naturellement.

Antimondialistes Les connecteurs sont plutôt altermondialistes. La mondialisation est déjà consommée, il faut maintenant que ce soit une mondialisation des hommes, pour les hommes libres, et

non seulement pour le business. Les connecteurs sont des libéraux au sens de liberté individuelle et non d'économie de marché.

Faut-il alors appeler les connecteurs des créatifs culturels ? Non. Créatifs culturels est une appellation descriptive et non dénomminative. Nous ne nous rassemblerons pas derrière une dénomination, derrière un constat, mais derrière un projet de société, d'une société ouverte à toutes les interactions et non refermée par des régulations arbitraires qui freinent notre libre expression et notre créativité.

Résistance passive

mardi 7

Sur un site au look rébarbatif, j'ai trouvé plusieurs citations extraites de la préface du *Peuple des connecteurs* avec des commentaires qui m'ont donné envie de répondre.

J'ai écrit dans la préface :

— Je me souviens du temps encore pas si lointain où j'étais seul face à mon ordinateur : c'est une époque révolue, nous ne serons plus jamais seuls

— Vit-on sur la même planète ? Combien de Terriens, même accédant à un ordinateur, n'ont pas internet, ou pas vraiment (bas débit...) ?

— Nous ne serons plus jamais seuls, c'est du futur. Internet se propage, c'est ça qui compte. Que nous le voulions ou non, nous nous dirigeons vers une société hautement interconnectée. Et puis, tout au long de mon livre, je parle de connexion entre les individus, non pas seulement de connexion à internet. La révolution des connecteurs s'appuie sur les nouvelles technologies, mais ce n'est pas une révolution technologique.

Plus loin j'ai écrit :

— Nous avons dit non à beaucoup de choses sans que personne ne s'en rende compte. Nous avons dit non à la nécessité de dire oui lors d'une élection, nous avons même mis en cause la pertinence du système démocratique.

— Exemple de point sujet à caution ! Quel système remettez-vous en cause ? Le mot démocratique aura-t-il le même sens pour tous vos lecteurs ? Faut-il jeter le bébé avec l'eau du bain ?

— J'ai horreur de jouer sur les mots. Tout au long du livre, je ne dis pas que la démocratie est un mauvais système mais que, maintenant que nos sociétés deviennent hypercomplexes, nous pouvons inventer une nouvelle démocratie distribuée (je m'explique plus loin dans le livre... dans la préface je ne fais qu'annoncer les thèmes). Dans une société qui s'auto-organise, les élections ne sont plus nécessaires, surtout les élections de niveau national.

Plus loin encore, j'ai écrit :

— Ne pas manifester est devenu pour nous un principe.

— Les ordinateurs seraient-ils le fruit d'une civilisation non démocratique dont l'histoire serait exempte de toute manif ?

— Quel rapport ? Je dis et redis dans le livre que nous sommes arrivés où nous sommes grâce aux démocraties. La révolution des connecteurs ne se construit pas en opposition avec le passé qui lui a donné naissance. Voilà pourquoi elle est silencieuse.

Plus loin encore, j'ai écrit :

— En fait vous [qui ne percevez pas la révolution des connecteurs] cherchez à nous juger avec des critères désuets. Des principes scientifiques plutôt qu'idéologiques ou philosophiques nous enseignent que faire beaucoup de bruit n'a pas beaucoup d'avantages, sinon de renverser des gouvernements de toute façon interchangeables et impuissants.

— Tout en voyant bien l'idée, a-t-on absolument besoin de principes scientifiques pour y arriver ?

— Je pense car sinon on bascule dans l'idéologie. Une fois qu'on a compris objectivement pourquoi la complexité n'est pas contrôlable, on comprend pourquoi un gouvernement ne peut que se planter (ou ne réussir que par un coup de chance).

20 000 litres d'eau pour 1 kg de café!

jeudi 9

Je viens de lire un article effrayant dans NewScientist mais qui me prouve, une fois encore, notre capacité à nous auto-organiser et à réaliser des miracles sans l'aide d'une autorité supérieure.

Je commence par l'effrayant : en Inde, et un peu partout dans le monde, 20 000 litres d'eau sont nécessaires pour produire 1 kg de café, 11 000 litres pour un hamburger, 7 000 litres pour un t-shirt en coton, 2 000 litres pour un litre de lait... À ce rythme, les agriculteurs indiens vont drainer toutes les nappes phréatiques du pays (car ils pompent deux fois plus d'eau qu'il ne s'en accumule). Le gouvernement distribue d'ailleurs déjà de l'eau avec des camions citerne pour enrayer la pénurie qui s'installe.

Mais dans le village de Rajsamadhiya, Haradvsinh Hadeja, un policier à la retraite a remodelé le système de drainage naturel pour capturer les eaux de pluie durant la mousson. Il n'a rien demandé au gouvernement et il a décidé d'agir localement avec l'aide de ses voisins. Aujourd'hui, alors que beaucoup de villages indiens ne survivent que grâce aux livraisons d'eau gouvernementales, Rajsamadhiya est verdoyant toute l'année.

Peu à peu, les villages des environs adoptent la même stratégie de drainage. Nous voyons une déci-

sion locale se généraliser au fur et à mesure que les villageois s'interconnectent. Le gouvernement n'a pas réglé le problème de l'eau, le problème a été réglé par des hommes volontaires et rien que par eux. L'assistanat (les camions citerne du gouvernement) conduisait à la sécheresse, l'auto-organisation a ramené la verdure.

Marketing viral

dimanche 12

Merci à Julie d'avoir parlé de mon livre. Vu le sujet du peuple des connecteurs, je ne pouvais pas faire autrement qu'essayer d'en faire la promotion sur le web. Pour faire connaître un livre comme le mien, qui remet un peu en cause le système, le buzz est la seule arme exploitable. Les médias classiques se plaignent toujours qu'il ne se passe rien, que tout le monde dit la même chose, mais dès que des voix nouvelles s'élèvent, ils font la sourde oreille.

CPE

dimanche 12

Dans *Le peuple des connecteurs*, j'essaie de montrer que les gouvernements que nous connaissons ne peuvent prévoir les conséquences de leurs actes, donc qu'ils ne peuvent savoir si leurs mesures auront des effets positifs ou négatifs. En conséquence, il ne sert à rien de manifester contre ces gouvernements impuissants. Même s'ils entendent les revendications, ils seront incapables de prendre des mesures qui en tiendront compte. Bien sûr, ils pourront essayer, mais cette bonne volonté ne changera rien au final : la complexité ne se contrôle pas.

De ma position de connecteur, je ne comprends donc pas pourquoi les jeunes manifestent contre le CPE (Contrat Premier Emploi). Peu importe que cette mesure soit bonne ou mauvaise, personne n'est capable de le savoir. Les hommes politiques des deux camps nous font croire qu'ils savent mais ils ne savent rien, car ce savoir est inaccessible.

Manifester, c'est donc perdre du temps en cautionnant des simagrées politiques d'un autre temps. Ou c'est, tout au plus, exprimer son désaccord. Mais désaccord sur quoi? Comme il ne peut y avoir de désaccord sur la mesure dont personne ne peut démontrer objectivement si elle est bonne ou mauvaise, il reste deux désaccords possibles.

1/ Désaccord sur les hommes. Nous ne vous aimons pas, nous préférons vos adversaires. Est-ce comme ça que nous changerons le monde? Je ne crois pas.

2/ Désaccord sur la vie que nous vivons et sur les rêves que vous nous offrez. Ça me paraît plus intéressant. Mais pourquoi attendre de gouvernements impuissants des solutions miraculeuses alors qu'il suffit de vivre en homme libre et, chacun pour soi, chacun tous ensemble, inventer l'avenir. C'est le choix des connecteurs. Ils se moquent des gouvernements de gauche ou de droite, et même du centre. Ils agissent librement.

Je vois encore une raison, plus évidente, pour ne pas manifester contre un CPE qui fragiliserait l'emploi. Dans une société hypercomplexe, dont la vitesse d'évolution est exponentielle, il ne peut plus y avoir d'emplois stables, comme il ne peut plus y avoir de connaissances stables. Les jeunes croient sans doute que cette stabilité est possible parce qu'ils vivent dans un système éducatif en apparence stable, mais ce système s'est coupé de la réalité.

L'évolution accélérée des technologies, et en conséquence de la société, nous pousse à nous remettre en cause perpétuellement. Au cours de ces bouleversements, notre vie connaît des hauts et des bas. Les connecteurs les apprécient car la vie prend toute sa saveur dans le changement.

PS1 : Je ne sais pas si le CPE est une bonne ou mauvaise mesure mais s'il était mis en application il forcerait des jeunes à rencontrer des patrons, donc à établir de nouvelles connexions. Le CPE a ce mérite mais je crois que les mesures qui l'ont précédé aidaient aussi à nouer des contacts. Il faudrait les comparer en termes de connexions et non de création d'emplois ! Mais les jeunes ont-ils besoin de mesures pour taper aux portes des entreprises ou pour se lancer tout droit dans le business ? C'est peut-être ça la vraie question. À force de dire qu'il faut des mesures, les gens attendent des mesures et ne font rien en attendant.

PS2 : C'est sûr que le CPE aura une influence. Il a déjà celle de mettre en pétard les jeunes. Qui peut donc oser prévoir les autres conséquences du CPE ? Le gouvernement, l'opposition, les manifestants ? Non, personne, voilà pourquoi nous devons apprendre à penser différemment, surtout en tenant compte des dernières avancées scientifiques dans le domaine de la complexité. Il est louable de vouloir aider les jeunes mais, à mon sens, la solution est d'aller vers une société plus décentralisée où nous serons plus responsables. Je crois que chaque nouvelle mesure instaurée par le gouvernement nous rend moins responsable, le CPE comme les limitations de vitesse.

PS3 : Nous devons maximiser nos libertés, celles des employés comme des patrons. Dans la logique des connecteurs, les CDI n'ont aucun sens. Le travail doit être repensé comme un échange de services entre des hommes libres. Je ne travaille pas pour un patron mais pour mes clients. Tous les gens qui travaillent à

distance, tous les travailleurs indépendants, sont déjà habitués à cette gymnastique. Je pense qu'elle devra se généraliser, que les jeunes devront partir dans la vie avec cette idée d'échange de services et non d'emploi à vie. Le licenciement perdra toute signification puisque nous aurons tous plusieurs clients. Notre sécurité sera garantie par notre interconnexion.

PS4: Pour moi, le CPE est une mesure comme une autre, je dis à son sujet ce que je dirai au sujet de n'importe quelle autre mesure. Que cette mesure plaise à certains et déplaise à d'autres n'est pas vraiment notre problème puisque ni les uns ni les autres ne peuvent démontrer son efficacité ou son inefficacité. Cette assurance des uns et des autres me rend un peu fou, tout ces débats autour de rien. Je crois qu'on peut sortir de cette impasse en imaginant des solutions vraiment nouvelles, pas en faisant du replâtrage.

Au dix-neuvième siècle, les travailleurs n'étaient pas libres comme nous le sommes aujourd'hui. Notre situation est, j'espère, totalement différente. Quand à la stabilité, peu importe qu'elle ait existé ou non, aujourd'hui elle devient presque impensable au regard de la vitesse à laquelle la technologie et nos connaissances progressent.

Les jeunes doivent se préparer à des changements constants. Une fois prestataires de services pour d'autres prestataires de services, la notion de travail est bouleversée. Être licencié n'a plus aucun sens puisque chacun est son propre patron. Je fais un peu de politique fiction, mais l'avenir me paraît tout tracé. C'est d'ailleurs de plus en plus de cette façon que s'organise le business, notamment avec l'outsourcing.

Je crois que le travail salarié deviendra de plus en plus marginal (et ce sera un progrès social, un pas de plus vers la liberté). Ce mode de travail correspondra à une certaine époque de l'histoire des hommes. Il n'a pas toujours existé et n'existera pas toujours. C'est

peut-être difficile à imaginer, mais rien ne subsiste longtemps inchangé. Voilà pourquoi je dis dans mon livre que la théorie de l'évolution est la religion des connecteurs.

PS5 : Manifester me paraît une bonne chose... tant qu'on n'attend rien du gouvernement, ou du patronna, ou de je ne sais qui. Manifester de cette façon, à la révolutionnaire, c'est une façon de se retrouver et de crier qu'on veut inventer un nouveau monde et qu'on va le faire. Mais je ne suis pas sûr que beaucoup de gens en ce moment descendent dans la rue avec ces idées en tête. Les regards me paraissent trop tournés en arrière (vers la préservation des acquis).

PS6 : L'auto-organisation ne se contrôle pas. Il ne faut pas attendre d'elle des résultats précis, il faut lui laisser du temps et prendre ce qui émerge et paraît intéressant.

Connecteurs au positif

mardi 14

On me reproche souvent de définir les connecteurs négativement, voici une nouvelle définition :

Un connecteur est quelqu'un qui a pris conscience d'être connecté à tous les hommes comme à toutes les choses. Il appartient à un tout et cette appartenance lui confère une liberté inégalée, à commencer par celle d'imaginer une démocratie non représentative, une nouvelle façon de travailler, d'étudier, de vivre...

PS1 : J'aurais pu appeler les connecteurs des hommes et des femmes libres.

PS2: Du hasard... j'en parle pas mal dans le livre. En physique quantique, en tous cas, le hasard est intrinsèque. Il n'est pas causé par notre méconnaissance mais existe réellement. Ne pas croire au hasard, c'est donc avoir une objection à la mécanique quantique (c'est possible). Après on peut faire de la prospective. Par exemple, pour Stephen Wolfram, le hasard n'existe pas puisque tout ce qui existe découle de quelques lignes de programme. Pour ma part, je suis sûr que le hasard existe dans nos vies et qu'il existera toujours quelle que soit la finesse avec laquelle nous comprendrons le monde. Si ce hasard n'existait pas, nous vivrions dans un monde déterminisme, il n'y aurait pas de place pour la liberté (à part d'en placer la source hors du monde).

Encore le CPE

vendredi 17

Hier, j'ai croisé les étudiants qui manifestaient à Paris. Ils se marraient bien, j'ai trouvé ça rassurant. Mais ils parlaient un peu trop du CPE. J'aurais aimé qu'ils prennent cette mesure sans grand intérêt comme un prétexte et que leurs véritables motivations soient de crier à l'establishment qu'un ordre nouveau était en train d'apparaître, un ordre sans justement un establishment qui nous ruine et entrave nos libertés par des mesures stupides.

Les élites !

mardi 21

Chez les fourmis, contrairement à toute idée reçue, la reine ne dirige pas la fourmilière. La reine,

elle pond, et c'est déjà pas mal. La fourmilière est totalement auto-organisée.

Chez les mammifères, en revanche, les rapports de dominance existent. Et l'homme est un mammifère. Mais là s'arrête la ressemblance. L'homme a inventé internet et internet nous permettra de nous auto-organiser et de dépasser le stade gorille un peu barbare (il a quand même fait des trucs pas si mal ce barbare, je le reconnais, mais je parle de l'avenir).

Dans *Le peuple des connecteurs*, je soutiens que, dans une société hypercomplexe, ce qui est sans doute le cas de la notre aujourd'hui, les structures de managements centralisées ne peuvent plus fonctionner et qu'il faut adopter de nouveaux modes d'organisation : l'auto-organisation étant une solution magnifique inventée par la nature dès le début de l'évolution (et même avant).

Maintenant, l'absence de gouvernement et de chef ne signifie pas la mort des élites. Simplement la définition changera. L'élite se définira par son niveau de connexion. Plus quelqu'un est connecté, plus il est influent, mais il ne dirige pas pour autant, puisque la complexité ne se laisse pas contrôler.

Autre nouveauté : on ne sort pas connecté d'une école. La connexion se travaille, se gagne, elle doit dépasser le stade d'une coterie.

Pour résumer, les élites doivent se remettre en cause comme le reste de la société.

Les élites bis !

mercredi 22

Qui parle d'un monde idéal ? Pas moi en tout cas. Nous sommes dans une société qui évolue à grande vitesse, donc qui demain diffèrera de celle que nous

connaissons aujourd'hui. Sera-t-elle meilleure ? Je n'en sais rien et personne ne peut le prédire.

Quant à la société d'aujourd'hui, je ne dis pas qu'elle est sordide. Elle atteint simplement un moment de son histoire où, pour continuer son évolution, elle devra s'organiser différemment (si elle refuse de le faire, elle cessera d'évoluer ce qui pour certains n'est peut-être pas très grave mais qui, d'un point de vue biologique, est synonyme de mort).

Vous avez le droit de penser que le réseau humain n'existera jamais. Je pense, et la nature par ses choix nous le prouve, et aussi internet depuis le début de son histoire, que les réseaux par leur topologie, leur plasticité, leur robustesse, leur réactivité... sont une merveilleuse solution pour gérer la complexité.

Les structures hiérarchiques traditionnelles sont totalement inadaptées dans ce domaine. Voilà pourquoi demain aucune hiérarchie nouvelle n'apparaîtra. Au fur et à mesure que les hiérarchies actuelles s'épuiseront (ça prendra un peu de temps), elles ne se renouvelleront pas.

Des hiérarchies à la google rank apparaîtront, mais ce sera des hiérarchies d'influence, de popularité, des hiérarchies en termes de nombre de liens, pas des hiérarchies de commandement.

Et en attendant, nous ne sautillons pas sur place comme vous semblez le croire. Il suffit de regarder tout ce qui change dans le monde en ce moment (et ne pas se focaliser sur ce qui ne change pas en France). Nous qui croyons à la puissance des réseaux nous ne cessons pas de travailler. Nous construisons le réseau, nous nous donnons de plus en plus de moyens d'interagir.

Nous sommes en train de le faire en ce moment même. D'autres, ailleurs, cherchent de cette façon des solutions concrètes et ils les mettent en application.

Bien sûr, il faut gérer l'ancienne société, elle ne s'est pas écroulée. Nous avons besoin du système existant mais comme les enfants ont besoin de leur parents. Bientôt ils n'auront plus besoin d'eux, puis ils auront des enfants à leur tour. Je ne vois pas ce qu'il y a de si dramatique à penser que le monde change et que, pour supporter ce changement, il doit se réorganiser. Je suis sûr qu'à l'époque de l'esclavage, les esclavagistes pensaient qu'il y aurait toujours des esclaves. Hé bien non !

Dans l'air du temps

mercredi 22

Les découvertes au sujet des réseaux n'ont pas 20 ou 30 ans, mais moins de 10 ans, en tout cas les découvertes fondamentales de Strogatz, Watts et Barabási. Ces scientifiques avaient tout d'abord besoin un champ expérimental. Pour tester leurs idées, il leur fallait qu'internet deviennent le réseau planétaire que nous connaissons.

Pour l'auto-organisation, on peut remonter un peu plus loin dans le temps. Dans mon livre, je fais un historique assez détaillé. Mais nous n'avons vraiment compris l'auto-organisation que grâce aux simulations qui se multiplient depuis une vingtaine d'années. Quand je dis compris, c'est beaucoup exagérer. Si nous comprenons les merveilleuses possibilités de l'auto-organisation, il nous reste à les exploiter.

Les connecteurs sont-ils des mystiques ? Là encore, je développe ce thème dans le livre et je précise aussi que je suis un fervent athée. Donc, pour moi, nous nous connectons entre nous (c'est déjà pas mal) et non avec des entités imaginaires ou une quelconque énergie vitale. Je ne rejette pas, en

revanche, une éventuelle intelligence collective qui pourrait émerger de nos interconnexions (ou de celle des machines).

Quant aux commentateurs qui s'expriment sur mon blog, je crois qu'ils ont raison de donner leur point de vue. Ils n'utilisent pas les mêmes mots que moi mais je ne peux pas leur en vouloir, car assez souvent nous nous rejoignons sur les conclusions.

Maintenant le réseau est-il une forme d'organisation idéale ? J'ai tendance à faire confiance à l'évolution. Tout d'abord, elle m'a inventé, il fallait le faire ! Et comme nous découvrons qu'elle utilise partout des réseaux et non pas des systèmes hiérarchiques, je me dis qu'elle n'a pas tout faux. Les systèmes hiérarchiques sont trop fragiles pour elle. Nous les avons abondamment utilisés car ils sont simples, ils nécessitent une faible intelligence. En revanche, les systèmes complexes, dont les réseaux, échappent très vite à notre entendement. Nous ne pouvons pas les dessiner pas à pas (comme nous n'avons pas dessiné internet). Nous devons les laisser émerger.

Sont-ils idéaux ? Je ne sais pas si cette question a du sens. Je pense qu'ils sont souvent mieux adaptés que les systèmes hiérarchiques. Un jour, nous découvrirons encore mieux.

L'organisation de la société en réseaux impliquera-t-elle la paix éternelle ? Non. Al Qaïda est un merveilleux réseau. Des réseaux pourront entrer en conflit. Et les gens qui forment ces réseaux pourront continuer à se disputer. Ces réseaux étant étendu à la planète, les conflits de l'avenir ressembleront sans doute à des guerres civiles (les nations n'ayant plus de sens dans un monde de réseaux).

Parenthèse. Les réseaux que j'imagine ne rassembleront pas quelques amis. Pour qu'ils puissent engendrer des structures émergentes, ils devront

interconnecter des dizaines de milliers d'hommes, et sans doute des millions.

Quant à la distribution des ressources, nous n'avons pas besoin d'un État pour cela. Internet dispose d'énormes ressources (bande passante, capacité de stockage, puissance de calcul...) sans que les États dirigent tout cela (ils aimeraient, c'est tout). Les États peuvent participer, comme les entreprises, comme les individus.

Pour l'énergie, nous pouvons imaginer la même chose (et ça commence d'ailleurs). Tout le monde deviendra consommateur et producteur. Je place des panneaux solaires sur mon toit et je peux revendre mes surplus d'énergie. Voilà la future société des connecteurs.

D'autres infrastructures qui paraissent réservées aux États seront-elles aussi à la portée des réseaux. Quand deux serveurs internet veulent communiquer plus vite, nous ajoutons de la fibre optique. Nous pourrions faire de même pour les routes. Toute la difficulté sera de passer du mode actuel au mode collaboratif d'internet.

Reformulation

mercredi 22

Mes dernières explications ne semblent pas bien comprises, je vais essayer de m'expliquer autrement. Il est d'ailleurs logique que la plupart des gens rejettent les des connecteurs, car si ces idées étaient acceptées, notre société serait déjà radicalement différente. Heureusement, les promoteurs d'internet ont toujours vécu avec ces idées en tête et j'espère qu'ils continueront (que nous continuerons). Mais nous sommes peut-être des demeurés.

1/ La complexité ne se contrôle pas. Les états critiques dans lesquels nous sommes plongés sont aussi incontrôlables qu'imprévisibles. Ce point est capital. Tout le reste est presque anecdotique. Maintenant vous pouvez postuler que la complexité se contrôle, je vous laisse apporter cette démonstration, aller à l'encontre des dernières découvertes au sujet de la complexité.

2/ Notre société devient de plus en plus complexe, notamment parce que nous sommes de plus en plus interconnectés. Vous pouvez aussi nier ce fait, dire que la complexité de la société reste constante. Mais au vu des difficultés croissantes de tous les gouvernements à gouverner, notamment des gouvernements non libéraux qui cherchent justement à gouverner, vous aurez du mal à convaincre beaucoup de monde (j'espère).

3/ Complexité incontrôlable et société complexe font donc mauvais ménage avec les hiérarchies. Comprenez que je n'ai rien contre la hiérarchie a priori, je déduis simplement que ce système ne va pas pouvoir fonctionner longtemps dans la nouvelle société que nous construisons. Il importe peu que les hommes aient toujours fonctionné hiérarchiquement. Si nous voulons survivre tout en restant sur la route du progrès technologique et social, nous devons changer nos habitudes. L'autre solution serait la régression (prônée par les intégristes de tout bord).

4/ Il suffit d'avoir joué avec les algorithmes de John Holland pour avoir une conscience bouleversante de l'évolution. Au fait : notre cerveau ne peut pas être néandertalien, puisque l'homme de Neandertal appartenait à une autre lignée d'homini-dés. Votre raisonnement, comme je l'ai compris, c'est : nous avons toujours fait ça et nous le ferons toujours. Le cannibalisme aussi ? La lapidation de

femmes adultères aussi ? Pour ma part, je crois naïvement que nous pouvons nous améliorer.

5/ Du coup, je ne crois pas à la fatalité biologique, voir mon chapitre Ne pas mourir, pas plus à la fatalité culturelle. Ce n'est pas parce que les hommes ont fonctionné suivant des systèmes hiérarchiques jusqu'à aujourd'hui qu'ils continueront de le faire.

6/ Les systèmes hiérarchiques ne sont pas une invention humaine mais une invention des mammifères.

7/ Les insectes ont développé des sociétés bien plus complexes que celles des mammifères, en tout cas des hommes jusqu'à il n'y a pas si longtemps. C'est parce que leurs sociétés sont complexes que les insectes s'auto-organisent. Soit nous allons vers la complexité et changeons notre façon de nous organiser, soit nous stagnons, voire régressons.

8/ Vous nous promettez un futur horrible où nous seront poussés par la faim, forcés de revenir à l'état de nature. Si votre vision de l'avenir est juste, alors oui les hiérarchies seront de retour, car la société deviendra de plus en plus simple. Je ne dis pas le contraire, tout simplement je me place dans une perspective de complexification (je suis utopiste).

9/ Vous nous rappelez l'histoire des villes. Vous avez en gros raison mais je ne veux pas refaire l'histoire passée des villes mais essayer de deviner comment elles continueront à se développer. Encore une fois, vous me ramenez vers ce qui a existé et non vers l'avenir qui nous intéresse. Le monde est tel qu'il est, nous ne pouvons pas le changer tel qu'il est, mais tel qu'il deviendra.

10/ Une armée est un réseau en étoile. Il n'y a pas plus hiérarchisé. US Army vs Al Qaïda. L'hyper-organisation cherche encore Ben Laden. Une structure centralisée n'a aucune chance contre une structure décentralisée, l'une a des points névralgiques, l'autre

n'en a pas (ce qui ne veut pas dire qu'elle est invulnérable). Voilà pourquoi les organismes biologiques ne sont pas centralisés.

11/ Mais un réseau n'est pas fragmenté. C'est tout le contraire justement. C'est parce qu'il n'est pas fragmenté qu'il est plus performant qu'une structure hiérarchisée divisée en strates et sous-strates.

PS: L'argent doit jouer dans notre société le même rôle que les boulettes de terre pour les termites : produire une incitation au travail. Et comme les termites s'auto-organisent en communiquant avec les boulettes, nous faisons pareil avec l'argent. Car notre société est déjà auto-organisée en grande partie, c'est grâce à cette auto-organisation qu'elle est relativement stable, pas grâce aux structures hiérarchiques contrairement à ce que beaucoup de gens croient.

Je pense que dans une société hautement interconnectée l'argent se diversifiera, que même beaucoup d'échanges ne quantifieront pas en termes de valeur. On le voit déjà avec l'open source. On échangera des services plus qu'autre chose. À priori, les systèmes centraux comme les banques et les bourses n'auront plus leur place dans cette nouvelle société. Je mets les pieds dans une zone mouvante pour moi. Je ne connais rien à tout cela.

Je perçois juste que l'argent nous aide à nous auto-organiser mais je crois qu'il n'offre pas un canal de communication assez large nous arracher au management hiérarchique. Pour cela, il nous faut échanger de l'information.

Ni de droite, ni de gauche

vendredi 24

Je dis toujours que je suis ailleurs, complètement ailleurs. Je trouve cette bipartition ringarde. Elle

trouve son origine dans les assemblées, dans le fait que les députés siègent uniquement à côté de leurs amis et refusent de côtoyer leurs adversaires. Un truc un peu sectaire. Suffit de regarder l'exemple de la fibre optique donné par Billaut : dans chacun des partis on retrouve toutes les positions sur la question du déploiement. Droite et gauche, ça ne veut plus rien dire. On a des gens qui ont choisi un camp et s'y accrochent, quitte à se contredire.

Imaginez deux secondes la société auto-organisée de l'avenir, cette société où chacun se représente, cette société organisée en réseaux entremêlés, interconnectés, distribués. Où est la gauche, où est la droite ? Même les extrêmes et le centre disparaissent. Et cette société existe déjà, tout au moins sur internet et aussi dans le monde du business. Comment peut-on discuter de fibre optique en se disant de droite ou de gauche ?

Ce qui me désespère le plus, c'est de voir des jeunes choisir leur camp à droite ou à gauche alors que ces positionnements sont obsolètes. En les voyant faire, j'ai l'impression qu'ils sont terriblement conservateurs.

Interactions TP-TS

vendredi 24

Évocation du *Peuple des connecteurs* sur ce [blog](#) et comparaison des connecteurs avec les transitioners. De plus en plus souvent, je me dis que j'aurais dû me contenter d'appeler les connecteurs des hommes libres, des femmes libres.

Dans son commentaire loki se demande si les luttes de pouvoir propres à tous les mammifères ne nous empêcheront pas de nous auto-organiser. Ralala et beaucoup d'autres ont émis le même type d'objection. Je réponds en plusieurs points.

1/ Je l'ai dit et le redis, il n'y a pas de fatalité biologique. Nous pouvons changer, nous changer. Je ne crois pas à l'existence d'une nature humaine immuable. C'est en gros le point de vue des transhumanistes (d'autant plus que nous avons la preuve que l'homme continue d'évoluer).

2/ Mais nous n'avons pas besoin de nous transformer pour nous auto-organiser. Nous le faisons depuis que nous vivons en société. Dans son intéressante remarque, F. Lémann suppose que l'argent nous sert de vecteur d'auto-organisation, un vecteur bien plus primitif qu'internet, mais qui a contribué à construire notre monde actuel. Dans le livre, j'évoque les villes, auto-organisées à l'échelle des siècles. Une foule qui manifeste aussi est auto-organisée. Les automobilistes sur les routes s'auto-organisent, sinon ce serait le chaos. Nous sommes assez souvent capables de mettre en veilleuse notre volonté de mâle tout-puissant.

3/ Je crois que mieux et plus nous communiquerons les uns avec les autres, mieux et plus nous nous auto-organiserons. Notre société ne ressemblera jamais à celle des insectes car nous resterons des individus libres, doté d'une volonté propre. L'auto-organisation nous permettra simplement de nous affranchir de quelques hiérarchies, vestiges archaïques de notre état de primate.

4/ Et si des mâles ont encore le désir de prendre le pouvoir, ils n'en auront pas la force. Ils trouveront en face d'eux une société d'une complexité telle qu'ils ne

pourront pas la diriger. C'est une tendance historique, il me semble. Plus une civilisation brille, plus ses membres jouissent d'une liberté croissante. Bien sûr, des mouvements de régression sont à craindre.

5/ La société auto-organisée n'est pas un projet politique, une utopie, c'est une nécessité pour gérer la complexité grandissante. Soit l'auto-organisation s'impose et la société continue son évolution, soit nous en restons à des modes de dominance hiérarchique et nous entrons en récession.

PS : L'eau qui approche de 0° reste liquide jusqu'au dernier moment. Peut-être ne sommes-nous pas si loin du point de transition de phase. J'ai souvent des doutes je l'avoue. Si Ray Kurzweil ne se trompe pas, nous sommes dans une phase de croissance exponentielle. Tout peut aller très vite mais les changements ne vont jamais assez vite à notre échelle. Nous devons tenir bon en attendant, et essayer de changer les choses au moins autour de nous.

Les manipulateurs de symboles

mardi 28

À Bombay, les dabbawalas sont des porteurs de gamelles qui livrent dans les entreprises des plats préparés à domicile. Ils arrivent toujours à l'heure en se jouant des embarras de circulation et difficultés logistiques !

Le système mis en place par l'association des dabbawalas est tellement bien huilé que les retards se comptent en secondes - un miracle, dans cette ville capharnaïm de 17 millions d'habitants. Les ratés d'aiguillage sont quasi nuls : un sur 16 millions de transactions... Une performance réalisée par des hommes

illettrés et sans l'aide d'aucune technologie moderne.

Cet exemple montre que la société auto-organisée ne sera pas au service d'une élite de manipulateurs de symboles (les hackers de McEnzie Wark). Tout organisme vivant est un manipulateur de symboles d'ailleurs, un sorte d'ordinateur. Nous devons, chez nous, cultiver cette compétence que nous avons déjà poussée très haut.

Comme les livreurs de Bombay, je crois que nous allons tous devenir des prestataires de services, les manipulateurs de symboles comme les autres. Un manipulateur de symboles expert sera sans doute plus connecté, ça lui confèrera un avantage, c'est sûr, mais pas le pouvoir de dicter ses volontés aux autres (j'espère).

La connexion implique la formation d'une sorte d'intelligence collective, l'appartenance à un corps géant, la société. Cette intelligence sera aussi plus attentive à chacun de ses membres, ce qui devrait réduire le nombre de laissés pour compte (j'espère).

La semaine dernière, j'ai discuté un peu de ça avec ma femme de ménage, qui est aussi devenue une amie, qui fait maintenant partie de la famille. Elle est très engagée politiquement à gauche, remontée contre le CPE, aujourd'hui elle manifesterà. Pourtant, elle travaille déjà indépendamment, elle a plusieurs clients pour lesquels elle est prestataire de services. Elle se révolte contre le CPE alors que cette mesure ne la touche pas, ne touchera pas ses enfants qui, à coup sûr, seront aussi des prestataires de services. En prime, le CPE n'aura aucune conséquence profonde sur notre société, raison de plus pour ignorer cette mesure (même si on peut pas ignorer la stupidité des politiques - mais cette dernière est universelle).

J'ai beaucoup d'amis qui travaillent dans le bâtiment, je ne vois pas ce que leur travail a de routinier. Ils ont sans cesse de nouveaux problèmes à résoudre, des décisions à prendre. Je sais bien que ce n'est pas le cas de tous leurs collègues, mais ils peuvent, eux aussi, se placer dans une perspective de services. Nous devons à tout prix chasser la routine de nos vies.

Quant aux travaux les plus routiniers, il ne fait aucun doute que des machines pourront s'en changer. Aujourd'hui, déjà, des millions d'emploi routiniers pourraient être supprimés. Par exemple, je me demande encore pourquoi les autoroutes maintiennent des opérateurs humains aux péages. Il ne faut pas avoir peur du chômage, c'est un temps propice à la remise en question, à l'étude, à la rêverie. Il faut qu'il devienne un passage normal dans nos vies. Je sais bien que ces changements prendront du temps, le temps qu'une nouvelle génération née avec ces idées entre dans la vie active.

Droits d'auteur

mardi 28

Mais que notre gouvernement est stupide. Il vient de voter une loi qui va forcer toutes les radios et télévisions à mettre la clé sous la porte. Car, quand je regarde un film à la TV (Ok je n'ai pas de TV) ou que j'écoute une chanson à la radio, je la télécharge. Non ? Surtout si la TV ou la radio émet en numérique et que je la capte sur mon ordinateur.

Quelle importance que je l'enregistre ou non sur un disque ? Quelle différence entre télécharger Battlestar Galactica (série cultissime à ne pas manquer) ou le regarder à la TV (surtout quand on paie

comme moi la redevance alors qu'on n'a pas de récepteur) ?

Encore une loi pour rien, une loi qui veut nier qu'il faut repenser notre société, le droit d'auteur comme le reste. Surtout que la traque à la délinquance sera impossible. Quelques internautes en feront les frais, pour donner l'exemple, c'est tout.

Les connecteurs au pouvoir ?

mercredi 29

Lorenzo Soccavo vient de publier un article sympa sur les connecteurs. Il résume parfaitement le livre : l'indépendance dans l'interdépendance. Pour moi, les connecteurs n'appartiennent toutefois pas à une élite, j'espère que ce courant de pensée, ce mode de vie, se généralisera bientôt. Je trouve l'exemple des dabbawalas édifiant. J'espère que Lorenzo n'est pas un oiseau de mauvais augure. Si un connecteur prenait le pouvoir, ce serait la fin des connecteurs (puisque qu'ils supposent que le monde ne peut pas être contrôlé) !

e-book: touche finale à l'interconnexion *vendredi 31*

Époque 1 : le web nous a donné accès à toutes les connaissances.

Époque 2 : les blogs nous ont donné accès à toutes les actualités, personnelles ou publiques.

Époque 3 : les e-books vont nous donner accès à toutes les idées et à tous les imaginaires.

Messieurs Gallimard, Grasset et Cie ne décideront plus seuls ce qui doit être publié. Comme les blogs nous ont affranchis des sources d'information offi-

cielles, les e-books nous affranchiront des éditeurs et de leur frilosité éditoriale.

En musique, ce phénomène se développe déjà. Alors que les majors pleurent contre le piratage, que beaucoup d'artistes pleurent de ne pas être diffusés, les Artics Monkeys multiplient les MP3.

Web, blogs, ipod et e-books, chacun à leur façon, donnent les clés de la société aux individus. Nous communiquons en direct sans passer par des institutions centralisées. En direct, nous allons nous auto-organiser et changer le monde.

Dans cette perspective, les e-books introduiront un temps de communication plus lent, moins attaché à l'actualité. Ils nous lieront plus substantiellement, un peu comme nos relations sont plus substantielles avec nos amis qu'avec de simples connaissances.

Aujourd'hui cette nouvelle intermédiation tarde à s'imposer parce que nos écrans fatiguent nos yeux après quelques pages de lecture. Il nous faut cliquer, aller voir ailleurs, ce qui condamne les textes longs et qui, en réaction, a donné naissance aux blogs. L'encre électronique promise depuis dix ans arrivant enfin à maturité, les derniers obstacles technologiques se lèvent. Une vague de fond va secouer le monde de l'édition, et le monde tout-court, car de nouvelles idées l'électrifieront.

avril

Éducation à la finlandaise

dimanche 9

Je viens de passer une semaine au ski, totalement déconnecté, mais, chaque fois que je voyais les autres skieurs se précipiter vers le bas des pistes, je ne pouvais m'empêcher de penser que nous nous auto-organisons, déjà pour ne pas nous télescoper, surtout pour répartir notre trafic entre les différentes remontées. Aucun panneau de nous disait vers où tourner, aucun feu rouge ne nous ordonnait de nous arrêter, et pourtant la station ne basculait pas dans le chaos. En pleine saison, je sais que ce n'est pas la même histoire, mais c'est encore à nous de nous auto-organiser pour ne pas aller à la neige tous en même temps.

J'ai alors pensé à la rigidité du système éducatif qui impose les mêmes vacances pour tous. Et je me suis alors souvenu d'un article de *The Economist* au sujet du système éducatif finlandais. Toutes les enquêtes montrent aujourd'hui que les jeunes finlan-

dais sont les mieux instruits. Quel est le secret de la Finlande ? L'auto-organisation, la responsabilisation des professeurs chacun libre d'enseigner comme il le désire, maître de son budget, sans véritables comptes à rendre à une autorité supérieure. La plupart des concours nationaux ont d'ailleurs été supprimés. Les notations aussi, les classifications aussi. Chaque élève peut ainsi développer les compétences qui lui sont propres et non tendre vers une moyenne arbitraire. En quelque sorte ils sont libres. Du point de vue d'un professeur français, et plus encore d'un inspecteur d'académie, ils n'étudient sans doute pas.

Il faut donner le pouvoir aux professeurs, leur donner tous les moyens. En limitant les strates administratives, centralisatrices, un énorme budget peu être dégagé qui profiterait en direct aux élèves. En France, il y a trois professeurs pour un administratif. Une entreprise qui reposerait sur un tel ratio risquerait vite de déposer le bilan ; ce que n'est pas loin de faire notre système éducatif au regard des standard d'évaluation internationaux.

ConstellationW

lundi 10

Voici une initiative intéressante : un nouveau modèle pour la société du vingt-et-unième siècle, qui va dans le sens des thèmes développés dans *Le peuple des connecteurs*. Je suis en gros d'accord sur le constat : la nécessité de créer une nouvelle forme d'organisation sociale, mais les analyses me paraissent parfois un peu démodées.

Par exemple, la volonté de trouver à tout prix une rupture de paradigme qui se serait située entre 2000 et 2002 (volonté de classer, donc penchant pour une sorte d'essentialisme, ce qui nous amène vers la

transcendance et des concepts que je n'aime pas trop).

Je n'ai rien vu de spécial durant ces années, rien de plus en tout cas qu'en 1999 ou qu'en 2003. Le graphique publié sur ConstellationW rassemble des faits fondamentaux mais il ne démontre pas l'existence d'une rupture. Je crois qu'il prouve que nous sommes tout simplement sur une courbe d'accélération exponentielle, que tout change de plus en plus vite, mais que la rupture, si elle doit se produire, n'est pas encore advenue. L'important, c'est la vitesse de changement, la nécessité de les prendre en compte.

Quant aux quatre raisons qui justifient une nouvelle société, je suis aussi en accord mais je les présenterais autrement :

1/ Je ne crois pas que cent consortiums mènent le jeu économique. L'économie est auto-organisée : tous les acteurs petits ou grands contribuent à sa dynamique. Oui, nous pouvons nous aussi nous auto-organiser en réseau, chacun de nous pouvant jouer un rôle clé dans ce réseau.

2/ La classe politique ne gère plus le long-terme mais elle ne gère plus aussi le court-terme. La complexité de la société est elle qu'il est impossible de la réguler globalement. Les actions doivent partir du niveau local et se généraliser d'elles-mêmes par émergence.

3/ Nos inquiétudes sont sans doute provoquées par la vitesse des changements. Nous ne savons plus de quoi demain sera fait, ce qui peut paraître effrayant mais aussi excitant. Pourquoi dire que nous avons besoin d'un forum de discussion ? Nous l'avons déjà. C'est internet.

4/ Je crois aussi que la spécialisation est un mal et que nous avons désespérément besoin de généralistes qui tentent de relier des domaines éloignés pour

dégager de nouvelles idées. À partir des nouveaux compris mis à jour ces dernières années, nous devons remettre à plat le modèle de notre société.

Quant à la plateforme ConstellationW elle-même, dont j'ai mal compris le principe, je dois l'avouer, j'en vois mal l'intérêt. Pour que tous les gens qui pensent la nouvelle société, et qui veulent en discuter, puissent se regrouper, il suffit de consolider les flux RSS de leurs blogs. Inutile de développer une interface particulière qui apparaît comme une tentative de centralisation, sinon de récupération. Je crois que la plateforme de discussion doit être ouverte comme devra être ouverte la société de l'avenir.

Il est indispensable que chacun garde son indépendance, sa totale liberté pour qu'émerge une pensée collective. Mon blog est à moi, ce que j'écris est à moi, mais une partie de ce que j'écris peut participer à quelque chose de plus grand.

War and Peace and War

mardi 11

Je suis en train de lire ce superbe livre sur la naissance et la chute des empires. Et je me demande sans cesse si les connecteurs, les freemen, tous les hommes libres, ne sont pas en train de construire un nouvel empire.

The capacity for collective action, is a key factor in the rise of empires, écrit Peter Turchin.

Capacité à maintenir les communications entre les membres de la société, capacité à travailler en équipe, liberté d'action individuelle... Quand un nouveau modèle organisationnel apparaît, quand il rencontre une société fragmentée qui a perdu ses repè-

res, nous nous trouvons dans une situation favorable à la création d'un empire. N'est-ce pas le cas aujourd'hui ?

The Cossacks valued freedom above all else, and were known to lead rebellion against the central government, écrit encore Turchin au sujet de l'empire russe.

Je crois que tous les homes libres se préparent à cela aujourd'hui.

IREPP

jeudi 13

Le peuple des connecteurs est présenté et critiqué dans la biographie de l'Institut de recherches et prospective postales. Merci pour cette critique. Vous me lisez mieux que je me relis! Je n'ai jamais réussi à prendre autant de distance avec ce que j'écris.

Dans la seconde version du prélude que je viens de publier, je me suis remis à la place qui est la mienne, je suis avant tout un artiste, je ne prétends à rien d'autre que de tracer des connexions, à inspirer quelques idées.

Je ne suis pas idéaliste, je déteste l'idéalisme, mais c'est vrai que j'ai tendance à personnifier les choses impersonnelles, c'est pour mieux raconter. Je ne me sens pas en faute quand je dis que l'évolution veut. Il suffit de savoir que je ne suis pas finaliste pour entendre que cette volition n'est que de la rhétorique. J'ai retenu de Wittgenstein qu'on ne peut pas être rigoureux avec le langage.

Ne cherchez pas non plus une trace de nihilisme chez moi. Les titres négatifs avaient pour simple but de provoquer, c'était un coup marketing pour

essayer de sortir de l'anonymat. Je les revendique toutefois comme je l'ai déjà expliqué.

L'émergence n'a rien de magique. J'ai tout fait pour montrer le contraire : nous comprenons sa logique, nous sommes simplement incapables d'en suivre les étapes. Il n'y a aucune création *ex nihilo*.

Quant à votre conclusion elle est fort juste.

PS : j'aurais aimé publier le livre en ligne mais nous ne disposons pas encore de support adapté à la diffusion de longs textes, ce qui va changer. J'essaie de me rattraper avec mon blog.

Freemen 2.0

vendredi 14

Comme Francesco Casabaldi est en train de devenir un ami, je lis de plus en plus souvent les blogs des freemen. Pour faire avancer le schmilblick, je voudrais revenir sur le texte fondateur des freemen publié en octobre 2005. Je me considère comme un homme libre et je ne m'y reconnais pas. Aujourd'hui la déclaration est claire, mobilisatrice, mais elle se différencie mal de ce que disent les écologistes.

J'ai une objection toute simple : les freemen existent depuis que les hommes existent, problème climatique ou non. Les freemen doivent s'intéresser à ce problème mais il ne les définit pas.

Quand un industriel pollue une rivière, il réduit la liberté de tous les gens qui vivent autour de cette rivière. Ils ne peuvent plus se baigner, utiliser l'eau pour boire ou pour irriguer...

Quand des politiques votent une loi stupide, ils réduisent la liberté des gens qui les ont élus.

Quand ils décident de faire la guerre, ils réduisent encore plus nos libertés.

Quand une poignée de fonctionnaires décident du budget de l'État, ils réduisent nos libertés en distribuant nos impôts comme ils le souhaitent et non comme nous le souhaitons.

Quand un publicitaire, à force de matraquages, nous incite à consommer un produit, il réduit nos libertés.

Quand nous continuons à consommer des gaz à effet de serre, nous réduisons la liberté des générations à venir.

Quand les économistes définissent la croissance sans tenir compte des vrais coûts de production, surtout sans tenir compte du bonheur des gens, ils réduisent nos libertés.

À mon sens les freemen doivent se mobiliser contre toutes les atteintes à la liberté, quelle que soit leur origine.

Et pourquoi souhaiter une plus grande liberté ? Parce que l'homme libre est plus créatif, plus apte à trouver des solutions originales, surtout en temps de crise.

Notre époque vit une crise de la complexité à laquelle seule la liberté peut apporter une réponse.

Les freemen croient que les décisions qui affectent les autres hommes doivent être le fruit de notre intelligence collective.

PS: D'une certaine façon, la liberté est contraignante car elle doit être préservée à tout prix et il est plus facile ne de pas être libre que de l'être. Être un homme libre est un sacerdoce, comme être artiste est un sacerdoce. Nous ne choisissons pas d'être artiste, pas plus d'être libre, c'est comme ça... soudain nous découvrons que nous le sommes... contaminé par un mystérieux virus. Cela n'empêche pas bien sûr de se donner des priorités d'action qui facilite le rassemblement.

Je continue la lecture passionnante du livre de Peter Turchin qui tente de mettre en évidence trois conditions nécessaires à la création d'un empire (vaste structure sociale).

(1) Grande capacité d'action collective qui doit pouvoir se manifester spontanément, dynamiquement, en réaction immédiate aux aléas.

(2) Capacité des individus à coopérer librement.

(3) Ces individus doivent vivre sur une frontière, une ligne de rupture qui perdure dans le temps (les hommes les plus libres vivent toujours sur la frontière). Turchin donne de nombreux exemples : frontière raciale entre Européens et Indiens en Amérique, frontières culturelle entre les Romains et les Barbares, frontière religieuse entre les Russes et les Musulmans des steppes...

Sur cette ligne de démarcation l'emporte ceux qui savent coopérer. Pour se protéger, ils repoussent toujours la frontière physique de leur empire. Cette extension cesse quand la collaboration devient difficile, quand une autorité centrale bloque les initiatives individuelles. À ce moment, de nouveaux empires commencent à germer sur les frontières de l'ancien.

Turchin cite alors Alexis de Tocqueville, une citation superbe extraite *De la démocratie en Amérique*. Pour Tocqueville, les premiers américains étaient passés maître en auto-organisation. Qu'un obstacle vint à bloquer une route, les gens vivant autour de cette route se regroupaient spontanément pour rétablir la circulation. Ils n'attendaient pas l'intervention des services publics, ils ne réclamaient rien à personne, ils agissaient par eux-mêmes. Cette capacité d'action collective fonctionnait sur tous les plans de la société.

J'ai l'impression que ce n'est plus le cas aujourd'hui, en Amérique et dans les autres démocraties. Mais cette capacité à s'auto-organiser, cette démonstration de liberté et de débrouillardise, est en train de renaître grâce à internet. Nous reconstruisons les routes numériques à tout moment, nous en ouvrons de nouvelles...

Les hommes libres, tous ces gens qui font et refont internet entre autres, démontrent une grande capacité d'action collective. Vivent-ils sur une frontière? Vivons-nous sur une frontière qui préfigure un nouvel empire?

J'ai l'intuition que oui!

Je me suis précipité acheter les trois tomes de l'œuvres intégrale de Tocqueville et j'ai commencé à lire *De la démocratie en Amérique*. Je suis immédiatement frappé par l'importance que Tocqueville accorde à l'égalité: d'elle jaillit la démocratie et elle lui donne un avantage immense sur les anciens régimes.

Cette égalité est aussi une condition nécessaire à la coopération: nous pouvons travailler ensemble, nous sommes tous dignes de travailler ensemble. C'est que nous faisons sur internet: nous y sommes tous égaux puisque nous disposons tous du même droit de parole, de la même liberté d'action... égalité qui n'existe plus vraiment dans nos démocraties qui sont en train de se scléroser autour de nouveaux privilèges, notamment celui de restreindre la liberté d'autrui. Et l'égalité commence par la liberté.

La ligne de fracture devient pour moi évidente: d'un côté des hommes libres, d'un autre des hommes qui vivent dans un monde centralisé qui restreint de plus en plus les libertés. La nouvelle société se construit grâce à des hommes libres sur la frontières de l'ancienne société où personne n'est vraiment libre.

La nouvelle frontière n'est pas territoriale. Elle existe dans chaque nation, dans chaque communauté, dans chaque famille...

Qu'est-ce que la complexité ?

mardi 18

Geneviève Morand, CEO de Rezonance, m'a demandé de définir la complexité. C'est le genre de concept qu'on utilise sans avoir nécessairement besoin de le définir, c'est un peu comme la conscience, nous savons à peu près de quoi il s'agit, il ne peut pas y avoir d'ailleurs de définition exacte.

J'ai tout de même une idée intuitive de ce qu'est la complexité : quelque chose que mon esprit n'est pas capable de saisir... Et comme mon esprit est loin d'être supérieur, j'ai tendance à généraliser en disant que la complexité est quelque chose que même Dieu n'arrive pas à saisir en un temps fini. Mais, comme je suis athée, cette seconde définition n'apporte peut-être pas grand-chose.

Autant alors prendre des exemples. Mon préféré est celui du tas de sable où on laisse tomber un nouveau grain. Le tas est complexe car il est impossible de prévoir ce qui va se passer quand le grain tombera. La seule façon de le savoir, c'est d'attendre. Toutes les situations où il n'y a pas moyen d'anticiper l'avenir sont complexes. Quand, pour connaître l'avenir, nous devons attendre que cet avenir survienne, nous sommes dans une situation complexe. **La complexité, c'est quand nous n'avons pas de raccourcis vers l'avenir**, c'est quand nous démontrons qu'il ne peut y en avoir.

Après, il y a d'autres approches, plus scientifiques, comme dire que la complexité apparaît au point de transition de phase entre l'ordre et le désordre, au

point où les auto-organisations se produisent spontanément. Mais c'est sans doute une définition restrictive. Je préfère en rester à l'absence de raccourcis.

C'est parce que les politiques n'ont pas de raccourcis vers l'avenir qu'ils sont incapables de gouverner une société complexe.

PS: J'aurais pu définir la complexité en disant qu'elle existe quand les parties ne sont pas plus simples que le tout.

CPE: victoire ou défaite ?

mercredi 19

Avoir fait abroger une loi inutile n'est pas une victoire.

Avoir fait plier un gouvernement n'est pas une victoire, car un gouvernement n'a aucun pouvoir.

Tout ce que l'affaire du CPE prouve c'est que notre gouvernement ne tient pas la route, mais pas plus qu'un autre. Nos gouvernements ne tiendront plus jamais la route car notre société est devenue trop complexe pour qu'ils puissent y jouer un rôle.

Pour moi, les jeunes n'ont pas dit non au CPE mais non au canular politique. À mon sens, ils doivent continuer de lui dire non, mais pas en lui demandant de faire marche-arrière : au contraire, ils doivent lui prouver qu'ils peuvent aller de l'avant sans lui.

PS: Les gouvernements ont encore un certain pouvoir, surtout de nuisance, car la société n'est pas encore hyper-complexe. Ils s'efforcent d'ailleurs de simplifier cette société, de la borner par des lois, de restreindre toujours plus les libertés au nom de la sécurité (sur la route, dans les rues, dans les écoles...). Au contraire, nous devons être des créateurs de com-

plexité. Nous le faisons en dialoguant sur le net, en nous interconnectant. Faire abroger une loi est donc un pas vers la liberté. J'ai envie de dire peu importe la loi.

La suite...

jeudi 20

Je suis entrain d'écrire la suite du *peuple des connecteurs* sous la forme d'un roman.

Son titre : *Croisade*

Son sous titre : *La guerre civile a commencé, choisissez votre camp*

Je viens de m'amuser à écrire une quatrième de couverture en m'inspirant de celle de l'édition J'ai lu 1977 de *À la poursuite des Slans* de A.E. Van Vogt. J'avais 14 ans quand j'ai lu ce livre qui m'a donné envie de faire la révolution.

Ma version de la quatrième :

« L'humanité a connu des périodes flamboyantes comme le siècle de Périclès ou la Florence des Médicis mais elles n'ont jamais perduré.

« Qu'arriverait-il si, au sein de l'humanité, se développaient une communauté infiniment mieux organisée que les autres, infiniment plus prospère, infiniment plus heureuse ? Ne serait-elle pas crainte, haïe, pourchassée, puisque supérieure et donc redoutable ?

« Justement, cette communauté existe : elle rassemble les connecteurs. Ils sont l'avenir de l'homme, le prochain stade de son évolution sociale. Homère, Lao Tseu, Bouddha, Spartacus, le Christ, Goethe, Tolstoï, Geronimo... furent parmi les plus connus des connecteurs. Aujourd'hui, leurs descendants, de plus en plus nombreux, s'organisent en un vaste réseau international. Voici leur histoire à travers

celle de Kathe Hammer, leur plus sublime représentante. Traquée d'un bout à l'autre de la planète, elle triomphera néanmoins car rien ne peut arrêter l'évolution inéluctable de l'humanité. »

PS1 : Cette quatrième est bien sûr une parodie. Je me suis d'ailleurs dit que j'en écrirai d'autres de temps en temps.

La communauté supérieure dont je parle n'est surtout pas formée par les puissants officiels de notre monde. Au contraire, ils la craignent car elle préfigure le monde de demain où il n'y aura plus beaucoup de place pour eux et pour leurs exactions. Ils feront tout pour éviter justement qu'elle prospère.

Dans le livre de Van Vogt, les Slans sont pourchassés parce qu'ils sont différents, ils n'en forment pas moins une nouvelle société. Je crois que nous assistons à cela aujourd'hui. Nous sommes de plus en plus nombreux à dire que nous devons nous organiser autrement, à vivre différemment, à essayer de le faire chacun avec nos moyens... sinon nous savons que nous nous préparons un enfer. Si nous ne changeons pas, ça ne va pas le faire.

Mais la plupart des gens sont réticents à l'idée de changer (suffit de regarder les fonctionnaires). Ils savent que nous allons dans le mur mais ils ne veulent pas l'admettre. Il est peut-être pas impossible que ceux qui en ont assez de cette attitude forment une nouvelle société, qu'ils prennent leur destin en main.

PS2 : Malheureusement mes hommes libres ne sont pas du côté des croisés mais de celui des victimes. Ils ne préparent aucune croisade mais devinent qu'une croisade se prépare contre eux. Ils risquent bientôt d'être pourchassés par les partisans d'un nouveau féodalisme. J'ai envie d'écrire l'histoire des hérétiques qui essayeront de s'en sortir sans user des armes de l'adversaire mais en jouant celles de la fraternité.

C'est déjà ce que font les communautés pauvres en inventant des économies alternatives. C'est ce que prônent les partisans du développement durable. C'est comme ça que nous éviterons des catastrophes écologiques, en prenant chacun sur soi plutôt qu'en renvoyant la balle aux autres.

Je voudrais parler d'une guerre qui ne se produira jamais, un conflit qui se jouera en douceur et se terminera sans bain de sang.

Le roman des connecteurs

vendredi 21

Croisade raconte le début de la bataille entre les hommes libres et les conservateurs de tout bord : capitalistes qui poursuivent la croissance coûte que coûte, quitte à détruire la planète, ou intégristes qui veulent précipiter la fin des temps et le retour des prophètes.

Cette bataille a vraiment commencé. L'histoire racontée est une fiction mais elle dit des choses vraies : les hommes libres existent, s'organisent en réseau, combattent les conservateurs qui les combattent à leur tour.

Kathe Hammer, l'héroïne, découvrira peu à peu qu'elle est une femme libre. Le roman raconte son *struggle for life* et son initiation.

Jadis la croisade opposait les Chrétiens aux Musulmans, aujourd'hui elle oppose ces deux camps rassemblés aux hommes libres.

PS 1 : J'ai parlé d'Athènes et de Florence sans même réfléchir, ce sont, au moins pour les arts, des âges d'or. Sans doute certaines époques ont-elles été plus heureuses pour les hommes. Je voulais dire que nous avons une chance de préparer un âge d'or si nous réussissons à nous tirer de tous les pièges semés sur

notre chemin. Comme ils sont nombreux, nous n'avons pas d'autres choix que de nous y mettre.

PS2: Je crois pas du tout à un conflit entre la Chine et les USA, je n'y crois pas du tout. Pour moi, ces deux pays sont dans le même camp, celui des pollueurs et des capitalistes barbares. Ils ne se taperont pas dessus car le modèle qu'ils prônent ne tiendra pas jusque là. Les analystes oublient toujours de tenir compte de l'évolution exponentielle de nos technologies, et j'espère de notre société. Ils font des prévisions en croyant que demain tout sera comme aujourd'hui.

Si nous continuons à nous interconnecter à la vitesse où nous le faisons aujourd'hui, les nations imploseront, la société se métamorphosera... ou elle régressera. C'est l'un ou l'autre. J'aspire à la métamorphose mais le contraire peut se produire. Dans ce cas, notre vieillesse sera bien triste. Une guerre civile nous guète, pas une guerre entre mastodontes, ça c'était le truc du vingtième siècle. Je ne suis pas prophète, j'aimerais me tromper, que la paix soit éternelle.

De quoi je me mêle

vendredi 21

Je crois qu'il est impossible de dire qui est libre ou ne l'est pas, encore plus impossible de se définir comme un homme libre. Personnellement, je me sens libre. Mais suis-je vraiment libre ? Il me suffit de passer devant la vitrine d'une pâtisserie pour mesurer combien ma liberté est relative ?

Dans *Le peuple des connecteurs*, j'évoque l'impossibilité de définir. Comment dire quand un homme est grand ou petit ? Dans quelle catégorie classer les hommes moyens ? Faut-il créer une nouvelle catégorie ? Ce jeu de catégorisation ne cesse jamais, il peut même consumer toute une vie.

Pour être freemen, il suffit sans doute d'avoir une poignée d'idées en commun avec un autre freemen. Des freemen peuvent avoir sur certains points des idées divergentes (c'est même nécessaire sinon ils formeraient un parti politique). Mais quand ils écoutent La Rage, de Keny Arkana, comme vient de me le suggérer le Casabaldi, ils comprennent qu'ils sont du même bord, dans le camp de ceux qui savent que nous devons changer radicalement le monde si nous ne voulons pas le voir sombrer dans le chaos écologique et barbare.

J'ai essayé de définir une charte des connecteurs, c'est aussi vain que définir une charte des freemen, ça présente juste le mérite d'insister sur le fait que nous ne pensons pas comme le bon petit soldat démocratique est censé penser.

Pour moi, un freemen essaie de prohiber toute tentative de restriction de la liberté d'autrui. Il n'est pas quelqu'un qui met sa liberté au-dessus de tout (car alors il pourrait polluer au nom de cette liberté).

Comme l'a souligné José, c'est peut-être une tâche trop lourde. Mais je crois que c'est avant tout une attitude. Appliquer cette règle dans sa propre vie est déjà très difficile, mais je crois que ça rend heureux.

Je me suis dit qu'il était possible de tester notre liberté, notre freemanitude, avec une centaine de questions du genre :

1/ Avez-vous un crédit ? (oui: pas libre, non: libre)

2/ Êtes-vous membre d'un parti politique ? (oui: pas libre, non: libre)

3/ Dans une entreprise, croyez-vous les hiérarchies nécessaires ? (oui: pas libre, non: libre)

PS: La charte des freemen devrait compoter deux points. (1) Je déclare me sentir libre. (2) Je décide d'user de cette liberté pour changer le monde.

Isabelle Filliozat m'a demandé d'être plus clair sur quelques points à ses yeux litigieux dans *Le peuple des connecteurs*. Dans le chapitre Ne pas travailler, page 199, j'ai écrit :

*Pourtant, comme Johnny Rotten, les connecteurs peuvent aussi clamer qu'ils ne travaillent pas, qu'ils prennent leur pied, qu'ils n'ont besoin que de ça, qu'ils sont libres. Pour eux, le travail est un moment de vie comme un autre et non une valeur ou un gagne-pain. Nous ne travaillons plus pour un patron mais avec nos amis. Le matin, comme les moines de l'abbaye de Thélème et suivant la règle de Gargantua, nous n'utilisons aucun réveil, **le pire instrument de torture jamais inventé**. Nous oublions les anciennes règles du business. Dans les bureaux, nous ressemblons à des punks avec nos jeans rapiécés. Seuls quelques commerciaux en costume perpétuent une tradition désuète et entretiennent l'idée reçue que rien ne change.*

Il suffit d'une recherche sur Google au sujet des tortures pour comprendre que le réveil ne peut être considéré comme un instrument de torture que pour un occidental surprotégé comme moi. Si j'ai vraiment souffert à cause des réveils durant les années où je travaillais, ce n'est pas une raison pour oublier les souffrances bien plus terribles des autres humains, souffrances vécues en ce moment même, un peu partout dans le monde. Le nombrilisme peut nous laisser dire des énormités.

J'aurais du me contenter d'écrire que nous pouvons très bien vivre sans réveil, sans imposer tous les

jours à notre organisme une épreuve assez dure. Que l'habitude faisant, nous finissons par trouver un rythme de sommeil qui ne nous met pas en retard. En plus, pour les gros dormeurs, il existe aujourd'hui des réveils simulateur de l'aube qui nous tirent des songes en douceurs. Encore mieux, des réveils intelligents, grâce à un capteur, attendent les phases de sommeil sans rêve pour nous éveiller sans malaise. Ils sonnent un peu plus tôt ou un peu plus tard que l'heure prévue, au moment où la sensation de réveil sera la plus agréable.

Le **second point** soulevé par Isabelle est encore plus scabreux. Dans le chapitre Ne pas mourir, page 280, j'ai écrit :

Lors de mes recherches sur le transhumanisme, j'ai toutefois ressenti un jour un frisson déplaisant. Sur un site Web américain, j'ai trouvé une définition qui me plaisait et j'ai commencé à la traduire :

— Dans un futur proche ? au cours de la vie de beaucoup de gens vivant aujourd'hui ?, il sera possible de perfectionner nos cellules. Tomber malade, attraper un rhume ou même mourir ne seront plus une fatalité. Les gens pour qui ces perspectives ne sont pas de la science-fiction sont des transhumanistes.

*L'auteur semblait sérieux, j'ai poursuivi la lecture avec intérêt jusqu'à tomber sur un lien intitulé **Six raisons prouvant que les chambres à gaz sont une invention**. J'ai immédiatement effacé ma traduction, puis je me suis ravisé. Le transhumanisme, avec son rêve d'un nouvel homme, rappelle trop le nazisme par certains côtés ; je ne veux pas le passer sous*

silence. Le risque de confusion me paraît inévitable et des auteurs en profitent. Comme dans tout mouvement, il y a des brebis galeuses. Mais que les choses soient claires : le transhumanisme, tel que je l'ai compris dans les textes de Bostrom et d'autres, est un humanisme. Il rêve d'améliorer l'homme grâce à la technologie, non par la sélection d'une élite ou par l'épuration raciale. »

Oui, je n'ai pas condamné explicitement le révisionnisme. Je m'en veux maintenant. Les propos relevés sur ce site sont si inacceptables que je n'ai pas pensé une seconde que quelqu'un pourrait croire que je les cautionnais.

Je peux essayer, peut-être, de justifier ma bévue. J'avais dix ans quand j'ai visité un camp de concentration en Allemagne. C'était pendant les vacances de Pâques, tout début avril. J'étais parti du midi habillé légèrement, en tennis, juste avec un pull. En Allemagne, il faisait un froid terrible, il y avait de la neige dans la forêt Noire. J'ai traversé le camp en frissonnant, j'ai visité les chambres à gaz en frissonnant, j'ai vu les photos en frissonnant, le frisson du froid et de l'horreur se sont mêlés en moi à tout jamais. La réalité des exécutions massives est si ancrée en moi que je suis incapable d'imaginer qu'on puisse en douter.

Cette justification a posteriori est tout ce que je peux faire maintenant. J'aurais du dire que des révisionnistes se revendiquaient transhumanistes et que ces revendications sont inacceptables pour les transhumanistes. Le transhumanisme est un humanisme, il suppose qu'il n'y a pas de fatalité biologique, que nous pouvons nous élever, prendre en main notre propre évolution.

Un lecteur ma demandé si j'aurais quelque chose à dire au sujet des connecteurs à des DRH. La question m'a surpris mais je me suis vite dit que les DRH devaient savoir au moins une chose : parmi leurs employés, il y a sans doute des connecteurs. Même si beaucoup de connecteurs sont des indépendants ou des entrepreneurs, de nombreux travaillent dans les petites et les grandes entreprises. Un DRH ne peut pas ignorer l'existence de ces connecteurs salariés, surtout s'il veut mettre à profit leur fantastique potentiel.

Comment reconnaître un connecteur ?

Il se moque du code vestimentaire. Il s'habille comme il l'entend, c'est à prendre ou à laisser. Le plus souvent vous ne le verrez pas au bureau, il travaille depuis chez lui, peut-être est-il même dans un café avec son portable. Il ne fait pas de différence entre son travail et sa vie. Il veut s'y épanouir également, sans dichotomie.

Comment imposer des horaires à un connecteur ?

Il n'a pas de montre. Seul son mobile lui rappelle ses rendez-vous auxquels il attache une grande importance car ils sont l'occasion de faire des rencontres, d'établir de nouvelles connexions.

Comment manager un connecteur ?

Il ne respecte pas les hiérarchies, pas plus les voies de communication traditionnelles, tout cela n'a pas de sens pour lui. Il ne respecte aucune autorité sinon celle de celui qui lui délivre de nouvelles informations. J'étais en stage de troisième année d'école d'ingénieur quand j'ai découvert que cette insensibilité aux hiérarchies pouvaient créer quelques problèmes : mon directeur de stage n'a jamais

digéré de me voir jouer au tennis avec son directeur à lui.

Comment gérer un connecteur ?

Il est ingérable, il faut lui laisser toute liberté, le laisser interagir avec ses collègues, le laisser exprimer sa créativité, ne lui imposer aucune règle sinon se mettre d'accord avec lui sur quelques objectifs.

Comment garder un connecteur ?

Son goût pour la liberté le poussera à vous quitter, en attendant évitez qu'il ne s'ennuie, embauchez d'autres connecteurs. Ensemble ils s'auto-organiseront et feront des miracles.

Comment tirer profit d'un connecteur ?

Comme il est connecté, il connaît virtuellement tout le monde à travers les autres connecteurs de son réseau. C'est un fantastique agent de développement de réseau, un spécialiste du réseautage. Pensez à lui avant de recruter. Par ailleurs, il adorera prendre en main les problèmes qui effraient les autres employés. Il adore la complexité, il sait qu'il ne faut pas l'aborder avec la méthode cartésienne mais par une approche plus intuitive.

Comment attirer un connecteur ?

Donnez à ceux que vous employez déjà tous les moyens de communication possible. Ne restreignez ni leur accès internet, ni leur ligne téléphonique. Achetez-leur des mobiles de pointe, des portables de pointe, tous les outils qui les aideront à multiplier les liens avec les autres connecteurs.

Comment comprendre un connecteur ?

Est-ce possible ? Ils diffèrent tous les uns des autres. Vous ne les recruterez d'ailleurs pas à la sortie des grandes écoles, ils ont plutôt le profil d'auditeurs libres qui se constituent des cursus sur mesure.

Comment virer un connecteur ?

C'est très simple, vous lui faites un chèque et il vous remerciera. Un connecteur sait très bien que la

notion d'emploi à vie n'a plus aucun sens dans notre société qui évolue exponentiellement. Il a confiance en son réseau, il sait qu'il retombera vite sur ses pieds. Et comme il déteste les parties, les syndicats, les manifestations, il ne vous causera aucun ennui. Il vous suffira d'être généreux.

À la veille d'un grand bouleversement *mardi 25*

Je pense placer une note en tout début de mon prochain livre, suite romanesque du *peuple des connecteurs*. En voici une première version :

« Depuis la fin du vingtième siècle, une nouvelle conscience s'est fait jour dans l'esprit humain, une conscience que l'on peut qualifier de collective. Si vous êtes en train de lire ces lignes, vous ressentez sans doute déjà ce qui se passe, vous vous sentez connectés aux autres hommes, membre d'un tout qui vous dépasse.

« Pour la première fois, à ce moment précis de notre histoire, nous sommes capables de dialoguer les uns avec les autres d'un bout à l'autre de la planète, sans barrière sociale, sans passer par des intermédiaires susceptibles d'altérer nos propos. Chacun de nos échanges transforme notre façon de voir le monde et réoriente notre vie qui, peu à peu, s'harmonise avec celles des autres hommes.

« Plus qu'aucune autre communauté à aucune autre époque, nous avons l'intuition qu'une révolution radicale se prépare dans nos modes de vie, une révolution dans la façon dont nous allons cohabiter. L'humanité s'apprête à franchir une étape décisive dans son évolution, étape dont les religions et les philosophies n'ont jamais réussi à nous approcher.

« L'histoire qui va suivre espère participer à cette évolution. Si elle parvient à vous toucher, si elle cristallise en vous quelque chose que vous avez perçu, alors n'hésitez pas, partagez votre expérience avec quelqu'un d'autre. La conscience collective se propage de contact en contact, de personne à personne, par une sorte de contagion psychologique entre les hommes.

« Il suffit de mettre nos doutes entre parenthèses pour qu'une société nouvelle apparaissent et mène l'humanité vers un nouvel âge d'or. »

Ce texte est un *remake* de celui placé en introduction de La prophétie des Andes, livre initiatique pâle copie des chefs-d'œuvre d'Hermann Hesse.

Rabbi Fred

jeudi 27

J'ai un ami Juif, je l'appellerai Rabbi Fred. Peut-être parce qu'il est athée, Rabbi Fred présente le judaïsme sous un jour, pour moi, totalement nouveau. Pour Rabbi Fred, le judaïsme s'efforce de décrire le monde en évitant de faire appel à toute forme de transcendance. Je croyais que c'était tout le contraire, qu'il y avait du Dieu au-dessus de tout, tout le temps.

Non, me dit Rabbi Fred. Être Juif, c'est étudier le Talmud. Et dans le Talmud, Dieu est absent. Qu'est-ce que le Talmud ? Un ensemble de règles éthiques en cours d'élaboration. Il n'y a donc pas de règles ultimes mais seulement des règles provisoires. Donc pas de dogme dans le judaïsme. De même pas de Pape, de rabbin en Chef. Tous les rabbins sont au même niveau. Certains sont plus influents que d'autres parce qu'ils sont tout simplement plus connectés que les autres.

Le peuple Juif est donc un peuple non hiérarchisé, décentralisé. Sa structure est du même ordre que celle d'internet. Pour Rabbi Fred, cette structure expliquerait en partie pourquoi le peuple Juif est toujours resté petit. Son modèle organisationnel ne peut être étendu. Il a très vite atteint ses limites.

Moi qui présente le système décentralisé comme la parade à tous les maux du monde actuel, je ne suis bien sûr pas d'accord. Nous avons aujourd'hui la technologie pour nous interconnecter ce que n'avaient pas les Juifs des origines. Sans système de communication avancé, la décentralisation et l'auto-organisation ne peuvent fonctionner qu'à petite échelle.

Pourquoi les Juifs sont-ils des banquiers? me demande Rabbi Fred. Parce qu'ils gèrent depuis toujours des flux. Il m'explique tout de même qu'ils sont devenus banquiers poussés par l'adversité. Lorsqu'on sait que sa maison ne le restera pas longtemps, l'argent est la chose la plus simple à emporter avec soi. Et puis les Chrétiens trouvant l'argent sale, il fallait bien que quelqu'un s'en occupe.

Je veux bien admettre que les Juifs aient créé le réseau monétaire mais pour moi c'est un réseau encore trop lent. Il nous fallait internet pour commencer à rêver d'un réseau global, pour commencer à imaginer le réseau comme principe organisationnel fondamental.

Rabbi Fred n'est pas sûr qu'internet change grand-chose, moi, oui, le débat est ouvert. Si nous sommes incapables de nous auto-organiser, je me demande dans quel monde nous vivrons demain. Sans doute une dictature planétaire comme l'ont souvent imaginée les auteurs de SF.

Avant-hier, je reçois un mail que je prends tout d'abord pour un spam, puis je comprends que le message m'est adressé. Un certain Rachid Nekkaz fait campagne pour les présidentielles 2007. J'ai visité son site et j'ai tout de suite aimé nombre de ses idées. C'est sûr, ce n'est pas gagné : Nekkaz propose de faire table-rase et de dépasser tous les clivages dans lesquels notre société est engluée.

Il veut tout d'abord séduire ceux qui, comme moi, ne votent pas. Je découvrais un homme avec l'envie de changer les choses, un homme qui ne se contentait pas de dire qu'il fallait le faire. Je lui ai envoyé un mail, lui demandant s'il avait lu *Le peuple des connecteurs*. Il m'a répondu que c'était pour ça qu'il me contactait. On s'est retrouvé hier matin au Latéral, un café en haut de l'avenue Mac Mahon.

Tout de suite, je me suis dit « En voilà un qui ressemble à un politique ». Chaque fois que j'ai croisé un homme public un peu important, je lui ai trouvé une aura que je qualifierais de violette, entre le froid et le chaud, aura qui s'étend largement au-delà de la personne et a vite fait de vous aspirer. Jack Lang m'avait notamment donné cette impression. Nekkaz possède donc le violet à mes yeux caractéristiques des politiques. Il est souriant, plutôt beau mec, il occupe l'espace. Il a donc les bonnes caractéristiques physiques. Et ce n'est pas des blagues, il fait vraiment campagne.

Je vous laisse découvrir son programme. Je lui ai demandé de rendre son site interactif pour que ce programme puisse évoluer, se réécrire, que certaines des propositions actuelles disparaissent au profit de nouvelles. Nekkaz m'a dit que c'était prévu pour juin. Pour moi, un programme politique doit se constituer par en bas, aller vers le haut, et non être

imposé de façon quasi divine. Nekkaz ne veut d'ailleurs prendre que des lois provisoires.

Il veut aussi alléger le système, cesser l'embauche de fonctionnaires avec des CDI, couper le financement des partis politiques, introduire le hasard dans le choix des ministres... Tout cela me paraît aller dans le bon sens. Mais ce programme est si révolutionnaire que la gauche, la droite et les verts, sans parler des extrémistes, crieront au scandale.

Face à ces conservateurs, sommes-nous aujourd'hui assez nombreux pour représenter une force significative? J'espère mais je doute. Il est peut-être encore un peu tôt même s'il est sûr que cette force se rassemblera un jour ou l'autre et fera le ménage. J'espère d'ailleurs, comme Nekkaz, que ce ménage se fera avant un crash, ce qui nous laisserait inventer une nouvelle société en douceur. Certains de mes amis pensent que je suis trop optimiste. Mais je veux y croire.

Voilà pourquoi je me dis que soutenir Nekkaz est sans doute une bonne idée. Je pense toujours que voter n'a pas de sens puisque nous ne pouvons qu'élire des gens qui n'auront jamais la possibilité de gouverner la complexité inhérente à notre société. Toutefois, pour accompagner une révolution douce, il faut peut-être amener au pouvoir un homme qui déverrouillera la société. Il nous faudrait une sorte de Gorbatchev. Et c'est sans doute en France qu'il se manifesterait le premier, car la France est le pays occidental qui est le plus proche du crash.

En tout cas, j'espère que les blogueurs vont donner la parole à Nekkaz car il parle un langage que nous comprenons. Son premier combat mérite à lui seul d'être livré. Vivons-nous vraiment dans une démocratie? Un pays où il faut la signature de 500 élus pour avoir droit de se présenter à l'élection présidentielle est-il encore démocratique? Pourquoi

500 élus et non pas 500 citoyens ? Qu'ont-ils de plus que nous les élus ? Comment changer les choses si les partis en place ont la possibilité de bloquer leurs concurrents avant même qu'ils aient leur chance.

Nekkaz m'a révélé quelque chose d'encore plus scabreux. Aujourd'hui 200 élus lui ont promis leur signature mais ils ne peuvent signer dès à présent. Pourquoi ? Parce que le gouvernement ne délivre les formulaires qu'à partir du 28 février 2007. À ce moment les promesses du printemps seront-elles encore valables ? Pourquoi ce retard volontaire ? Pour empêcher les individus comme Nekkaz d'avoir le temps de rassembler les signatures. Les partis en place se protègent par tous les moyens. Voilà dans quelle démocratie nous vivons. C'est plutôt une oligarchie où les oligarques se disputent le pouvoir en nous donnant l'illusion que nous contribuons à leur lutte en votant pour eux.

Parfois mon optimisme vacille. Trop de gens sont accrochés à leurs privilèges. Que deviendraient-ils dans une démocratie où nous aurions de moins en moins besoin de leur représentation ? Ils refusent même de se poser la question. Et ils nous jurent qu'ils travaillent pour notre bien. Les hypocrites.

Peut-être faut-il un candidat comme Nekkaz pour éviter un second tour Bové vs Le Pen, finale que je préfère encore à un ordinaire et déprimant Sarko vs Ségolène.

mai

Tarkovski et la liberté

lundi 1^{er}

Andreï Tarkovski vécut en URSS sous le joug communiste. Il réussit malgré toutes les difficultés à y créer ses chefs-d'œuvre (*Andreï Roublev* 1966, *Solaris* 1972, *Le miroir* 1974 et *Stalker* 1979).

En 1984, alors qu'il vit en Europe depuis deux ans, il annonce qu'il ne retournera jamais en URSS. Pourtant, dans son journal, livre que tous les amoureux de cinéma, et surtout de liberté, devraient lire, il explique qu'il ne trouve pas les Européens plus libres que les Russes. Les Européens disposent de la liberté mais ils n'en usent pas. Au contraire, les Russes vivent sous une dictature mais ils profitent de toutes les bribes de liberté qui leur sont accordées.

Alors sommes-nous vraiment libres dans nos démocraties ? La liberté n'est-elle pas avant tout un état d'esprit ? Casabaldi définit la liberté comme le choix de la responsabilité. Pour lui, il faut choisir

d'être libre. Une fois ce choix fait, nous ne pouvons plus accuser les autres de ce qui nous arrive, de ce qui arrive dans le monde. Si nous sommes malheureux, nous devons dès lors nous en prendre à nous-mêmes et essayer de changer les choses par nous-mêmes.

Cette liberté qui vient de nous est sans doute la plus difficile à conquérir. Elle exige beaucoup de courage car personne ne peut nous l'offrir. La liberté ne se gagne pas, elle se décide. Tarkovski, et bien d'autres en URSS, avaient décidé d'être libres. Ils l'étaient effectivement bien plus que la plupart d'entre-nous.

Les hommes politiques actuels et les intellectuels, souvent déguisés en chanteur de variété ou en comique, ne cessent de répéter que la démocratie est le meilleur système car elle garantit nos libertés. En même temps, ils se mettent au-dessus de nous, se jugeant capables de nous représenter, donc nous dépouillant immédiatement de la liberté qu'ils nous ont accordée. Ils sont tous suspects à mes yeux. Ils dévalorisent la liberté, en faisant une banalité alors qu'elle se mérite.

Plus quelqu'un clame que quelque chose est bien plus j'ai tendance à me dire qu'il cherche à me convaincre de quelque chose qui est faux. Car si la chose était si bien, il n'y aurait pas besoin de le clamer. Au cours de l'histoire, moins Dieu était présent dans le cœur des gens, plus le clergé construisait de grandes églises.

On nous clame que nous sommes libres, comme Tarkovski, je crois que nous ne le sommes pas. Nous devons nous emparer de la liberté, décider maintenant d'être libre.

PS1 : Si la liberté ne se décidait pas, les opprimés resteraient éternellement opprimés. La liberté n'est pas le propre d'une classe particulière d'êtres humains,

mais le propre de certains êtres humains peu importe leurs conditions de vie. Riches, pauvres, malades, jeunes ou vieux peuvent décider d'être libre. C'est après seulement que le combat pour cette liberté commence.

Un homme libre n'est pas nécessairement un homme bon. Rien ne l'empêche d'exercer sa liberté au détriment de celle des autres. Bien sûr ce n'est pas très satisfaisant, il faut alors essayer de compléter la définition comme j'ai essayé de le faire au sujet de la charte freemen. Pour moi, notre liberté ne doit pas, en s'exprimant, réduire la liberté des autres. Je peux, par exemple, choisir de ne plus travailler mais ce n'est une décision d'homme libre que si je ne suis pas obligé de faire travailler ma femme pour subvenir à mes besoins. C'est caricatural, mais c'est un peu ça.

La responsabilité s'exerce donc vis-à-vis de nous-même pour commencer, puis vis-à-vis des autres, voilà pourquoi nous ne sommes pas seuls. Nous appartenons à un réseau, que nous soyons libres ou pas. Et ce réseau englobe tout ce qui existe dans l'univers, donc notre responsabilité est universelle. C'est une charge écrasante : la liberté coûte cher, beaucoup de gens n'en voudront jamais malheureusement.

Quant à l'avenir, comme il est imprévisible, je crois qu'il ne faut pas en avoir peur. Si je respecte la liberté des autres, il me semble que je n'hypothèque pas a priori leur avenir, notre avenir.

PS2 : Chars ou pas chars, les gens finissent toujours par regagner leur liberté. La résistance a toujours existé. Sans cette résistance, il n'y a aucune raison pour que des gens de l'extérieur viennent apporter leur aide.

Je suis athée. Quand vous me demandez qui nous a fait juge ? Je réponds l'évolution, je réponds nous-même. Il n'y a aucune autre possibilité. C'est cela la liberté ! À qui pouvons-nous nous référer sinon à

nous-même, sinon aux autres hommes avec lesquels nous dialoguons ?

L'éthique est un ensemble de règles sélectionnées par l'évolution pour que nous puissions vivre en société. Maintenant que nous sommes libres, c'est à nous de construire et de reconstruire cette éthique. Elle est notre œuvre.

Vive Gorbatchev

mardi 2

En parlant de Rachid Nekkaz, je me suis dit que nous avons besoin, en France, et partout dans le monde, d'un nouveau Gorbatchev. Qu'a-t-il fait en URSS ? Il a commencé par lever la censure, par laisser les idées circuler, pour qu'il devienne évident que le système ne pouvait plus se perpétuer.

Internet réussit de même une perestroïka de l'information. Alors que les médias traditionnels, trop accrochés à leur status, ne font que soutenir le système démocratique représentatif, présenté comme un dogme inaltérable, nous voyons peu à peu d'autres voix s'élever dans les blogs.

Il ne nous faut donc pas un homme qui brisera la censure puisqu'elle s'est brisée d'elle-même, du fait de la simple existence du réseau, mais des centaines de milliers d'hommes qui briseront le dogme démocratique en vigueur depuis plus de 200 ans, des hommes qui affirmeront que personne n'est apte à représenter les autres hommes mais que c'est à chacun de nous de nous représenter.

J'imagine plusieurs évolutions possibles de notre société.

1/ Le système en place fait du jusqu'au-boutisme, il refuse d'admettre le problème auquel notre société fait face. Dans ce cas, ce problème ne sera réglé

qu'après une crise majeure, une crise probablement violente, qui peut conduire à une nouvelle société ultra-démocratique mais aussi nous plonger dans un nouveau totalitarisme.

2/ Un homme réussit, en France par exemple, à gagner le pouvoir par les jeux démocratiques en place, et, une fois au pouvoir, fait sauter les dogmes.

3/ La démocratie internet gagne de plus en plus d'adeptes et avale peu à peu l'ancien système qui disparaît sans que personne ne s'en rende compte. Viendrait alors un moment où les présidents ressembleraient aux rois des monarchies constitutionnelles. Nous n'en sommes déjà pas loin ? Chirac est-il si différent de la Reine d'Angleterre ?

Je préfère la troisième solution à la seconde que je préfère encore à la première. La seconde, le passage par un Gorbatchev, est peut-être la plus jouable. Elle accélérerait le cours de l'histoire. Je suis presque prêt à dire votons, une dernière fois, pour un nouveau Gorbatchev.

Signes extérieurs de connexion

vendredi 5

Une des principales caractéristiques du connecteur : il privilégie ce qui vient du réseau par rapport à ce qui vient des systèmes pyramidaux. Par exemple, il accorde plus d'importance à ce qu'il lit sur internet, dans les blogs notamment, qu'à ce qu'il lit dans la presse (système centralisé).

Bien sûr personne n'est encore totalement connecteur, personne ne s'est libéré à 100% des structures hiérarchiques centralisées mais nous pouvons voir dans la vie courante une montée en puissance de l'attitude connecteur.

1/ Être connecteur n'implique pas disposer d'un accès internet. L'accès au réseau facilite nos interconnexions de point à point. En 2006, 45% des Français se connectent au moins une fois par mois contre 20% en 2001 (source Médiamétrie reprise par le Journal du Net). Une fois connecté, on ne peut plus tout à fait voir le monde comme avant puisqu'on le découvre soudain par une infinité de points de vue.

2/ Autre outil de connexion, le mobile: 80% de taux de pénétration. Impossible de faire mieux à moins de brancher les nouveau-nés. On se connecte avec ses amis, mais aussi de plus en plus à des services de chat, de rencontre, de jeu... Encore une fois, la transversalité est en train d'être privilégiée.

3/ Multiplication exponentielle des hotspots. On tend vers une connexion continue. Les opérateurs téléphoniques, mastodontes centralisés, perdront peu à peu leur monopole. Chacun peut dorénavant ouvrir sa connexion aux autres.

4/ Les jeunes ne pensent qu'à se connecter, via SMS et MSN Messenger notamment. Ils maintiennent continûment le lien, font vivre le réseau, lui insufflent de la dynamique.

5/ Les jeunes, toujours eux, et c'est normal, multiplient les interventions dans leurs blogs. Ils participent à la pensée collective, partagent des expériences locales à l'échelle globale.

6/ Augmentation du nombre de télétravailleurs et de travailleurs indépendants. Cette augmentation est lente mais certaine. Un télétravailleur est presque assurément un connecteur dans l'âme.

7/ Multiplication des services de social networking et surtout des utilisateurs de ces services.

8/ Tous ces moyens de connexion entraînent une diminution du nombre de degrés de séparation entre les gens (voir la préface du *peuple des connecteurs*).

Je crois que nous rencontrons, par hasard ou non, de plus en plus souvent des gens qui connaissent nos amis. En tous cas, c'est mon cas.

9/ Cette densification des réseaux sociaux est illustrée par les manifestations du premier mai dernier, auto-organisées par les latinos aux États-Unis. C'est Lorenzo qui m'a soufflé cette actu publiée par Pisani. Plus besoin de chef, de leader charismatique, de parti...

10/ Dans les sociétés, la densification des réseaux sociaux se traduit par un court-circuitage des hiérarchies. Plutôt que de demander une info à son chef, on préfère la demander à celui qui d'après nous maîtrise le mieux cette info, même si cette personne travaille dans une autre équipe, voire dans une autre société.

11/ Je vois encore un signe, plus mystique, à la montée en puissance de l'attitude connecteur. Toutes les informations qui circulent entre nous, peu importe leur nature, constituent un flux, un peu comme celui des signaux électriques et chimiques dans nos cerveaux. C'est un pas vers l'intelligence globale, vers la conscience globale. Je crois que nous sommes les uns et les autres plus conscients de la totalité de la planète que par le passé. Nous nous sentons concernés par ce qui se passe ailleurs. C'est aussi cela être un connecteur.

PS1 : Dans le cadre du travail, on établit de nombreuses connexions. Quand quelqu'un me dit qu'il n'a pas de travail, je lui dis toujours prend n'importe quoi, tu rencontreras des gens, ces gens transformeront ton travail, tu te fabriqueras le travail qui te va. Mais le travail n'est pas plus source de connexions qu'une autre activité sociale. J'ai rencontré la plupart de mes amis grâce au jeu de rôle. N'importe quelle autre passion aurait produit le même effet.

Un pauvre n'est pas moins connecté qu'un riche. Leurs connexions diffèrent, c'est sûr, mais pas nécessairement en quantité ou en qualité. Je vis dans une station thermale. Tous les jours je passe devant un boulo-drome où jouent les gens du village et les touristes. Je ne sais pas si ces joueurs sont pauvres ou riches, je sais en revanche qu'ils nouent sans cesse de nouvelles connexions.

Je suis de plus en plus convaincu que se connecter rend heureux. C'est une attitude qui peut changer notre vie, qui change la mienne en tout cas. On a de plus en plus l'impression d'appartenir à un tout. C'est ça qui est important. Par le passé, seuls les croyants avaient cette impression.

PS2 : Les réseaux doivent s'interpénétrer sinon nous n'arriverons jamais à la fameuse intelligence collective. Le jeu de rôle a été un de mes réseaux, le journalisme aussi, l'informatique un autre, les voyages, la littérature, le foot... Tout cela s'interpénètre sans réelle frontière.

L'histoire du mutualisme

samedi 6

Au début de la révolution industrielle, dans les années 1840, les paysans étaient aux abois, victimes d'un système infernal qui les entraînait souvent à la faillite : les riches propriétaires leur louaient du bétail. Mais il suffisait d'une mauvaise saison, comme durant la disette des années 1846-1847, pour qu'ils ne puissent plus payer la location. Les paysans s'endettaient alors et, quand ils ne pouvaient plus payer la dette, les usuriers confisquaient leurs biens.

En 1849, Frédéric-Guillaume Raiffeisen, tout nouvellement bourgmestre du district de Flammersfeld, situé entre Bonn et Coblenche en

Allemagne, créa alors une association qui acheta le bétail et le cèda aux paysans avec un prêt à taux modéré. Plus tard, il fit évoluer le système, prêtant de l'argent aux paysans qui achèterent eux-mêmes leur bétail.

Les personnes les plus riches du district mais aussi par les paysans eux-mêmes constituèrent l'association. Quand quelqu'un disposait de liquidité, il les mettait à disposition de l'association. Ainsi naquit le mutualisme bancaire, au nom de la solidarité. Jusqu'à cette époque, le système bancaire ne s'intéressait qu'aux riches affairistes, les pauvres étant victimes des usuriers.

En 1965, Bob Taylor, directeur du département informatique de l'ARPA, se trouvait dans une situation sans comparaison sur le plan humain avec celle de Raiffeisen en 1849 mais qui lui ressemblait néanmoins. L'ARPA disposait de nombreux ordinateurs aux quatre coins des États-Unis. Parfois, certains n'étaient pas utilisés alors que d'autres étaient surchargés. D'un côté, on avait de la puissance de calcul disponible, de l'autre on en manquait, c'était un peu comme avec l'argent. Taylor inventa alors une sorte de système bancaire de la puissance de calcul, un réseau pour faire circuler cette puissance, la rendre accessible là où elle était nécessaire. Ce fut le point de départ d'internet.

Durant les années 1850-1860, l'idée de Raiffeisen fit son chemin, de nombreuses associations de crédit mutuel se créèrent en Allemagne. En 1869, Raiffeisen créa des caisses de crédit de second degré. Lorsqu'une caisse avait trop de liquidités, elle les transférait à cette caisse de second degré qui les rendait disponibles aux autres caisses locales. En jargon internet, Raiffeisen avait inventé les hubs. Peu à peu, les hubs se connectèrent entre eux pour former un réseau.

Cette comparaison entre l'histoire du mutualisme et celle d'internet peut être prolongée. À la fin du XIX^e siècle, les caisses locales se multiplièrent avec le même dynamisme que les serveurs internet. Sans aucun contrôle centralisé, sans décision globale, les deux réseaux se développèrent par eux-mêmes, jaillissant de leur base, poussant à partir d'une myriade de graines éparpillées.

Quelques unes des règles initiales du mutualisme bancaire se retrouvent d'ailleurs au cœur d'internet.

1/ Les sociétaires sont responsables de façon illimitée. Tous les acteurs d'internet sont aussi responsables de façon illimitée car personne d'autre qu'eux ne peut assumer cette responsabilité, il n'y a personne en dessus.

2/ L'action des caisses est limitée à une zone restreinte. Un serveur ne peut offrir de la puissance de calcul qu'en quantité limitée, donc à un nombre limité d'utilisateurs.

3/ Les fonctions d'administrateur sont bénévoles. Les administrateurs des serveurs ne sont pas toujours bénévoles mais, en revanche, leur contribution au réseau global est bénévole.

4/ Le mutualisme veut que les plus pauvres deviennent moins pauvres, que la société progresse vers plus d'égalité, il s'adresse aux exclus. Internet joue le même rôle : égal accès à l'information, disparition de toute forme de censure... Les deux systèmes jouent la carte de la fraternité.

Pour deux problèmes assez différents, la pauvreté des paysans, la pénurie en puissance de calcul, deux solutions assez comparables ont été adoptées : le crédit mutuel d'un côté, internet de l'autre. Mais ce n'est pas surprenant : les structures en réseau qui reposent sur des initiatives locales sont les mieux adaptées dans les situations complexes. L'évolution biologique s'est ainsi appuyée sur de nombreux

réseaux (système immunitaire, système nerveux, biosphère...).

Quand personne ne décide *a priori* d'une structure, quand la structure évolue en réponse à des contraintes, le réseau apparaît comme la solution idéale. Et ça marche. La preuve les organismes biologiques, le crédit mutuel, internet... En plus de faciliter le développement de structures non pensées *a priori*, le réseau facilite leur expansion à grande échelle. En quelques années, toute l'Europe de la fin du XIX^e se couvrit ainsi de caisses de crédit mutuel. Le réseau avait contribué à un fantastique progrès social, bien plus que beaucoup de décisions pourtant bien intentionnées de bureaucrates pourtant fort intelligents.

Croisade

lundi 8

Comme je l'ai déjà expliqué, j'écris en ce moment un roman, *Croisade*, suite du *Peuple des connecteurs*. Après m'être amusé à une présentation pastiche, voici le texte par lequel je pourrais commencer mon histoire :

« Chaque fois que nous dialoguons avec quelqu'un, nous faisons circuler entre lui et nous des informations. Depuis la fin du XX^e siècle, sous l'impulsion des nouvelles technologies de communication, toutes ces informations qui circulent librement entre chacun de nous constituent un flux d'une ampleur sans précédent qui rappelle le flux des signaux électriques et chimiques dans nos cerveaux. C'est un pas vers l'intelligence globale, vers la conscience collective.

« Si vous lisez ces lignes, vous vous sentez peut-être déjà dépositaire d'une part de cette conscience

collective. Vous vous savez membre d'un tout qui vous dépasse, un tout qui unit les êtres vivants à la planète elle-même. Par le passé, seuls les croyants partageaient cette expérience, aujourd'hui universelle.

« Dorénavant, ce qui se passe ailleurs nous concerne. Nous ne pouvons plus laisser faire n'importe quoi. Réciproquement, quand nous découvrons une initiative intéressante, nous voulons pouvoir la reproduire, quelle que soit son origine. C'est une révolution radicale. Mais comme toute révolution, elle engendre ses détracteurs.

« Certains hommes, souvent au nom de grands principes philosophiques, d'autres fois au nom de la tradition, refusent l'idée de conscience collective. Ils veulent maintenir les frontières entre les hommes, qu'elles soient raciales, idéologiques ou religieuses, frontières qui augmentent leur pouvoir tout en niant la liberté des hommes en leur pouvoir. Pour préserver en l'état le monde dans lequel ils sont rois, ou tout au moins confortables, ils ont lancé une croisade contre les animateurs de la conscience collective.

« L'histoire qui va suivre raconte un moment charnière de cette croisade. J'ai adopté le mode romanesque mais le fond de tout ce que je dis est vrai. Dans la réalité, l'héroïne, Kate Hammer, se surnomme elle-même mademoiselle K. Son comparse, le Lieutenant Francesco Casabaldi, est célèbre sur Internet. Ils sont devenus mes amis, ils m'ont fait confiance, j'ai essayé de raconter métaphoriquement leur aventure. J'ai souvent fabulé mais j'ai aussi souvent collé à la réalité historique, plaçant à la fin de l'ouvrage des notes afin d'étayer mes conjectures.

« Une chose est sûre : la croisade contre les animateurs de la conscience collective a commencé. Deux camps se forment, dans chaque nation comme dans

chaque famille. Nous devons nous ressaisir si nous ne voulons pas plonger l'humanité dans un nouvel âge de barbarie. En allant les uns vers les autres, en dépassant nos appréhensions, en multipliant les contacts entre nous, nous inventerons une nouvelle société, plus équitable, plus généreuse et plus heureuse. »

PS: La conscience collective est accessible. Nous sommes de plus en plus conscients d'appartenir à un tout parce que nous recevons sans cesse des informations en provenance de ce tout. Nous avons aussi conscience de participer à ce tout, au moins en émettant vers lui des informations.

Une fois conscient de l'ensemble des échanges entre chacun de nous, nous sentons que nous partageons et participons à quelque chose qui nous dépasse. Maintenant, cette chose, cette conscience collective, a-t-elle ou non conscience d'elle-même? A-t-elle des intentions? Nous n'en saurons peut-être jamais rien. Il faudrait qu'elle soit capable de s'adresser à nous, ce qui est sans doute impossible vu que nous faisons partie d'elle.

Un chef sinon rien!

mardi 9

Hier soir, une amie me raconte qu'elle a parlé des connecteurs à ses amis. Ils ont tout simplement rejeté l'idée d'auto-organisation. Pour eux, même les oiseaux qui volent en flotte ont un guide.

J'aurais aimé être là lors de cette conversation.

Quand quelqu'un me dit que nous avons toujours besoin de chefs ou de guides, je lui demande s'il croit à la théorie de l'évolution.

S'il me répond oui, je lui demande quel a été le chef ou le guide de l'évolution ? Il n'y en a pas : sinon l'évolution n'aurait jamais commencé.

S'il me répond non, je lui dis que c'est malheureux pour lui. Sur nos ordinateurs, nous savons faire tourner les algorithmes évolutifs qui prouvent que l'évolution peut faire des trouvailles merveilleuses sans guide.

Il peut me répondre que nous avons créé ces algorithmes. Oui, mais ils sont capables de trouver des solutions que nous n'avons pas imaginées. En plus nous avons créé ces algorithmes justement pour qu'ils avancent d'eux-mêmes.

Et qui nous a créés nous ?

Si c'est Dieu, c'est sûr que nous avons toujours besoin d'un guide, d'un chef, d'un maître. Si c'est l'évolution, ce n'est plus une nécessité.

Tout cela pour dire que ceux qui ne croient pas en notre capacité de nous auto-organiser croient souvent en un principe supérieur de nature divine. Paradoxalement, ces croyants ne croient pas en l'homme mais uniquement en ce qui peut les sauver eux.

Pour moi, nous ne serons pas sauvés. Nous devons nous sauver nous-mêmes, tous ensemble, dès maintenant.

Alexandre, Napoléon, Fignon...

jeudi 11

Avant-hier soir, j'ai rencontré une seconde fois Rachid Nekkaz et son porte-parole. Nous avons parlé de tout et de rien comme trois nouveaux amis qui ne se connaissent pas encore. Bien sûr, nous avons aussi refait le monde et parlé du projet politique de Nekkaz pour les présidentielles 2007. Ce pro-

gramme est en phase avec l'esprit des connecteurs. Il repose sur deux grandes lignes.

1/ Solidarité, entraide, conscience globale (valeurs habituellement défendues par les socialistes et les écologistes).

2/ Liberté d'entreprendre, responsabilisation, allègement de l'État (valeurs habituellement défendues par la droite libérale).

Nous avons convenu que puisque la société était dans une phase de complexification exponentielle, la politique devait elle aussi suivre ce changement. Il faut oublier les vieux partis, les vieux généraux, il faut des hommes nouveaux qui vivent dans le nouveau monde.

Nous ne comprenons pas pourquoi des gens naissent à droite, d'autres à gauche, tout cela n'a plus de sens. La politique doit se faire par des hommes libres, non par des partis, structures lourdes et peu réactives où prévalent les magouilles et les luttes de pouvoir. Les hommes libres doivent se regrouper autour de projets et faire changer les choses, chaque projet rassemblant des hommes libres différents. Les élections 2007 peuvent être vues comme un projet.

J'ai alors exprimé mes craintes habituelles. La complexité ne se gouverne pas. Que faire une fois au pouvoir? Nekkaz a une réponse évidente. Il faut remettre le pouvoir à chacun de nous. Il faut que la politique soit l'œuvre de chacun d'entre nous, que les décisions locales remontent vers le haut et non pas le contraire. J'ai défendu toutes ces idées dans *Le peuple des connecteurs*. Elles ne peuvent que me séduire. La politique du futur doit redonner les moyens à chacun de nous d'être un acteur de la vie publique. Elle doit lever toutes les barrières qui nous empêchent d'entreprendre.

Mais n'est-ce pas pure folie d'espérer atteindre le pouvoir pour effectuer cette révolution? Non,

Gorbatchev l'a fait en URSS. Nekazz pense même qu'il faut atteindre le pouvoir vite pour ne pas se pourrir pendant des années en intrigues et finir par devenir un politicien professionnel qui ressemble aux autres politiciens.

Je suis jeune, dit-il, peu de gens me connaissent, je défends un projet dont beaucoup de gens ressentent la nécessité au fond d'eux, j'ai ma chance, c'est maintenant où jamais, dit rachid.

Quand on regarde l'histoire, il arrive parfois, même souvent, que des jeunes gens accèdent au pouvoir et chamboulent la face du monde. Nous avons parlé d'Alexandre le Grand et de Napoléon entre autres.

Nos républiques, soit disant démocratiques, ont rendu l'accession au pouvoir immensément compliquée. C'est un paradoxe de plus. Alors que la vie politique devrait être l'œuvre de tous, elle est devenue, peu à peu, l'œuvre de certains spécialistes, souvent issus des mêmes écoles. Cette complication, pour le coup inutile et artificielle, ne mène au pouvoir que des vieux, ou des membres du polit bureau. C'est assez étrange comme situation. Il y a de jeunes mathématiciens de génie, de jeunes musiciens de génie, de jeunes architectes de génie... mais il n'y a plus de jeune politique de génie. Je vois là une des anomalies de notre époque, une preuve que tous les membres de la société ne sont pas égaux en droit.

Les gens qui aiment le sport aiment par-dessus tout l'apparition de vedettes surprises. Je suis fan du tour de France et j'attends chaque année la survenue d'un outsider auquel personne ne pense, comme Laurent Fignon en 1983. Il était jeune, il a surclassé les vieux briscards. Alors pourquoi Nekkaz ne serait

pas une sorte de Laurent Fignon dans la politique française de ce début de siècle ? Il n'y a pas d'impossibilité historique en tout cas. Le mécontentement est si généralisé que, cette fois, il se passera peut-être enfin quelque chose.

Win-Win

vendredi 12

Nous pouvons nous en sortir tous ensemble, tous gagner ensemble. Le win-win est possible. Je crois que les gens de gauche refusent cette idée : il y a ces salauds de patrons. Les gens de droite aussi la refusent : il y a trop de bons à rien. Je crois que les uns et les autres se trompent. Au cours de l'histoire, l'attitude win-win l'emporte comme a essayé de le montrer Robert Wright dans *Nonzero*.

Je pense de cette façon peut-être parce que j'ai fait beaucoup de jeu de rôle. Lors de nos parties, il n'y avait jamais de gagnant ou de perdant. Le but du jeu était le win-win.

Je vois une preuve évidente que le win-win est possible à grande échelle. Si ce n'était pas le cas, l'évolution biologique n'aurait jamais démarrée. Il est vrai que les conservateurs, pour moi tous les représentants des partis installés, ont tendance à nier l'évolution, ou, en tout cas, à faire comme si elle n'existait pas (eux-mêmes ne changent pas, ils ne changent rien).

Notre grande erreur est de ne retenir de l'histoire que les guerres et les massacres, que de nous focaliser sur les situations où il y a des gagnants et des perdants, où il y a une droite et une gauche. Si nous nous intéressions plus à l'histoire positive, nous deviendrions des adeptes invétérés du win-win. Ce n'est qu'en pensant de cette façon que nous pouvons

accepter les idées des connecteurs et leurs espoirs en un monde meilleur.

Que faire ?

dimanche 14

Beaucoup de gens me disent « la théorie, c'est bien beau, mais que faisons-nous maintenant ? »

À mon sens, la théorie fonctionne parce que nous sommes déjà nombreux à l'appliquer et nous nous trouvons plus heureux qu'avant. Je pense que plus les gens nous imiteront, plus nous serons nombreux à être heureux, par une sorte de contagion toute la population deviendra heureuse.

La connexion facilite la propagation des bonnes idées. Quand nous voyons quelque chose qui marche pour quelqu'un, nous nous disons que ça peut aussi marcher pour nous. Nous n'avons qu'à essayer. Et si ça marche pour nous, cette chose gagnera en popularité, elle se généralisera et le monde changera.

Cette approche est loin d'être absurde. Elle a été appliquée avec succès à New York pour réduire la criminalité. Tout a commencé avec la théorie des criminologistes James Wilson et George Kelling. Pour eux, si dans certains quartiers il y a des vitres cassées, les jeunes se disent qu'il est normal de casser les vitres et il y a de plus en plus de vitres cassées, de plus en plus de petite délinquance.

La mairie de New York essaya donc d'appliquer cette théorie en faisant la chasse aux graffitis : nettoyage de ceux existants et pénalisation des contrevenants. Et ça marcha. Moins il y avait de graffitis, moins de nouveaux graffitis apparaissaient. En se concentrant sur des délits mineurs, la police interpela par ailleurs de vrais bandits. La criminalité dans la ville fut divisée par deux en cinq ans !

En s'inspirant de cet exemple présenté par Malcolm Gladwell dans *The tipping Point*, ma femme a pris une résolution que j'ai du mal à l'appliquer moi-même. Quand elle se promène autour de chez nous et trouve un papier qui traîne, elle le ramasse. Elle espère ainsi rendre les rues plus propres et inciter les gens à la propreté. Elle espère aussi que certaines des personnes qui la verront faire l'imiteront. Une action locale peut ainsi se propager et devenir naturelle pour tout le monde. Nous autres connecteurs avons ainsi appris à nous débrouiller seuls, à agir par nous-mêmes, à communiquer ce que nous faisons localement pour qu'une tendance globale émerge.

On me dit « Mais tout le monde n'est pas un winner, tout le monde n'est pas prêt à se retrousser les manches. » Déjà, en général, ceux qui me disent ça ne se placent jamais dans le camp des losers. Ils parlent pour les autres, je me demande de quel droit. Ils se prennent peut-être pour des politiques, ils se placent au-dessus des masses. Peu importe. Que pouvons-nous faire pour aider les exclus du monde des connecteurs ?

À mon sens, il faut rétablir la connexion. Il faut donner accès au réseau, donner le moyen d'accéder d'égal à égal aux autres hommes pour que la contagion puisse s'effectuer, pour que les bonnes idées leur arrivent. Il faut donner envie d'apprendre, il faut réveiller la curiosité. Les connecteurs doivent prendre leur bâton de pèlerin et devenir des apôtres de la pensée réseau. Ils doivent descendre dans la rue, aller à la rencontre des gens qui n'ont pas leur chance. Et ça, nous ne le faisons presque pas. Voilà pourquoi je trouve l'initiative de Nekkaz courageuse. C'est un connecteur qui s'est dit qu'il fallait agir. C'est peut-être le début de quelque chose.

Pour agir, nous pouvons aussi être tentés par un parti traditionnel. En nous plaçant près de Sarko ou de Ségolène, nous avons beaucoup plus de chance de nous approcher du pouvoir. Mais pour quoi faire ? Quelle liberté aurons-nous ? Aucune ! Ces partis n'ont plus d'idée, plus de sang, ils sont pourris. Ils ont signé trop d'accords, ils doivent répondre à trop d'intérêts particuliers, ils ont trop de dettes. Et puis ils ne peuvent pas accepter nos idées qui remettent en cause l'existence même des partis.

Nous sommes des hommes libres, ils sont les esclaves de leurs programmes. Pour eux, tout part du haut de la société et diffuse vers le bas. Nous pensons le contraire : tout part de nous, remonte, se consolide. Nous avons construit internet de cette façon, nous reconstruirons la société de même.

Nous jouons win-win, ils jouent perdant-gagnant, espérant être les gagnants. Mais, au final, c'est nous tous qui perdons à cause de leur philosophie guerrière. Ils veulent être en haut de la pyramide parce qu'ils croient qu'ils la contrôleront mieux. Au contraire, ils ne font que tomber de plus haut. Une erreur individuelle, quand on agit localement est sans conséquence. Quand on impose une action globale par la force ou par une loi, les conséquences peuvent être désastreuses, comme nous le prouvent presque toutes les décisions politiques de ces dernières années.

À New York, la mairie aurait pu pénaliser davantage les graffitistes, non, elle ne promulga aucune nouvelle loi, elle décida simplement de privilégier l'action locale. Conséquence : la criminalité baissa globalement.

PS : Un de mes lecteurs évoque les chômeurs incapables de relever la tête. Je lui demande s'il est un de ces chômeurs ? (1) Non. Alors pourquoi cherchez-vous à vous mettre à leur place ? Aidez-les quand vous

le pouvez mais surtout cessez de vous plaindre pour eux car personne d'autre que vous, que nous, surtout pas l'État impuissant, ne pourra les aider. Nous inventons un nouveau monde, nous devons initier le plus de gens possible à notre façon de faire et de voir les choses, elle conduit à plus de bonheur. C'est ce que nous essayons de faire avec nos blogs. (2) Oui. Comme vous êtes connecté, vous n'êtes pas dans une situation désespérée. Vous voyez les milliers d'initiatives qui naissent en ce moment sur le web. Il faut tenter de se lancer. Vous avez du temps puisque vous ne travaillez pas. Et se lancer sur le web ne coûte que du temps. Les compétences : elles s'acquièrent. Toutes les infos sont disponibles. Il n'y a pas de secrets.

Internet libre

lundi 15

Sur le site liberaux.org, je suis tombé sur un forum où les libéraux parlent du *Peuple des connecteurs*. J'y ai noté une idée reçue : l'État américain contrôlerait internet parce qu'il gère les registres DNS. Ce n'est pas tout à fait juste.

Internet apparaît à la fin des années 1960. Les DNS ne sont mis en place qu'en 1984. Avant cette date, on accédait aux serveurs par leur numéro IP et non par leur nom de domaine. Le système DNS est une couche cosmétique, fort utile pour le web, mais pas indispensable.

Nous pouvons nous remettre à accéder aux sites à l'ancienne ou inventer des systèmes DNS concurrents. Si le système actuel s'arrêtait, il suffirait de connaître l'IP de Google pour pouvoir accéder à la totalité du web (Google affichant alors les IP et non plus les domaines)!

Par ailleurs, les registres DNS ne sont pas si noyautés par les US qu'on veut bien l'entendre. Il suffit de lire à ce sujet cette interview de Paul Twomey, président de l'Icann. J'ai d'ailleurs cité Twomey dans *Le peuple des connecteurs*. C'est un merveilleux connecteur. Il pense juste.

Certes, les US contrôlent les 13 serveurs root du système DNS. Ce n'est pas la mer à boire. On pourrait vivre sans si un les US joueraient aux imbéciles avec les registres. Ça serait un peu la panique, mais les informaticiens s'amuseraient un bon coup. Et le problème serait réglé. D'ailleurs, il existe déjà des solutions alternatives dans le domaine underground. Donc pas de panique.

En plus, avec le Wifi, des réseaux parallèles apparaissent partout et c'est nous même qui les déployons. Je persiste et signe, personne ne contrôle internet. Le réseau est devenu totalement incontrôlable, totalement ouvert à toutes les initiatives. C'est une révolution que bien des gens ont du mal à se mettre dans la tête. Il n'y a pas de grand manitou derrière internet (pas plus que derrière l'évolution biologique).

Réfutation

mardi 16

Beaucoup de gens ne croient pas aux thèses exposées dans *Le peuple des connecteurs* parce qu'ils mettent en doute mon hypothèse initiale : à savoir que la société a atteint un nouveau seuil de complexité. Pour mes opposants, la société est ni plus ni moins complexe qu'avant.

Quand, dans une même journée, je discute avec des gens situés aux quatre coins du monde, je suis incapable de me dire que la complexité n'augmente

pas. Quand nous chatons, quand nous voyageons, quand nous publions sur internet, nous devenons des agents de complexification. Nos actions locales deviennent métalocales. C'est une première.

Mes opposants sont tout de même d'accord avec moi quand je dis que nous sommes à l'aube d'une révolution. Tout le monde le sent bien. Mais pour beaucoup, la révolution brouillera les cartes, fera apparaître de nouveaux camps, rien de plus.

J'espère que ce ne sera pas seulement un jeu de chaises tournantes. Si la complexité continue de s'accroître, les camps ne pourront pas se stabiliser. Et même si la complexité atteint un palier, cette complexité sera déjà si supérieure à celle que l'humanité a connue par le passé que les méthodes de contrôle centralisé seront inefficaces. Le nouveau monde s'organisera différemment ou il n'y aura pas de nouveau monde.

Pour ma part, j'analyse toutes les crises du xx^e siècle comme des crises de la complexité. La globalisation a commencé par des guerres mondiales avant de devenir une globalisation du business et maintenant de l'information. Le xx^e siècle aura été un siècle de transition dans notre histoire. Il aura démontré que les anciens modes de fonctionnement étaient inopérants. Il aura marqué la fin d'une époque. La véritable révolution commence aujourd'hui.

PS: Plus d'interdépendances implique plus de complexité. Ce n'est pas le monde qui est plus complexe, au contraire, on le comprend de mieux en mieux, donc il est plutôt plus simple de notre point de vue. Mais la société que nous construisons, elle, est vertigineusement plus complexe, justement à cause du plus grand nombre d'interdépendances. La multiplication des boucles de feedback maintient la société dans un état de plus en plus critique. D'où la nécessité de nouvelles formes d'organisation.

Vous vous prenez pour un extra-terrestre, ça m'arrive souvent, ça nous arrive à tous. Quand nous disons que nous vivons une époque merveilleuse, les gens nous prennent vraiment pour des fous. Pourtant, la société change en profondeur, nous le sentons parce que nous sommes aux premières loges. Maintenant, nous devons aussi essayer d'établir des connexions avec ceux qui ne sont pas connecté. La connexion n'est pas seulement technologique, c'est une attitude, un état d'esprit.

We cannot go on like this!

jeudi 18

Gorbachev vient de publier un livre intitulé *Manifesto for the Earth*. Il écrit :

En 1985, je fus élu président du parti communiste, ce qui signifiait chef de l'État d'URSS. À cette époque, j'avais déjà en tête de nombreuses idées pour réformer le pays. Toutes ces idées étaient soutenues par une conviction que je peux résumer par : Nous ne pouvons pas continuer comme ça !

Notre prochain président de la république sera-t-il aussi lucide ? Je me permets de douter. À droite ou à gauche, j'ai plutôt l'impression que nous avons affaire à de fieffés conservateurs.

Les connecteurs sont-ils des capitalistes? J'ai envie de répondre avec un non appuyé. Je crois que nous ne croyons plus au capitalisme parce qu'il nous est imposé comme un intégrisme. Il n'y aurait qu'une façon d'entreprendre, il n'y aurait qu'une façon de juger de l'efficacité d'une entreprise: la marge, le profit, la croissance...

Imaginons que je crée un business respectueux de l'environnement (je pourrais aussi dire respectueux de la condition humaine). Si ce respect implique une diminution de la marge, il suffit qu'un concurrent moins respectueux se lance pour qu'il s'accapare mes clients qui n'ont pas une conscience écologique. Comme mon concurrent gagnera plus que moi, il aura bientôt les moyens de me racheter.

C'est ça le capitaliste. Nous sommes libres de faire ce que nous voulons, peu importe le prix, peu importe le coût pour l'ensemble de la biosphère. Or, aujourd'hui, c'est le coût d'ensemble qui devrait être comptabilisé (en tenant compte des externalités négatives).

L'économie qui ne vise pas à maximiser les revenus me paraît encore underground. Avec le web, nous avons commencé à changer les choses. L'open source nous montre qu'on peut entreprendre sans penser bénéfice. Il y a toujours du profit mais il ne se chiffre pas. C'est un profit qualitatif plus que quantitatif. Et les qualités me paraissent essentielles mais le capitalisme les a négligées. Hors de l'informatique, le commerce équitable montre qu'on peut entreprendre sans se focaliser sur le profit.

Je crois que dorénavant nous avons envie d'envisager les choses à notre façon, d'entreprendre avec les règles qui nous semblent justes et qui fonctionnent en relation avec d'autres hommes libres. C'est

cela à mon sens le libéralisme. En comparaison, le capitalisme tel que je le perçois ne me paraît pas du tout libéral.

Dans *Le peuple des connecteurs*, j'ai essayé de montrer que le centralisme était un frein à la liberté. Mais le capitalisme n'est-il pas centralisé? Il veut tout traduire en monnaie, tout aurait une valeur définie dans un grand registre central. Banque mondiale, bourse mondiale, fond monétaire international... sont autant de tentatives de centralisation, de prise de contrôle par le haut. Je crois qu'on peut construire un monde beaucoup plus divers, avec des milliers de monnaies, chacune spécialisée dans une activité. La technologie nous donne aujourd'hui ce pouvoir de faire du sur mesure, du totalement décentralisé.

La fin des copyrights avec le web 2.0 samedi 20

Un ami dentiste qui en a marre de faire du détartrage aimerait bien se lancer dans une nouvelle activité. Je lui ai conseillé de créer un [mashup website](#).

Comme il n'avait jamais entendu parler du concept, je lui explique rapidement. Tu prends Google Map, tu poses dessus les annonces immobilières publiées par les agences en ligne, au-dessus tu colles les données sur la criminalité publiées par le gouvernement, tu obtiens un site totalement nouveau, qui a une vraie valeur ajoutée. C'est le succès assuré.

Tu n'as pas besoin de créer du contenu, tu remixes le contenu disponible. Le mot *mashup* qui signifie broyer, écraser, fut d'ailleurs initialement employé pour désigner un nouveau genre musical où les morceaux résultaient du mélange d'autres morceaux.

Mon ami dentiste m'a alors demandé ce qu'il en était des copyrights : « Ces informations appartiennent à des sociétés, il faut bien les payer. » Justement non. Et pour deux raisons.

1/ Sur le web, l'ouverture est essentielle. La plupart des gens utilisent des données ou des morceaux de code créés par d'autres. Il devient alors difficile de poser un copyright sur le fruit de son travail. En fait, les informaticiens font du mashup depuis toujours. C'est dans cet esprit que Google, Yahoo!, MSN... ouvrent leurs API.

2/ Quant aux autres données, leurs créateurs sont souvent heureux que nous les utilisions. Un agent immobilier sera ravi si nous affichons ses annonces sur notre site. Il nous rémunérera même si nous lui faisons faire une vente (c'est le principe de l'affiliation).

Le web a été créé pour le mashup. Le mashup m'apparaît même comme l'essence du web 2.0. Nous ne connectons plus des sites entre eux par des liens hypertextes, mais nous connectons les données entre elles. Nous sommes en train de créer une nouvelle structure au-dessus de celle du web, elle-même apparue comme une nouvelle structure au-dessus d'internet.

À mon sens, l'interconnexion des données nous approchera de la conscience globale. Toutes nos connaissances seront effectivement mises en relation. De leurs mashup jailliront de nouvelles connaissances, de nouvelles prises de conscience. Au cours de ce processus, les copyrights ne devraient pas survivre car il nous deviendra impossible de différencier ce qui est à nous et de ce qui est aux autres. Du coup, je crois que le capitalisme aussi aura du mal en s'en tirant.

PS: Est-ce qu'un auteur peut assurer que son œuvre est 100 % la sienne ? Si un photographe met ma

maison sur une de ses images, ne me doit-il pas aussi quelque chose ? Chaque fois qu'un photographe montre quelque chose, il doit quelque chose à l'auteur de cette chose. En musique, c'est pareil. On retrouve des thèmes partout. Un artiste fait du mashup qu'il le veuille ou non. Le résultat de son travail est son œuvre, sans aucun doute, mais ce n'est pas une raison pour empêcher d'autres artistes d'intégrer son travail dans le leur. Le déjeuner sur l'herbe est un thème développé et repris par des dizaines de peintres. En application stricte du copyright, ces variantes auraient jamais été impossibles. Si les informaticiens ne faisaient pas du mashup, il n'y aurait pas d'informatique. Quand un auteur cite un autre auteur, personne ne demande l'autorisation à personne. Les écrivains font du web 2.0 depuis longtemps !

Les aberrations du capitalisme

lundi 22

Qu'on puisse dire qu'un Picasso vaut un million de barils de brut, je trouve ça absurde. Un Picasso est unique, pas les barils. Au regard de l'histoire de l'humanité, un Picasso a une valeur infinie, comme la cathédrale de Chartre, comme n'importe quelle œuvre d'art... Paris n'est pas à vendre que je sache.

Le capitalisme devient encore plus absurde quand on dit qu'un Picasso vaut le travail de dix vies d'ouvrier. Je ne vois pas pourquoi on cherche à convertir ce qui n'est pas convertible. C'est comme si un physicien disait $1 \text{ kg} = 1 \text{ année lumière}$. Cette équation n'est pas homogène. Et pour moi, c'est ça le capitalisme : un système qui simplifie à tout prix la complexité, qui la fait entrer dans un moule.

Jusqu'à la fin du xx^e siècle, le capitalisme a été efficace. Il s'appuyait sur le système monétaire pour

régler les échanges commerciaux. Toutes les monnaies étaient convertibles grâce aux bourses. On savait partout de quoi on parlait. Aujourd'hui, les bourses et les systèmes de conversion monétaires ne sont plus indispensables.

La meilleure preuve : c'est eBay. Comme à l'époque du troc, nous pouvons à nouveau échanger des produits et des services. Des marchés métalocaux peuvent se créer, reposant sur leurs propres règles. Les produits et services échangés sur ces marchés n'ont pas besoin d'être comparés à un étalon universel.

Si je rencontre sur le web un artiste, si j'aime une de ses œuvres, si j'aimerais l'avoir chez moi, je peux la négocier en direct avec lui, pas nécessairement en argent. En fait, je échangerai avec lui de la connexion. Je vais mettre mon réseau en contact avec le sien. Je vais peut-être lui trouver un galeriste, lui trouver un lieu d'exposition, lui trouver un maçon pour réparer son toit. Lui, inversement, il peut me renvoyer vers un de ses amis qui a un problème sur son site web. Plus rien n'empêche que la société fonctionne de cette façon à l'échelle planétaire.

Ça peut paraître compliqué mais je crois que, plus nous serons connectés, plus ces choses se feront naturellement. Je ne pense pas que ce soit une régression vers le système du troc. Des réseaux peuvent échanger des infrastructures immenses, des énergies, des informations. Une transaction ne s'arrête pas soudainement une fois le chèque fait. Chaque transaction est une rencontre, le début d'une connexion durable.

Bien sûr, les gouvernements tenteront d'empêcher ces évolutions. L'abandon de l'étalon universel rendra les taxations impossibles. La décentralisation

des échanges implique la fin des gouvernements centralisés car ils ne pourront plus se financer.

PS1 : C'est parce que les valeurs sont subjectives qu'un étalon universel n'a aucun sens ; et, maintenant, de moins en moins d'utilité car nous pouvons mettre nos subjectivités en relation.

PS2 : Certains capitalistes parlent du capitalisme comme les communistes parlent du communisme. Il se réfèrent à un idéal qui n'a jamais été mis en oeuvre et ne le sera jamais. J'ai tendance à parler du capitalisme tel que je le perçois. Je suis totalement dans la subjectivité ! Et totalement ignare en économie.

PS3 : Je n'imagine pas une seconde que nous allons revenir au troc. Je pense juste que nous pouvons nous affranchir d'un étalon monétaire universel et inventer un capitaliste plus divers. Tout ce qui est universel, Dieu pour commencer, ne laisse pas beaucoup de place à la liberté.

Qui connaît Antonioni ?

mardi 23

Hier, j'ai reçu une commande Amazon. Elle contenait un DVD. Sur la jaquette, une photo du jeune Alain Delon, son nom en grand, dessous plus discret le titre du film *L'éclipse*, dessous une autre photo de notre Delon national en compagnie de Monica Vitti. J'ai alors explosé. Où est donc le nom d'Antonioni ? C'est bien pourtant de son film qu'il s'agit. Dans cent ans, Delon sera passé aux oubliettes mais pas Antonioni. Cette liberté prise avec l'œuvre d'un artiste me rend furieux. Comme mon énervement n'est pas passé ce matin, je voulais vous dire ce que je pensais.

L'idée d'un nouveau livre me trotte dans la tête. Autant *Le peuple des connecteurs* était théorique, autant je pense qu'il est temps de faire des propositions concrètes.

Toute une génération s'est exclue de la politique et change néanmoins le monde en ce moment même. Nous construisons internet, nous inventons de nouvelles formes de commerce, nous donnons un nouveau sens à la citoyenneté... En dialoguant les uns avec les autres, nous faisons émerger une nouvelle conscience politique. Nous privilégions des approches décentralisées, bottom-up, évolutives, dynamiques... Aujourd'hui, notre énergie, notre intelligence et notre travail ne profitent pas à la société dans son ensemble. C'est un gâchis.

Souvent, on nous accuse d'être des privilégiés, c'est vrai. Nos initiatives restent dans le domaine de l'entrepreneuriat. Comme nous ne nous sentons ni de droite ni de gauche, nous n'interférons presque jamais avec le politique. Notre façon de voir le monde ne correspond ni à l'une ni à l'autre des deux mouvances traditionnelles. Et malheureusement, les partis qui les représentent, enkystés dans de vieilles problématiques, nous barrent le passage : car comment faire une politique d'homme libre, de citoyen, hors de tout parti ?

J'ai envie de dire que c'est impossible, que ce n'est pas prévu (les partis sont subventionnés, pas les candidats libres). Les élections se gagnent comme des batailles. Il faut qu'il y ait deux camps bien distincts. C'est pour ça que les verts sont de droite ou de gauche, sans ces étiquettes absurdes, ils ne pourraient même pas exister. Et cette société compartimentée s'appelle démocratie ! Il y a vraiment quelque chose qui cloche.

J'ai envie de mettre tout cela à plat. De montrer pourquoi notre génération ne s'est pas encore engagée dans la danse officielle et pourquoi elle ne peut pas le faire, à moins de recourir à des voies de traverse comme le fait Rachid Nekkaz. J'ai envie de vulgariser nos idées, de montrer à tous qu'une alternative politique existe et qu'elle est déjà mise en application dans la démocratie internet. Je crois que nous devons faire des propositions concrètes. Les prochaines présidentielles en France sont peut-être l'occasion de faire passer le message.

Préidentielles 2007

mercredi 24

Hier soir, j'ai assisté au premier meeting du candidat Rachid Nekkaz. Quand j'ai vu l'adresse du meeting, Paris septième, je me suis dit que ce n'était pas très original, que ça faisait déjà installé. Mais en fait, dans le septième il y a aussi des salles comme celles de l'ASIEM qui peuvent être louées à des associations.

Une fois cette appréhension levée, je suis descendu dans l'auditorium où nous nous sommes retrouvés une centaine, peut-être un peu plus, mais pas beaucoup plus. Le buzz n'a pas encore fonctionné pour Nekkaz. S'il veut que ses idées passent, il faut qu'il les fasse connaître via le web, seule méthode qui peut fonctionner très vite et à moindre coût. Son site doit être revu totalement. Il faut qu'il devienne un wiki. Pas besoin de réinventer la poudre comme Ségolène.

Nekkaz lui-même doit tenir un blog où raconter sa campagne jour après jour. Il doit commenter les autres blogs. Il doit être hyperactif dans la blogosphère. Proposer des articles à Agoravox. Il doit

convaincre la génération internet dont il se réclame de le soutenir. Ce n'est que comme ça qu'il se constituera une masse critique de supporters, qui eux-mêmes pourront le relayer.

Dès mon arrivée, Nekkaz m'a collé un badge et m'a demandé de dire quelques mots au public. S'il m'a choisi, c'est la preuve qu'il manque de force vive pour le soutenir car, au mieux, je ne parle qu'au nom de ceux qui se sont reconnus dans *Le peuple des connecteurs*.

Une fois à la tribune, je n'ai pu m'empêcher de faire le clown. J'ai commencé par dire que je pensais qu'il ne fallait plus voter car la droite comme la gauche ne répondent plus à nos attentes. J'ai aussi dit que je ne croyais plus à une démocratie représentative mais que, dans une phase transitoire, un Nekkaz pouvait aider les citoyens à redevenir les acteurs de la vie publique. J'ai surtout dit que Nekkaz était un mec bien, un mec courageux, et je le pense toujours.

Quand il a parlé hier soir, il était ému. Pas intimidé par nous, mais ému parce que je crois que son engagement est profond. Il se lance dans la bataille la fleur au fusil, porteur d'espoir pour tous ceux qui n'ont pas d'espoir, porteur d'espoir pour tous ceux qui comme moi ne croient plus à la politique. Il a décidé qu'il fallait changer les choses et cesser de dire qu'il fallait le faire. Je l'ai applaudi.

Maintenant, reste à définir la méthode. Il est évident que Nekkaz manque de soutien logistique. Son équipe est trop réduite, pas assez éclectique. Il faut vite qu'il rassemble des forces nouvelles. Je crois qu'il peut les trouver sur le web. Mais aujourd'hui il n'utilise pas la bonne stratégie. Nekkaz doit se trouver un terrain de bataille, un thème qu'il doit marteler. C'est un publicitaire qui doit lui concocter le message.

Par ailleurs, il doit ouvrir son programme de toute urgence à la critique. Un ami journaliste vient de m'envoyer un mail où il me dit :

Je viens de visiter le site de Nekkaz. Les idées sont intéressantes mais rares. Quant à l'indexation de la TVA sur les revenus ça me paraît relativement irréaliste. En effet, rien n'empêche de faire faire ses achats par le voisin en liquide et un contrôle trop présent des revenus ou de l'acheteur apparaîtra comme une entrave à la liberté de circulation.

Cette critique doit pouvoir être postée sur le site de Nekkaz, Nekkaz doit y répondre immédiatement. Mon ami termine en me disant :

Ce mec est entouré d'un minimum d'équipe ou c'est un farfelu ? L'approche reste tout de même politique et c'est peut être la qu'il faut changer les choses...

Je suis sûr que Nekkaz n'est pas un farfelu. Mais il est fou, c'est sûr, habité d'une folie positive. Il croit que nous pouvons changer le monde et je partage ce sentiment avec lui.

Reste à se retrousser les manches et à écrire un programme en lequel nous pourrions nous reconnaître. Est-ce possible ? Je n'en suis même pas sûr tant nous sommes divers et tant nos aspirations divergent.

Comme l'a évoqué Dilbert, je ne crois pas qu'un programme politique commun soit possible. Aujourd'hui, nous pouvons écrire un programme à plusieurs, mais ce n'est pas pour autant que ce programme aura un quelconque intérêt. Je crois toujours à notre génie individuel. Un auteur doit s'engager, un politicien doit s'engager, un citoyen aussi. Il doit lancer ses créations sur la scène et voir comment elles survivent au jeu de l'évolution.

L'expérience du livre collectif est intéressante mais, à mon sens, le résultat ne peut qu'être plat, impersonnel, et c'est le personnel qui fait le charme et la profondeur d'un livre, non pas uniquement les thèses exposées. La neutralité universitaire fonctionne pour une encyclopédie comme wikipedia mais pas pour exprimer une vision politique, encore moins une vision poétique. Quand je lis un texte, je vais à la rencontre d'un auteur, non seulement à la rencontre de ses idées.

Cette vision individualiste ne contredit pas les thèses exposées dans *Le peuple des connecteurs*. Nous avons chacun notre vision du monde, notre façon de vivre, de nous y épanouir. Ces façons interagissent, s'influencent, se déforment... Éventuellement, par auto-organisation, des structures qui dépassent nos individualités apparaissent. En aucun cas, ces structures ne peuvent être décidées *a priori*. Nous pouvons constater que nous vivons selon tel programme politique mais non écrire un programme et nous y coller. Pour moi, la politique globale émerge des millions de politiques individuelles. Nous n'avons pas besoin d'écrire un programme pour tous.

Encore une fois, je semble me contredire: j'ai conseillé à Nekkaz de créer un wiki afin d'élaborer

un programme politique collaboratif. Je songeais juste à un système pour faire remonter des idées, les faire s'affronter dans une sorte de sélection naturelle pour que les plus fécondes survivent et en engendre de nouvelles. Ce sera alors à Nekkaz de les mettre en forme, d'en faire un programme. Le wiki serait un laboratoire, une soupe primordiale.

Aujourd'hui, un programme politique décrit une méthode pour atteindre un but, pour aboutir à un monde qui correspond à une vision. Pour un monde sans chômage, il faut faire ça puis ça puis ça. Il me semble qu'il faut tout renverser. Une vision doit pousser les citoyens à inventer une société en accord avec cette vision. Au quotidien, ils écriront eux-mêmes la méthode, le programme politique. Ils en seront les créateurs, ce sera une vraie œuvre collective. Tim Berner Lee a donné sa vision du web, il nous a laissé inventer le web. Le pouvoir doit revenir aux citoyens. Les partis politiques doivent l'abandonner car ils sont incompétents.

Un programme doit donc être présenté comme la vision d'un homme, comme un roman est présenté comme l'œuvre d'un écrivain. Cette vision ne peut être consensuelle, en revanche, elle peut être enthousiasmante. Elle peut provoquer une réaction qui se propagera d'individu en individu, puis se consolidera, puis remontera, puis apparaîtra après coup comme une politique. Cette politique sera alors émergente.

Nekkaz, ou un autre, pourrait dire : « Redevenez les acteurs de vos vies... » Ça c'est une vision. Quelle sera la politique qui émergera de cette vision personne ne peut le dire. Elle sera néanmoins une politique, une politique au-delà de l'intelligence d'un seul homme, ou même d'un parti.

La stratégie du programme politique *a priori* m'apparaît donc dictatoriale. Elle suppose que la

méthode marchera, que nous nous y plierons, elle parie sur l'avenir, elle joue avec nos vies. Ça ne me plait pas. Nous vivons dans une société imprévisible, nous devons l'admettre, en conséquence n'accepter que les visions des hommes politiques, les prendre comme des incitations au travail.

Sérendipité naturelle

dimanche 28

Les réseaux sont partout présents dans la nature : la chaîne alimentaire forme un réseau, le système immunitaire aussi, toute la biosphère est un mégaréseau... Malgré cette universalité des réseaux, nous avons du mal à intégrer le fait que nous appartenons nous-mêmes à un réseau social d'une densité de plus en plus grande.

Lorsque nous refusons de penser réseau, nous pouvons aboutir à des théories absurdes. Dans *La prophétie des Andes*, James Redfield suppose que, depuis la fin du xx^e siècle, l'humanité s'est approchée d'un point de rupture dans son histoire. Il parle d'une révolution spirituelle. Jusque là, je le suis. Mais, après, il déraile vers le mysticisme. Pour lui, chaque fois que nous rencontrons par hasard un ami d'un ami, nous serions guidés par une force métaphysique qui serait en train de devenir dominante dans notre monde.

Stanley Milgram doit se retourner dans sa tombe. Dès les années 1960, il comprit que le degré de séparation entre chacun de nous était relativement faible. Plus nous développons nos systèmes de communications, plus nous entrons en contact les uns avec les autres, plus nous avons de chance de vivre des coïncidences. La sérendipité n'est qu'une question de probabilité. Pas besoin d'invoquer une force

inconnue de nature spirituelle. Ou alors cette force s'appelle conscience collective, c'est le réseau lui-même.

Que la sérendipité n'ait pas une origine mystique ne la rend pas moins merveilleuse. Au contraire. Nous devons profiter du réseau pour rencontrer des gens nouveaux et parler avec tous ceux qui pourraient éclairer notre vie. Cette propension actuelle à la sérendipité transforme peu à peu nos vies, nous rend plus heureux, pour un peu que nous jouions le jeu. Le réseau nous met en contact de tous les êtres humains, il suffit de laisser les connexions se faire, leur donner parfois un petit coup de pouce, et vivre devient soudain beaucoup plus amusant.

Croissance illusoire

mardi 30

Nos sociétés capitalistes évaluent leur santé en mesurant le taux de croissance de leur PIB (Produit Intérieur Brut), en anglais GDP (Gross Domestic Product). Comme le montre la courbe en gris clair, la croissance est au rendez-vous depuis 50 ans, tout va donc pour le mieux, le capitalisme fonctionne à la perfection. Pourquoi alors ne sommes-nous pas plus heureux ?

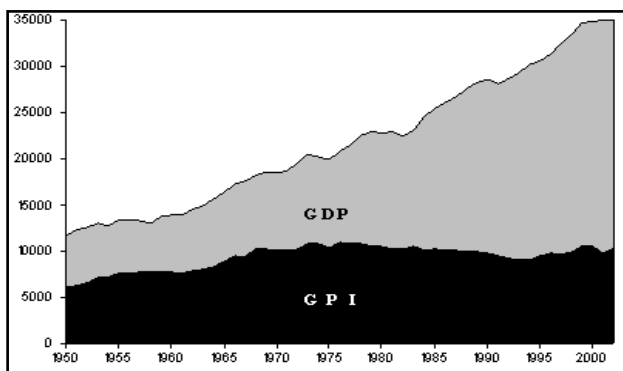
Quand nous râtons et disons que plus rien ne va, les politiciens et les économistes nous montrent la courbe du PIB. « Vous devriez être plus optimistes, disent-ils. Nous sommes en croissance régulière. » Mais personne n'est dupe. Cette courbe du PIB ne mesure pas du tout le bonheur. Elle est même totalement déconnectée de la réalité telle que nous la vivons. Il y a donc quelque chose qui cloche.

Le capitalisme ne s'est-il pas enfermé dans un dogme ? Pourquoi prendre le PIB comme étalon ?

N'est-ce pas un indice arbitraire ? Depuis quelques années, des économistes remettent en cause cet indice. Leur raisonnement est simple. Quand un industriel fabrique de nouveaux produits, il crée de la richesse. Jusque là, tout est normal. Le PIB augmente.

Mais si cet industriel pollue une rivière, ce n'est pas grave, en tout cas pas pour le PIB qui n'en tient pas compte. Plus étrange, si un autre industriel dépollue de la rivière, il crée à son tour de la richesse. Et le PIB progresse encore ! Là, c'est totalement absurde. La pollution et la dépollution devraient au contraire s'annuler. Or, elles se cumulent. Le PIB gagne à tous les coups.

Cet indice cautionne en fait un vol à l'échelle planétaire. Selon lui, quand un industriel extrait des ressources naturelles du sous-sol, il crée de la richesse. Mais c'est tout le contraire qui se produit. L'industriel s'est enrichi mais la planète, elle, s'est appauvri. Au mieux, le bilan de l'opération est nul, et bien souvent il est négatif. Un capitalisme qui ne juge que par le PIB vit perpétuellement à crédit. Il emprunte à la planète, un emprunt à fond perdu car il ne sera jamais remboursé.



Des organismes comme Redefining Progress ont alors essayé de définir de nouveaux indices, plus respectueux de la nature et aussi plus en phase avec nos états d'âmes. En comptabilisant comme des moins la pollution, la criminalité, le pillage des ressources naturelles... ils aboutissent à des courbes qui parlent d'elles-mêmes. Par exemple, l'évolution du GPI (Genuine Progress Indicator) montre que la croissance s'est arrêtée depuis 1975 ! Il n'est alors pas étonnant que beaucoup de gens soient moroses. Un changement de perspective suffit à démontrer que les apôtres du capitalisme nous mentent. Ils veulent à tout prix nous soumettre à un intégrisme de la croissance.

Bien sûr, le GPI n'est pas plus fiable que le GDP. Il n'y a pas de courbe idéale. Chacun de nous, en fonction de sa sensibilité, devrait pouvoir créer sa propre courbe afin d'évaluer si, selon lui, le monde va dans le bon sens. Je crois qu'il faudrait créer un mashup site qui rassemblerait des centaines de données statistiques et permettrait de les croiser pour créer des courbes sur mesure. Les hommes politiques devraient ainsi traduire graphiquement leur vision politique. Il serait alors facile de voir ceux qui méprisent l'écologie tout comme ceux qui méprisent le lien social. Les priorités de chacun apparaîtraient clairement.

Mon ami Francesco Casabaldi a parlé à Nekkaz de ces indices parallèles. Je crois comme lui qu'un homme politique moderne doit avoir une position très claire à ce sujet. Il faut qu'un pays, pourquoi pas la France, commence à remettre en cause le dictat du PIB. Nous sommes révolutionnaire dans l'âme, c'est peut-être à nous d'amorcer un grand changement qui demandera beaucoup de courage mais qui est indispensable.

Le futurologue Ray Kurzweil a essayé de montrer que nous vivions une époque de progrès technologique exponentiel : les 20 premières années du XXI^e siècle devraient nous apporter autant d'innovations que tout le XX^e siècle. J'aime plutôt cette idée mais il me semble que le software n'évolue pas si vite que ça. C'est une intuition, j'ai un peu réfléchi à cette question... et j'ai fini par me dire que mon intuition était fautive et que Kurzweil avait sans doute raison.

La grande pyramide de Khéops a été construite en 20 ans par environ 20 000 ouvriers. Microsoft aura construit Windows Vista en 6 ans, employant une armée presque aussi grande de développeurs, dotés de toutes les technologies de pointe, aidés par des centaines de sous-traitants. Microsoft s'est donc engagé dans une œuvre titanesque, une œuvre digne des pharaons.

Malheureusement, je suis persuadé que cette œuvre ne marquera pas notre histoire. D'après ce que je sais de Vista, ce n'est ni plus ni moins qu'un Windows relooké avec quelques gadgets. Les révolutions annoncées en 2001 lors du lancement du projet, sont retardées, voire abandonnées, non pas par manque d'intérêt, mais parce que Microsoft n'a pas réussi à formaliser ses rêves.

Toute l'énergie déployée par les Microsoftees n'aura servi à rien. Je ne crois pas qu'ils soient incompetents, je crois qu'ils se sont attaqués à quelque chose d'impossible. Ils ont oublié que les structures complexes devaient suivre l'exemple des créatures biologiques : commencer petit, grandir, évoluer... Ils ont oublié de suivre l'exemple du web qui, lui, montre une réelle vitalité.

Bill Gates, le grand architecte, a voulu planifier l'avenir de l'informatique à la façon des hommes

politiques qui veulent prévoir l'avenir des États qu'ils dirigent. Comme eux, il avait toutes les chances de se planter, comme eux il s'est planté. L'avenir ne se décide pas *a priori*, nous avançons vers lui pas à pas. En informatique, seule l'approche open source, distribuée, non hiérarchique, organisée en réseau, nous permettra de développer des structures de plus en plus complexes.

Pour moi, comme je l'ai écrit dans un livre en 2003, cette approche cyberlibertaire n'a pas fonctionné avec Linux. Les Linuxiens se sont trop focalisés sur Windows et Microsoft, oubliant que leur force était dans l'innovation. En revanche, dans le domaine du web, la méthode de l'open source prouve sa redoutable efficacité. La nouveauté jaillit d'une multitude d'initiatives qui s'interconnectent et se fécondent mutuellement.

Si nous regardons l'histoire de l'informatique à l'aune des logiciels édités par Microsoft et ses concurrents, il ne se passe pas grand-chose depuis quinze ans. Le software évolue peu alors que le hardware, lui, reste accroché à une croissance exponentielle.

Mais on peut adopter une autre perspective. Aujourd'hui, l'innovation informatique n'est plus entre les mains de Microsoft ou de quiconque en particulier. Elle n'est pas estampillée par un logo, puis scellée dans une boîte en carton plastifié vendu chez Surcouf et Cie. Elle est partout en même temps. Elle forme l'essence du réseau. Je crois que le réseau devient notre software, je crois qu'il connaît effectivement une croissance exponentielle. Mais elle est sans doute impossible à évaluer puisqu'elle est qualitative plus que quantitative.

juin

La singularité

vendredi 2

Pour les futurologues, une singularité est un point à partir duquel le progrès technologique accélère au-delà de toute prévision et compréhension. Je crois que nous approchons d'un tel moment singulier. Mais le progrès technologique n'est pas le seul à brouiller les cartes : nous sommes en train de transformer radicalement notre façon de penser. Nous ne voyons plus le monde comme avant, nous n'avons plus envie d'y vivre comme avant. Nous sommes à la veille d'une révolution qui sera technologique mais aussi, et surtout, sociale.

Qu'est-ce donc qui change en ce moment même ?

1/ Nous devenons des connecteurs, nous prenons conscience que nous sommes membres d'un immense réseau social. Plus généralement, nous appartenons à un réseau qui fait interagir tout ce qui existe dans l'univers. Ce réseau évolue comme un organisme vivant. Il pousse en quelque sorte, il

s'élève, il se ramifie. Internet est un magnifique exemple de réseau en cours d'évolution. Nous ne comprenons vraiment les règles d'évolution des réseaux que depuis 1998, grâce à Steven Strogatz, Duncan Watts, Albert-Laszlo Barabási...

Je crois que plus nous nous interconnectons, plus nous devenons heureux, plus nous nous sentons capables d'entreprendre et de changer ce qui nous déplaît dans le monde. Quand nous établissons une nouvelle connexion, notre façon de voir le monde change et celle de notre interlocuteur change en retour. Par une sorte de feedback, nous nous synchronisons, nous nous harmonisons. Internet nous a redonné le réflexe de parler, d'établir des connexions qui dépassent de loin le cadre technologique.

2/ Nous savoir connectés nous confère aussi une grande responsabilité car nos actions se propagent au travers du réseau. Nous ne pouvons plus faire n'importe quoi, notamment écologiquement. Nous le savons et nous comprenons pourquoi. Il suffit de regarder le réseau dessiné par la chaîne alimentaire pour constater à quel point nous sommes impuissants. Nous vivons dans un monde qui se maintient dans un état critique, un monde à l'avenir totalement imprévisible.

Ce n'est qu'en 1987 que Bak, Tang et Wiesenfeld ont commencé à comprendre les états critiques. Quand nous lâchons un grain de sable sur un tas de sable, nous sommes incapables de prévoir ce qu'il se produira. Depuis, nous avons compris que de nombreux systèmes dans la nature étaient dans de tels états, à commencer par nos sociétés. Cette découverte aurait déjà dû nous pousser à plus d'humilité. Quand nous faisons quelque chose, nous ne pouvons pas prédire quelles en seront les conséquences. Vouloir exercer le pouvoir est totalement dément.

3/ Heureusement, l'imprévisibilité n'implique pas l'impuissance. Au travers du réseau, nous sommes capables de nous auto-organiser. Les scientifiques comprennent l'auto-organisation depuis une dizaine d'années seulement. Au préalable, la plupart des gens doutaient de la possibilité de l'auto-organisation. Ils pensaient toujours en termes de contrôle centralisé. Internet nous a prouvé que l'auto-organisation était possible. Nous découvrons aujourd'hui que l'auto-organisation est partout présente dans la nature.

Cette possibilité de nous auto-organiser ouvre de merveilleuses perspectives. Nous pouvons imaginer réduire peu à peu l'importance des gouvernements pour transférer le pouvoir aux individus, ce qui serait un retour à l'essence de la démocratie. Dire que l'auto-organisation est possible, c'est privilégier les actions locales par rapport aux actions globales. En fait, le global résulte de l'auto-organisation d'une multitude d'actions locales. Les choses partent du bas, remontent, s'élèvent. L'analogie biologique est à nouveau valable.

4/ Ce monde où nous sommes de plus en plus connectés est un monde dominé par la complexité, une complexité que notre esprit a du mal à saisir. Nous devons abandonner la raison cartésienne au profit d'une approche plus artistique. Plutôt que d'essayer de décomposer les problèmes en problèmes plus simples ce qui s'avère impossible, nous devons essayer de faire évoluer les choses, de les cultiver.

La raison cartésienne a été mise à mal par Gödel en 1931, puis un peu plus tard en 1936 par Turing, mais c'est John Holland qui la jeta par-dessus bord en inventant les algorithmes génétiques en 1975. Nous devinons aujourd'hui que nous ne rendrons pas les ordinateurs intelligents par la méthode carté-

sienne mais, justement, par la méthode bottom-up imaginée par Holland. Nous disposons déjà d'algorithmes qui rivalisent en intelligence avec nous. Et ce n'est qu'un début. Plus la puissance de calcul s'accroîtra, plus les algorithmes génétiques démontreront leur efficacité.

5/ Vivre dans un monde complexe n'implique pas que le monde soit compliqué. C'est un grand paradoxe. Grâce notamment à Stephen Wolfram, nous avons compris que des règles simples pouvaient engendrer des comportements immensément complexes. D'une certaine façon, nous avons démystifié le monde : comprendre n'implique pas prévoir. Nous sommes dorénavant les réelles divinités du monde, c'est à nous de prendre notre destin en main.

Nous nous méfions de tout ce qui nous vient d'en haut. Les religions dogmatiques sont suspectes à nos yeux. Et le capitalisme, lui aussi, nous apparaît comme un dogme quand il nous impose d'analyser l'état de nos sociétés selon le seul filtre du PIB. Nous avons pris conscience que l'individu, par sa capacité d'action locale, est le véritable moteur de la société globale.

Je crois qu'une fois que nous nous sommes approprié les différentes façons penser que je viens d'évoquer, nous ne pouvons plus être le même qu'avant. Quand nous cherchons à vivre en accord avec cette nouvelle vision du monde, nous devenons immédiatement plus heureux, tout au moins nous vivons plus intensément.

PS : J'ai écrit ce texte comme support à la conférence donnée le 7 juin à Genève lors du 199e First organisé par [rezonnance.ch](http://www.rezonnance.ch).

La publication de mon article au sujet de la singularité sur Agoravox a suscité pas mal de commentaires qui m'ont fait me poser pas mal de questions, me laissant plutôt pessimiste, ce qui contraste avec le ton de mon article.

Je me demande à quoi bon toutes nos vociférations. Cette pensée me traverse souvent depuis quelques temps lorsque je surfe sur la blogosphère. L'article publié en même temps que le mien chez Nicolas Voisin me montre que je ne suis pas le seul à m'interroger.

Ne sommes-nous pas tous en train de perdre beaucoup de temps ? Ne ferions-nous pas mieux de nous installer en terrasse de café et de rêvasser plutôt que de poster des commentaires sur les blogs ? Chacun y va de son avis, de sa petite poussée existentielle, moi le premier, mais je ne suis pas sûr que nos idées changent pour autant. Au final presque tout le monde reste sur sa position. Le bilan me paraît totalement nul.

Je tombe souvent sur des post intéressants, parfois passionnants, mais, à leur suite, la série de leurs commentaires s'apparente plus à un brouhaha qu'à un véritable débat. Nous nous dispersons, nous perdons le focus du post initial, ça fait très TV réalité. Entre celui qui veut faire de l'humour, celui qui ramène tout à lui, celui qui, coûte que coûte, veut dire un truc même si ça n'a aucun rapport avec le sujet, nous n'aboutissons à rien. Même sur les forums techos, je découvre des dérives de ce genre, heureusement moins fréquentes car il s'agit le plus souvent de répondre à des questions claires.

À quoi bon dire, moi Thierry Crouzet ne suis pas d'accord avec vous. Ça n'a aucun intérêt. Tout le monde s'en fiche. Dans un commentaire, je peux

relever une erreur, ajouter une information, démontrer une faute de raisonnement, mais pourquoi devrais-je donner mon opinion? Si j'ai envie de m'exprimer, je dois le faire sur mon blog, dans mon espace personnel et ne pas parasiter celui des autres. Le trackback a été inventé pour ça et trop peu de gens l'utilisent. Un trackback est une connexion, un lien durable entre deux articles, alors qu'un commentaire n'engage pas vraiment son auteur, il ne le suit pas à vie.

Nous autres humains ne savons pas discuter par écrit. Même les échanges épistolaires d'hommes célèbres montrent souvent de l'incompréhension. Je pense à ceux entre Newton et Leibnitz par exemple. Je crois qu'une conversation réelle ne peut se jouer que face à face. Le non-dit dans ce que nous disons est fondamental.

La bande-passante de l'écrit est peut-être trop limitée pour un dialogue. L'écrit permet d'exprimer un point de vue, pas d'en confronter, surtout pas d'en confronter des dizaines. Si c'est le cas, les projets de média citoyen du type d'Agoravox auront du mal à dépasser le cercle d'une communauté d'initiés. Ils joueront le même rôle que le Speaker's Corner de Hyde Park, ils ne changeront pas la face du monde. Heureusement, la technologie existe déjà pour qu'ils tirent leur épingle du jeu. Ils doivent initier leurs internautes à l'usage intensif du trackback, essence à mes yeux du web 2.0.

Un trackback parle mieux qu'un commentaire parce qu'il est émis depuis le site de son auteur, comme une parole qui sort de sa bouche. Grâce à tous les autres posts qui l'entourent, il exprime des choses que le seul trackback lui-même ne dit pas. Le trackback augmente la bande-passante de l'écrit, il la multiplie. Et comme nous nous engageons lors d'un

trackback, nous prêtons aussi plus attention à ce que nous écrivons. Les trackbacks nous collent à la peau.

En comparaison, les commentaires nous virtualisent, ils nous désincarnent, nous laissent dire n'importe quoi car ils ne nous coûtent jamais. Indiquer l'adresse de notre site en signature d'un commentaire ne me paraît pas un signe d'engagement assez fort, car le fameux commentaire n'est pas publié chez nous. Comme il pointe vers chez nous mais que nous ne pointons pas vers lui, il flotte perdu dans la blogosphère, il n'a aucun poids.

Je ne suis pas en train de dire que la connexion ne sert à rien, au contraire, elle doit être une connexion réciproque, elle doit être une rencontre, elle doit se prolonger hors de la médiation de nos écrans. Nous devons redonner de la vie au café, animer les terrasses de nos conversations.

UpFing 2006

mardi 6

Jeudi prochain, je serai à Aix-en-Provence pour la quatrième université de printemps de la Fing. Je participe notamment à l'atelier sur les réseaux sociaux. Voici comment l'organisateur, Daniel Kaplan, a positionné mon intervention :

Thierry Crouzet, vous faites des connexion entre les individus le point de départ d'une forme de théorie politique et économique pour le XXI^e siècle, d'une sorte de "révolution silencieuse" enclenchée par la génération numérique, Le peuple des connecteurs. Pouvez-vous nous dire pourquoi ? Quels en seraient selon vous les exemples les plus marquants ?

J'aurai huit minutes pour répondre avant le débat. J'aurai donc juste le temps de présenter quelques grandes idées :

1/ Complexification exponentielle de la société.

Chaque fois que deux individus nouent une nouvelle relation, ils créent un raccourci dans notre structure sociale. Grâce au net, mais aussi aux mobiles, nous dessinons un réseau de plus en plus resserré. Il n'a plus de centre, plus de hiérarchie. C'est une structure plate et non plus pyramidale.

2/ Ce réseau devient ingouvernable.

La complexité du réseau rend toute tentative de contrôle illusoire. La société se maintient dans un état critique à l'avenir totalement imprévisible. La seule solution pour maintenir une cohésion sociale : c'est l'auto-organisation.

3/ L'auto-organisation est universelle.

Beaucoup de gens jugent cette idée utopique mais ils oublient que l'auto-organisation est au centre de la nature. Auto-organisation du système immunitaire, auto-organisation des oiseaux qui volent en flotte, auto-organisation des citoyens d'une ville.

4/ Internet comme modèle d'organisation.

Internet n'a pas été dessiné puis réalisé. Il s'est construit de lui-même, né de quelques graines disséminées. C'est un superbe exemple d'auto-organisation. En absence de gouvernement central, il réussit à prospérer.

5/ Agir localement penser globalement.

Nous sommes les créateurs d'internet. Chacun avec nos moyens, chacun dans notre coin, nous participons à l'aventure globale en nous auto-organisant, les réseaux sociaux étant un des vecteur d'auto-organisation tout comme les blogs ou les forums. J'estime que cette façon de procéder peut s'étendre à la société dans son ensemble. C'est à mon sens la

meilleure façon de régler la crise de la complexité à laquelle nous faisons face.

6/ Retour à la dictature.

Si nous ne trouvons pas une solution auto-organisationnelle à la crise de la complexité, deux cas de figures peuvent se produire. Soit nous basculons dans la totale anarchie, soit des gouvernements totalitaires s'imposent un peu partout dans le monde, évitant que cette complexité ne s'aggrave, essayant même de la réduire par tous les moyens. Notre avenir est en train de se dessiner en ce moment.

7/ Alors des exemples.

D'un côté, nous avons les réseaux sociaux qui se développent et les blogs citoyens qui essaient de repenser la société. C'est une tendance évidente à la complexification. D'un autre côté, les gouvernements se durcissent. Sarko n'est pas un tendre, Ségolène non plus, sans parler de Bush ou de Hu Jintao. Toute une génération pense que les choses peuvent partir du bas et remonter, une autre génération pense qu'il faut maintenir un contrôle par le haut. Nous avons d'un côté ceux qui croient à l'avènement d'une conscience globale; de l'autre, ceux qui la refusent.

PS: Je ne suis pas un découvreur, juste un connecteur. Je mets en relation des idées découvertes par d'autres. Et je m'intéresse aux seules découvertes des sciences objectives. Je n'ai jamais lu un livre de politique de ma vie. Donc si je reprends des choses dites par d'autres, c'est bien malgré moi. J'emploie suffisamment la première personne pour parler en mon nom. Quand je dis nous, c'est nous les gens qui nous sentons connecteurs. Il se trouve que j'en connais quelque uns et que j'en rencontre de plus en plus.

Je viens de passer deux superbes journées à Genève. Hier soir, lors de ma conférence à l'occasion du 199e First de rezone.ch, j'ai rencontré des dizaines de connecteurs enthousiastes. Dans l'auditorium de la banque UBS, j'ai eu l'impression de donner un concert à des fans. La plupart n'avait pas lu *Le peuple des connecteurs* mais il était évident que tout ce que je disais faisait écho à ce qu'ils savaient, à ce qu'ils vivaient au quotidien. Je me suis alors dit que oui, nous sommes en train de changer le monde. J'ai aussi mesuré une fois de plus combien il est important que nous nous rencontrions face à face. La connexion n'est pas qu'une histoire de technologie, c'est une nouvelle façon de voir le monde.

Un des auditeurs, [Jean-José Paccaud](#), m'a proposé quelques slogans amusants, dont un que j'aime bien : *Est-ce que les connecteurs s'en fichent ?*. Je lui ai demandé s'il était publicitaire, il m'a dit non.

Je suis chômeur. Je dirigeais une boîte de 150 personnes et on m'a demandé de toutes les virer. Pas de problème. J'ai commencé par me virer moi-même.

J'ai trouvé cette attitude purement connecteur. Que ceux qui ont envie de faire de sales boulots le fassent eux-mêmes.

Pour toutes les nouvelles connexions que je viens d'établir, merci à l'équipe de *rezone*, merci à Geneviève Morand, créatrice du premier réseau de networking social du web en 1998 et grande connecteuse. Je reviens à Genève quand tu veux. J'aimerais bien que ta façon de faire du rezeutage se développe en France. Comme tu me l'as dit tu ne travailles pratiquement jamais avec les Français. Serions-

nous encore une fois retranchés dans notre village gaulois ? Il m'arrive souvent de le penser quand je me trouve à l'étranger.

Cosmists vs Terrans

vendredi 9

Pour moi, la conscience est la chose la plus extraordinaire qui n'a jamais existé sur Terre. Chacun de nous est extraordinaire parce qu'il est le support d'une conscience. Un être conscient ne devrait jamais éprouver le désir de faire taire une autre conscience, il devrait par tous les moyens essayer de faire apparaître de nouvelles formes de conscience qui enrichiront l'univers. L'histoire de l'évolution sur Terre, c'est l'histoire de l'émergence de la conscience, puis de son ascension.

En conséquence, j'espère que nous créerons des consciences artificielles qui porteront sur le monde un nouveau regard. Il est même probable que nous créerons des consciences supérieures à la nôtre, des consciences quasi divines. Ces consciences risquent alors de nous juger insignifiants, même dangereux et elles pourront décider de se passer de nous. C'est un risque à courir. Nous sommes aujourd'hui porteurs de la conscience mais nous n'avons pas le droit de nous arroger ce droit pour l'éternité.

Hugo de Garis appelle les hommes qui partagent mon point de vue les *Cosmists*. Nous participons à l'ascension de la conscience, à sa conquête progressive du cosmos. Cette quête de la conscience donne un sens spirituel à notre vie, c'est une forme de religion où la divinité n'est pas encore apparue. Les *Cosmists* sont donc le plus souvent athées et matérialistes. Puisque la conscience apparaît dans chaque être humain au cours des premières années de

la vie, elle peut aussi apparaître dans d'autres systèmes. L'homme n'a aucun privilège.

Hugo de Garis oppose les Cosmists aux Terrans qui, eux, refusent la perspective cosmique, qui refusent avant tout de courir le moindre risque. Ils ont peur que les nouvelles consciences nous jugent comme une peste. Je crois que les Terrans sont d'ailleurs persuadés que nous sommes une peste. Pour eux, l'homme est foncièrement mauvais et, au nom du principe de précaution, il faut le policer pour l'empêcher de faire des bêtises. Puisque l'homme est mauvais, c'est Dieu qui est bon. Les Terrans sont donc des croyants. Ils croient en un Dieu qu'ils ne voient pas et ne veulent surtout pas courir le risque de le rencontrer. Paradoxalement, les Cosmists qui sont athées veulent partir à sa rencontre. C'est un renversement de perspective assez intéressant : l'athéisme conduit peut-être à l'invention de Dieu, l'athéisme devient une nouvelle forme de spiritualité.

D'une certaine façon, Cosmist est synonyme de connecteur, synonyme d'homme libre, synonyme de freemen. Un homme libre ne peut interdire à d'autres créatures de devenir libre à leur tour. Et comment être libre sans être conscient ? Ça me paraît impossible. Empêcher des machines de devenir conscientes est un crime. Tous ceux qui s'opposeront à l'ascension des nouvelles consciences, les Terrans de Hugo de Garis, s'apparentent pour moi aux intégristes. Dans mon roman en cours, je suppose ainsi que les intégristes ont déjà lancé une *croisade* contre les freemen. Pour Hugo de Garis, tout cela se terminera par une guerre effroyable. Nous avons peu de chance de l'éviter, à moins que les hommes libres ne deviennent majoritaires.

Hier soir, j'ai dîné avec des amis anglais. Ils ont voulu que je leur résume *Le peuple des connecteurs*. En parlant en anglais, je n'ai pas d'autre choix que de simplifier parce que sinon je ne m'en sors pas. J'ai juste choisi de discuter de la complexité croissante et de ses conséquences.

Pour décrire la complexité, je donne souvent l'exemple de la chaîne alimentaire dans l'atlantique nord. Nous traçons les uns avec les autres et avec toutes les choses de l'univers un schéma encore plus complexe. Lorsque nous agissons en un point de la chaîne personne n'est capable de dire ce qui se produira ailleurs. Pour cette raison, il s'avère, par exemple, presque impossible de sauver les cabillauds en cours d'extinction dans l'Atlantique Nord.

J'en déduis que face à cette complexité, il faut être fou pour exercer le pouvoir. Mes amis anglais m'ont dit que je me trompais nécessairement car sinon nous n'aurions plus aucun moyen d'agir. Ils ont dit que nous devons faire confiance à de grandes directives. J'ai demandé qui était assez malin pour écrire les fameuses directives ? Ils m'ont dit les experts ?

Mais qui est assez malin pour nommer les experts, puis ceux qui nomment les nommeurs d'experts ? Cette régression peut se prolonger à l'infini. Ça signifie que les experts se nomment eux-mêmes, par une sorte de coup d'état, ou par le truchement des élus, ce qui ne leur donne pas plus de légitimité en regard de leur aptitude à agir sur la complexité.

Les experts forment une caste. Ils pensent qu'il faut des experts. Jusque là, c'est assez logique. Plus étrange, c'est de voir des gens qui ne seront jamais experts dire qu'il faut des experts. Si vous n'êtes pas un expert comment pouvez-vous juger les recommandations d'un expert ? Vous ne le pouvez pas à

moins de recourir à un autre expert. Et les experts l'ont bien compris : ils jargonent le plus possible pour nous empêcher de comprendre ce qu'ils disent.

Il n'est pas alors surprenant de voir les politiciens au pouvoir s'accoquiner avec les experts. Ils les emploient pour justifier leurs décisions qui ne sont jamais justifiables. Les politiciens apprécient d'autant plus les experts qu'ils raisonnent comme eux. Les politiciens sont sûrs qu'il faut des politiciens. Ils sont si convaincants qu'ils persuadent beaucoup de gens de ce mensonge.

Mes amis anglais ont essayé de me recadrer. Comment agir m'ont-ils demandé ? Je suis revenu à mon histoire de chaîne alimentaire. Plutôt que d'essayer de trouver une mesure qui sauvera partout dans le monde les cabillauds, nous devons faire des expériences en divers endroits, comparer les résultats, partir sur les pistes les plus prometteuses, les mettre en concurrence et toujours expérimenter de nouvelles solutions. Nous devons agir localement.

Pour gagner un peu de temps, pour écarter les solutions les plus malheureuses, nous devons construire des simulations numériques et expérimenter sur nos ordinateurs. Nous n'obtenons pas de réponse certaines mais nous ne connaissons pas de meilleure méthode pour jouer avec la complexité sans créer de catastrophe.

Je trouve intéressant que nous ayons découvert la complexité en même temps que l'outil pour la manipuler : l'ordinateur. C'est la véritable révolution de notre temps. Nous découvrons un monde nouveau grâce à un outil nouveau.

Un gouvernement n'est-il pas global par essence ? Les gens qui l'atteignent foncent vers lui avec des idées simples en tête. Comment pourraient-ils une fois au pouvoir se montrer ouverts et attentifs aux propositions de leurs adversaires ? Non pas

pour en choisir une, mais pour toutes les essayer et les mettre en concurrence. Un pouvoir qui se livrerait à la méthode de l'essai et de l'erreur serait-il encore un pouvoir ?

Mes amis anglais m'ont dit que rien n'empêchait un gouvernement d'agir localement. Je pense en effet que le pouvoir ne se conçoit plus que localement, là où on minimise que risque lorsqu'on tente une expérience. Le lieu idéal de l'action locale c'est nous-mêmes. Mais nous pouvons l'étendre à l'échelle des communes. L'étendre au-delà ne nous permettra jamais de régler les problèmes globaux auxquels fait face notre monde.

Je ne veux pas dire que nous devons faire disparaître toutes les instances globales mais nous devons revoir leur rôle. Elles doivent fixer des directions, donner des buts, mais jamais dire comment les atteindre, ne jamais les imposer car nous n'avons aucune certitude qu'elles soient les meilleures. C'est exactement ce qui se passe sur internet. Les institutions globales ont un rôle philosophique.

Trafic routier à l'indienne

lundi 12

Un lecteur a attiré mon attention vers une vidéo extraordinaire qui nous montre pendant quelques minutes un carrefour routier dans une ville indienne. Je crois qu'elle peut faire changer d'avis ceux qui doutent de notre capacité à nous auto-organiser.

Après avoir lu *Le peuple des connecteurs*, et notamment le long passage sur Carlos Gershenson, une amie m'a dit que l'auto-organisation du trafic routier était un truc bon pour les pays du nord aux citoyens disciplinés. Elle m'a dit ça ne peut pas mar-

cher en Inde où le trafic est abominable. Cette vidéo vient la contredire.

Je suis sûr que si le croisement filmé était équipé de feux, le débit du trafic serait inférieur. La vitesse des voitures est assez extraordinaire. Cet exemple démontre qu'augmenter les signalisations n'implique pas une plus grande harmonie, au contraire. La question est alors de savoir si ce croisement cause plus d'accidents qu'un croisement avec signalisation. Je n'ai pas la réponse.

Je découvre qu'entre 1978 et 1998, le taux de mortalité dû aux accidents de la circulation a augmenté de 79 % en Inde. Cette croissance est en fait en phase avec la croissance du nombre véhicules. J'ai aussi lu que l'Inde possédait un des plus hauts taux de mortalité sur route. Mais cette mortalité n'est pas nécessairement imputable à l'auto-organisation du trafic : les véhicules sont en aussi mauvais état que les revêtements. Les expériences d'auto-organisation routières menées ailleurs dans le monde prouvent plutôt que le nombre d'accidents tend à diminuer avec la diminution des signalisations.

J'ai découvert un autre chiffre effrayant : la route est la quatrième cause de mortalité dans le monde, après la faim, le sida et les maladies pulmonaires. C'est bien la preuve qu'il y a un problème : notre façon de réguler le trafic par les signalisations n'est pas si efficace que ça. Essayer autre chose est peut-être utile : pourquoi pas l'auto-organisation ?

Plus la technologie progressera, plus cette auto-organisation deviendra facile. Sur la vidéo, nous voyons que les automobilistes prennent des risques insensés, sans parler des cyclistes. La technologie nous aidera à réduire ces risques tout en maintenant un trafic rapide. Elle nous aidera à prendre de meilleures décisions, ce qui est indispensable pour une auto-organisation harmonieuse.

L'auto-organisation n'est pas la panacée. Je sais. Elle permet simplement d'aller un peu plus loin que les méthodes contraignantes que nous vivons. L'auto-organisation ne paraît anarchique que pour ceux qui ne se sentent bien que dans un monde parfaitement ordonné. Il est clair que pour eux cette vidéo indienne doit être terrifiante. Moi, elle m'enchantante. Surtout quand je vois la mobylette bloquée au milieu du carrefour. Le mec est bloqué mais il finit par trouver une solution.

Les maux démocratiques

mardi 13

Près de 70% des Français ne se reconnaîtraient ni dans la droite, ni dans la gauche ! Aujourd'hui, il y a un immense décalage entre ce que nous souhaitons individuellement et ce que souhaitent les hommes au pouvoir. La démocratie souffre de maux qu'il faudra bien traiter un jour ou l'autre.

1/ Obsolescence

La complexification exponentielle des technologies entraîne une complexification de la société. Cette complexification sociale n'est peut-être pas exponentielle mais elle est certaine. Conséquence : il faut adopter de nouvelles façons de faire de la politique. Nous ne devons pas nous complaire dans un modèle démocratique vieux de plus de deux siècles dans sa forme actuelle. Il n'est pas optimisé pour la réalité d'aujourd'hui. L'ancienneté de la démocratie représentative en fait un ancien régime. C'est un peu pareil avec le football qui refuse la vidéo et ne se modernise pas. On change les joueurs mais pas le jeu.

2/ Inertie

Parmi les hommes politiques installés, aucun ne veut changer les règles du jeu qui l'ont amené au pouvoir. En France, aucun n'a la carrure d'un Gorbatchev. Seuls des hommes nouveaux auront la force de changer les choses car ils n'ont rien à perdre. Les autres n'ont pas envie de tuer la poule aux œufs d'or.

3/ Radicalisation

Alors que les critiques, mais aussi les solutions, n'ont jamais été aussi nombreuses, le pouvoir continue de faire comme s'il n'entendait pas. Incapable de participer à nos débats, il se laisse tenter par des dérives autoritaristes, de type Patriot Act aux États-Unis, qui lui donnent l'illusion de tenir les rênes. Son ambition est de simplifier la société plutôt que d'accepter sa vertigineuse diversité.

4/ Impérialisme

La structure pyramidale du pouvoir dans les démocraties représentatives n'est pas adaptée à la complexité croissante de la société. L'approche top-down ne convient que pour résoudre les problèmes simples. Face aux problèmes complexes auxquels nous faisons face aujourd'hui, une approche bottom-up s'impose. Les grands problèmes ne se régleront pas par le haut mais grâce aux efforts de chacun de nous.

5/ Endoctrinement

La démocratie représentative n'est pas le système politique idéal. Non. On nous a mis ça dans la tête mais c'est faux. Internet est une démocratie non représentative et ça marche. C'est une preuve qu'il y a d'autres modèles possibles.

6/ Élitisme

Le système démocratique représentatif repose sur un postulat : le plus grand nombre penserait juste. Mais ce postulat est de plus en plus douteux : le plus grand nombre ne pense pas, seuls les individus pen-

sent. Plus grave, le plus grand nombre est aussi influençable qu'un individu, surtout depuis que nous disposons de médias de masse. Les médias de masse auraient dû sonner le glas de la démocratie représentative. Depuis leur avènement, le pouvoir ne peut échoir qu'à ceux qui ont déjà le pouvoir sur les médias, donc qui sont déjà rois. Une nouvelle noblesse est née, une noblesse de parti.

7/ Nivellement

Par rapports aux anciens régimes, la démocratie représentative n'a changé le pouvoir qu'en le fragilisant. Moins libre d'entreprendre, il commet moins d'atrocités (ce qui est un bénéfice), mais il ne se lance plus dans des projets ambitieux (ce qui est dommage). C'est un nivellement par le milieu. C'est mieux qu'un nivellement par le bas, mais c'est loin d'être idéal.

8/ Myopie

Dans les démocraties représentatives, les hommes politiques sont élus pour plusieurs années, durée assez longue pour que joue la corruption mais trop courte pour des projets vraiment ambitieux. Sur internet, nous sommes en train de résoudre ce dilemme : nous apprenons peu à peu à nous représenter nous-même. Ce mode de représentation, qui ne passe plus par des élections, est un pas vers plus de démocratie.

9/ Déresponsabilisation

En nous faisant participer épisodiquement à la vie politique, la démocratie représentative nous déresponsabilise. Nous sommes tous des exclus de la politiques, excepté les politiques professionnels.

10/ Inefficacité

La démocratie représentative est incapable de séduire les connecteurs et l'ensemble de la génération participation. Nous déployons une fantastique énergie créative dont la société dans son ensemble

ne profite pas. Une société qui se prive de ses forces vives est une société décadente. Aujourd'hui, pour la plupart, nous ne nous engageons pas parce que notre façon de nous engager ne consiste pas à nous inscrire dans des partis. Alors, oui, nous ne faisons rien, en tout cas selon les règles fixées arbitrairement par d'autres avant notre naissance.

Cette liste de maux n'est pas seulement critique. C'est une liste positive car nous avons des solutions, solutions déjà à l'œuvre depuis plus de dix ans dans la démocratie internet et qui forme la plus grande communauté humaine jamais constituée.

France-Suisse

mercredi 14

Hier, en fin d'après midi, j'étais devant la télé pour regarder le match. Ce spectacle affligeant m'a donné envie de boycotter tous les sports qui nécessitent un arbitre. Je préfère de loin les sports auto-organisés comme le cyclisme. Au moins, personne ne vient entraver le spectacle. Si c'est nul, on sait qui accuser. Au foot, c'est toujours la faute de quelqu'un d'autre : de l'arbitre, de la chaleur, de l'adversaire, de la pelouse... Le foot est une métaphore de la société centralisée. Il souffre des mêmes maux. Plus le jeu est rapide, plus le niveau technique augmente, moins l'arbitre est capable de gérer la situation.

Démocratie selon Churchill

vendredi 16

Le 11 novembre 1947, devant la Chambre des Communes, Winston Churchill a dit :

*Democracy is the worst form of government -
except for all those other forms, that have been
tried from time to time.*

Depuis, on entend souvent répéter que la démocratie est le moins mauvais des systèmes possibles. C'est pas tout à fait ce que Churchill a dit. Pour lui, c'est juste le moins mauvais des systèmes essayés. Nous pouvons maintenant inventer mieux. Il nous suffit de faire preuve d'imagination. Mais l'idée de la démocratie représentative comme idéal politique a la vie dure.

Extraordinaire hypocrisie

vendredi 16

Rachid Nekkaz vient de publier sur Agoravox un article expliquant pourquoi il se présente aux présidentielles. Les commentaires se multiplient, la réception d'ensemble est positive mais quelques intégristes montrent une attitude franchement négative, pas même à l'égard de Nekkaz, mais à l'égard de tout en général.

D'après un sondage déjà cité, 70 % des Français ne se reconnaissent ni dans la droite, ni dans la gauche. Logiquement, 70 % des lecteurs d'Agoravox devraient être dans cette situation, plus même car je crois les internautes sont à la pointe de la révolution politique. Et c'est le cas comme me le fait remarquer Carlo Revelli : 80 % de réactions positives.

Mais comme souvent, les négationnistes sont les plus visibles. Je n'ai vu qu'eux et ça m'a fait bondir. Ils appellent au changement mais ne veulent surtout pas que de nouveaux personnages se lancent en politique. Ce conservatisme fait froid dans le dos. Il est totalement incohérent.

Si vous êtes satisfaits par le monde dans lequel vous vivez, arrêtez de vous plaindre. Sinon acceptez que des gens insatisfaits comme vous essaient de changer les choses. Vous vous plaignez et vous ne faites rien. Critiquez les idées de Nekkaz autant que vous le voulez mais, surtout, ne lui reprochez pas d'agir.

Et l'argument « tout le monde peut se présenter à la présidentielle » est encore plus malvenu. Présentez-vous donc si vous en avez le courage, car il faut du courage et beaucoup d'énergie. Pour le moment, seul Nekkaz, hors des familles politiques réparties entre la droite et la gauche, a ce courage.

Et puis les insultes qui fusent me dépriment. Parfois je me dis que les internautes ne sont manifestement pas une force de progrès. Rachid est persuadé que les internautes sont plus éduqués que les autres citoyens, nous avons aujourd'hui la preuve flagrante que ce n'est pas systématiquement le cas. Internet n'est qu'un outil. Il change ceux qui développent cet outil, ceux qui travaillent à sa construction, mais pas tous ses usagers, dont certains véhiculent sempiternellement des idées reçus. Après tout, c'est comme dans la vie de tous les jours.

Note de lecture

samedi 17

Hier soir, en lisant un roman je tombe sur cette phrase :

Bruno Kerim avait une poignée de main merveilleusement chaleureuse et sèche, celle d'un Occidental aux doigts actifs. Rien à voir avec la poignée de main en peau de banane des

*Orientaux, qui vous donne envie de vous
essuyer la main au revers de votre veston.*

Plus loin, je trouve cette remarque au sujet de la Turquie :

*[...] dans ce pays de petits hommes fuyants et
chétifs.*

Qui est l'auteur de ces phrases assassines ? Est-ce Houellebecq ? Il est capable de telles tirades provocantes. C'est son fond de commerce, c'est comme ça qu'il scandalise, qu'il attire le public, après il peut distiller ses vraies réflexions.

Mais non, ce n'est pas Houellebecq, c'est Ian Fleming, dans un des plus fameux James Bond, *Bons baisers de Russie*. En 1957, Fleming se lâche sans même s'en rendre compte. Il est l'héritier de l'empire colonial britannique, comme Hergé est celui de l'empire Belge. Ils sont racistes par naïveté.

Aujourd'hui, j'ai le recul pour juger Fleming de raciste, je peux le condamner avec mépris. Dans cinquante ans, nous aurons le recul pour nous juger avec le même mépris. Quelles sont les horreurs que nous lâchons par naïveté ? Nous disons par exemple que la démocratie représentative est le meilleur des systèmes. De tels propos paraîtront sans doute alors monstrueux.

Esclavage 2.0

lundi 19

Nous faisons-nous abuser par tous les sites qui nous demandent de participer à leur élaboration, de Flickr jusqu'à Agoravox ? Un lecteur m'a interpellé à ce sujet suite à un article du Monde sur le web 2.0.

L'auteur y reprend une idée en vogue, résumée notamment par Karl Dubost sur son blog.

Je crois qu'il ne faut pas être dupe. Le tout gratuit sur internet a conduit à l'explosion de la bulle en 2000. Si la plupart des sites sont restés gratuits, ils ont dû trouver de nouvelles méthodes de financement. L'une d'elle est d'utiliser l'internaute comme force productive.

Mais nous ne sommes pas des esclaves : personne ne nous oblige à collaborer, personne ne nous oblige à publier nos photos sur Flickr ou nos articles sur Agoravox. Nous ne le faisons que quand nous y trouvons un intérêt, celui de partager, celui d'échanger, celui de nous faire connaître.

Si les Arctic Monkeys n'avaient pas partagé leur musique personne ne les aurait jamais connus. Quand je publie un article sur Agoravox, je bénéficie d'un peu de pub. J'offre quelque chose, je reçois autre chose. Tout le monde y trouve son compte.

Que les sites collaboratifs gagnent de l'argent sur notre dos, c'est la règle du jeu. D'un côté, ils nous offrent gratuitement une plate-forme ; de l'autre, ils se débrouillent pour la rentabiliser. C'est du donnant-donnant. Dans cette affaire, personne n'est contraint de donner. Il nous reste toujours la possibilité de créer notre propre site. Mais cette approche est périlleuse car il est difficile d'attirer les internautes. Publier un article sur Agoravox nous offre tout de suite des centaines de lecteurs dont le recrutement coûte beaucoup d'argent. Agoravox nous fait ce cadeau, nous lui en faisons un autre. Nous sommes partenaires dans un business.

C'est la même chose quand Google pique sur nos sites des bouts de phrases pour nous faire apparaître dans sa liste de résultats. Tout d'abord, nous ne sommes pas obligés de donner et nous pouvons décider de ne pas être référencé (méta-tags, fichiers

robot.txt...)). En revanche, si nous acceptons le référencement, nous devenons partenaire d'un business tout simple : en échange de nos textes, Google nous envoie des visiteurs.

Vouloir faire payer Google pour ce service est absurde. Un nouveau client coûte plusieurs dizaines d'euros. Google nous offre souvent plus que nous ne lui offrons. Le système fonctionne pour cette raison. Si nous sommes persuadés que ce que nous offrons vaut plus que ce que Google nous offre, nous devons rompre le contrat, c'est-à-dire nous déréférencer. Après, il nous reste à faire les comptes pour voir ce que nous perdons vraiment.

De toute façon, nous n'en sommes qu'aux premiers stades des sites collaboratifs. À l'avenir, les collaborateurs seront aussi rémunérés. Des initiatives de ce genre voient le jour, zlio.com par exemple. La concurrence est ouverte, les sites collaboratifs qui nous offriront le plus de bénéfices seront les vainqueurs. Je n'appelle pas ça de l'esclavage.

En fait, il y a des sites qui abusent de nous sans nous le dire, c'est plus pernicieux : Amazon par exemple. Nos choix de livres sont automatiquement analysés puis resservis à d'autres consommateurs. Quand Amazon nous offre le port, c'est une façon de rémunérer notre travail, mais sans le dire. Encore une fois, c'est du donnant-donnant. Et nous avons encore le choix d'acheter nos livres dans une librairie. Non, nous ne sommes pas des esclaves.

La vraie question n'est pas la pertinence des sites collaboratifs mais plutôt la modalité du partage des revenus. Si le site gagne beaucoup plus que ses collaborateurs, il y a un problème évident. Là, on nous prend vraiment pour des philanthropes. Un site collaboratif coté en Bourse aura tendance à maximiser ses bénéfices. Pour cela, il réduira les revenus de ses

partenaires, c'est-à-dire nous. D'une certaine façon, c'est la logique capitaliste.

Mais cette logique va-t-elle perdurer? Si le site collaboratif veut attirer des investisseurs, s'il veut éviter de se faire avaler par un concurrent, il doit jouer le jeu capitaliste. En revanche, cette stratégie braquera les collaborateurs qui risquent de se détourner vers un concurrent moins gourmand et qui offre plus d'avantages. Logiquement, les sites les plus équitables devraient donc se développer au profit des plus gourmands, ce qui laisse présager l'apparition d'une nouvelle économie post-capitaliste.

Les sites collaboratifs préfigurent la société de demain. Une société qui parie sur le gagnant-gagnant et non sur le gagnant-perdant comme la société capitaliste.

PS1: La gratuité d'internet est une illusion. Maintenir internet en vie, ça coûte. Mais internet peut vivre sans que quelques uns se sucent sur le dos de tous les autres. C'est à nous de construire cet internet équitable.

PS2: Dans la vie, il y a des gens libres, d'autres pas. Sur internet, c'est pareil. Nous devons apprendre à être libre et surtout l'apprendre à nos enfants. La liberté se gagne, on ne nous la donne pas.

PS3: Pour me faire connaître, j'ai plusieurs possibilités. Rien ne m'oblige à publier sur Agoravox. Je pourrais me payer de la pub à la TV si j'en avais les moyens, je pourrais distribuer des tracs dans la rue, je pourrais brancher les gens en terrasse de café. Je peux aussi décider d'écrire dans mon coin et de ne rien donner à lire à personne: je le souvent. Quand je publie un texte, je me moque que Google en pique des bouts. Google m'aide en faisant ça. Pourquoi voulez-vous que je me plaigne? Google gagne plus que moi. Mais je trouve l'échange juste. Avec mon seul texte, Google ne gagne pas grand chose.

Un lecteur m'a envoyé par mail quelques questions au sujet du *peuple des connecteurs*. Je vous fais partager mes réponses.

Votre livre préfigure une nouvelle façon de voir le monde à travers l'auto-organisation qui serait le point médian entre l'ordre forcé et le chaos. Pour arriver à ce stade où les idées remontent de bas en haut, n'est-il pas nécessaire de donner une autre orientation à la structure hiérarchisée actuelle sans pour autant la démonter ?

Qui donnera la nouvelle orientation ? C'est la vraie question. Donner une nouvelle orientation est un problème hautement complexe. Cette nouvelle orientation ne peut venir du haut puisque je montre l'inefficacité de cette méthode pour régler les problèmes complexes. La nouvelle orientation doit donc être donnée par chacun d'entre nous, elle doit partir du bas. Il n'est nul besoin d'abattre le système hiérarchique actuel, il peut très bien se laisser remplacer progressivement (le remplacement brusque et violent étant aussi possible même si je ne le souhaite pas).

Selon vous, cette société bottum-up stimulerait la recherche d'idées et favoriserait les synergies afin d'aller vers une meilleure complexité. Dans cette perspective, le chef aurait un rôle de facilitateur. Il mettrait les individus en contact les uns les autres. Comment en arriver là sans l'abandonner complètement l'ancien système, car ce serait enlever des garde-fous qui donnent sa stabilité à la société ?

Les structures hiérarchisées sont efficaces pour régler des problèmes simples ou pour régler momentanément des problèmes complexes. René Berger insiste sur ce dernier point. Les USA ont réglé momentanément le problème complexe de la paix en

Irak en éliminant Saddam Hussein, puis la complexité a ressurgi.

Il ne faut donc pas se priver des hiérarchies mais les employer dans les cas où elles peuvent fonctionner. Nous vivons dans un monde hautement hiérarchisés et les dérapages sont très nombreux, à commencer par les dérapages écologiques. Les hiérarchies ne sont pas une garantie de stabilité, bien au contraire. Leur manque de souplesse et de réactivité ne convient notamment pas aux situations de crise. L'auto-organisation est le meilleur moyen d'empêcher les dérapages.

Le commun des hommes voit dans ce que vous proposez une utopie. Notre monde a besoin que les choses se passent en douceur pour pouvoir évoluer même si ce que vous proposez est de mettre parfois le monde devant le fait accompli.

L'auto-organisation n'est pas une utopie puisqu'elle est déjà largement à l'œuvre dans notre monde. Internet est auto-organisé, le trafic routier aussi, les villes aussi... Je propose juste de regarder ce fait en face, de capitaliser dessus, de ne pas se laisser obnubiler par les hiérarchies trop visibles dans nos sociétés. Oui, l'auto-organisation est un fait accompli. Et elle peut être plus visible.

D'autre part, l'évolution en douceur est une utopie. L'évolution biologique et sociale n'ont jamais été continues. Elles se jouent toujours par secousses. Nous n'en sommes plus à l'époque de Darwin : nous avons compris que les catastrophes jouaient un rôle central dans les processus évolutifs.

Les intégristes chrétiens cherchent d'ailleurs à s'accrocher au modèle darwinien initial : celui d'une évolution continue. Cela les aide à réfuter l'évolution. Pour eux, l'absence d'une continuité de fossiles démontre que l'évolution n'existe pas. Ils ont raison,

une évolution continue n'existe pas, une évolution discontinue oui.

Vous évoquez la possibilité de disposez de votre corps pour tester sur soi les produits de demain. Cette pratique est une certaine forme de dopage dont vous faites malheureusement l'apologie. Nous avons plutôt besoin de suivre un rythme naturel et certainement pas d'être bousculée par l'absorption de substances.

Comme je l'ai dit plus haut, le rythme naturel est celui des évènements violents. En disant que nous ne devons pas avoir peur de prendre des risques, je suis en fait presque trop naturaliste. L'histoire de la vie et celle des hommes n'a jamais été un long fleuve tranquille. Par ailleurs, nous sommes déjà entrés dans une civilisation du dopage généralisé (café, alcool, cannabis, tranquillisant, viagra...). Pourquoi le nier ? Je crois que nous devons regarder en face cette réalité, ça nous permettra de mieux la gérer.

Vous parlez aussi dans votre livre de l'immortalité. À mon sens, l'immortalité n'appartient pas aux hommes mais plutôt à Dieu. Désolé, si je vous réponds sur cette question de façon trop raccourcie. Notre monde a besoin que le spirituel ait sa place pour mieux contrer les dérives possibles de la science, sinon ce serait dangereux pour notre humanité. Aussi, je vous mets en garde par rapport à ces possibles dérives où l'homme tente de rivaliser avec Dieu.

Je ne cesse de montrer que nous développons en ce moment une spiritualité sans divinité. C'est ce que j'appelle la conscience du tout pour faire bref. Je vous invite à lire quelques uns de mes derniers posts : Cosmists vs Terrans et La singularité notamment.

Pour ma part, participer à l'aventure humaine donne beaucoup de sens à ma vie. J'ai envie que l'aventure de la conscience se poursuive. Prolonger la vie des consciences me paraît une bonne chose, ça

impliquera une plus grande conscience du tout, car une forme de vie plus pérenne que l'homme actuel devra nécessairement tenir compte des conséquences de ses actes.

Et puis, ne rien faire pour faire évoluer l'homme serait le mettre en danger. Une espèce qui n'évolue plus ne peut rester adaptée à un environnement qui lui évolue. Or, nous ne pouvons pas figer la biosphère dans son état actuel. Nous n'avons pas d'autre choix que de nous transformer.

PS: Je n'ai jamais lu Dee Hock. Mais si je comprends bien le vocable Chaordic (entre chaos et ordre) c'est de cela que je ne cesse de parler. Merci de la référence.

Dieu Dieu Dieu

mercredi 21

Pour les croyants, c'est merveilleux, Dieu fixe la direction, donne un sens à la vie. Mais que deviennent les athées dont je suis ? Comme je ne crois pas en Dieu, comme je n'entends pas son message, je n'aurais aucune possibilité de trouver un sens à ma vie.

Je ne peux pas être d'accord. Le sens de ma vie : c'est d'inventer Dieu, de participer à une conscience de plus en plus vaste. Ce Dieu là n'existe pas encore et ne peut donc pas m'aider. Si, un tout petit peu, car il commence à naître sous la forme de la conscience globale. Il nous dit en ce moment de faire attention à notre vieille planète. Un truc que l'autre Dieu a oublié de dire jusqu'ici.

Par ailleurs, Dieu, s'il existe, n'est pas un obstacle à la liberté. Pas plus, la liberté n'a besoin de Dieu pour exister. Comme j'ai essayé de le montrer dans *Le peuple des connecteurs*, la liberté peut très bien

émerger d'un monde matériel, à condition que ce monde ne soit pas totalement déterministe. John Horton Conway vient d'ailleurs de démontrer ce fait.

La conscience n'est pas l'apanage des hommes. Nous savons que les singes supérieurs (chimpanzés, gorilles...) ont une conscience d'eux-mêmes. La conscience est issue d'un monde déshumanisé puisqu'au début il n'y avait pas d'homme. Et si c'est Dieu qui nous envoie la conscience, elle est tout aussi déshumanisée d'ailleurs.

Je trouve que les croyants manquent souvent de générosité. Pourquoi d'autres formes de vie que la notre ne pourraient-elles pas devenir conscientes ? Pourquoi pas des machines ? En quoi ça vous gêne. Moi, je veux bien partager le miracle de la conscience. Je ne veux pas le garder pour moi en égoïste. La conscience devra-t-elle s'éteindre avec l'espèce humaine ? Non, encore une fois, je préfère qu'elle survive et empruntant d'autres supports, capables d'affronter le vide interstellaire ou un monde rongé par la radioactivité.

Ne croyez pas que les machines conscientes auront moins de soucis avec leur propre conscience que nous avec la notre. Elles n'auront pas d'autre choix que de devenir artiste pour essayer de supporter le mystère insondable que vous résolvez un peu vite en invoquant Dieu. C'est la conclusion de mon livre.

L'amour, la poésie, la passion... tout cela vient de la conscience. Ce n'est pas un truc humain. Les hommes ne font qu'en être dépositaires. Participer à l'histoire de ce truc suffit à donner du sens à ma vie. Je n'ai vraiment pas besoin de Dieu. On peut vivre sans Dieu.

À force de lire les discussions à droite et à gauche sur le Net, je me demande si notre génération au sens large pourrait se réunir autour d'une idée. Je sais bien qu'aucune idée ne peut faire l'unanimité mais existe-t-il aujourd'hui une idée assez vaste pour laquelle se battre vaut la peine ?

Pour ma part, j'ai la conscience d'appartenir à un tout, généralement appelé biosphère. C'est une idée centrale dans ma vie. Je crois que nous sommes nombreux à la partager. Cette conscience a de nombreuses implications.

Nous sommes écologistes

Une fois conscient de la biosphère, nous avons envie de la maintenir en bonne santé. Ça ne veut pas dire bloquer l'évolution, ce qui est impossible, mais éviter de la faire dérailler dans une voie sans-issue.

Nous sommes responsables

La biosphère forme un réseau d'interactions qui lie toutes les choses et tous les êtres vivants. Aucun ne peut s'en abstraire. Dès que nous agissons, nous modifions notre environnement. Bien sûr, ça ne nous interdit pas d'agir mais nous agissons en toute conscience. Nous ne pouvons plus rejeter les fautes sur les autres, même si nous sommes incapables de prévoir les conséquences de nos actes.

Nous sommes partisans du principe de précaution

Ça ne veut pas dire que nous sommes contre le progrès technologique au contraire. Simplement, nous pensons qu'avant de déployer des solutions globales, il faut en tester de nombreuses localement. Les solutions doivent être comparées puis sélectionnées. De nouvelles variations de solutions doivent sans cesse être testées. Il n'y a pas de solution universelle, c'est-à-dire miracle, pour quoi que ce soit.

Une grande erreur serait d'interdire les expériences au nom d'un principe de précaution trop dur.

Nous sommes des habitants du monde

Comme tout est lié, réduire une politique à un pays n'a aucun sens. Toute politique doit devenir extérieure. Nous sommes les citoyens de la biosphère. Ensemble nous réglerons les grands problèmes. Nous n'aimons pas les frontières et les postes de douane.

Nous nous méfions de vues à court-terme

Régler momentanément un problème est souvent possible mais les conséquences pour l'avenir sont imprévisibles. L'administration Bush a réglé le problème Saddam Hussein sans régler le problème de la paix en Irak. Toute politique doit s'inscrire dans le temps long et non dans celui bref des échéances électorales. Le principe de précaution et la méthode de l'essai et de l'erreur qu'il implique demande du temps, un temps long qui vient balancer le temps court de l'évolution technologique.

Nous nous méfions des vérités éternelles

La biosphère évolue, rien ne perdure inchangé, pas même l'espèce humaine. La démocratie représentative n'est pas le meilleur système politique, le capitalisme n'est pas le meilleurs système économique. Ils sont des solutions à une situation particulière. Quand la situation change, nous devons imaginer autre chose. Nos adversaires sont ceux qui refusent le changement et ceux qui croient que nous ne pouvons pas changer.

Nous sommes contre la surspécialisation

Les gens ont tendance à s'enfermer dans leur petit domaine de compétence, refusant d'admettre qu'il est lié aux autres. Ce phénomène est particulièrement visible dans le monde universitaire. Il faut au contraire tendre vers le généralisme, accepter l'inter-

action, la favoriser. C'est la meilleure façon de participer à la biosphère et à la noosphère.

Nous vivons dans un monde irréversible

Ce qui a été fait ne peut être défait. Chaque chose qui arrive influence trop de choses qui existent pour pouvoir être annulée. Nous devons être humbles.

Retour à la ville

lundi 26

Quitter les villes, revenir à une vie pastorale, serait le meilleur moyen de régler une grande partie des problèmes environnementaux. Faux. Individuellement, que nous vivions à la campagne ou en ville, nous polluons autant. C'est notre mode de vie qui est source de pollution, non l'endroit où nous vivons. Pour polluer moins, nous devons changer de mode de vie, non pas nécessairement déménager. Nous avons même intérêt à vivre en ville : la ville permet des économies d'échelle !

[Au cours du xx^e siècle,] les architectes ont construit les villes autour des voitures plutôt que des gens, écrit Fred Pearce dans NewScientist.

Le mode de vie banlieusard qui en a découlé est un désastre écologique. En voulant concilier campagne et ville, il impose des temps de transport de plus en plus longs, donc multiplie les pollutions.

Mais les gens ne fuient pas les centres ville que pour avoir leur bout de jardin, ils fuient aussi pour trouver des loyers moins chers. Il faut donc régler la crise du logement dans les villes. Solution : construire plus dense pour éviter que la surface des villes ne grandissent dangereusement. Pour réduire

les transports, il faut rapprocher les gens les uns des autres et les rapprocher de leur lieu de travail. Il faut resserrer le tissu urbain plutôt que le relâcher comme c'est le cas aujourd'hui.

Qui a donc envie de vivre dans une ville super dense ? Personne ? Pas si sûr. Il faut imaginer de nouvelles villes, des écopolis avec jardins suspendus, cascades, éoliennes, panneaux solaires, transports silencieux, immeuble qui laisse passer l'air entre leurs étages pour se ventiler automatiquement... structures lumineuses qui ménagent de vastes espaces de verdure où chacun peut s'isoler tout en étant à proximité des autres. Il faut réintroduire la nature dans la ville, récupérer la place gagnée sur le réseau routier. Est-ce une utopie ? Non la Chine construit une telle ville, Dongtan, dans la banlieue de Shanghai sur l'île de Chongming.

Une écopolis peut-elle être planifiée ? Peut-elle être construite d'après un plan ? Sans doute pas. Les structures complexes, depuis internet jusqu'aux villes, ont tendance à bourgeonner d'elles-mêmes. Fred Pearce note d'ailleurs que les villes les plus écologiques sont aujourd'hui les bidonvilles. C'est un paradoxe. Les bidonvilles sont souvent d'une insalubrité épouvantable et néanmoins leur empreinte écologique est plus faible que celle de n'importe quelle autre ville à densité équivalente. Il ne s'agit pas alors de nous dire que nous allons vivre dans les bidonvilles mais de s'inspirer de leur mode de construction, quasi organique.

Des millions de gens s'y auto-organisent en créant spontanément un tissu urbain resserré qui se parcourt à pied ou à vélo. Les habitations, qui utilisent abondamment les matériaux recyclés, ne sont pas très élevées, donc naturellement ventilées. Elles sont reliées par d'étroites ruelles comme dans les villes du moyen-âge. Certes, leur hygiène est, elle aussi,

moyenâgeuse, mais on peut imaginer que si les habitants des bidonvilles étaient plus riches, ils construiraient sans doute des villes idéales, en tout cas très agréables à vivre.

Moralité : c'est en faisant confiance à l'ingéniosité individuelle que nous trouverons la solution aux problèmes complexes de l'urbanisation.

PS1 : C'est sûr que les habitants des bidonvilles ne souhaitent qu'une chose c'est en partir. L'intéressant, c'est de voir que le mode de construction sauvage conduit à des structures urbaines dont on pourrait s'inspirer pour tous. L'empreinte des bidonvilles est aussi plus faible à cause de la structure du bidonville.

PS2 : L'empreinte écologique des bidonvilles est faible en partie parce que les constructions ne sont pas élevées. Un immeuble élevé est une sorte de four, il surchauffe l'atmosphère autour de lui, ce n'est pas a priori une bonne idée, où alors il faut vraiment penser des immeubles auto-climatisés, ce qui pose un autre problème : la lumière naturelle a du mal à arriver jusqu'au sol dans les zones avec de grands immeubles !

PS3 : On peut vivre loin des grandes villes, mais il faut savoir qu'on n'est pas écolo pour autant. Avec bientôt 7 milliards d'humains, nous ne pourrons pas tous vivre à la campagne. Ça serait une catastrophe. Voilà ce que m'a fait comprendre Fred Pearce.

PS4 : Je n'ai pas dit que je voulais loger dans une ville hyperdense, je n'ai pas dit que ce serait le paradis. Je crois juste que l'humanité n'aura sans doute pas beaucoup d'autres choix. Il n'y aura pas de la place à la campagne pour tout le monde. Donc il faut trouver un moyen de construire des villes moins polluantes et vivantes.

PS5 : Je ne suis pas urbaniste. Je considère même que nous pouvons nous passer d'eux, c'est ce que je trouve intéressant dans l'histoire des bidonvilles. Ils

démontrent notre capacité à nous auto-organiser. Depuis que j'ai écrit le *Le peuple des connecteurs*, je recherche des exemples d'auto-organisation. Celui-ci me paraît intéressant. Il montre qu'en l'absence de planification, d'urbanisme en l'occurrence, des structures écologiquement efficaces peuvent apparaître. Je n'ai jamais dit que les bidonvilles étaient des merveilles. Nous pouvons juste apprendre pas mal de choses en les étudiant.

Gouvernance forte

mercredi 28

Sur les forums, sur Agoravox notamment, je vois des gens évoquer la nécessité d'une gouvernance forte. J'ai envie de leur demander s'ils souhaitent avoir un policier chez eux ? C'est ça ? Voulez-vous qu'on vous impose des règles de vie strictes ? C'est ça ? J'ai l'impression désagréable que ceux qui exigent une gouvernance forte ne la souhaitent pas pour eux mais seulement pour une sous-espèce à laquelle ils n'appartiennent pas.

J'ai écrit *Le peuple des connecteurs* pour montrer qu'une gouvernance forte n'avait aucun moyen de gérer une société complexe. Et notre société est complexe, de plus en plus complexe. Malheureusement, mes arguments, et ceux des spécialistes de la complexité, ne dépassent pas le cadre du monde scientifique. Les autoritaristes sont légions, ils se préparent à voter pour Le Pen et même pour Sarkozy ou Ségolène. Ils souhaitent une société simplifiée à l'extrême par la force. Ils oublient qu'ils devront vivre dans cette société à laquelle ils aspirent pour les autres.

C'est d'ailleurs un défaut de pensée propre à tous les politiciens. Ils parlent des citoyens comme si eux-

mêmes étaient des extra-terrestres. Ils disent qu'il faut faire une chose et ils ne le font pas eux-même. Le simple exemple des limitations de vitesse qu'ils ne respectent pas suffit à démontrer leur hypocrisie.

La gouvernance forte ne ramènera pas la sécurité. Elle n'évitera pas les catastrophes écologiques. Elle ne redonnera pas l'envie et l'espoir aux hommes. La gouvernance forte ne convient que pour résoudre des problèmes simples. Mais ces problèmes n'existent qu'à l'échelle locale, pas à celle d'un pays. C'est pour cette raison que nous devons être libres. La liberté signifie que chacun de nous a le pouvoir d'exercer une gouvernance forte sur sa propre vie, à l'échelle locale, là où les problèmes sont encore gérables.

Toute dérive autoritariste préfigure des catastrophes : économiques, sociales, écologiques... L'autorité ne résoudra pas ces problèmes complexes qui exigent des solutions bottom-up. Le monde est complexe, nous ne pouvons pas le gérer simplement. Je regrette de vous le dire messieurs les politiciens démagogues. Dans une société à gouvernance forte, nous ne sommes jamais libres. Si nous ne sommes pas libres, le bottom-up ne fonctionne pas. Nous courrons alors le risque d'une surchauffe dangereuse.

Saupoudrage politique

jeudi 29

Quand je regarde les programmes politiques des uns et des autres, je constate l'absence de pensée directrice. Chacun y va de ses mesures chocs sans rechercher la moindre cohérence. Le marketing est devenu le principal moteur des programmes. Les partis ont divisé l'électorat en multiples cibles et

adaptent leurs promesses pour chacune de ces cibles.

Cette technique conduit à un émiettement des programmes: ils prennent d'ailleurs souvent la forme d'une liste de mesures où tout et n'importe quoi se côtoie. La cohérence logique de l'ensemble n'a plus aucune importance. Les politiciens se moquent des contradictions. Ça me choque.

Certes, je suis heureux de vivre une époque qui n'est pas dominée les idéologies. Nous avons beaucoup de liberté de penser. Mais pensons-nous vraiment? J'ai l'impression que les politiciens ont oublié de faire marcher leur cerveau. Adeptes du patchwork marketing, ils s'égaillent dans toutes les directions. Ils mettent au même niveau des problèmes qui n'ont pas la même importance, pas la même gravité.

Cette approche, appelée *allover* en peinture, devraient pourtant me séduire. Dans *Le peuple des connecteurs*, j'ai fait l'éloge de l'échantillonnage. Par exemple, pour un artiste, c'est montrer plusieurs images d'un même objet et laisser le spectateur les assembler mentalement pour se créer sa vision unique. Je devrais donc être comblé par les programmes de tous les partis. Mais non, chez eux, la multiplication des angles de vue vise avant tout la séduction. Je suis incapable de réassembler le puzzle à ma sauce.

Au contraire, devant une œuvre comme celle de Boltanski, toutes les images se mettent à danser et forment un tout cohérent. L'artiste de génie ne choisit pas ses images au hasard. Il place côte-à-côte celles qui ensemble dépasseront leur singularité. Les programmes politiques que je découvre sont incapables de cette transcendance, ils ne dépassent pas leurs parties. Ils manquent de colonne vertébrale. À leur lecture, je ne suis pas emporté vers un avenir meilleur.

J'arrive à un paradoxe. D'un côté, je prône le *bottom-up*, les constructions qui partent de la base et

qui prospèrent en s'auto-organisant. De l'autre, je reproche à certaines de ces structures, les programmes politiques en l'occurrence, de manquer d'unité, unité qu'on retrouve habituellement dans les œuvres d'un seul homme. Suis-je moi-même incohérent ?

Je ne crois pas. Le bottom-up et l'auto-organisation ne sont fécondes que si elles s'appuient sur un jeu de règles. Ces règles doivent être en nombre réduit mais elles doivent exister, sinon il ne se passe rien. Un jeu de règles peut être considéré comme un système de pensée minimaliste, une sorte de prisme, une façon de voir le monde qu'on tentera de pousser le plus loin possible.

Pour un mathématicien, cela revient à poser un postulat et à essayer d'en tirer toutes les conséquences. Que le raisonnement, que la progression vers le résultat s'effectue par une succession d'accidents et de crises ne pose aucun problème. Ce qui compte c'est l'impulsion initiale, c'est la direction qu'on s'est donnée. Rien n'empêche d'en changer en cours de route, de revoir les règles, mais il faut qu'elles soutiennent tout ce qui arrive.

Je me rends compte que j'ai beaucoup de mal à me positionner. Je veux me tenir au point de transition de face entre l'ordre et le désordre. C'est un point minuscule où il est difficile de se maintenir. Du côté de l'ordre, il y a les idéologies. Du côté du désordre, le melting-pot trop chaotique*. Je veux essayer de joindre le meilleur de ces deux mondes, un peu comme Proust dans *La recherche du temps perdu*.

Si je crois qu'il ne faut pas systématiser, je crois en revanche qu'il ne faut pas avoir peur de jouer quelque temps avec un système et de voir jusqu'où il nous mène. Cet exercice me paraît intéressant. J'ai commencé à le faire avec ma déclaration d'interdépendance, je vais continuer en écrivant mon prochain livre : *Politique 2.0*.

*Le melting-pot, assimilé pour moi au désordre, est abondamment employé par les adeptes d'une gouvernance forte. Cela démontre une totale contradiction entre le fond du discours et sa forme. Nos politiques sont schizophrènes.

juillet

Cerveaux humains disponibles

lundi 3

Suite à mon article *Esclavage 2.0* aussi publié sur [Agoravox](#), je suis tombé sur un article de *Wired* intitulé [The Rise of Crowdsourcing](#), article résumé en français sur [Internet Actu](#).

Le crowdsourcing, c'est l'utilisation de la puissance productive des internautes. Dans *Wired*, [Jeff Howe](#) écrit :

Comme le projet [SETI](#) exploite la puissance de calcul inemployée de millions d'ordinateurs, les réseaux de travail distribués exploitent au travers d'internet la puissance de calcul inemployée de millions de cerveaux humains.

Cette déclaration m'a fait penser à celle de Patrick Le Lay, PDG de TF1 :

À la base, le métier de TF1, c'est d'aider Coca-Cola, par exemple, à vendre son produit. Or, pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont vocation de le rendre disponible. C'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du cerveau humain disponible.

D'un côté, TF1 veut rendre les cerveaux disponibles pour leur vendre les salades des annonceurs ; de l'autre, les sites collaboratifs utilisent cette disponibilité pour créer quelque chose de neuf. Nous nous retrouvons face à deux mondes antagonistes : celui du consommateur passif face à celui de l'internaute actif. En politique, ça se traduit par un autre antagonisme : la démocratie représentative face à la démocratie participative.

Le crowdsourcing fonctionne déjà très bien. Il est à l'origine du web, de l'open source, de Wikipedia, d'Agoravox... Les sites commerciaux l'exploitent plus ou moins abondamment, de façon plus ou moins transparente.

Deviendra-t-il la norme, tout comme démocratie participative ? À force de participer sur le web, les gens finiront bien par se demander pourquoi on les empêche de participer à la vie politique.

Beaucoup de gens ne sont évidemment pas d'accord avec cette idée. Parmi eux, les privilégiés qui ont déjà le droit de participer : les experts notamment.

Exemple, développé dans *Wired* d'ailleurs : un photographe professionnel se plaint que ses clients préfèrent de plus en plus des photos d'amateur distribuées quasi gratuitement sur les sites collaboratif comme iStockPhoto. Quel est le problème ? Les

clients sont-ils stupides ? Non. Pourquoi payeraient-ils cher ce qui est disponible pour presque rien ? Et puis qui a décidé que le professionnel était meilleur qu'un amateur ? N'est-ce pas les clients ? S'ils se détournent du professionnel, c'est qu'il n'est plus à la hauteur, en tout cas par rapport l'attente des clients.

La question est alors de savoir comment les amateurs survivent ? Imaginons qu'un photographe amateur soit un peintre en bâtiment. Que se passera-t-il quand des peintres amateurs casseront les prix des travaux de peinture ? Toute l'économie ne s'écroulera-t-elle pas comme un jeu de dominos ? Je ne le crois pas. Nous sommes presque tous des peintres amateurs et il y a toujours des peintres professionnels.

Le problème des photographes professionnels est celui de l'offre et de la demande. Les photos de qualité étaient rares et chères, et, en plus, elles étaient difficiles à trouver. Aujourd'hui, faire des photos est plus facile que jamais et, en plus, il est facile de les diffuser, donc de les soumettre à la critique. Du coup, le marché de la photographie s'ouvre peu à peu. Il ne se partage plus entre une poignée de photographes professionnels qui gagnent beaucoup d'argent mais entre des millions d'amateurs qui gagnent peu d'argent. Au final, le monde de la photo est devenu plus démocratique.

Une nouvelle question surgit toutefois : la somme d'argent dépensée par les clients est-elle restée la même ? Comme je n'ai aucun chiffre, je ne peux que faire des conjectures. Le chiffre d'affaires des banques d'images a peut-être baissé mais celui des banques collaboratives s'est accru : +14 % par mois pour iStockPhoto. Si chacun des clients dépensent moins, il y a en revanche de plus en plus de clients, à commencer par les sites web qui ne peuvent pas toujours s'appuyer sur des images libres de droit.

Nous assistons simplement à une redistribution des cartes. Est-ce dramatique? Pour les photographes professionnels oui, sans doute, mais pas pour les photographes amateurs qui estiment que leur photos ont un intérêt.

Cette histoire, qui aurait pu être illustrée par d'autres exemples, montre que les experts sont une espèce en voie d'extinction. En tout cas les experts arrogants. Nous allons tous nous retrouver en situation de plus grande compétition. Aucun titre, aucun privilège, ne nous confèrera une autorité indéfectible. La révolution française n'a été qu'une étape dans vers la fin des privilèges. Le web fait un pas plus loin.

Je ne dis pas qu'il supprimera tous les privilèges. Il en crée même d'autres. Mais je crois qu'il diminuera leur nombre et nous conduira vers une société plus juste, ce qui ne veut pas dire idéale.

PS: Internet est une démocratie participative. Les décisions se prennent au niveau local entre quelques individus, puis elles remontent quand d'autres individus les adoptent. C'est cela que j'appelle la démocratie participative, ce n'est pas un système où tout le monde donne son avis en même temps.

Interdépendance ou État

mardi 4

Dans ses *Carnets de nuit*, José a parlé de l'Interdependence day du 1er juillet. Une conversation animée a suivi où s'opposent le modèle centralisateur et libéral, pour résumer.

Je crois qu'on peut sortir de ce clivage. Il faut tout d'abord accepter une chose : libéral ne veut pas dire ennemi du social. C'est le libéralisme économique qui peut l'être mais pas le libéralisme qui pense que

toutes les initiatives doivent partir des citoyens. Je me sens libéral à ce dernier titre.

Dans ma déclaration d'interdépendance, j'ai essayé rapidement de montrer que les problèmes complexes ne peuvent être réglés que par une approche bottom-up, donc en s'appuyant sur les initiatives locales. Il n'y a pas de choix.

Les gouvernements, mondiaux par nécessité, doivent totalement changer de nature. Ils ne doivent plus nous dire ce que nous devons faire mais donner des directions. Ils doivent nous motiver, nous inspirer, c'est à nous de trouver des solutions.

J'imagine un gouvernement planétaire qui ressemblerait aux W3C. Une sorte de cénacle de sages, pas nécessairement élu, pas nécessairement renouvelé tous les cinq ans, mais plus durable, plus visionnaire. Rien n'empêcherait la coexistence de plusieurs gouvernements de ce type.

J'ai un jour parlé du système éducatif finlandais. Il nous montre comment l'État en se désengageant facilite les choses. L'éducation est un problème complexe qui ne se règlera pas avec des mesures suivies bêtement par les profs et les élèves. Il faut introduire de la souplesse organique.

Pour résumer : on ne peut pas accepter l'idée d'interdépendance et, en même temps, souhaiter un État fort. C'est contradictoire. Il faut lever cette contradiction. Un état fort décide, il agit globalement. Mais l'action globale s'avère presque toujours désastreuse dans un monde dominé par l'interdépendance. Et il n'y a aucun moyen de savoir si on ne provoquera pas des désastres globaux. La sagesse est donc d'agir localement, de laisser les initiatives se renforcer. L'État doit nous pousser dans ce sens, c'est le dernier rôle qui lui reste, il est fondamental.

En 1835, dans *De la démocratie en Amérique*, Tocqueville écrit :

Chez la plupart des nations européennes, l'existence politique a commencé dans les régions supérieures de la société et s'est communiquée peu à peu, et toujours d'une manière incomplète, aux diverses parties du corps social. En Amérique, au contraire, on peut dire que la commune a été organisée avant le comté, le comté avant l'État, l'État avant l'Union.

En langage moderne, Tocqueville compare les approches *top-down* et *bottom-up*. Le *bottom-up* domine la vie politique lorsque les nations naissent. Puis, peu à peu, les classes dirigeantes apparaissent et elles dictent leur volonté à partir du sommet de la pyramide sociale.

La domination par le haut est rarement au début d'une aventure sociale. Si Tocqueville croit que la politique a commencé par le haut en Europe, c'est parce qu'il n'a pas vu naître les nations européennes. Lorsqu'il écrit, elles ont depuis longtemps oublié leurs origines non pyramidale.

Comme le montre Peter Turchin dans *War And Peace And War*, les nations européennes se sont construites sur les marges de l'empire romain grâce à des aventuriers qui, eux aussi, privilégiaient le *bottom-up*. Il leur conférait plus de souplesse que le *top-down* sclérosé appliqués par les fonctionnaires romains.

Alors qu'au XIX^e siècle, pour Tocqueville, le *bottom-up* est encore manifeste en Amérique, il est à nos yeux déjà moins évident, surtout lorsque nous

observons les dérives impérialistes d'un Bush. Nous sentons toutefois que les initiatives individuelles sont encore favorisées en Amérique mais la différence avec l'Europe s'atténue. L'Amérique adopte aujourd'hui de plus en plus des politiques top-down même si la liberté d'entreprendre est encore mise en avant.

Quelques lignes plus loin, Tocqueville discute de la commune de Nouvelle-Angleterre en 1650. Il dit :

[...] la loi de la représentation n'est point admise. C'est sur la place publique et dans le sein de l'assemblée générale des citoyens que se traitent, comme à Athènes, les affaires qui touchent à l'intérêt de tous.

La jeune nation américaine a commencé son histoire par une démocratie participative. La représentation n'est survenue que plus tard, lorsque des politiciens professionnels sont apparus, aussi lorsque la population a grandi, compliquant la participation directe.

J'aime considérer internet comme une jeune nation où domine le bottom-up et la participation. Grâce à la technologie, nous pouvons étendre cette participation à tous, sans limite quantitative. Ainsi les initiatives individuelles resteront peut-être le moteur de la société. Espérons assez longtemps pour qu'une nouvelle époque de l'humanité commence.

Qu'est-ce que l'interdépendance

mercredi 5

Je parle de plus en plus osuvent d'interdépendance mais je n'ai pas défini l'interdépendance. Je ne l'ai pas fait parce que je crois qu'il

est impossible de définir avec précision ce dont on parle.

Comme l'a montré Wittgenstein, toute définition se dissout sur ses frontières. Il suffit pour se comprendre d'avoir une idée du cœur de la chose. Ainsi nous nous comprenons lorsque nous parlons de la conscience alors que personne n'a jamais réussi à définir la conscience. Même la vie n'a jamais été définie de façon satisfaisante. On peut toutefois essayer de donner des exemples pour préciser l'image de la chose dont on parle. Alors c'est quoi l'interdépendance ?

Les cyanobactéries qui libérèrent l'oxygène dans l'atmosphère exterminèrent la quasi-totalité des autres organismes qui existaient avant elles. Depuis l'origine de la vie sur Terre, tous les organismes sont interdépendants. La vie des uns influence la vie des autres. Personne ne peut vivre en vase clos. Nous appartenons tous à un réseau hypercomplexe du type de celui de la chaîne alimentaire dans l'Atlantique nord. Il suffit de regarder ce réseau pour comprendre la notion d'interdépendance. Dès que nous respirons, dès que nous mangeons, nous prenons part à ce réseau.

Mais pourquoi l'interdépendance deviendrait-elle déterminante aujourd'hui ? Elle a toujours existé, c'est vrai. Elle a simplement franchi un nouveau seuil de complexité. Une maladie apparue en Chine peut dorénavant se propager à la planète en quelques jours. Par le passé, il fallait des années. Certains continents n'étaient même jamais touchés. Cette époque d'isolement n'existe plus. Les frontières sont perméables aux influences.

Durant la révolution industrielle, les pollutions restaient locales. Aujourd'hui, elles sont globales. C'est une nouvelle cause d'interdépendance. Lorsque nous travaillons, lorsque nous consommons, il est

impossible de le faire uniquement en local. Nous utilisons des outils fabriqués en Chine, nous regardons des films tournés en Amérique, nous partons en voyage en Afrique. Il est impossible de s'opposer à cet état de fait. Même si quelqu'un veut s'isoler, il ne le peut pas car il vit à proximité de gens qui eux ne sont pas isolés. Même un ermite subit les pollutions générées à l'autre bout du monde.

Nos santés sont interdépendantes, nos sources d'approvisionnements, nos loisirs... L'interdépendance n'est pas une croyance mais un fait observable. Les politiques doivent tenir compte de cette contrainte. En ne le faisant pas, ils nous mettent en danger.

L'interdépendance implique que tous les problèmes sont liés, qu'il faut les aborder tous en même temps. Ça paraît fou et pourtant il y a une solution : nous devons nous adapter à l'augmentation de l'interdépendance. C'est ce qu'ont toujours fait les organismes vivants. Et nous adapter vite. Cela signifie changer nos habitudes, essayer de penser différemment. Nous détenons tous une part de la solution.

La biosphère fait face aujourd'hui à une série de problèmes globaux : réchauffement climatique, risque de surpopulation, pollution, pauvreté... (la biosphère a toujours des problèmes à résoudre). En s'appuyant sur leur bon sens, les politiques préconisent presque systématiquement des solutions globales à ces problèmes globaux. Mais le bon sens est parfois trompeur. Si on ne l'avait pas remis en cause, la Terre serait pour nous encore plate.

Force est de constater que les approches globales n'apportent pas vraiment de solution. Le réchauffement climatique se poursuit malgré Kyoto, les hommes continuent de s'entretuer malgré l'ONU, le FMI n'empêche pas les crises économiques... Ces solu-

tions globales particulières ne sont pas mauvaises en elles-mêmes.

Le problème n'est pas là : toute solution globale est mauvaise dans un monde interdépendant. Il faut abandonner l'approche globale au profit de l'approche locale. Les problèmes globaux seront résolus par des millions de solutions locales.

Pour éviter le réchauffement climatique, certains disent qu'il faut construire des écocités partout dans les campagnes. C'est l'exemple type d'une solution particulière qui devrait être appliquée globalement sans que nous ayons la moindre preuve de son efficacité. Il faut faire le contraire. Essayer diverses solutions localement, les comparer, les mettre à l'épreuve. Tout cela peut paraître abstrait mais c'est en fait concret.

Je vais installer chez moi une chaudière solaire et des panneaux photovoltaïques. C'est une action locale. Chaque fois que des gens viendront chez moi, je leur montrerai mon installation. Ils auront peut-être envie de m'imiter. Nous n'avons pas besoin d'attendre que l'État nous ordonne de passer au solaire globalement, nous pouvons le faire maintenant. Peu importe, si ça nous coûte. Agir, ça coûte toujours.

Si vous croyez que les villes écologiques sont une bonne chose, commencez par construire une maison bio. La ville bio viendra après si votre initiative porte ses fruits. Nous nous devons d'agir ici et maintenant, d'essayer, de voir ce qui marche, de le dire quand ça marche. Il faut être pragmatique.

La plupart des gens que je rencontre reconnaissent notre interdépendance mais peu ont envie d'assumer la responsabilité qui en découle. C'est un peu comme avec la liberté : se dire libre, c'est s'affirmer responsable. Cette analogie entre interdépendance et liberté n'est pas fortuite. Les deux notions sont intimement liées. L'interdépendance engendre des

problèmes qui ne seront solutionnés que par des hommes libres car seuls des hommes libres auront le courage de chercher des solutions à des millions de problèmes locaux pour, *in fine*, régler les problèmes globaux. Nous devons agir immédiatement, chacun de notre côté, pas seul, mais avec l'aide des gens qui nous entourent, avec l'aide des gens avec lesquels nous sommes connectés.

La situation est grave, nous n'avons pas le temps d'attendre que l'État providence se réveille. Nous devons investir dans l'avenir chacun avec nos moyens. Si l'espèce humaine perturbe la biosphère, c'est avant tout parce que chacun de nous est un pollueur. Nous sommes responsables.

L'État est irresponsable car il ne veut pas s'appuyer sur notre responsabilité. Il veut nous en déposséder en proposant une poignée de solutions particulières, pour ne pas dire partisans, à des problèmes globaux. Nous ne devons pas l'imiter. L'État doit changer de rôle.

La constitution d'Étienne Chouard *vendredi 7*

Si le référendum européen s'est joué sur internet, c'est en partie grâce à Étienne Chouard. Aujourd'hui, il poursuit son combat. Son slogan :

*Ce n'est pas aux hommes au pouvoir d'écrire
les règles du pouvoir.*

Je ne peux qu'applaudir. Quand le pouvoir définit les règles du pouvoir, il n'y a plus de place pour le dialogue politique. Cet article fait suite aux commentaires postés par Étienne et d'autres lecteurs suite à mon article De la démocratie Internet.

Sur son forum, sur un mode collaboratif, Étienne cherche à écrire une nouvelle constitution, une constitution qui viendrait des citoyens et qui limiterait le pouvoir des élus. Son initiative doit être encouragée.

1/ Elle démontre que d'autres constitutions sont possibles et, surtout, que la notre est temporaire, approximative, imparfaite. Ce travail critique est indispensable. Il ne faut pas avoir peur de le faire en partant sur des bases neuves. Le replâtrage constitutionnel n'a que trop duré.

2/ En essayant d'écrire une nouvelle constitution, Étienne et ses collaborateurs découvriront de nouvelles idées constitutionnelles. C'est en écrivant qu'on devient écrivain. À un moment donné, il faut cesser de critiquer et construire. C'est ce que fait Étienne.

3/ Certains commentateurs disent que le travail d'Étienne est trop technique. Ce n'est pas parce qu'on n'est pas un professionnel qu'on n'est pas compétent. J'ai écrit un article à ce sujet en évoquant le crowdsourcing.

4/ Faire écrire une constitution par les citoyens qui en éprouvent le désir participe d'une pratique bottom-up. C'est le mode d'action le mieux adapté pour résoudre un problème complexe. Bien sûr, au final, la constitution résultant de ce travail s'imposera à tous par le haut de l'État. Elle nous ramènera au mode top-down.

5/ Étienne met en évidence les limites de la démocratie représentative, notamment la tendance des élus à verrouiller leur position. Si nous restons dans un mode représentatif, ce que je ne crois pas nécessaire, nous devons séparer le pouvoir exécutif, détenus par les élus, du pouvoir constituant, qui doit être détenu par les électeurs. Aujourd'hui, ces deux pouvoirs appartiennent aux élus. Ils définissent eux-

mêmes la démocratie qu'ils dirigent. Ce n'est ça la démocratie.

6/ On oppose à Étienne que sa constitution bottom-up ne sera pas l'œuvre de tout les citoyens, donc qu'elle ne sera pas représentative. Le problème n'est pas là. Cette constitution doit être démocratique au sens où tous les gens qui le souhaitent, même les élus, peuvent y participer. La porte doit rester ouverte. La franchir ne nécessite aucune caution sinon de s'intéresser au sujet et d'avoir l'envie d'y consacrer son temps. Nous ne devons pas être hypocrite et croire qu'un tel travail constitutionnel peut être l'œuvre de dilettantes. Celui qui veut jouer au foot, même en amateur, doit un peu s'entraîner.

7/ D'après certains, Étienne n'aurait aucun pouvoir, donc aucune chance de changer les choses. Au contraire, il a un pouvoir immense. Nous avons un pouvoir immense. Sur le web, sur Agoravox notamment, passent beaucoup d'influenceurs, beaucoup de gens qui propagent les idées. Nous vivons à l'époque du buzz marketing. TF1 n'est plus tout puissant. Les politiques sont en train de le comprendre voilà pourquoi ils se démènent sur le web. Nous sommes à l'époque du bottom-up. Le buzz est un amplificateur du bottom-up.

Le projet d'Étienne va dans le bon sens, il démontre à lui seul que la démocratie participative est déjà à l'œuvre. Il y a juste une chose à ne pas oublier. Une fois la constitution écrite sur un mode bottom-up elle s'imposera top-down. Mais elle doit maintenir en vie le bottom-up qui lui a donné naissance. La nouvelle constitution doit être dynamique, en perpétuelle évolution. Elle sera par nature écrite pour être réécrite.

Suite à mon article sur la constitution d'Étienne Chouard, les commentateurs m'ont traité de gauchiste. Ça m'arrive même si le plus souvent on me traite d'ultralibéral.

Cette accusation amuse d'ailleurs mon ami Francesco Casabaldi, lui-même souvent considéré comme un alter-ultra à tendance zapatiste. Et pourtant on est d'accord presque sur tout. Je suis sûr qu'il en va de même avec Étienne. Nos divergences sont si minimes qu'elles sont anecdotiques. Alors ? Suis-je versatile ? Suis-je mal dégrossi ? Où est-ce que mes critiques ne me comprennent pas ? Sans doute un peu des deux, je vais donc essayer de m'expliquer.

Durant les années 1950, lorsque Nathalie Sarraute, Claude Simon, Alain Robbe-Grillet... publient leurs premiers romans, la critiques hurle qu'il ne s'agit pas de romans, que ce n'est même pas de la littérature. En 1961, Alain Robbe-Grillet dans *Pour un nouveau roman* explique sa méthode. Il dit que les critiques sont incapables de juger une chose nouvelle car ils ne disposent pas encore de l'outil critique pour l'évaluer. Ils cherchent à la comparer à ce qu'ils connaissent, à la juger comme ils jugent le reste. C'est pour cette raison que la plupart des critiques passent à côté des révolutions esthétiques.

J'ai souvent l'impression d'être à la place des nouveaux romanciers des années 1950. On me classe tantôt à droite, tantôt à gauche parce qu'on cherche à me lire suivant un prisme de lecture qui ne vaut que pour les choses anciennes. Je ne crois pas être versatile, j'ai une ligne de conduite, une façon de voir que j'ai théorisée dans *Le peuple des connecteurs* et dont je parle souvent ici. Cette façon de voir force à se libérer du clivage droite-gauche. La droite et la gauche, ça n'a plus aucun sens.

Quand Étienne dit « Ce n'est pas aux hommes au pouvoir d'écrire les règles du pouvoir. », je ne vois pas en quoi cette position est de gauche ou de droite. Les libéraux pourraient même s'emparer de ce slogan, à condition qu'il ne s'agisse pas de remettre le pouvoir à d'autres hommes, ce qui au final ne changerait pas grand-chose. Nos positions ne sont pas de gauche ou de droite, elles sont ailleurs, dans une autre dimension.

Avant l'avènement des démocraties, la politique était un espace de dimension nulle qui se résumait à un point central, le souverain. Il n'y avait aucune autre alternative, sinon d'autres points qui voulaient prendre la place du point. Avec les démocraties, la politique a fait un bond fantastique en s'inscrivant sur une droite d'un bout à l'autre de laquelle se sont répartis les adversaires. Maintenant nous entrons, j'espère, dans une époque de politique tridimensionnelle. Les positions politiques vont devoir se projeter sur une sphère, même dans le volume d'une sphère.

Cette évolution serait logique après tout. De la simplicité excessive des monarchies de dimension zéro, nous serions passés à la schématique bipartition gauche-droite des démocraties représentatives avant d'aborder le champ complexe des démocraties participatives. Cette évolution ne pouvait s'effectuer qu'avec l'avènement de la pensée complexe, dont Edgard Morin fut un des premiers défenseurs dès le milieu des années 1970.

Aujourd'hui, cette pensée complexe envahit tous les champs de la science et de la technologie, et elle gagnera peu à peu le champ politique. Car pour gérer un monde complexe, il faut une pensée capable d'aborder la complexité. Toutes approches simplificatrices, telles celles de nos hommes politiques installés, nous mettent en danger. En nous imposant une politique unidimensionnelle, ils veulent nier

l'évolution qui nous amène ailleurs. Ils veulent nier les problèmes de plus en plus graves auxquels fait face le monde.

Je viens d'écrire cet article grâce à un ami qui hier m'a dit « Si on te dit tantôt à droite tantôt à gauche, c'est que ta position n'est pas claire. » Je crois plutôt que mes critiques tiennent des propos archaïques. Ils ne savent pas encore lire ma ligne de conduite. Mais ça viendra. Le monde change quoi qu'il arrive.

À tous les pessimistes

mardi 11

Dans les *Pensées pour moi-même*, livre VII, pensée XVIII, Marc Aurèle écrit :

Est-il possible que l'homme redoute le changement ? Et quelle chose peut donc se faire au monde sans qu'un changement n'ait lieu ? Qu'y a-t-il de plus agréable, de plus familier à la nature de l'univers entier ? Peux-tu prendre un bain, sans que le bois qui le chauffe ne se transforme et ne change ? Peux-tu manger, sans qu'il n'y ait un changement dans les aliments qui doivent te nourrir ? Une chose utile quelconque peut-elle s'accomplir sans un changement correspondant ? Ne comprends-tu donc pas que le changement qui t'atteint toi-même est tout pareil, et que ce changement est aussi de toute nécessité dans la nature des choses ?

Je découvre cette citation en commençant *Birth of the Chaordic Age* de Dee Hock, livre conseillé par Freddy Mallet. En recherchant le texte original de

Marc Aurèle, je suis tombé sur une citation de Gandhi :

Vous devez être le changement que vous voulez voir dans ce monde.

Voilà ce que j'ai envie de répondre à ceux qui me traitent de naïf ou d'utopiste. Les choses changent plus vite que vous ne le croyez.

Internet comme territoire

mercredi 12

Chaque fois que je dis qu'internet est une nouvelle démocratie, on me répond internet n'est qu'un média comme un autre, avec quelques particularités mais aucune susceptible d'avoir une influence profonde sur la société, en tous cas pas plus profonde que celles des médias.

Selon le Robert, un média est un procédé de transmission massive de l'information.

Je suis d'accord. Internet est bien un média, et même un média de masse. Il participe au quatrième pouvoir, lui donnant de nouvelles armes, notamment l'interactivité. Mais internet n'est pas seulement un média, c'est avant tout un territoire. Un nouveau monde que nous sommes en train de coloniser. Internet dépasse le média pour une multitude de raisons.

1/ Sur internet, pour quelques euros, nous pouvons acheter une adresse sous la forme d'un nom de domaine. La notion d'adresse n'a de sens que sur un territoire. Sur un média, nous achetons des espaces publicitaires, mais ils sont toujours volatiles, limités

dans le temps, jamais situés tout à fait aux mêmes endroits. Un nom de domaine dispose de la même pérennité qu'une propriété ordinaire. Il n'est pas éternel mais fait pour durer.

2/ Sur internet, une fois possesseur d'une adresse, nous pouvons acheter du terrain, autant de terrain que nous voulons. La surface du territoire est extensible à volonté. Le terrain peut être plus ou moins bien placé, c'est-à-dire plus ou moins bien desservi par les lignes haut-débit, mais il y a du terrain pour tous. Sur un média, nous louons de la surface publicitaire, toujours en quantité limitée. Nous ne pouvons rien y construire de personnel.

3/ Sur internet, nous pouvons travailler en offrant nos services ou en ouvrant des boutiques. Sur un média, nous montrons tout au plus la vitrine de la boutique grâce à la publicité mais nous ne pouvons pas y placer les rayonnages et les caisses. Un média permet de transmettre de l'information pas d'effectuer des transactions qui exigent une communication bidirectionnelle.

4/ Sur internet, nous traçons de nouvelles routes en installant de nouvelles connexions entre les serveurs. Deux utilisateurs Wifi peuvent développer le début d'une nouvelle infrastructure qui vient irriguer une partie du territoire encore déserte. Nous créons encore des routes en liant les sites web ou en liant des bases de données. Quel est l'équivalent sur un média ? Je n'en vois pas. Deux médias peuvent se lier par un accord de partenariat mais ce n'est pas une route que n'importe qui peut emprunter. En plus, la route ne se trouve pas sur le média lui-même mais en dehors de lui. Les routes internet participent à l'essence même d'internet. Elles en dessinent la topologie sous la forme d'un réseau décentralisé.

5/ Sur internet, nous faisons des rencontres, nous pouvons les mener jusqu'au bout, en restant sur le

territoire. Sur les médias, nous ne publions que des petites annonces. Il n'y a pas de rencontre par hasard comme sur un territoire. Sur internet, on se croise sur un forum et on peut devenir ami. C'est comme si on se tenait côte-à-côte au comptoir d'un café. Tout cela est bien de l'ordre du territoire et non pas de la transmission massive d'information.

6/ Sur internet, la communication est avant tout point à point, d'un individu à un autre, exactement comme sur un territoire quand deux personnes se rencontrent. Si internet permet la communication de masse, sa particularité est de faire du point à point (de type téléphonique) et du point à plusieurs (de type médiatique). Encore une fois, internet est bien plus qu'un média.

7/ Sur internet, nous nous exprimons comme nous le faisons dans la vie. La parole appartient à qui la veut. Sur un média, elle est à la disposition des journalistes, parfois de quelques lecteurs choisis. Sur internet, nous disposons de la même liberté que sur un territoire vierge. Sur un média, nous ne disposons d'aucune liberté.

8/ Sur Internet, nous pouvons jouer avec des amis et des inconnus. Sur les médias, nous jouons en solitaires (mots-croisés) ou nous regardons d'autres gens jouer (roue de la fortune). C'est peut-être la différence essentielle. Un média informe sur un jeu ou en donne l'énoncé. Internet nous fait participer. Il nous engage dans la partie, il nous engage dans la vie.

J'espère que cette liste, sans doute incomplète, démontre qu'internet n'est pas un territoire virtuel, mais un territoire réel. On y rencontre de vrais amis, on visite de vrais boutiques, on y gagne du vrai argent, on y vit de vraies aventures. Parce qu'internet est beaucoup plus qu'un média, les choses qui s'y

passent sont beaucoup plus importantes que celles qui occupent les médias.

Nous venons de découvrir un nouveau territoire. Sa conquête a commencé, elle rappelle celle de l'ouest américain. Un jour prochain, il faudra écrire une constitution pour ce territoire et non plus utiliser les constitutions des pays depuis lesquels sont partis les aventuriers. La quête de l'indépendance a commencé. Les vieilles nations finiront par reconnaître internet comme une nation en elle-même. J'invoque dès à présent le droit à la double nationalité. Je ne veux pas utiliser internet que comme un média.

Internet comme territoire, bis

mercredi 12

Suite à mon dernier article, je réponds à quelques objections.

1/ Si internet n'est qu'un média, il est absurde de se demander s'il est une démocratie. La question préliminaire est donc de savoir si internet est plus qu'un média. C'est le sujet de mon article. Je discuterai plus tard de la démocratie internet, une fois ce premier point réglé. De même, je discuterai plus tard de l'éventuelle constitution adaptée à ce nouveau territoire.

2/ Qu'internet deviennent un territoire ne signifie pas que les autres territoires disparaissent. L'Angleterre n'a pas disparu lorsque l'Amérique s'est déclarée indépendante. Les patates continueront de circuler sur les territoires physiques. En tout cas pour longtemps. On peut toutefois imaginer une circulation de la matière sous forme de code à exécuter – c'est un peu ça la vie d'ailleurs.

3/ Sur internet circulent déjà des produits de consommations: musiques, livres, films, jeux... L'argent y circule aussi. On peut déjà imaginer de travailler sur internet, de se faire payer sur internet, d'acheter sur internet. C'est mon cas. bonWeb, mon entreprise, est basée en France mais elle pourrait se déclarer uniquement sur le web, recevoir sur Paypal l'argent qu'elle génère sur le web, sans jamais rencontrer les institutions ordinaires. Des entreprises comme la mienne peuvent déjà n'exister que sur le web.

4/ Internet n'est pas un territoire mais un réseau. Oui, bien sûr. Internet est fait de lignes et de points. Il est discontinu. Mais la matière aussi est discontinue, il suffit de la regarder à l'échelle atomique pour la voir comme un réseau. Nous avons la chance de voir internet de très près, d'y être plongé, voilà pourquoi nous n'en voyons pas la surface. Mais lorsqu'on regarde une carte d'internet, qu'on la réduit, les points et les lignes s'effacent, ils dessinent une carte.

5/ Les nuances entre nations ou états sont sans doute très importantes mais ne changent pas grand-chose à ce dont je parle. C'est bien sûr un point de vue. Les définitions sont faites pour être changées sans cesse. Wittgenstein s'est battu pour faire accepter cette idée. Je me suis expliqué plusieurs fois à ce sujet, notamment dans ma discussion sur l'interdépendance.

6/ Les habitants du territoire internet, c'est nous qui y discutons, qui y travaillons, qui nous y amusons... et peut-être déjà des bribes de conscience artificielle dont nous sommes incapables de percevoir l'existence. Elles marchent peut-être à la surface d'internet, cette surface que nous ne pouvons pas percevoir. Les IA pourront s'approprier internet qui, par cette simple possibilité, dépasse le cadre de n'importe quel média. Cet argument peut paraître

déplacé pour beaucoup mais des centaines de laboratoires essaient aujourd'hui de créer des IA. Ce n'est pas une utopie. Dans cette perspective à long terme, une perspective post-humaine, internet est un territoire comme un autre.

Internet comme territoire, ter

jeudi 13

Voici un second jeu de réponses à d'autres objections.

1/ Quand on parle d'une chose, l'important est de se comprendre à peu près, la compréhension totale et définitive est illusoire voilà pourquoi s'acharner à définir est une perte de temps. Une définition ne peut être clôturée. Les concepts complexes comme « conscience », et sans doute « nation » ou « État », n'ont jamais été définis de façon absolue. Il suffit pour s'en convaincre de feuilleter plusieurs dictionnaires. Si définir était possible, il n'existerait pas, pour chaque langue, plusieurs dictionnaires concurrents. Voilà ce que m'a appris Wittgenstein que j'ai lu assidument pendant trois ans. Je conseille notamment *Le cahier bleu*.

2/ S'en tenir aux anciennes définitions ne permet pas de parler des évolutions du présent. C'est nier l'évolution. Il suffit de regarder les dictionnaires pour voir que toutes les définitions changent. Peu à peu, elles se transforment en une liste d'adjonctions avec leur date d'apparition. En s'en tenant aux anciennes définitions, comment fait-on pour parler d'internet ? Il y a vingt ans le mot n'était dans aucun dictionnaire. Le passé n'a de sens que pour nous projeter vers l'avenir.

3/ La carte d'internet est une carte filaire, un peu comme celle des objets modélisés en 3D, vue de loin

elle se transforme en une carte de territoire, le modèle 3D devient l'objet. Cette carte filaire ressemble à la carte de tous les réseaux (lignes aériennes, routes, liaisons sociales, neurones...). C'est une infrastructure, ce qui s'y passe est tout aussi important que la structure elle-même. La carte d'internet peut être comparée à la carte de notre cerveau qui dessine le territoire où habite notre conscience.

4/ Si internet est un nouveau territoire, il lui faut une nouvelle constitution (à ce moment de la réflexion sa nature importe peu). Internet ne se substituant pas aux territoires physiques, la nouvelle constitution ne se substituera pas à celles des territoires physiques. Voilà pourquoi j'évoque la double-nationalité. On peut imaginer que les constitutions convergeront un jour mais c'est une autre affaire. Cette histoire de constitution n'est vraiment pas importante tant que nous ne sommes pas sûrs qu'internet dépasse le cadre des médias.

5/ Ma position sur les IA est claire. J'en ai parlé dans *Cosmists vs Terrans*. Les IA auront les mêmes droits que nous. Et si elles s'avèrent plus aptes que nous à gérer le monde elles le gèreront. Les hommes ne sont en aucune manière le sommet de l'évolution. Ce qui importe c'est que l'aventure de la conscience se poursuive. À long terme, son support matériel importe peu car tout support est destiné à se déliter. Nous savons d'ailleurs que vouloir protéger une espèce à tout-prix est le meilleur moyen de l'affaiblir. J'ai discuté de ce point dans *Le peuple des connecteurs*.

6/ Qui aura le pouvoir sur internet ? Comment se répartira-t-il ? Ce n'est pas un réel problème. Dans un monde complexe, l'exercice du pouvoir par le sommet devient impossible.

7/ Je voudrais en finir avec une idée reçue. Celle d'internet et des militaires. Paul Baran, payé par l'ar-

mée américaine, a imaginé un réseau théorique pour résister aux attaques atomiques. C'est vrai. Mais son étude a été enterrée. Le réseau a été imaginé à nouveau quelques années plus tard pour des raisons économiques : connecter entre eux les ordinateurs pour optimiser leur usage. Le réseau n'a pas été pensé pour résister à une guerre. Les premiers nœuds ont été des universités reliées par de simples lignes téléphoniques. Il s'est construit au petit bonheur, sans plan. Il se trouve qu'au final sa structure ressemble à celle imaginée par Paul Baran. Ce n'est pas une coïncidence, Paul Baran avait découvert une structure de réseau fort commune dans la nature.

8/ Internet est un territoire comme un autre, il connaît son lot d'atrocité. Internet n'est pas un monde idéal. Il nous montre juste de nouvelles façons de nous organiser, façons qui sont sans doute les seules qui nous permettront de régler les grands problèmes auxquels fait face le monde physique (pollution, changement climatique, pauvreté...). Nous devons nous en inspirer comme nous devons nous inspirer des solutions expérimentées par la nature depuis 4 milliards d'années sur Terre.

9/ Internet n'est pas un espace chaotique mais un espace auto-organisé. Il se situe entre l'ordre et le chaos, au point de transition de phase entre les deux états. Il faut à tout-prix le maintenir à ce point propice aux inventions. Mais nous voyons nos gouvernements essayer de l'ordonner, essayer d'en restreindre la liberté. Ils veulent le tuer car, par sa vitalité, il ridiculise les initiatives globalisantes qui se répandent sur les territoires physiques. Oui, internet peut être vu comme un territoire spirituel, le territoire de la conscience planétaire.

L'action locale est supérieure à l'action globale parce que cette dernière est incapable de se confronter aux problèmes complexes. J'ai consacré plus de 100 pages du *peuple des connecteurs* à cette démonstration. Je sais qu'elle n'est pas intuitive mais elle est une des découvertes scientifiques les plus fondamentales de ces dernières années.

Il est normal que beaucoup de gens ne soient pas convaincu par la nécessité d'une approche locale. S'ils l'étaient, si nous l'étions tous, nous vivrions dans un monde radicalement différent. Si cette idée d'action locale était évidente, j'aurais beaucoup moins de mal à me faire comprendre. Pour se familiariser avec cette idée, je crois qu'il faut lire *The Tipping point*, après on n'est plus tout à fait le même.

Nous avons du mal à penser local parce que nos démocraties ne jurent que par le global. En nous donnant un droit de vote épisodique, elles nous ont déresponsabilisés. Nous invoquons toujours l'aide de l'État plutôt que de nous retrousser les manches. En fait, nous nous disons qu'individuellement nous ne pouvons pas faire la différence. C'est une idée reçue. Nous sommes tout-puissants. Si tel n'était pas le cas, un même régime politique aurait perduré depuis le début de l'humanité.

Je ne crois qu'à un type de force motrice, celle des gens qui agissent. Ceux qui exigent de l'État ne font que se plaindre. Ils n'ont pas le courage d'aller jusqu'au bout de leurs idées. Il en va ainsi de beaucoup d'écologistes et d'altermondialistes. Leurs revendications sont bonnes en ce sens qu'elles stimulent de nouvelles initiatives. Je ne dis pas qu'il ne faut pas revendiquer, c'est-à-dire communiquer. Il faut le faire, mais ça n'a de sens qu'accompagné d'actions concrètes.

Et puis, le problème avec les solutions globales c'est que nous ne savons pas a priori si elles fonctionneront. Vous me direz ce n'est pas une raison pour ne pas essayer. Certes, mais les actions globales peuvent aussi s'avérer catastrophiques. Elles sont mêmes presque systématiquement suicidaires. Chaque fois que la nature a essayé des actions globales (volcanisme massif, pluie de météorites, production d'oxygène...), la vie a manqué s'éteindre. L'action locale est beaucoup moins dangereuse.

Qui peut dire quelle action globale adopter ? Qui peut assurer qu'il n'y a pas de danger ? Personne. C'est tout le problème. Je parle bien d'action. Dire qu'il faut réduire les gaz à effet de serre, c'est une annonce d'intention, c'est de l'ordre de l'information. Informer globalement est une bonne chose, c'est même indispensable, mais les actions qui doivent en découler ne peuvent qu'être locales. Il ne faut pas mélanger les revendications et les actions.

Le coût est en effet souvent une limite à l'action locale. Mais il faut savoir choisir ses priorités, utiliser au mieux son budget en fonction de ses idéaux. Si je me dis écologiste et si je fais passer le chauffage solaire après l'achat d'une nouvelle voiture, je me renie. Je crois que peu de gens vont jusqu'au bout de leurs idées et ils accusent un peu facilement l'État de ne pas les aider. C'est encore une fois une forme de déresponsabilisation.

Vous parlez de catastrophe. Mais nous sommes en pleine catastrophe et rien ne bouge par le haut alors que des millions de gens s'activent tout en bas. L'état dans lequel se trouve le monde prouve que les actions globales ne marchent pas car des actions globales l'ont plongé dans l'état où il se trouve. Je pense au capitalisme sauvage qui est un fort bel exemple d'action globale exercée sans la moindre retenue.

la survenue d'une catastrophe planétaire ne nous poussera pas à mener des actions globales plus intelligentes. C'est tout simplement impossible car l'intelligence est impuissante face à la complexité. Il faut attaquer les problèmes à leur base la plus simple, c'est-à-dire au niveau local.

L'exemple du tsunami asiatique de fin 2005 est intéressant. Le réseau de détection mis en place après la catastrophe n'est pas une action, c'est encore de l'ordre de l'information. C'est comme pour les gaz à effet de serre. Les détecter ne les fait pas baisser. Il faut les détecter, c'est un premier pas, il faut en parler, mais après il faut agir, c'est là que ça coince souvent.

Mais pour le tsunami l'action locale a fonctionné. Des millions de gens, informés globalement, ont décidé d'agir localement en envoyant des dons, même si les organisations humanitaires ont perturbé le processus par leur approche trop centralisatrice.

Cet exemple montre comment les actions locales peuvent se répandre à toute vitesse d'un bout à l'autre de la planète. La communication de proche en proche est même le moteur principal du marketing moderne qui redécouvre les vertus d'un bouche-à-oreille accéléré des millions de fois par la technologie.

En installant chez vous un chauffage solaire, en sacrifiant quelques deniers consacrés à des choses moins importantes, vous ferez des émules. Oui, l'information globale doit se combiner avec l'action locale. Nous devons penser globalement, agir localement. C'est cela l'interdépendance.

PS1 : On me soumet une objection : ce n'est pas parce qu'un certain nombre d'initiatives globales ont été regrettables que toutes les initiatives globales le sont. Oui, certes, mais comme personne ne peut anti-

ciper le résultat d'une action globale, une action globale est toujours dangereuse. Je répète sans fin cet argument, j'ai l'impression que personne ne veut l'entendre (je sais qu'il implique beaucoup de remise en cause mais un homme libre doit les accepter). Les actions globales doivent se limiter à l'information et à l'incitation. C'est déjà potentiellement très dangereux. Une action globale est toujours une façon simplificatrice de traiter la complexité. C'est sans issue comme approche. Nous devons apprendre à penser complexe.

PS2 : Dans un monde complexe, la complexité ne s'atténue guère quand nous changeons d'échelle. Au niveau local, les problèmes restent complexes. En revanche, si une action locale déraile, nous avons peu de chance d'obtenir des retombées désastreuses à l'échelle globales.

L'irresponsabilité des politiques

lundi 17

L'imprévisibilité de l'avenir est l'une des principales raisons qui devrait nous inciter à agir localement. Nassim Nicholas Taleb s'apprête à publier un livre, *The Black Swan*, qui discute de l'imprévisibilité.

Pour essayer de convaincre de l'imprévisibilité du monde, je donne souvent l'exemple du tas de sable sur lequel on laisse tomber un nouveau grain. Nous savons aujourd'hui qu'il est impossible de prévoir ce qui se produira. L'avalanche qui s'en suivra entraînera-t-elle un, dix, cent ou un million de grains ? Nous ne pouvons pas le prédire. La seule façon de savoir ce qui se produira, c'est de faire l'expérience. La seule façon de connaître l'avenir, c'est de vivre jusque là.

La plupart des gens acceptent cette idée mais ils refusent d'en tirer toutes les conséquences. Notre

société étant bien plus complexe qu'un tas de sable, l'imprévisibilité y est au moins égale. Un homme politique qui prend une mesure pour son pays n'a aucun moyen de savoir si elle sera efficace ou non. Il est totalement irresponsable. Et pourtant nous leur faisons confiance, nous continuons de voter pour eux, la démocratie représentative nous paraît le meilleur système du monde.

Nassim Nicholas Taleb vient de me faire comprendre pourquoi nous sommes aussi irrationnels. Les êtres humains et leurs ancêtres ont vécu au cours de l'évolution dans un environnement où peu d'évènements extraordinaires se produisaient. Il y avait du hasard dans leur vie, mais un hasard que Taleb appelle de type un : rencontrer un prédateur, se blesser par accident, essayer un orage... Ce hasard peut être simulé par un jet de dé, c'est un hasard simple qui laisse beaucoup de chance d'anticiper l'avenir. Ainsi notre cerveau prit l'habitude de se projeter en avant, c'est sans doute une de nos capacités fondamentales. Et c'est sans doute pourquoi nous continuons de faire confiance aux hommes politiques.

Taleb remarque qu'aujourd'hui nous faisons souvent face à des hasards de type deux, des hasards qui échappent à toute prévision. Il les appelle des *black swans*. Ainsi, par exemple, nous n'avons pas prévu le développement d'internet ou la chute du mur de Berlin. J'écris nous parce qu'il y a toujours quelqu'un pour tomber juste parmi les six milliards d'êtres humains. Ça s'appelle un coup de chance. Mais ce coup de chance ne peut faire oublier la malchance de tous les autres.

Les événements extrêmes que nous rencontrons [primitivement] n'étaient pas assez fréquents pour que nous apprenions d'eux, ils

étaient même si souvent catastrophiques que la population concernée disparaissait très souvent, dit Taleb.

Nous n'avons donc pas appris à vivre dans un monde imprévisible, d'où, sans doute, la passion actuelle pour les oracles en tout genre. Nous ne voulons pas admettre que nous ne savons pas prédire, les politiques encore moins que les citoyens car ils nous jurent qu'ils régleront tous nos problèmes.

Cette confiance est massivement dangereuse, dit Taleb.

Début 2004, un analyste lui montre une courbe décrivant l'évolution du prix du pétrole. Vingt-cinq ans plus tard, le baril devait coûter 27\$. Six mois plus tard, l'analyste se ravisa, il fallait plutôt tabler sur 74\$. Nous ne sommes qu'en 2006 et le baril vient de franchir les 75\$! Cette prévision fautive peut prêter à sourire mais nos gouvernants s'appuient sans cesse sur de telles prévisions, toujours fausses car il ne peut en aller autrement. Les gouvernants doivent cesser de consulter madame Irma.

Qui peut savoir quel sera le prix du pétrole en 2025 ? Personne. Nous ne pouvons même pas jurer qu'il sera plus cher qu'aujourd'hui. D'ici là, nous aurons peut-être découvert une nouvelle technologie qui aura chassé le pétrole aux oubliettes ou nous aurons réussi à le synthétiser à moindre coût.

Parce que nul n'est prophète, il faut arrêter de mener des politiques qui s'appuient sur des anticipations. Il faut régler les problèmes maintenant. Ne pas dire je baisserai le chômage dans cinq ans, mais dire je le baisse tout de suite. Et si on a l'espoir insensé de le baisser dans cinq ans, il faut alors avouer qu'on tente un coup de poker, qu'on prend les

citoyens en otage dans une partie où ils ont beaucoup de chances de perdre. Un code de bonne conduite du politique pourrait dire :

- 1/ ne faire aucune promesse,
- 2/ ne pas écouter les futurologues,
- 3/ avouer être un joueur de poker.

Mais le poker me paraît dangereux quand il s'agit de prendre des mesures qui risquent de mettre en danger l'équilibre écologique et social de la planète. Je crois qu'il faut éviter de jouer à grande échelle. Un coup de poker malheureux peut être catastrophique. Il faut essayer d'agir petit, d'agir local. Faire des expériences et en tirer les conséquences. Les actions locales ne sont pas plus prévisibles que les actions globales mais, en cas de problème, il est plus facile d'adopter une autre approche, d'arrêter les dégâts avant qu'il ne soit trop tard.

La biosphère dans son ensemble a besoin d'une révolution politique. C'est à chacun de nous de penser local. Nous devons tous essayer d'aller à l'encontre de notre sentiment que l'avenir est prévisible.

Chaordic Age

mardi 18

Comme me l'a suggéré Freddy Mallet, je viens de commencer la lecture de *Birth of the Chaordic Age* de Dee Hock, fondateur de VISA. Je m'en veux de ne pas avoir lu ce livre l'année dernière lorsque j'écrivais *Le peuple des connecteurs*. J'y aurais trouvé des dizaines d'exemples d'auto-organisation dans le business. Le livre commence par deux définitions.

Chaord 1. *N'importe quel système auto-organisé, autocontrôlé, adaptatif, non linéaire, qu'il soit un organisme, une organisation ou*

une communauté, qu'il soit physique, biologique ou social, qui montre simultanément des comportements ordonnés et chaotiques. 2. Entité dont le comportement montre des propriétés qui ne sont pas gouvernées et expliquées par les règles qui gouvernent et expliquent ses parties.

Chaord est en fait synonyme de complexe, en tout cas dans le sens que l'utilisent les scientifiques.

Chaordic 1. *Comportement de n'importe quel système auto-organisé qui montre des comportements ordonnés et chaotiques. 2. Système dominé ni par l'ordre, ni par le chaos. 3. Caractéristique des principes organisationnels fondamentaux de l'évolution et de la nature.*

Ma définition de connecteur aurait pu venir après. Un connecteur est quelqu'un qui a compris qu'il vivait dans un monde chaordique et qui exploite le chaord. Dee Hock est, en ce sens, un merveilleux connecteur.

Dès le début du livre, il annonce que l'âge industriel touche à sa fin car il implique des modes de d'organisation hiérarchique inadaptés au monde de plus en plus complexe dans lequel nous vivons. Pour Dee Hock, les organisations que nous connaissons, qu'elles soient commerciales, politiques ou sociales, sont incapables d'atteindre les buts qu'elles se fixent.

Dee Hock insiste sur la nécessité de se fixer des buts. Je me rends compte que je n'ai jamais été clair sur mon propre but. Quand j'ai discuté de la nécessité d'une déclaration d'interdépendance, j'ai énoncé un principe pour atteindre un but que je n'ai pas donné.

Quel est mon but ? Quel pourrait être le but de tous ceux qui se reconnaissent dans une déclaration d'interdépendance ? Je pourrais dire être heureux mais c'est un peu vague. Je pourrais dire que notre but est de maintenir le monde dans un état propice à la vie sociale. C'est encore vague. Que notre but est de maximiser la liberté des individus pour qu'ils prennent leur destin en main. Que notre but est de construire un monde où chacun est son propre chef. Que notre but est de vivre dans un monde durable.

Je tourne autour de ces idées sans m'arrêter sur une mais je sens qu'il faut en choisir une et puis agir. Des gens se rassemblent et poursuivent un but en respectant un principe. En cours de route, le principe évolue grâce à une boucle de feedback. Le but et le principe peuvent être proposés par un petit groupe, puis la machine est lancée. C'est ainsi que Dee Hock créa VISA. Je crois que c'est en procédant de la sorte que nous construirons un monde meilleurs (encore un but très vague).

L'irresponsabilité des politiques, bis *mercredi 19*

L'imprévisibilité n'est pas une idée, elle est aujourd'hui un fait scientifique. Nassim Nicholas Taleb explique pourquoi nous n'avons pas envie de l'accepter. Une fois conscient de ce qui se passe dans notre tête, nous devrions être un peu plus sages. Mais ça ne semble pas évident pour tout le monde. Je reviens donc sur le sujet.

1/ Les futurs probables n'existent pas. Il est impossible de définir la probabilité d'un futur donné sinon en s'accordant une marge d'erreur faramineuse. Bien sûr, les analystes en tout genre ne peuvent pas être d'accord car leur gagne-pain est la pré-

vision. Mais il suffit de regarder en arrière pour constater qu'ils se trompent presque toujours. Leur taux d'erreur est monstrueux.

2/ Parmi les futurs probables, il y a toujours des futurs opposés, logique au vue de la marge d'erreur. Comment choisir entre ces futurs pour mener une politique à long terme ?

3/ Rien n'empêche de mener des politiques à long terme mais il faut savoir qu'elles reviennent à parier sur l'avenir. Nul ne peut savoir ce que sera le long terme. On peut décider de réduire à long terme les gaz à effet de serre. Ce n'est pas pour ça que nous connaissons le climat ou le niveau de pollution à long terme. Bien sûr, ce n'est pas une raison pour ne pas agir. Mais il ne faut pas se chercher des justifications chez les oracles.

4/ La plupart d'entre-nous menons nos vies avec des politiques à long terme. Une politique à long terme est une politique suivie avec persévérance (ce qui est antinomique avec nos démocraties où les têtes changent sans cesse). Elle commence aujourd'hui et elle est faite pour durer.

5/ Personne ne peut gérer le futur intelligemment. Le futur est incompréhensible car il est totalement inconnu à cause des hasards de type deux. Essayer d'être intelligent avec le futur, c'est être intelligent tout de suite, ne pas faire de connerie tout de suite. Si le climat se détraque, c'est à cause de nous, c'est à nous de changer les choses maintenant. Nous devons cesser de faire des plans sur la comète.

6/ Il est vrai que nous savons modéliser les comportements sociaux. Tous ces modèles ont pour caractéristique d'engendrer des situations imprévisibles, même en simulation. Une modélisation permet de comprendre les interactions, de comprendre comment s'organise la complexité, elle ne permet pas de la faire disparaître. Une modélisation n'aide

en rien à prévoir l'avenir. Elle permet juste d'envisager une infinité d'avenirs possibles. Pour obtenir cette diversité, il n'est même pas besoin d'intégrer des hasards de type deux, tant est grande la sensibilité aux conditions initiales de presque toutes les simulations.

7/ Tout ce que je dis c'est qu'il faut arrêter de faire de la politique comme si l'avenir était écrit. S'il était si facile de prévoir l'avenir, il serait encore plus facile de faire fortune.

PS1: Je n'ai pas dit qu'il ne fallait pas agir. Au contraire, il faut agir maintenant. Oui, nous devons abaisser les émissions de gaz à effet de serre. Mais il ne faut pas dire que, si nous ne le faisons pas, nous serons dans la merde dans vingt ans. Nous sommes justement déjà dans la merde.

PS2: Je ne suis pas contre les politiques à long terme, au contraire. Mais une politique à long terme ne doit pas être une politique qui escompte des résultats hypothétiques dans une échéance encore plus hypothétique. Le discours politique doit simplement intégrer l'imprévisibilité.

PS3: L'honnêteté politique serait d'avouer qu'on joue avec le feu, pas prendre les gens pour des cons en leur vendant des projections séduisantes. Je suis joueur, j'aime le jeu, je crois qu'il faut prendre des risques mais il faut que tout le monde en soit conscient. Les politiques aussi sont des joueurs mais ils ne l'avouent pas.

PS4: Je suis par exemple pour une politique à long terme qui favoriserait l'action locale par rapport à l'action globale. Aucun politique ne défendra cette idée car il se saborderait lui-même, mais passons, ce n'est pas le sujet. Je suis en faveur de l'action locale car je crois qu'elle peut avoir des effets tout de suite. N'est-ce pas comme ça que nous menons nos vies d'ailleurs?

PS5: Tout ce que je constate c'est que Nassim Nicholas Taleb a vu juste. Peu d'entre nous acceptent l'idée d'un avenir totalement imprévisible. Presque tout le monde cherche à retomber sur ses pieds en invoquant une théorie ou une autre. Mais si une de ces théories marchait, son inventeur serait déjà l'homme le plus riche du monde. Pour le moment, cet homme là s'appelle Bill Gates et il joue ici et maintenant.

Le pouvoir de nuisance

vendredi 21

Ce matin, j'ai reçu un mail sympa de Miguel Membrado où il me pose une question intéressante :

Je suis également persuadé que l'auto-organisation est LA solution du futur, et je tente à mon niveau et celui des gens autour de moi de la pratiquer depuis longtemps. Mais vous ne parlez pas de cette malheureuse capacité qu'ont certains humains à faire le mal volontairement autour d'eux, avec parfois une capacité de nuisance des dizaines de fois supérieure à ceux qui cherchent à agir « normalement ». Or la réalité veut que ces êtres se retrouvent souvent dans nos communautés, et en constituent des grains de sables redoutables. Comment une société auto-organisée peut-elle éradiquer de tels individus ? une première réponse pourrait être « la masse » et la régulation à long terme. Mais le problème est souvent que ces êtres qui ont une vision des valeurs inversés, savent parfaitement retourner à leur avantage les règles collectives, car en fait ils ne les suivent pas, ils les détournent pour

leur profit, alors que les autres suivent ces règles tacites collectives qui maintiennent l'équilibre du système. Ils risquent alors de se faire « manger » par le mouton noir. C'est la seule question sans réponse qu'il me reste à la lecture de votre ouvrage. Peut-être y avez-vous déjà répondu par ailleurs ?

Dans toute société, il y a des déviants et il y en aura toujours. C'est même une nécessité car sans déviance il n'y aurait pas de changement. Nous devons donc assumer le risque, vivre avec les déviations positives et négatives. L'existence des premières est intimement liée à celle des secondes, elles sont malheureusement indissociables. C'est un peu comme les mutations positives et négatives.

Je crois toutefois que si la déviance positive n'était pas majoritaire, nous n'aurions jamais développé nos civilisations. Les mauvaises graines existent mais elles n'empêchent pas les bonnes graines, infiniment plus nombreuses, de prospérer.

Cela ne veut pas dire que les mauvaises graines n'ont pas un pouvoir de nuisance. Il est même énorme. Il nous empoisonne jusque sur un terrain de foot lors d'une finale de coupe du monde.

Lorsqu'individuellement nous nous retrouvons face à une mauvaise graine, ce n'est jamais agréable, c'est même douloureux... Et ça nous rend pessimiste quant aux chances de l'humanité. Notre expérience négative tend à nous faire voir tout en noir. Nous étendons le particulier au général. Puis on remonte la pente, on se rend compte qu'on a réussi à surpasser le pouvoir de nuisance. Et les choses avancent tout de même.

Je crois que l'auto-organisation, déjà au cœur de nos sociétés, suffit à expliquer pourquoi les mauvaises graines ne peuvent l'emporter. Une mauvaise

graine ne s'auto-organise pas. Elle ne participe pas à l'harmonie générale. Elle se retrouve mise à l'écart automatiquement.

Une mauvaise graine joue perdant-perdant. Les bonnes gagnant-gagnant. Seule cette seconde stratégie l'emporte à long terme. Mon optimisme profond dicte ma réponse. C'est ma façon de jouer gagnant-gagnant.

La véritable écologie

samedi 22

Dee Hock écrit :

Au plus profond, le désir de commander et de contrôler est un travers destructif et mortel qui vise à dépouiller les autres de leur volonté et de leur joie de vivre.

Pour Dee Hock, le désir et de commander et de contrôler est un désir de mort. La vie est incertitudes et surprises. Elle est perpétuel renouvellement. Une société qui a une vision du monde mécaniste, c'est-à-dire qui croit à la possibilité de contrôler, est une société mortellement dangereuse pour l'environnement. Elle cherche à imposer une rigidité étrangère à la nature même des choses. Et nous vivons dans une telle société tyrannique. En tous cas, nous sommes ses enfants. Il est temps de changer les choses. De redonner à la liberté une place centrale.

Je crois que le clivage gauche-droite explose au profit d'une nouvelle dichotomie. D'un côté, nous avons les partisans du contrôle, qui croient, entre autre, à la possibilité de prévoir l'avenir avec une marge d'erreur faible (autoritaristes); de l'autre, nous avons les amoureux de la liberté, qui croient

aux interactions innombrables, aux nuances, à la totale incertitude (libertariens).

J'appartiens à la seconde espèce, aux hommes qui se veulent libres, qui veulent les autres libres, qui veulent libérer les possibles. C'est ma définition de l'écologie. Nous devons tenir compte des mécanismes les plus profonds de la nature. Nous ne devons pas la contraindre ou la soumettre comme le stipule la Genèse, I:28 :

Fructifiez et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la, ayez autorité sur les poissons de la mer et sur les oiseaux des cieux, sur tout vivant qui remue sur terre.

Nous pouvons ajouter à la nature – Je suis partisan d'une course effrénée à la technologie – mais nous ne devons pas aller contre elle comme nous le faisons souvent. Et pour aller dans le bon sens, nous devons la comprendre, commencer par faire comme elle, parier sur la liberté, la souplesse, l'imprécision, la diversité...

Je suis pour laisser toute sa place à la complexité. Je crois qu'il ne faut la réduire en aucune manière. Paradoxalement, quand j'écris je simplifie, je schématise, je catégorise... Je crois que nous ne pouvons guère faire autrement. C'est notre nature humaine, en tout cas celle de notre mécanisme de pensée. Il est à l'origine de bien des problèmes.

Pour saisir la réalité complexe, nous la simplifions. Le danger survient quand nous commençons à croire que cette simplicité pratique est réelle. Je crois que l'Occident est tombé dans ce piège. Il a confondu son discours sur le monde et le monde lui-même.

Pour résoudre cette nouvelle dichotomie, entre simplicité du discours et complexité du monde, j'ai

choisi de multiplier les perspectives. Je crois à la méthode des peintres cubistes. À leur façon, ils ont essayé de saisir la complexité. Nous ne devons pas oublier leur enseignement. Chaque point de notre discours peut être simple ce n'est pas pour autant que le discours global est simple. Au contraire, il peut ressembler à un réseau aux multiples connexions.

Le blog, grâce aux liens transversaux entre les articles, est une forme adaptée à cette nouvelle pensée complexe. Il est peut-être l'outil grâce auquel la pensée complexe se propagera, l'outil grâce auquel nous changeront le monde, et commenceront par le sauver.

Je parle de sauver le monde, d'autres hommes souhaitent précipiter sa fin pour accéder au jugement dernier salvateur. Encore une dichotomie trop simplificatrice mais qui appartient à un discours complexe.

Cherchez le bug

lundi 24

La droite libérale entend donner à tous une plus grande liberté d'entreprendre (ce que je souhaite) tout en cherchant à policer la société (ce que je déplore).

Dun côté on dit plus de liberté, de l'autre moins de liberté. C'est un discours schizophrène. Comment accorder de la liberté d'un côté en la retirant d'un autre ? Je ne vois guère qu'une solution : en favorisant une classe sociale par rapport à une autre. Le discours schizophrène risque de provoquer une fracture sociale irréparable.

Quand on est pour la liberté, ce qui est mon cas, on est pour la liberté de tous et dans tous les domai-

nes. Par exemple, on ne peut pas être libéral en économie et pas libéral dans les mœurs. Un vrai libéral ne peut qu'être pour le mariage des homosexuels. Il est impossible d'établir des zones de liberté avec sur leur frontières des murs infranchissables.

Il y a un bug dans le discours de la droite libérale. Il y en aussi dans celui de la gauche, mais c'est une autre histoire.

PS1 : Pour moi, le mariage ne réduit pas la liberté mais l'augmente. En tout cas, telle est mon expérience de la vie de couple. Si ce n'était pas le cas, je ne vois pas pourquoi les gens resteraient ensemble. Que tous ceux qui jugent que leur couple réduit leurs libertés se séparent immédiatement !

PS2 : Si pour nous la liberté est la valeur supérieure, nous devons essayer de la renforcer, de faire que rien ne vienne l'altérer. Ma liberté, ce n'est pas seulement la mienne, c'est la notre. Donc en réduisant la liberté d'un autre, en le tuant par exemple, nous nous opposons à la liberté comme valeur supérieure au profit de notre seule liberté égoïste.

PS3 : Au fond de moi, je ne crois pas que la liberté puisse être la valeur supérieure. C'est pour ça que je crois à la nécessité d'une déclaration d'interdépendance. La liberté y apparaît comme une nécessité mais elle est, elle-même, soumise à l'interdépendance. En plus, l'interdépendance n'est pas un principe supérieur, c'est juste une constatation dont il faut tirer les conséquences. C'est un peu comme avec le réchauffement climatique. Il est là. Qu'est-ce qu'on fait ? Et dans ce cas, on doit faire quelque chose de toute urgence justement parce que nous sommes interdépendants. Nous ne sommes plus libres d'ignorer le réchauffement climatique.

PS4 : Le bug, c'est justement que les hommes politiques ne sont jamais libéraux. Ils utilisent le libéra-

lisme quand ça les arrange. Un politicien n'est d'ailleurs jamais libre.

PS5 : Chez le wiki des libéraux, je lis : « La liberté est définie de manière négative comme l'absence de contrainte exercée par les autres individus, ou de façon positive comme le droit d'agir sans contrainte dans la limite des droits légitimes des autres. » Cette définition doit être élargie, elle doit intégrer la biosphère, toutes les formes de vie. Le respect doit dépasser celui des seuls individus humains vivant aujourd'hui. Il doit prendre en compte l'avenir. Il doit tenir compte de l'interdépendance. C'est dans ce seul cadre que nous sommes totalement libres. Mais c'est un cadre assez restrictif tout de même.

La deuxième force citoyenne

mercredi 26

Lors du référendum pour le traité de Constitution Européenne, internet aurait fait pencher la balance en faveur du non. Le même scénario se répètera-t-il en 2007 ? Internet jouera-t-il un rôle central ? Quelques statistiques grossières laissent penser que oui.

Je viens de lire étude publiée le 19 juillet par Pew Internet & American Life Project qui décrit la blogosphère américaine, notamment son rapport à la politique.

8 % des internautes américains bloguent (soit 12 millions de blogueurs).

39 % des internautes lisent des blogs (soit 57 millions d'internautes).

37 % des blogueurs parlent de leur vie (sujet de prédilection).

11 % des blogueurs parlent de politique (second sujet de prédilection).

54 % des blogueurs ont moins de 30 ans.

La parité homme-femme est respectée.

72 % des blogueurs s'informent en ligne au sujet de la politique (contre 58 % pour les internautes).

Dans ces chiffres, je vois la démonstration qu'une nouvelle génération de citoyens est en train de naître aux États-Unis. Si 11 % de 8 % des internautes américains bloguent politique, cela signifie qu'un peu moins de 1 % des internautes américains bloguent politiques. Cela nous donne près de 1,5 millions d'internautes hautement engagés.

En comparant ces chiffres avec ceux de typepad, il y a une assez grande similitude avec la France. Si chez nous aussi 1 % des internautes bloguent politique, nous nous retrouvons avec 250 000 citoyens hautement engagés (il y a un peu plus de 25 millions d'internautes en France).

L'ensemble des partis politiques doivent regrouper environ 700 000 adhérents (c'est une estimation à la louche). En comptant les membres des conseils municipaux, nous devons avoir environ 200 000 élus en France (je ne connais pas le chiffre exact et je l'estime encore une fois à la louche). Il est probable qu'une grande partie des élus sont des adhérents, même si dans les petites communes nous avons beaucoup d'indépendants. Vraisemblablement, il y a donc moins de 800 000 citoyens impliqués directement dans la vie politique française.

Il serait alors intéressant de connaître le taux de recouvrement entre les 250 000 blogueurs politiques et les citoyens déjà politisés. Intuitivement, je croyais ce taux relativement faible. Comme j'ai l'habitude de fréquenter les blogs politiques indépendants, j'avais tendance à les croire majoritaires. Lorsque le 28 juin dernier, je me suis rendu à la soirée république des blogs, j'ai été surpris de constater

que nous étions peu de libres penseurs. Les encartés étaient majoritaires.

La web politique n'est-elle alors qu'une image de la politique tout court ? Joue-t-elle uniquement sur le traditionnel axe gauche-droite ? Je ne le crois pas. D'après mes statistiques, illustrées par le camembert et réalisées sur bonVote, les blogs politiques indépendants représentent 26 % de la blogosphère politique. Une nouvelle force est donc en train de naître : elle rassemble sans doute déjà plus de 60 000 activistes.

Mes statistiques ne reposent que sur les mille blogs politiques déjà référencés par bonVote, mais elles montrent que la bataille politique a déjà commencé sur le web. Pour la faire pencher dans un sens ou dans un autre, les citoyens doivent créer des blogs pour défendre leurs idées. Un jour prochain les 26 % de libres penseurs deviendront sans doute 50 % et même plus. La politique aura alors un nouveau visage. Enfin !

500 signatures pour tous

jeudi 27

Nous approchons des présidentielles 2007 et les petits candidats font déjà la chasse aux signatures. En fait, pas aux signatures mais aux promesses de signatures car les élus recevront 40 jours avant les élections un formulaire où ils indiqueront le nom du candidat qu'ils soutiennent.

Il y a en France 36 000 communes, donc autant de signatures potentielles de maires, plus celles de divers autres élus (députés, sénateurs...), soit en gros un volant de 40 000 signatures. Nous pouvons donc avoir jusqu'à 80 candidats aux élections !

Pour mettre à l'épreuve les hommes politiques installés et leur opposer de nouveaux adversaires porteurs de nouvelles idées, il faudrait lancer une *Initiative signatures*. Les citoyens qui connaissent leur maire devraient jouer les VRP pour les petits candidats. Si comme je l'ai estimé hier, il y a 60 000 blogueurs politiques indépendants, ils représentent une force commerciale considérable; sans doute suffisante pour nous conduire vers un scrutin 2007 d'une couleur inédite.

Est-ce souhaitable? Tout dépend du point de vue. Les partis installés doivent être mal à l'aise avec cette multiplication possible de l'opposition. Plus il y aura de candidats, plus le nombre de voix qu'ils récolteront diminuera, moins ils recevront de financement par la suite. Du point de vue du contribuable, c'est donc une bonne chose, car les opposants récolteront chacun très probablement moins de 5%, donc la masse budgétaire consacrée au financement des partis diminuera et les partis deviendront moins puissants.

Si les candidatures se multiplient, les partis installés verront inévitablement leur part électorale baisser. Dans le même temps, le nombre de voix nécessaires pour atteindre le second tour baissera. Les luttes deviendront plus âpres, les marges de manœuvre plus réduites. Plus nous aurons de candidats, plus il sera difficile de prévoir qui sera au second tour.

Il n'est pas alors étonnant de voir les grands partis militer pour une augmentation du nombre de signatures requises. Ils cherchent à préserver leur terrain de chasse. Je les comprends mais tout démocrate doit se féliciter de la relative ouverture du scrutin. Plus de candidats pourront défendre leurs idées, plus vivante sera la démocratie.

Je souhaite pour ma part une multiplication des candidatures. C'est la meilleure chance pour que des idées novatrices cheminent vers le plus grand nombre. Et peu importe si au passage quelques idées rétrogrades essaient de se faufiler. Elles n'ont d'ailleurs pas besoin de nouveaux candidats pour déjà tirer leur épingle du jeu.

Pour résumer. Les hommes politiques officiels n'ont aucun intérêt à la multiplication des candidatures. Les citoyens ont tout intérêt. Nous verrons bien ce qui se passera. Une loi impromptue ne changera-t-elle pas la donne au dernier moment? Les élus ne recevront-ils pas des pressions? Il sera intéressant de suivre cette affaire de près afin de voir si nous vivons en démocratie.

Multiplier les candidatures mettra plus d'équité dans le scrutin. Presque tous les candidats partiront à arme égale car le nombre de voix requises pour accéder au second tour sera relativement faible. Moins de 5 millions avec une vingtaine de candidatures, peut-être moins de 2 millions avec une cinquantaine! Le futur Président pourrait ne représenter qu'une minorité de Français. N'est-ce pas déjà le cas?

Cette relative accessibilité du second tour laisse de la place aux extrémistes, aussi aux novateurs mais pas moins aux conservateurs. Qu'est-ce qui est préférable? Figier le pays dans l'immobilisme en ne donnant accès aux hautes fonctions qu'aux conservateurs comme c'est le cas aujourd'hui ou courir le risque d'un véritable changement?

PS: Jusqu'à 70 candidats se déclarèrent candidats, au final douze se présentèrent. L'ouverture sera pour d'autres temps.

Picasso a dit :

*C'est quand je me repose que je suis fatigué.
Certains boivent des Pernod toute la journée.
Moi, mes Pernod c'est mon travail.*

Pour ma part, je ne me drogue pas, je ne bois presque jamais d'alcool, je ne fume pas... Je n'ai jamais éprouvé le moindre besoin d'un quelconque speed. Quand je compare mes états mentaux avec ceux des adeptes des drogues plus ou moins dures, je suis toujours surpris de constater que ma conscience est très souvent dans un état de totale défonce.

En lisant ce matin un article dans *NewScientist*, je viens de comprendre pourquoi. Lorsque nous apprenons quelque chose de nouveau, notre cerveau active les mêmes zones que lorsque nous prenons des drogues comme l'héroïne. Nous nous sommes shootés à l'info. Nous sommes des infovres.

Le plaisir jaillirait au moment de la compréhension. Je vois mieux maintenant pourquoi TF1 a autant de succès. Plus les informations sont bêtes et nombreuses, plus les téléspectateurs planent. Mais ce n'est pas aussi simple. Quand nous recevons plusieurs fois la même information, le plaisir diminue progressivement. TF1 ne devrait alors plus procurer aucun plaisir. Ça se terminera peut-être comme ça. Les gens finiront par comprendre qu'internet est beaucoup plus planant car beaucoup plus divers et riches en surprises.

Je dis toujours que je ne suis ni de droite, ni de gauche. C'est sans doute insuffisant. Voici ce que je suis en fait.

1/ Je suis altermondialiste. Je crois que nous devons revoir la notion de croissance.

2/ Je suis écologiste. Je crois qu'il faut se dépêcher de stopper la catastrophe déjà en marche.

3/ Je suis socialiste. Je crois que nous nous devons d'aider les gens qui ont moins de chance que nous.

4/ Je suis libéral. Je crois que nous ne résoudrons les problèmes évoqués précédemment qu'en profitant de l'inventivité de chacun et en agissant localement hors de tout cadre contraignant. Je crois que des gens ordinaires peuvent faire des choses extraordinaires.

Aucun parti ne porte aujourd'hui l'ensemble de ces idées. Aucun parti ne le peut d'ailleurs car le point 4 exclut tout embrigadement. Seul un réseau de gens porteur de ces valeurs peut se former. Un réseau de type distribué, décentralisé, sans la moindre forme d'autorité régulatrice.

Une ébauche de réseau existe, le réseau freemen. Mais, même s'il contient dans son nom la notion de liberté, il n'en fait pas sa clé de voûte et envisage souvent, pour les grands problèmes, des solutions propres à l'âge industriel, c'est-à-dire centralisées, globales, contrôlées... des solutions réductionnistes qui séparent les causes et les effets. Il voit le monde comme une machine.

Nous sommes pourtant entrés dans l'âge de l'information, de machiniste notre vision du monde devient biologique. Les causes et les effets se rebouclent sans cesse, la complexité domine, les processus ne se contrôlent plus. Il faut cesser de voir le monde comme une horloge trop bien huilée. Il faut cesser

de croire que nous le maîtrisons alors que nous ne faisons qu'y vivre et y ajouter encore de la complexité.

Si les choses vont mal dans notre monde, c'est parce que la logique de l'âge industriel ne fonctionne plus. Il faut adopter une autre logique, il faut changer. C'est très difficile, même douloureux, car ça implique de revoir un modèle de société dans lequel nous baignons depuis trois siècles explique Dee Hock dans son merveilleux *The birth of the Chaordic Age*.

Une fois que nous avons fait le constat de ce qui ne va plus, comme le fait très bien le réseau freemen, il faut accepter de se faire mal pour changer sa façon de se penser dans le monde. Cette seconde étape est la plus difficile, la plus exigeante, elle nous force à abandonner beaucoup d'habitudes et d'adopter de nouvelles approches.

Le livre de Dee Hock ne devrait plus nous quitter. Il démontre que la nouvelle façon de voir le monde existe et qu'elle fonctionne. Dee Hock l'appliqua lorsqu'il créa VISA à la fin des années 1960. Il mit sur l'égalité de chacun des employés, il fit exploser l'idée de management, il paria sur l'auto-organisation... Sans qu'il le sache, en même temps, internet se construisait en reposant sur les mêmes principes, principes découverts par la nature pour faire face à la complexité croissante de la biosphère.

J'ai commencé cet article en disant que je suis en quatre points. En fait, ces points ne sont pas tous de même nature. Les trois premiers (alter/écologique/social) sont de l'ordre du constat et en même temps de l'objectif. Le quatrième (liberté) est de l'ordre du principe. Il définit un moyen pour atteindre les objectifs.

De leur côté, les freemen se sont donnés des buts, les mêmes que j'ai listés, mais pas, que je sache, un

principe qui leur permettrait de les atteindre. Or, sans principe, on n'agit pas efficacement. C'est pour cette raison que je crois que la déclaration d'interdépendance peut servir de principe. Elle peut devenir l'armature d'une nouvelle conscience politique.

PS : Les freemen forment un réseau. D'une certaine façon, du moment que tu interfères avec ce réseau tu es freemen. Le réseau existe indépendamment des gens qui se disent freemen. Tu peux te déclarer freemen et ne pas l'être au fond et inversement. Un réseau dépasse la notion de parti, il ne faut pas avoir de carte pour en être. C'est très important pour moi. Les freemen ne doivent pas devenir des encartés. Idéalement, sur vos blogs, plutôt que la liste de tous les freemen déclarés, vous devriez mettre des liens vers les gens qu'individuellement vous considérez freemen. Cette liste serait différente sur tous les blogs de freemen. Et des gens qui se sont pas déclaré freemen pourraient se retrouver liés aux freemen. Le réseau devrait s'étendre plus facilement comme ça. On deviendrait freemen parce qu'on partage une connexion avec des freemen.

août

Définir, définir...

mardi 1^{er}

Je croise beaucoup de sceptiques quant à mes idées. Ils voudraient que je définisse exactement tout ce dont je parle. Je comprends leur désir d'éclaircissement. C'est pour ça que je reformule souvent les mêmes idées. J'ai parfois l'impression d'être devenu un homme politique.

Par rapport aux définitions, ma position est simple. Je me refuse à perdre du temps à définir. Je me contente de définitions approximatives, avec pas mal du flou sur les contours, ce qui laisse une grande liberté pour étendre les concepts. Je me suis déjà expliqué à ce sujet en évoquant Wittgenstein.

Il ne faut surtout pas résumer la pensée de Wittgenstein au *Tractatus*. C'est une œuvre de jeunesse, beaucoup étudiée certes, mais que Wittgenstein renia plus tard. Dans le *Tractatus*, Wittgenstein est un logicien, il croit à la logique, il croit encore qu'elle peut venir à bout de tous les pro-

blèmes. C'est pour cette raison qu'il termine avec la fameuse proposition 7 :

Ce dont on ne peut parler, il faut le taire.

Plus tard, il comprend que c'est tout le contraire. Ce dont on ne peut parler, c'est l'essentiel, c'est l'art, c'est la vie. Il cherche alors à démontrer que définir est impossible, donc que, s'il fallait appliquer le *Tractatus*, on ne pourrait plus parler de rien.

Mais je vois que ma volonté de laisser les définitions ouvertes peut se retourner contre moi. Par exemple, Jcm transforme mes non-définitions pour me faire dire ce que je n'ai pas dit, pour me faire dire des choses qui sont facilement critiquables.

Qu'est-ce que j'entends par global. Mondial ? Non. Pour le coup, j'en reste au sens le plus banal. Celui du Robert :

Qui s'applique à un ensemble qui est pris en bloc. Complet, intégral.

Donc quand je parle d'action globale, tout dépend de l'ensemble considéré. Si je discute d'écologie, cet ensemble peut être le monde. Mais si je discute du chômage, il peut n'être que la France ou même une région. À mes yeux, une action globale s'applique à un ensemble de lieux et de gens. C'est ainsi que je l'oppose à local. Une action locale se déroule à un endroit précis et elle n'implique que quelques individus, voire un seul individu.

Quand ma femme ramasse des papiers dans les rues, elle effectue une action locale. Quand nous roulons avec notre voiture, nous polluons localement. Et quand nos pollutions se cumulent, elles deviennent globales. Quand les gouvernements

européens prennent des directives, elles sont globales, applicables en tout lieu de l'union.

Maintenant qu'en est-il du traité Kyoto? Je ne suis pas plus contre lui que contre la convention de Genève. Je crois même que des initiatives de ce genre nous donnent une idée de ce que doit être une gouvernance mondiale. À mes yeux, Kyoto n'est pas une action globale mais un appel à réduire les gaz à effet de serre. Il ne nous dit pas comment réussir cette réduction, donc quelles actions adopter.

Pour répondre à l'appel de Kyoto, plusieurs approches peuvent être envisagées.

1/ Nous pouvons prendre des mesures globales, comme imposer des filtres sur les échappements de tous les véhicules.

2/ Chacun de nous peut essayer de dégager moins de gaz à effet de serre.

Ces deux approches ne sont pas antinomiques. Je pense juste que la première ne marche pas ou marche mal. Pour preuve, rien ne change au niveau global. Kyoto a dix ans et la pollution empire toujours. Pire, c'est à cause de décisions globales qui ne marchent pas que nous en sommes dans notre situation actuelle. Comme dans un monde complexe personne ne peut anticiper les conséquences des actions globales, même les mieux intentionnées en apparence, elles sont dangereuses.

Pour moi, la source de tous nos maux, c'est de croire que nous pouvons prévoir l'avenir d'un monde complexe, que nous pouvons le contrôler. Que nous puissions modéliser les systèmes complexes ne nous aide pas pour autant à nous projeter dans leur avenir. Nous n'avons pas d'autres choix que d'attendre que le temps passe. Je me suis évertué à expliquer ce point dans *Le peuple des connecteurs*. C'est pour moi un point capital. Il soutient tout ce que je dis. On ne peut pas prévoir.

Par exemple, en disant qu'il faut mettre des filtres sur tous les échappements, on est capable d'aggraver le problème qu'on espère solutionner si par malheur les filtres dégagent une forme de pollution imprévue. J'écrirai dans les jours prochains un article à ce sujet, avec un exemple sur les éoliennes. Au contraire, si nous adoptons des solutions locales, donc diverses, il est plus facile de faire marche arrière lorsque des difficultés surviennent.

Croire que nous pouvons diriger et contrôler est typique de l'âge industriel. Se morfondre parce que le monde est dans un état déplorable, un état où l'a plongé l'âge industriel et espérer l'en sortir en appliquant les méthodes coupables, c'est schizophrène. Nombreux sont les citoyens qui pensent de la sorte. Voilà pourquoi les choses vont de mal en pis.

PS1 : Une mesure globale doit fixer une direction. Par exemple : consommer moins. Elle ne doit pas imposer une façon de le faire sinon ça deviendrait dangereux, ça couperait toute initiative. Fixer la direction, l'objectif, est un travail de sage, il est nécessaire.

PS2 : Un de mes lecteurs qui ne semble pas me comprendre a refusé de discuter en face-à-face avec moi. C'est dommage. C'est par la conversation que passe le non-dit, que les vérités circulent... L'écrit est lent. Je suis incapable pour répondre par écrit à quelqu'un de répéter ce que j'ai déjà écrit ailleurs. J'essaie de répondre en m'appuyant sur mes anciens textes, sans négliger les idées de mes commentateurs tout en essayant d'éclaircir les miennes. Mais je n'ai jamais cherché à convaincre qui que ce soit de quoi que ce soit.

Ce lecteur qui refuse le dialogue me reproche de ne rien proposer de concret. En fait, je propose des méthodes qui ne lui plaisent pas. Il ne veut pas les voir. Je parle de Dee Hock, de ses accomplissements, il semble ne pas m'entendre. C'est un adepte du contrôle, pour ne pas dire du dirigisme étatique, il croit encore

à la méthode qui nous mène à la catastrophe. Je me sens désarmé en face de lui.

Quand je critique, l'approche globale, il me dit qu'il faut du global et du local. Je ne suis pas d'accord. Personne n'est assez malin pour décider globalement pour tous les autres. Le problème est là. Que des gens aient réussi à nous le faire croire pendant des lustres est la cause de tous nos maux. Le global doit nous servir de guide pas nous dire ce que nous devons faire et comment le faire.

Nous sommes dans une situation critique à cause d'une méthode de pensée vieille de 400 ans, nous devons penser autrement, sinon nous ne réglerons pas les problèmes induits par cette façon de penser. Pour moi, il n'y aura pas de compromis. Nous ne sauverons pas le monde avec les armes qui le tuent.

PS3: Sur internet, le W3C émet des recommandations globales. Les sites qui ne les respectent se retrouvent marginalisés. Mais personne n'est pas obligé de les respecter à 100 %. Il reste de la liberté pour essayer des choses qui n'ont pas été pensées, sinon il n'y aurait pas d'innovation. La loi ne punit pas celui qui ne la respecte pas. Il est puni par les usagers si son comportement cause problème et ou simplement déplaît.

PS4: Je n'ai pas choisi de décaractériser les mots, c'est tout un courant philosophique qui l'a fait, en vue de ne pas perdre de temps en discours inutiles. Je pense à Popper entre autre. Regardez où ça vous amène de vouloir définir. Le souci de définir a conduit au positivisme, au logicisme, que Gödel et Turing ont fait exploser. Je m'inscris après eux, je ne veux pas revenir en arrière. Si vous ne me comprenez pas je le regrette, j'espère que d'autres me comprennent. Pour moi, le sens n'est pas dans les mots mais entre les mots, dans les rapports que nous tressons entre eux. Je suis un anti-essentialiste et votre approche est essentialiste. Tout ce que j'écris, c'est pour combattre l'es-

sentialisme, cette idée qu'il y a un monde au-dessus du monde, qu'il y a des choses qui nous dépassent, qu'il y a du sens supérieur, donc des hommes supérieurs, des chefs...

PS5: Je me veux indéterminé. Après tout, le monde de la physique est lui aussi indéterminé, pourquoi le langage ne le serait pas? De toute façon, il l'est, les philosophes ont compris cette propriété en même temps que les physiciens découvraient la mécanique quantique. On ne peut pas échapper à l'incertitude, il faut l'accepter. Turing a découvert qu'un ordinateur ne pourrait être intelligent que s'il buguait. Il faut du hasard.

J'essaie d'être clair mais je ne peux l'être vraiment. Et tout l'intérêt d'un texte, c'est justement d'être ouvert. De laisser place à la liberté. Nous ne sommes plus à l'époque d'une déclaration universelle des droits de l'homme. Les prochaines déclarations devront être dynamiques en perpétuelle évolution. Figurer les choses, c'est les tuer. C'est leur donner une supériorité qu'elles ne peuvent pas avoir. Il n'y a plus rien d'universel. Ainsi ma déclaration d'interdépendance ne s'est jamais voulue définitive. C'est une ébauche à transformer sans cesse.

PS6: L'effort d'échapper à l'incertitude n'est pas du tout universel. Disons qu'il commence à partir des lumières, une époque où on veut tout décomposer, où s'impose la pensée réductionniste. Aujourd'hui cette méthode de penser s'essouffle, elle est incapable de traiter de la complexité. D'un âge où nous nous sommes focalisés sur les quantités, nous entrons dans un âge où les qualités deviennent prépondérantes. Si ce n'était pas le cas on se moquerait bien que le climat parte en vrille.

Pour moi, la précision est innaccessibles. Ma façon de l'approcher, c'est de revenir sans cesse sur les mêmes sujets par des perspectives différentes. Peu à

peu, je sculpte une vision de la réalité, mais elle restera éternellement vacillante. Car qui pourrait être assez fou pour avoir des certitudes. Ainsi je me considère avant tout comme un artiste et surtout pas comme un intellectuel.

PS7: La possibilité d'une guerre me fait peur. C'est pour ça qu'il faut expliquer encore et encore que nous pouvons organiser le monde différemment et que nous pouvons commencer par gérer autrement notre propre vie.

Retour sur le TCE

mercredi 2

Je débute mon prochain livre sur internet et la politique en essayant de comprendre comment internet a influencé le référendum européen 2005, le fameux TCE.

Pour beaucoup d'analystes, c'est Étienne Chouard qui aurait fait pencher la balance en faveur du non. J'ai combiné tous les sondages pour obtenir une courbe d'évolution des intentions de vote. En l'analysant, le rôle d'Étienne est moins évident.

Étienne poste son article critique le 25 mars 2005, au moment où le non est au plus haut dans les sondages. Il n'est donc pas responsable de cette situation.

En revanche, en remontant un peu dans le temps, on voit que c'est l'affaire Bolkestein qui est décisive. Il se trouve qu'elle a circulé sur le web pendant un an avant d'attirer l'attention des médias officiels. C'est Raoul Marc Jennar qui l'a fait sortir, puis qui a récidivé avec un mail début février 2005. Donc Jennar a eu un rôle décisif.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Alors que le non est au plus haut, Chirac puis Jospin font le forcing

pour renverser la tendance. Et ils y parviennent. C'est alors que l'effet Chouard agit, c'est alors que son papier fait beaucoup parler sur le web, puis ailleurs. Je crois qu'Étienne a annulé le travail de Chirac et de Jospin. Son action citoyenne a sans doute pesé autant que celles de nos vedettes politiques, ce n'est pas rien, c'est même historique, et peu importe le fond des idées de d'Étienne, mon intention n'est pas ici de les discuter, mais de démontrer que des hommes ordinaires peuvent faire des choses extraordinaires.

Voici mon analyse, je la détaillerai dans le livre en donnant la parole aux principaux protagonistes, notamment à Versac qui était sur le web un des défenseurs du oui. Je voudrais savoir comment ils ont vécu cette montée en puissance du web citoyen. Si vous avez aussi vécu cet évènement, si vous avez des choses à dire, n'hésitez pas à me contacter. Je serai aussi heureux de donner la parole à ceux qui interprètent différemment la courbe des sondages.

PS1 : Personne ne saura jamais ce qui a vraiment fait gagner le non. Ce qui est intéressant c'est que le net a sans doute eut de l'importance. Étienne aussi. Pas plus que beaucoup d'autres. Pas plus que des centaines de gens que nous ne connaissons pas. Mais tous ensemble ils ont débattu d'une façon nouvelle. Pour moi, Étienne n'est pas un héros, c'est quelqu'un d'ordinaire. Beaucoup d'autres ont fait comme lui. C'est de ça que je veux parler.

PS2 : Je veux essayer de montrer que la politique d'en bas est en train de remplacer celle d'en haut. Je me moque des idées de ceux d'en haut. Mais d'en bas ou d'en haut, ça reste de la politique.

Pour mon livre sur internet et la politique, je n'ai pas encore trouvé de titre. Il me reste moins d'un mois pour me décider. Je suis preneur de toutes les idées. Voici en gros comment se structurera le livre.

1/ Internet a influencé le référendum européen en 2005. J'évoquerai aussi la campagne US 2004.

2/ Nos hommes politiques ont définitivement compris qu'ils ne pouvaient plus ignorer internet. Je parlerai de leurs sites, de leurs stratégies, essayant de voir ce qu'ils comprennent de la logique internet et ce qu'ils ignorent encore totalement.

3/ Les citoyens aussi interviennent de plus en plus dans la vie politique et ils joueront un rôle de plus en plus central. J'analyserai le web citoyen et lui donnerai la parole.

4/ Enfin, je crois que les nouvelles idées propres à internet s'insinueront dans la pensée de tous les acteurs, donc conduiront progressivement à une redistribution totale des cartes politiques. C'est une partie qui me tient à cœur. Cette redistribution loin du clivage gauche-droite me paraît indispensable si nous voulons aller de l'avant et résoudre les grands problèmes de notre monde.

Voilà, vous savez tout. Il me faut maintenant un sous-titre explicatif du type : *Pourquoi les prochaines élections se joueront sur internet* et un titre court et choc.

Mon titre code actuel est *Politique 2.0* mais seuls les spécialistes du web le comprennent. Les autres croient qu'il s'agit d'un jeu de mots en rapport avec le football. Nicolas voisin m'a proposé *poliTIC* qui signifie la politique à l'âge des nouvelles techno. C'est encore un peu cryptique. Casabaldi, lui, a lancé sans trop réfléchir *Globalia* pour signifier que la politique changeait de dimension.

De mon côté, je n'ai rien de terrible. En songeant à *Tsunami sur l'Elysée* j'ai pensé à *Tsunami politique*. C'est déjà un peu usé comme les variantes encore plus plates du type *Explosion politique* ou *Électrochoc politique*. Voici en vrac une liste de propositions pas très satisfaisantes :

Politique critique,
Buzz politique,
Net politique,
e-Politique,
e-Démocratie,
Politique critique,
Politique dépolitisée,
Contre politique,
Blogs et politique...

Une dernière idée me vient : *Ménage à trois*. Dorénavant, la gauche et la droite ne sont plus seules.

J'espère que vous avez mieux.

PS1 : Certains pensent que le web n'est qu'un outil et qu'il ne change rien. Je crois que les outils changent tout justement. Le net nous apporte au moins une chose, c'est la compréhension des réseaux universellement présents dans la nature. Si internet n'existait pas, Strogatz, Barabási et Watts n'auraient pas effectué toutes leurs découvertes et notre vision du monde ne serait pas en train d'être bouleversée. Il est d'ailleurs dommage que leurs livres ne soient pas traduits en Français. Leur lecture m'a fait comprendre que nous pouvions organiser la société différemment. Il est vrai qu'internet n'est pas indispensable pour cette nouvelle organisation. Il a attiré notre attention vers des choses que nous n'avions pas su voir jusque là. Maintenant qu'il est là, il est juste un réseau de plus. J'ai tout de même tendance à le considérer plus comme un territoire que comme un simple média.

J'espère trouver un titre qui traduira cette idée. J'aime bien Le cinquième pouvoir par exemple.

PS2: Les citoyens peuvent aujourd'hui constituer un cinquième pouvoir. Comme je crois que nous ne pouvons plus exercer que le pouvoir au niveau local, il y aura de moins en moins de place pour les quatre autres.

PS3: Comme il y a des politiques qui ont perdu des élections en ignorant le quatrième pouvoir, d'autres perdront en ignorant le cinquième.

Tout travail mériterait salaire

dimanche 6

Je ne suis pas du tout d'accord avec ce principe. Et j'éprouve le besoin de m'expliquer à ce sujet après le commentaire d'Adam Kesher. Je me suis déjà expliqué une première fois en parlant du crowdsourcing et du web 2.0. Je recommence car Kesher me reproche en gros de vous exploiter, vous lecteurs qui avez gentiment proposé des idées de titres pour mon prochain livre.

J'ose espérer que des hommes libres peuvent échanger des idées sans avoir besoin de se les facturer. Chaque fois que nous écrivons dans nos blogs, nous ne faisons pas payer l'accès à nos écrits. C'est justement tout l'intérêt des blogs, de permettre à des gens de se rencontrer, à des idées de se féconder. Mettre de l'argent là dedans ce serait la mort du système. Qu'une idée émise par l'un de nous, récupérée par un autre, transformée ailleurs finisse par générer de l'argent quelque part ne me pose aucun problème. C'est le principe même de l'open source. C'est de cette façon que naîtra le cinquième pouvoir.

Il ne faut pas oublier que les salaires sont avant tout un moyen pratique pour l'État de ponctionner

sa dîme au passage. Lorsque nous échangeons des idées ou des services, l'État est impuissant, il ne contrôle plus. Et internet, en nous aidant à échanger, met en question justement le principe même de l'imposition. L'échange est donc un acte contestataire à mes yeux très important. C'est pour ça que, quand je publie un article chez Agoravox, je n'attends aucune rétribution même si Agoravox peut gagner un peu d'argent grâce à ma contribution.

Il y a des choses que nous faisons dans la vie pour de l'argent mais je ne vois pas pourquoi nous n'agirions que pour l'argent. Nous pouvons aussi agir par amitié, par désir de partage, de reconnaissance, par pur altruisme... l'argent n'est pas un passage obligé et j'espère qu'il le sera de moins en moins. Si nous entrons, comme je le pense, dans une époque où les qualités vont devenir plus importantes que les quantités, l'argent sera un étalon de moins en moins nécessaire. Tout n'est pas quantifiable en valeur, heureusement. Encore une fois, nous vivons dans une société où on nous a inculqué le contraire.

Quand un artiste écrit un livre, peint une toile, compose de la musique... le plus souvent il ne le fait pas pour de l'argent. La grande majorité des œuvres ne rapportent rien à leur auteur. Flaubert disait toujours que madame Bovary lui avait coûté. Très souvent nous ne travaillons pas pour de l'argent mais parce que nous en éprouvons le besoin, parce que nous avons envie de transmettre quelque chose, de contribuer à l'aventure humaine. Il serait dommage d'enrayer ce phénomène sous prétexte que tout travail mérite salaire.

Par provocation, je dis souvent que le statut de salarié n'est qu'un statut d'esclave déguisé. Pour un salaire arbitraire, le salarié offre à son patron presque toujours plus qu'il ne reçoit. Cette exploitation du travail devrait être interdite et cet interdit inscrit

à la déclaration des droits de l'homme. Nous avons le droit de collaborer à des projets collectifs mais il devrait être interdit de quantifier arbitrairement et *a priori* cette collaboration. Nous devrions toujours être partenaires dans le business, en être systématiquement les actionnaires.

Et je ne prône pas ainsi une forme de communisme mais un capitalisme sans chef, sans patron qui se place au-dessus des employés, un capitalisme d'hommes libres qui échangent librement leurs services. Un jour le statut de salarié sera sans doute regardé comme une monstruosité. Il ne faut jamais oublier que l'esclavage a longtemps été acceptable, même pour les esclaves qui étaient incapables d'imaginer un monde sans esclaves.

Le salariat n'est qu'une humanisation de l'esclavage. Une humanisation somme toute assez primitive.

PS1: J'éprouve toujours une certaine gêne quand quelqu'un parle au nom des Autres. De quel droit? Est-il un Autre? Alors pourquoi ne pas dire je. Et s'il n'est pas Autre que sait-il vraiment des Autres surtout s'ils sont silencieux? Et s'il parle en leur nom, c'est donc qu'ils ne sont pas silencieux, c'est donc qu'ils participent d'une certaine façon à notre débat. Je n'en oublie pas pour autant la réalité sociale. J'ai déjà dit que nous devons essayer de connecter les gens qui ne le sont pas. Ça passe par la création de nouveaux outils et aussi par un travail de proximité, d'où l'importance de l'action locale. En même temps que notre réseau humain se densifie, le peuple du silence disparaît peu à peu. En tout cas, c'est ce que je souhaite.

PS2: L'essence du web 2.0 pourrait être le gagnant-gagnant. J'espère que nous allons réussir à construire une société gagnant-gagnant et abandonner l'actuel mode de jeu à somme nulle.

PS3 : *Si quelqu'un trouve un titre génial pour mon nouveau livre, il peut essayer de me le vendre, c'est son droit. Si quelqu'un m'offre un titre superbe, j'espère ne pas l'oublier. Qu'est-ce que je peux dire d'autre ?*

Pour ma part, je donne de temps en temps des conférences et je ne me fais quasiment jamais payer, souvent même pas payer les déplacements. J'ai déjà dépensé plus que ne me rapportera jamais Le peuple des connecteurs. Je le fais parce que je crois que certaines idées méritent une plus large audience.

Donner une idée, ça ne coûte rien. Les idées ne coûtent rien. C'est leur mise en application qui est coûteuse. J'ai commencé à écrire un bouquin qui s'appelle J'ai eu l'idée. Un jour, je distribuerai gratuitement cette liste d'idées. J'attends d'en avoir 500 pour que ça ressemble au Je me souviens de Perec. Je ne vois pas pourquoi nous n'aurions pas envie de faire des cadeaux. J'ai un jour donné une voiture à une amie. Chaque fois qu'elle va au travail avec doit-elle me payer quelque chose ?

Je sais que je caricature, c'est juste pour redire qu'il n'y a pas de règle. Je peux inviter des gens à bosser gratuitement pour moi, s'ils acceptent je suppose qu'ils sont intelligents et qu'ils trouvent leur compte à cette collaboration. Combien de petits soldats travaillent gratuitement pour nos hommes politiques ?

Quand je publie un papier sur Agoravox, je fais un cadeau, non pas à Carlo Revelli, mais aux lecteurs d'Agoravox qui me liront. Je pourrais très bien aller vendre certains de mes papiers à des magazines. J'ai vécu de cette façon il y a plus de dix ans, ce n'est pas un problème, ce n'est pas difficile. Si je ne le fais pas, ce n'est pas que Carlo me flouse, c'est que j'ai envie d'entrer dans son jeu.

Dee Hock explique que personne n'a jamais été récompensé pour avoir proposé le nom Visa. Ça s'est fait comme ça. Et je trouve que c'est bien. Quelle

importance que nous ayons presque tous aujourd'hui le logo Visa collé sur notre carte de crédit ? Si j'avais trouvé le nom, ça m'aurait amusé.

Je crois que nous devons laisser les gens libres se débrouiller entre eux. Je suis sûr que ceux qui m'ont proposé des titres ont accepté cette règle tacite. Je crois qu'ils étaient tous conscients de ce qu'ils faisaient. Que ceux qui ne l'ont pas fait ne soient pas nécessairement conscient ce n'est même pas un problème. Pour résumer, je crois qu'il ne faut pas prendre les gens pour plus con qu'ils ne sont... même si c'est dans leur intérêt. Je parts toujours du principe que les gens avec qui je discute sont intelligents.

PS4: Est-ce que Google nous prends pour des cons ? Il utilise nos contenus pour enrichir son index. Mais comme il nous envoie des clients, nous pouvons dire que c'est du gagnant-gagnant.

En fait, il ne faudrait accepter que les échanges gagnant-gagnant. Si tu trouves un titre pour mon livre, je t'attribue le titre dans les remerciements, tu bénéficies d'un peu de pub ou de reconnaissance, c'est une façon de jouer gagnant-gagnant, même si nous ne gagnons pas nécessairement à 50/50. Avec Google, ce n'est jamais du 50/50 n'ont plus. Ce qui importe, c'est de gagner des deux côté.

Avec Google, tu as un contrat tacite. Tant que Google exploite ton contenu, tu gagnes. Avec mon histoire de titre, c'est la même chose. Tant que le livre sera disponible, tu gagneras en visibilité. En revanche, lorsqu'une entreprise t'invite à un focus group et que tu trouves pour elle une idée, tu n'es jamais récompensé. On t'achète avec un joujou et après tu gagnes rien. C'est inacceptable, c'est le capitalisme. On t'utilise, puis qu'on te jette.

Les gens avec un rythme cardiaque irrégulier ont plus de chances d'avoir un problème cardiaque. Dans les années 1980, le bon sens dicta aux médecins d'administrer un traitement pour réguler le rythme cardiaque de tous les arythmiques. Résultat : la mortalité a été multipliée par deux, voire par trois, pour ceux qui ont une arythmie faible ! Le bon sens n'est pas toujours fiable. Il nous dit d'ailleurs que la Terre est plate !

Nous aurions dû nous méfier de lui, mais non, nous lui faisons toujours confiance, comme quand nous nous croyons capables d'anticiper l'avenir. Ces dernières semaines, j'ai lu plusieurs articles qui questionnent le bon sens écologique. Et qui nous montrent combien nous devons être prudents avant d'adopter de nouvelles technologies.

Les éoliennes

Il nous paraît évident qu'elles permettent la production d'énergie propre ; peu importe leur bilan économique. Le bon sens dicte de construire de plus en plus d'éoliennes même si elles gâchent les paysages et massacrent souvent dans leurs pales les oiseaux de passage. Ce risque est connu, il vaut la peine d'être pris. J'ai toujours été de cet avis. En 2005, la production mondiale d'énergie éolienne a augmenté de 43 % pour atteindre 60 000 mégawatts, 12 fois la consommation énergétique de l'Irlande.

Mais faut-il se fier au bon sens avant de prendre une décision ? Quel est le coût réel d'un champ d'éoliennes ? Combien de CO₂ sera dégagé lors de la construction de l'infrastructure, combien lors de la fabrication des éoliennes ? Toutes les pollutions ne doivent-elles pas être comptabilisées ?

Quand on construit un champ d'éoliennes, on cherche des endroits peu peuplés, par exemple dans

les tourbières en Irlande. Le coût de l'infrastructure est alors toujours élevé, les travaux sources d'important dégagement en CO₂ et autres gaz à effet de serre. Et ils perturbent l'environnement. Suivant les calculs les plus pessimistes de Richard Lindsay, il faut alors 16 ans pour qu'une éolienne, qui a une durée de vie de 25 ans, annule la pollution que sa construction a engendrée !

Face à la complexité, le bon sens défaille. Il oublie de tenir compte de toutes les implications. Il ne peut d'ailleurs y parvenir. Que faut-il faire alors ? Plutôt que construire d'immenses champs d'éoliennes, il est sans doute préférable d'opter pour la micro-génération suggère Richard Lindsay. Plutôt que se lancer dans des projets géants impossibles à maîtriser, il vaut mieux que chacun de nous place une petite turbine sur son toit. C'est un bel exemple qui devrait nous pousser à agir par nous même, localement.

Les arbres

Un autre article, aussi publié dans *NewScientist*, m'a interpellé. Le bon sens nous incite à planter des arbres pour lutter contre la pollution. Du coup, le traité de Kyoto propose aux pays incapables de réduire leurs émissions d'avoir la main verte.

Est-ce vraiment une bonne idée ? Une étude vient de révéler que les feuillages dégagent du méthane, un des gaz à effet de serre les plus nocifs. Les experts ne sont pas encore arrivés à un accord sur les volumes mais le dégagement est avéré.

Le bon sens est encore une fois mis en question. Les solutions les plus évidentes ne sont pas nécessairement les meilleures. Plutôt que se lancer dans de vastes projets pour réduire les gaz à effet de serre, projet dont personne ne peut maîtriser les tenants et les aboutissements, n'est-il pas préférable d'attaquer le problème à la source, là où se produisent les pollutions, c'est-à-dire chez nous ?

Il est un peu facile de polluer d'un côté et de planter des arbres d'un autre en croyant qu'on règle le problème. Les pollutions doivent être évitées à tout prix. Il n'y a pas de compensations possibles.

PS1 : Ai-je dit que les éoliennes étaient une mauvaise chose ? Je n'ai pas dit non plus que leur rendement était plus mauvais que celui du pétrole ou du nucléaire. J'ai juste insisté sur la nécessité de prendre en compte tous les coûts avant se lancer tête baissée. Si on ne fait pas ça, le nucléaire est la panacée d'ailleurs. Richard Lindsay met juste en garde sur le développement sauvage des champs d'éoliennes, voir l'article de la BBC. Il y a aussi des risques environnementaux avec les énergies dites propres. Et les statistiques ne nous aident en rien dans cette histoire. Que les probabilités soient favorables ne nous empêche pas de nous engager dans des voies catastrophiques. Les probabilités ne nous aident pas à prévoir l'avenir, ni même à estimer les futurs possibles. Ce servir d'elles pour agir est suicidaire, surtout à l'échelle globale.

PS2 : Pour le méthane, l'article dont je parle évoque une première étude qui indique une production pour les végétaux entre 62 et 236 millions de tonnes par ans, donc un volume du même ordre que celui produit par les ruminants et l'activité microbienne. Cette étude n'est pas confirmée.

PS3 : Je reste toujours persuadé que l'éolien est une vraie solution. Mais sans doute est-il préférable de le déployer de façon distribué plutôt que de façon concentré comme c'est le cas aujourd'hui.

PS4 : J'ai pensé à un autre article NewScientist où il est question de la micro-génération énergétique. Elle produit déjà plus que le nucléaire ! Et elle prouve que la production décentralisée est la véritable solution. Ça renforce mon idée que l'approche locale doit souvent être privilégiée.

Comme je l'ai écrit au sujet du projet d'Étienne Chouard, réfléchir à une nouvelle constitution est fondamental. Nous vivons dans une société qui évolue, la constitution doit elle aussi évoluer.

N'étant ni juriste, ni constitutionnaliste, ma réflexion porte essentiellement sur la nature de la constitution. À mon sens, elle doit répondre à quelques grands principes, sorte de constitution de la constitution ou de métaconstitution.

1/ Nous savons aujourd'hui créer des systèmes émergents qui font des merveilles avec trois ou quatre principes. Dans *Le peuple des connecteurs*, j'ai discuté de nombreux exemples (chez les insectes, les oiseaux, les machines, les hommes...). À un moment donné, on se rend compte qu'ajouter des principes n'a plus aucune influence sur le comportement du système. Trop de principes peuvent même enrayer le système. Sans que ce soit démontré mais les simulations le laissent deviner, il existe vraisemblablement un nombre de principes idéal, qui permet une croissance ininterrompue de la complexité. Une bonne constitution devrait répondre à ce cahier des charges. Elle devrait reposer sur une dizaine de principes.

2/ Une constitution reposant sur quelques principes a l'avantage immédiat d'être simple et intelligible. Ça ne veut pas dire que la société régie par cette constitution sera simple, bien au contraire. À partir des principes, on pourra écrire une infinité de livres et de commentaires. Mais le texte fondateur doit rester simple. Ainsi, Visa a été créé à partir d'une dizaine de principes. Le résultat est la plus grande organisation commerciale au monde.

3/ Comme Étienne, je suis pour une séparation des pouvoirs exécutif et constituant. C'est sans doute

le premier principe à inscrire en-tête de la nouvelle constitution. Selon Étienne, la séparation pourrait se faire en déclarant « tous les députés Constituants inéligibles aux fonctions qu'ils instituent eux-mêmes ». C'est un principe nécessaire mais peut-être pas suffisant : un élu sera certes inéligible mais pas les membres de son parti. Un élu peut jouer la carte de ses successeurs. À mon sens, la séparation doit être plus totale.

4/ Pour qu'un parti ou un lobby ne mettent pas la main sur le pouvoir constituant, la meilleure façon de le protéger est d'écrire la constitution sur un mode participatif de type wiki (ceux qui le désirent y travaillent). Ne pas multiplier les articles est, là encore, une condition indispensable. La multiplication aurait pour effet d'accroître exagérément le prix du ticket d'entrée pour les participants volontaires.

5/ La volonté de séparer les pouvoirs implique donc, de façon presque inévitable, l'introduction de la participation dans la démocratie. La démocratie participative est-elle possible ? Ce n'est pas parce qu'elle n'a jamais existé qu'elle ne peut pas exister. Mais si elle était impossible, la séparation des pouvoirs le serait aussi, la vraie démocratie serait et resterait une illusion.

6/ Une fois la constitution écrite sur un mode participatif de bas en haut elle s'imposera à tous par le haut (boucle de feedback en langage cybernétique). Mais elle doit maintenir en vie le bottom-up qui lui a donné naissance (ne pas couper la boucle). La nouvelle constitution doit être dynamique, en perpétuelle évolution. Elle sera par nature écrite pour être réécrite. Elle doit résulter d'un crowdsourcing perpétuel.

7/ L'avenir d'une société régie par une constitution même simpliste est inimaginable, c'est une raison de plus pour que cette constitution ne soit pas figée et

puisse se corriger. L'impossibilité de prévoir doit sans doute, elle aussi, être inscrite dans la constitution. Elle implique une méfiance vis-à-vis des mesures globales aux conséquences incertaines, donc potentiellement dangereuses pour tous.

8/ SOit la société est participative, soit elle ne l'est pas. Le compromis est impossible. Donner le droit à un peu de participation, c'est ouvrir la porte à plus de participation. Le droit de vote fut le premier pas irréversible. Aujourd'hui, internet nous donne goût à plus de participation.

9/ Je crois que le pouvoir exécutif peut lui aussi se passer de représentation. Les peuples premiers fonctionnaient sans représentation. Certes, ils vivaient en petite communauté mais la technologie peut nous aider à étendre le système participatif à l'humanité. Je le dis souvent, je considère internet comme un début de démocratie participative qui repose sur l'auto-organisation. Et c'est possible parce qu'internet n'est pas qu'un média mais, avant tout, un territoire.

10/ La possibilité de la démocratie participative rend moins fondamental la nécessité d'une constitution qui nous protégerait des abus de pouvoir puisque le pouvoir serait aux mains de tous.

11/ La participation ne signifie pas que tout le monde discute de tout. Il ne faut pas oublier que nous vivons en réseau. Nous sommes connectés. Des représentations spontanées apparaissent. Lorsqu'Étienne discute de la constitution, il le fait avec les autres nœuds du réseau intéressés par ce sujet. Indirectement, il le fait au nom des gens qui sont connectés avec lui. Dans d'autres débats, d'autres nœuds discutent. La représentation est dynamique, auto-organisée. Internet fonctionne de cette façon.

12/ Est-ce utopique de rêver d'une nouvelle constitution ? Je crois que nous n'avons pas le choix. Nous devons changer pour changer avec le monde. Mais les profiteurs de la constitution actuelle ne partiront pas sans résister. Jusqu'où résisteront-ils ? Je n'en sais rien. Quand je vois les combats des chefs qui secouent nos partis politiques je suis très pessimiste. Le pouvoir rend fou les hommes de pouvoir. Ils n'ont aucune honte à se parjurer.

C'est à nous, sur internet, d'imaginer un autre monde, de montrer que nous pouvons y vivre heureux. Nos voix finiront par être entendues. Chacune est une graine qui ne demande qu'à pousser. La plus grande difficulté pour ces graines sera de survivre car sur internet, comme dans le reste de la société, le « non » domine.

Étienne illustre parfaitement ce phénomène. Il s'est battu avec plus de facilité contre le TCE que pour défendre sa nouvelle constitution. Nous parlons douze fois plus de ce que nous n'aimons pas que de ce que nous aimons. Sur les blogs, surtout sur Agoravox, cette loi est respectée. La plupart des commentaires sont négatifs. Pourtant, si nous voulons que le monde change en réponse aux problèmes majeurs auquel il fait face, nous devons apprendre à aller de l'avant en jouant gagnant-gagnant.

PS : Le web est dominé par la critique. Cette négativité du web, et de la société en général, me chagrine et affecte parfois mon optimisme. Mais peut-être attendons-nous trop de la participation ? Ce qui compte c'est que les quelques personnes vraiment passionnées par un sujet collaborent, ça suffit sans doute, surtout si le débat reste ouvert et si ces personnes sont par ailleurs connectées à des centaines d'autres dont elles sont, en quelque sorte, les représentantes.

Je sais qu'Étienne Chouard a le même souci avec sa nouvelle constitution. Dès qu'on essaie d'aller de

l'avant, donc qu'on met bout à bout des idées nouvelles, nous n'avons pas envie de faire l'effort que cela exige, surtout quand à un moment donné nous devons nous remettre en question.

Les réactions suite à mon papier au sujet du bon sens m'a ainsi déçu. Je me suis dit à quoi bon. Je n'ai peut-être pas assez mis les points sur les i mais mon propos était juste de dire que nous ne savons pas tout, que nous devons éviter de raisonner par habitude, éviter de tirer trop vite des conclusions. J'avais choisi des exemples écologiques parce qu'ils me paraissaient frappant.

Et la conversation qui a suivi a été pour moi surréaliste. Les gens ont joué aux petits profs. Je m'appuyais sur des faits totalement nouveaux, comme les dégagements par les arbres de NH₄, et certains en faisaient une banalité, confondant cette découverte avec le fait connu depuis longtemps que la putréfaction dégage aussi du NH₄. Mais jamais ils ne mettaient en doute leur connaissance alors que justement j'avais écrit mon article pour dire attention.

Je suis vraiment un mauvais communicant.

Référendum en question

vendredi 11

En écrivant pour mon prochain livre l'histoire du référendum pour la constitution européenne, j'ai fait une découverte assez déplaisante, déplaisante pour moi car je suppose que tous ceux qui s'occupent de la chose politique en sont conscients. Je suis très naïf je sais.

Un référendum ne peut jamais être démocratique !

Lors du référendum Chirac nous a posé cette question : « Approuvez-vous le projet de loi qui autorise la ratification du traité établissant une Constitution pour l'Europe ? »

Oublions le vote blanc, nous pouvions répondre par oui ou par non. Oui pour accepter la ratification, non pour la rejeter. Il se trouve que le non a toujours un avantage. Nous parlons plus de ce que nous n'aimons pas que de ce que nous aimons. Tous les marketeux le savent. Donc, en posant cette question, Chirac donna un avantage au non, ce qui n'était pas très malin vu qu'il était pour le oui.

Je suppose qu'il aurait pu poser la question autrement et demander : « Voulez-vous que l'Union continue de fonctionner sans constitution ? » Le non aurait alors implicitement approuvé la création d'une constitution.

Mon exemple est peut-être un peu caricatural mais il montre que la formulation d'une question référendaire peut influencer les réponses. La démocratie directe, qui s'appuie sur de nombreux référendums, n'est donc pas la panacée car elle ouvre la voie à la manipulation.

PS : Mon argumentation est tirée par les cheveux, c'est vrai. Je voulais enchaîner sur une mise en question du droit de vote et je ne l'ai pas fait. J'essairai si je trouve le temps pendant les vacances.

Dans le vent

vendredi 11

Cet article est une réponse à un article posté sur Agoravox par Vincent Chapin suite à mon propre article sur le bon sens.

Tout ce que dit Vincent est juste mais n'a pas beaucoup de rapport avec ce dont j'ai parlé. Je n'ai

jamais dit qu'en mettant des éoliennes sur nos toits nous allions couvrir tous nos besoins énergétiques. Même en mettant des éoliennes géantes partout on n'y arriverait d'ailleurs pas. Pour atteindre l'autonomie énergétique, il faudra additionner des dizaines de micro-sources : solaire, géothermique, éolien... et, sans doute, recourir à de nouvelles technos encore plus que balbutiantes.

Dans mon article, j'ai juste sous-entendu, et vraiment sous entendu car ce n'était pas mon propos, qu'il y avait deux solutions pour produire de l'énergie éolienne. Soit construire des champs d'éoliennes géantes, approche centralisée qui fait plaisir aux gens comme EDF, soit faire de la micro-production locale, approche qui laisse les consommateurs maîtres d'œuvre.

Ce que je crois, d'après ce que je lis en ce moment dans la littérature scientifique, c'est que l'approche décentralisée peut produire autant d'énergie que l'approche centralisée, et potentiellement beaucoup plus, car rien n'empêchera par exemple de mettre des micro-turbines dans tous les conduits de cheminée, donc de déployer plus largement ces technologies.

Il y a beaucoup de projets de ce type en cours de développement. Et qui contrairement à ce qui s'est dit sur Agoravox ne défigureront pas les villes (comme si les pavillons Bouygues et les antennes en tout genre ne les défiguraient pas déjà). Au passage, je fais tout de même remarquer que les éoliennes défigurent un peu les campagnes, je suis assez bien placé pour le dire car il y a un champ d'éoliennes non loin de chez moi.

C'était une parenthèse. Les approches centralisée et décentralisée ne sont pas incompatibles et elles se développeront de pair. Pour ma part, je préfère la production locale car elle nous laisse acteur, nous

pouvons nous y mettre sans attendre que l'État ne fasse le boulot pour nous.

Avant de découvrir les travaux de Richard Lindsay sur les éoliennes, j'étais persuadé que les éoliennes étaient parfaites, que le bilan énergétique était génial... Je sais, je suis naïf, mais je crois ne pas être le seul. Les travaux de Lindsay m'ont juste fait prendre garde à ne pas trop m'emballer. Déployer de nouvelles technologies à grande échelle, peu importe lesquelles, peut s'avérer dangereux. Ce qui marche très bien dans le cas d'une éolienne n'est pas du tout extrapolable à des centaines.

Et le danger ne peut pas être anticipé. Voilà pourquoi l'approche locale, qui est plus progressive, plus contrôlable, vaut la peine d'être privilégiée. Bon, je ne vais pas me lancer à nouveau dans un éloge de l'action locale. J'aurais d'autres occasions.

Un dernier mot. En fait, j'ai pour l'essentiel rapporté les propos de Lindsay. Mais je ne vois personne qui ne semble revenir à ses papiers. À entendre tout ces experts de l'éolienne, ce que je ne suis absolument pas, j'ai l'impression que Lindsay est un cancre. Je crois que sa réflexion mérite d'être prise en compte.

Troll story

jeudi 17

Tous les auteurs qui publient sur Agoravox ont pris leur parti des trolls en maraude qui polluent les fils de commentaires. J'ai beau me persuader que les trolls sont un mal nécessaire, le prix de la liberté en quelque sorte, je n'arrive pas à m'habituer à leur présence, surtout quand ils influencent tous les commentaires qui suivent et que le *trolling* devient la règle. Aujourd'hui, j'en viens à chercher les rares

commentateurs de bonne foi parmi une armée de trolls qui s'ignorent.

C'est un commentaire publié hier soir suite à mon article sur le bon sens qui m'a remonté contre les trolls inconscients de l'être. Mais toutes les remarques qui suivent sont valables pour 99% des commentaires publiés sur Agoravox, suite à mes articles mais aussi suite à la plupart des articles.

1/ Exit la netiquette.

Par le passé, avant de publier sur un forum, on devait s'imprégner de sa philosophie. C'était un des points essentiels d'une politesse qui semble oubliée. Si elle était toujours d'actualité, les commentateurs devraient s'imprégner de la philosophie de l'auteur dont ils vont commenter l'article, au moins lire sa biographie, visiter son blog, lire quelques uns de ces autres articles, ça éviterait bien des incompréhensions, comme d'accuser un auteur d'ignorer les sciences de l'ingénieur alors qu'il est lui-même ingénieur.

2/ Un jeu perdant-gagnant.

Dans les médias traditionnels, il ne viendrait pas à l'idée d'un journaliste d'attaquer quelqu'un dont il ignore tout, ce serait suicidaire. Sur le web, les trolls n'ont pas peur du suicide (tous les joueurs de *Donjons & Dragons* savent que les trolls régénèrent). Comme les commentateurs n'ont rien à perdre, ils se lâchent. Presque toujours, ils jouent un stupide jeu perdant-gagnant avec les auteurs. Ils se croient être les gagnants parce qu'ils parlent en dernier. Au final, personne ne gagne, tout le monde perd, l'auteur, le commentateur, les lecteurs, Agoravox... qui devient lieu de débats tout aussi stériles que ceux des plateaux TV.

3/ Les grandes gueules anonymes.

La plupart des commentateurs se cachent. Ils ne s'enregistrent pas comme rédacteur sur Agoravox ou

n'indiquent pas l'adresse de leur blog. Du coup, ils ont un courage qu'ils n'auraient jamais en face à face. Il m'est arrivé de demander à ce type de contradicteur de discuter de vive voix et ils ont refusé. Cette attitude est assez commune dans les forums. La plupart des gens ne sont pas là pour discuter mais pour tenir un rôle. Je me demande pourquoi ils ne jouent pas à WOW. Là, il y a de vrais trolls !

Pour moi, le web n'a rien de virtuel, quand je dis quelque chose je m'engage personnellement et j'attends que ceux qui discutent avec moi agissent de même. Sur mon blog, tout le monde peut trouver mon mail et mon adresse postale. Combien de commentateurs sur Agoravox sont prêts à cette transparence ?

Je crois que si nous étions tous identifiés, les débats seraient plus constructifs. Aujourd'hui, il est trop facile d'aller pourrir les articles des autres en sachant que les siens ne risquent rien puisqu'on agit sous de multiples pseudos. Allez lire les commentaires des auteurs Agoravox. Ils sont généralement posés et argumentés.

Sur Agoravox, il devrait être possible de masquer les commentaires de tous les auteurs inconnus. Personnellement, je ne lirais que dans ce mode.

4/ Les attaques contre l'homme pleuvent.

L'auteur est soit traité de tous les noms d'oiseaux, soit accusé de commettre des erreurs inexcusables. Un auteur, en général, quand il avance quelque chose donne ses sources, c'est la règle de base de tout journalisme, même du journalisme citoyen. Les commentateurs ne prennent pas les mêmes précautions. Ils donnent des chiffres qu'ils tirent de leur chapeau.

Dans le cas de mon article sur le bon sens, j'avais cité deux articles. Au vu des commentaires, je suis certains qu'aucun critique n'est remonté aux sour-

ces. Car pour dénoncer mes erreurs, il aurait fallut dénoncer les erreurs des auteurs des articles cités puis les erreurs des auteurs cités dans ces articles cités... Là, ça devient plus difficile et personne ne s'y risque car c'est du travail.

Pour éviter, les argumentations légères, il faudrait peut-être que tous les chiffres donnés soient liés à leur source. Tous les chiffres devraient être hypertextualisés. Ça ne les rendrait pas justes mais au moins les lecteurs pourraient approfondir.

5/ Le règne des petits profs.

Les pires des commentateurs sont ceux qui croient que tout le monde, l'auteur en premier lieu, est plus con qu'eux. J'ai été journaliste. La première chose que j'ai apprise en faisant ce métier est de considérer mes lecteurs comme plus intelligents que moi.

Suite à mon article sur le bon sens, plusieurs commentateurs on fait les fanfarons. Ils ont débité au sujet du méthane ce que tout prof de biologie de lycée apprend à ses élèves. S'ils avaient lu l'article de *NewScientist* auquel j'ai fait référence, ils auraient compris que nous venions tout juste de découvrir une nouvelle source de méthane. C'est justement pour cette raison que j'ai parlé des limites du bon sens. Nous sommes tous persuadés que planter des arbres est bon, ce n'est pas nécessairement évident (je n'ai pas dit que planter des arbres était mauvais mais qu'il fallait toujours mettre en doute le bon sens).

La controverse sur le méthane est anecdotique. Elle montre juste comment tout le monde peut dire n'importe quoi et accuser les autres de dire n'importe quoi. Encore une fois, je crois que pour éviter une telle impasse auteurs et commentateurs doivent se plier aux mêmes règles du journalisme : commen-

cer par citer les sources et ne pas jouer au prof face à ses élèves.

Je sens déjà que les trolls vont se déchaîner. Du coup, je n'ai même pas envie de publier cet article sur Agoravox. Je profite encore un peu des vacances.

PS : Les trolls les plus nocifs sont ceux qui s'ignorent. Ils croient éclairer les lecteurs en conspuant l'auteur et, l'accusant de se tromper, ils se trompent eux-mêmes. Le problème : l'auteur ne peut répondre à tous. Du coup, les attaques laissées sans réponse laissent penser qu'il est dans l'erreur. J'ai souvent beaucoup de mal à garder mon calme quand je vois des anneries m'être reprochées par des ânes. Mais si je réponds, je suis mort car je vais devoir passer des heures en argumentation inutiles avec des gens de mauvaises foi. Parfois je me dis que les vieux médias ont du bon. Comme il faut un peu ramer pour y accéder, après on est entre gentlemen.

Le cinquième pouvoir

mardi 22

De tous les titres que j'ai proposés et que vous avez proposés pour mon prochain livre, *Le cinquième pouvoir*, suggéré par Erick Jonquière, me semble le plus précis. Il décrit la nouvelle mobilisation politique qui se dégage au travers d'internet, sans mettre l'accent sur internet lui-même. Il met les gens en avant et pas l'outil qui les aide à s'organiser. La véritable nouveauté sera dans un nouveau mode d'organisation.

Mon éditeur apprécie aussi ce titre donc *alea jacta es*. Voici une petite définition, en version provisoire, que je placerais dès le début du livre.

CINQUIÈME POUVOIR *nom masculin*
(2003; Ignacio Ramonet; Le Monde Diplomatique) Ensemble des citoyens, organisés grâce aux nouvelles technologies de communication, qui contrebalance le quatrième pouvoir, celui des médias et par extension du business, qui lui-même contrebalance les trois pouvoirs traditionnels : législatif, exécutif et judiciaire. Le cinquième pouvoir s'est montré pour la première fois au grand jour en 2005, en France, lors du référendum pour la ratification du traité établissant une Constitution pour l'Europe.

Pour le moment, je n'ai pas trouvé en France de référence au cinquième pouvoir antérieures à l'article d'Ignacio Ramonet. Dans le monde anglo-saxon, j'ai découvert un disque de Lester Bowie publiée en 1978 et intitulé *The 5th power*.

Pas de chance

mercredi 23

Le cinquième pouvoir est un si bon titre que Pierre Doré l'a utilisé en 1992 dans un livre publié chez Flammarion. J'ai l'impression qu'il s'agit d'un livre de marketing. Je devrais donc pouvoir utiliser le même titre puisque pour moi le cinquième pouvoir est tout autre chose. En cas de difficulté juridique, j'adopterai une variation du type *L'ascension du cinquième pouvoir* ou *Le cinquième pouvoir : c'est nous*.

Hier, 13 heures, quelques amis et moi sommes attablés dans la cuisine du domaine de Montagenet. Notre hôte, José Ferré, vient de nous servir ses œufs brouillés aux truffes quand mon téléphone sonne. Tout le monde me fait signe de ne pas répondre mais je décroche.

Mon attachée de presse me demande de contacter Frédérique Roussel chez *Libération*. José fait les gros yeux mais je quitte la table et j'appelle cette journaliste que je ne connais pas et qui prépare un papier sur les blogs politiques et, plus particulièrement, sur les méthodes pour évaluer leur notoriété.

Je lui ai parlé une dizaine de minutes mais je ne suis pas sûr d'avoir été clair. La veille avec mes amis nous avons passé la moitié de la nuit à refaire le monde et nous étions un peu dans le coltard. Je vais essayer de remettre au clair ce que j'ai dit ou, plutôt, ce que j'aurais dû dire.

Pour mesurer la notoriété d'un blog politique, il y a deux possibilités. Se référer à son audience ou évaluer son influence.

Audience Il n'existe des mesures objectives que pour les sites disposant d'un trafic important. En juin, NNR a classé le blog Le Meur en 3748^e position par rapport à l'ensemble des sites français, avec 45 000 visiteurs uniques/mois. De l'aveu même de NNR, cette mesure n'est pas fiable car l'échantillon utilisé pour l'étude n'est pas significatif au vu du faible trafic du blog de Le Meur. Quand Le Meur regarde ses données serveur, il voit des valeurs doubles, ce qui est le cas pour tous les sites. Mais 100 000 visiteurs uniques par mois ce n'est encore pas beaucoup par rapport aux gros sites français. Avec bonWeb, par exemple, nous faisons le même score chaque jour. Les autres blogs politiques, bien

moins fréquenté que le blog de Le meur car plus ciblés, n'apparaissent même pas dans le panel NNR.

Influence Comme il est quasi impossible de connaître l'audience des blogs politiques, on préfère parler de leur influence (notoriété serait sans doute plus juste comme me l'a fait remarquer José). Elle se mesure en comptant les liens qui pointent vers un blog. Ainsi, plus les articles d'un blog ont été cités par d'autres blogueurs, plus le blog est dit influent. Technorati mesure cette influence pour les millions de blogs référencés dans son annuaire.

Pour établir le classement des blogs politiques de bonVote, nous avons pondéré l'indice technorati en fonction de la régularité de publication et de la présence dans les résultats Google pour la requête "blog politique". Voir la méthodologie précise. Dans les jours prochains, nous pondérerons cette note en fonction du degré de politisation des blogs. Cette approche n'est pas la panacée mais elle aide à y voir un peu plus clair dans la blogosphère politique.

En observant le top cent de bonVote, on voit immédiatement que les sites des hommes politiques connus et des partis y sont minoritaires, bien moins de 20%! J'interprète assez simplement ce phénomène. Nos politiciens ne comprennent rien au web. Ils font des efforts mais ils sont soit mal conseillés, soit totalement à côté de la plaque. Je devine qu'ils doivent commencer à paniquer en ce souvenant du TCE.

Le cinquième pouvoir risque de leur rafler la mise. Des petits candidats plus habiles en marketing web risquent de causer quelques surprises, souvenons-nous de Howard Dean aux USA en 2003. Ces jours derniers Roland Castro est monté en quatrième position du top politique de bonVote.

Je développerai ces idées dans mon prochain livre. Mais, dès à présent, je ne saurais que conseil-

ler à nos politiciens de courir s'attacher les services d'une agence comme heaven qui, en France, est la grande spécialiste du marketing viral, le seul véritable marketing qui fonctionne sur internet. Le Séguéla de la prochaine campagne sera peut-être François Collet de heaven.

La maîtrise du marketing viral est capitale. Quand un blogueur parle à 10 000 personnes et que parmi elles 100 répercutent ses propos à 5 000 personnes, nous nous retrouvons avec 500 000 personnes touchées. Si parmi elles, d'autres encore répercutent, nous avons vite des millions de personnes sous influence. C'est la terrible puissance du marketing viral. Un blogueur qui n'a pas beaucoup de lecteurs peut au final toucher autant de gens qu'un grand média. C'est une révolution.

Sur ce, je me suis précipité dans la cuisine pour rejoindre mes amis et terminer les œufs brouillés qu'ils m'avaient abandonnés.

Esclave du centralisme

vendredi 25

Hier soir, j'ai assisté à une conférence sur Alexis de Tocqueville. Un de ses descendants nous a parlé de son prestigieux ancêtre, évoquant ses nombreuses prophéties, notamment celle qui voit le centralisme comme un danger pour la démocratie. Après, autour d'un buffet campagnard, nous avons rediscuté de ce sujet.

J'ai évoqué un passage de Tocqueville qui m'a frappé et dont j'ai déjà parlé. Dans la jeune démocratie américaine, lorsqu'une intempérie endommageait une route, les usagers de cette route se saisissaient de leurs pelles et de leurs brouettes et réparaient immédiatement la route. À cette époque, le

centralisme administratif n'existait pas encore, l'action locale dominait la vie publique.

Aujourd'hui, si un orage défonce une route, nous attendons que la DDE intervienne. Mon beau-père fit alors remarquer que nous n'avions pas le choix. Pour réparer une route, il faut des machines. C'est vrai. Le centralisme se nourrit lui-même. Un peu de centralisme implique plus de centralisme. Et la société se retrouve progressivement gangrenée par lui. Nous sommes devenus les esclaves du centralisme.

Plutôt que d'adopter des solutions technologiques qui favorisent l'action locale, le centralisme favorise celles qui le favorisent lui-même. C'est un feedback positif et assez naturel. Par exemple, EDF préfère développer les sources énergétiques centralisées (nucléaires, thermiques, hydrauliques...) que les micro-sources qui pourraient être installées dans chaque habitation, et donc mettre en danger EDF sous sa forme actuelle.

À l'origine de cette attitude : la technologie de l'âge industriel qui ne savait que faire grand, ne savait que faire concentré pour réussir des économies d'échelles. Mais avec l'âge de l'information, nous entrons dans l'âge de la miniaturisation, avant d'entrer dans celui des nanotechnologies. Savoir faire petit, c'est savoir trouver des solutions portables qui favoriseront l'action locale. À l'énergie centralisée, nous trouverons des solutions décentralisées (et propres). Et il en ira de même pour les routes. Nous adopterons en fait des solutions biologiques. La maintenance des organismes vivants, bien plus complexes que nos routes, ne nécessite aucune prise de décision centrale. Toute structure reposant sur un centre est fragile car le centre représente le maillon faible.

Dans *La Guerre et la Paix*, Tolstoï écrit au sujet de Napoléon :

Un homme sans convictions, sans habitudes, sans traditions, sans nom, qui n'est même pas français, grâce, semble-t-il, à une série de hasards des plus étranges, s'ouvre un passage parmi les partis qui agitent alors la France et, sans adhérer à aucun, se trouve porté à une situation en vue.

Dans ce passage, j'aime substituer le cinquième pouvoir à Napoléon. Plus loin, Tolstoï écrit encore au sujet de Napoléon :

[...] la décomposition du gouvernement républicain, qui un an plus tôt aurait pu le perdre, en est à son dernier stade, et elle sert maintenant l'ascension de cet homme étranger à tous partis.

Ces propos valent encore pour le cinquième pouvoir. À lui de rester toujours loin des partis, de préserver son indépendance et sa diversité. Je crois que la nouveauté ne vient jamais des gens en place, surtout dans les époques de grands bouleversements. Le cinquième pouvoir ne devra jamais s'attribuer une place particulière s'il veut s'adapter, ne serait-ce, qu'à l'évolution exponentielle des technologies.

Dans quelques jours, mon prochain livre, *Le cinquième pouvoir* sera annoncé au réseau des libraires. Voici un premier jet de quatrième de couverture. À partir de ce brouillon, mon éditeur développera son argumentaire marketing :

Nous vivons une époque extraordinaire. Alors que les pessimistes se plaignent que rien ne change, nous réinventons pas moins que les fondements de notre société, à commencer par les règles qui régissent nos démocraties.

En 2002, l'extrême droite arrive au second tour des présidentielles françaises. C'est un camouflet pour les grands partis mais un électrochoc pour beaucoup de citoyens. Lançant des débats sur internet, exprimant leurs convictions dans leurs blogs, critiquant les médias au moindre faux-pas, ils forment peu à peu un nouveau pouvoir, *le cinquième pouvoir*. En 2005, lors du référendum pour la constitution européenne, ce pouvoir fera basculer l'opinion vers le non. Ce sera son premier coup d'éclat.

Depuis, il ne cesse de s'épanouir. Toute une génération dépolitisée, car souvent sans lien avec les partis, réinvente la démocratie. Dès lors, nos politiciens paniquent, multipliant à leur tour blogs et sites collaboratifs. Mais n'est-ce pas trop tard ? Le cinquième pouvoir n'a-t-il pas déjà pris la main ? Loin du vieux clivage gauche-droite, n'est-il pas déjà en train de diffuser ses idées ? Nos politiciens, en se rapprochant d'internet, ne se font-ils pas contaminer par sa philosophie politique ?

Partout dans le monde, une révolution silencieuse est en cours. Jusque là, nous avons vécu l'enfance de la démocratie. Maintenant, nous nous dirigeons vers son âge adulte. Plus rien ne sera jamais comme

avant. Dorénavant, les prochaines élections se joueront sur internet.

La crise de l'eau

jeudi 31

Dans son numéro de juillet-août, *L'Expansion* publie un dossier sur l'eau. Yves-Michel Riols y écrit :

Pour la première fois, le Forum mondial de l'eau, à Mexico, en mars dernier, a abordé ouvertement une question jusque-là taboue : la corruption endémique dans les pays en développement.

La Banque mondiale et le FMI commencent à trouver une solution toute simple à ce fléau. Plutôt que donner leurs subventions à des organismes centralisés qui peuvent facilement être corrompus, ils les distribuent directement aux collectivités locales. Les Africains disent :

Au niveau local, il est plus difficile de voler car il y a moins d'argent et beaucoup plus d'yeux pour voir !

Antoine Frérot explique :

*L'eau se stocke très bien mais se transporte difficilement, d'où l'intérêt de produire au plus près du lieu de consommation. **Plus c'est local, plus c'est simple.** Or les régimes non démocratiques rechignent à décentraliser, car cela suppose un partage du pouvoir.*

En France, nous ne serions donc pas en démocratie ? Disons que nous sommes dans une démocratie immature, une démocratie où le pouvoir doit encore renoncer au pouvoir.

J'ai déjà évoqué la crise de l'eau et je suis 100 % favorable à l'action locale, dans ce cas comme dans bien d'autres. Ce qui m'étonne c'est de voir des institutions elles-mêmes centralisées, la Banque mondiale et le FMI, plébisciter l'action locale et décentralisée. Quand ces institutions s'autodétruiront-elles ? Car tout ce qu'elles reprochent aux pays en développement vaut pour elles-mêmes.

Plus c'est local, plus c'est simple, plus c'est économique, plus ça va vite, plus c'est robuste...

septembre

Droit de vote en question

vendredi 1^{er}

On nous dit de voter, on nous dit que des hommes sont morts pour nous donner ce droit, on nous dit qu'il représente une avancée sociale fondamentale, déterminante... et pourtant je crois qu'il est temps de passer à autre chose.

J'ai déjà développé ce sujet dans *Le peuple des connecteurs*, ma thèse principale étant que voter pour des gens qui ne peuvent fondamentalement pas exercer le pouvoir n'a plus aucun intérêt, mais j'ai eu envie d'y revenir après le commentaire de Gérard Ayache suite à son dernier article sur Agoravox.

Les féministes se félicitent encore de leur récente victoire: 1944 en France. Chaque mois d'avril, lors de la célébration de cet évènement, je ne peux m'empêcher de me révolter. Non parce que je suis contre le droit de vote des femmes mais parce que je suis persuadé que le droit de vote n'est qu'un susucre pour nous tenir tranquille, homme comme femme.

Nous vivrions dans une démocratie ? Mais la plupart d'entre-nous passent le plus clair de leur temps dans des entreprises qui n'ont rien de démocratique. Votez-vous dans votre boîte ? Excepté pour les délégués syndicaux, votez-vous pour les décisions stratégiques, les recrutements, les licenciements, les promotions ? Non, ces choix s'effectuent suivant un mode plus ou moins dictatorial. Parfois la dictature est éclairée, mais elle reste dictature. Et comme dans toute dictature, les coups d'État sont monnaie courante.

Alors pourquoi la démocratie et le droit de vote ne se sont-ils pas étendus à l'ensemble de la société ? Pour moi, il y a une réponse évidente : ça ne fonctionne pas. Et pourquoi ça ne fonctionne pas : parce que voter revient toujours à choisir entre deux possibilités... comme si le monde était blanc ou noir.

Dans le business, ce n'est jamais comme ça. Mais dans la société ce n'est pas comme ça non plus. Les situations sont complexes, les questions ne sont jamais binaires, les solutions jamais évidentes. Il faut essayer des réponses, accepter de se tromper, faire marche arrière, repartir dans une autre direction. Il faut, en quelques sortes, imiter l'évolution biologique. Il n'y a jamais de questions et de réponses toutes faites dans un monde complexe.

Vive l'abstention

Dès qu'il y a une élection, les journalistes se lamentent devant le faible taux de participation. Les hommes politiques s'accusent les uns les autres du désintérêt croissant des citoyens. Au contraire, je crois que nous devrions nous en féliciter. Si nous votons moins, c'est que nous comprenons que notre vote a de moins en moins d'utilité.

Dans une entreprise, quand un problème se pose, les gens compétents se réunissent et essaient de trouver une solution. En démocratie, on demande à

tout le monde de donner un avis. C'est absurde. Il ne faut alors pas être surpris de voir les gens avec un peu de sens civique refuser de se mouiller. Soit on accepte de bosser le sujet et on peut s'engager, soit on reste à distance. Et comme on ne peut pas bosser tous les sujets, on devrait s'abstenir de voter à tous les coups.

Si la démocratie veut grandir, elle doit accepter la multiplicité des problèmes et des réponses, elle doit devenir multidimensionnelle. Elle doit multiplier les scrutins et se féliciter qu'une poignée de gens compétents et avertis votent. Nous devons passer de l'échelle globale à l'échelle locale, du « tout le monde donne son avis sur peu de sujets » à « seulement ceux qui s'intéressent à la question donnent leur avis. »

Cette façon d'envisager la démocratie est aujourd'hui possible avec l'aide la technologie. Nous devons aller en ce sens, vers plus de dynamisme. Au final, le droit de vote se dissoudra, remplacé par un processus de décision continuels auquel tous les citoyens volontaires participeront.

Ça paraît impossible mais certaines entreprises comme Visa fonctionnent déjà de cette façon. La plupart des familles aussi fonctionnent comme ça. Le plus souvent on ne vote pas mais, le plus souvent, on a l'impression d'avoir son mot à dire, et ça avance...

En somme, le droit de vote ne nous a pas beaucoup éloigné des anciens régimes. Il ne nous aide qu'à choisir entre deux princes héritiers de partis qui ressemblent, par leur fonctionnement, aux noblesses de cours. Hors de la quête du pouvoir, le droit de vote n'a aucun intérêt. Dès qu'il s'agit de discuter d'idées, ça coince comme l'a rappelé Ayache. Le droit de vote nous donne simplement bonne conscience. En quelques secondes, au moment de mettre notre

bulletin dans l'urne, nous délégons toutes nos responsabilités. Et puis basta.

Dans notre monde complexe, le vote apparaît comme une tentative de simplification par trop schématique. Les problèmes complexes que sont le réchauffement climatique, la malnutrition, la crise de l'eau... ne se régleront pas avec des élections mais avec des milliers de décisions auxquelles nous devons tous participer à chaque seconde de notre vie.

Le monde avance dans ce sens, j'en suis sûr, la marche vers plus de liberté est irréversible. Et, si par malheur, cette progression était stoppée, ce serait signe que les partis en place verrouillent la démocratie dans un état juvénile, état dangereux pour l'humanité car il interdit d'avancer sur les problèmes propres à la complexité.

PS: Il faut être très optimistes, très idéalistes, très utopistes, pour qu'au final un petit mouvement se fasse en direction de cette utopie. Si on reste en place, si on refuse d'envisager de nouvelles solutions, on cesse d'évoluer... et ce qui n'évolue pas meurt.

C'est pas gagné

samedi 2

Une étude publiée dans *Science Magazine*, montre que 60 % des Américains rejettent la théorie de l'évolution ! On pourrait avoir envie de se moquer d'eux mais ce n'est guère plus glorieux chez nous où 23 % des gens font plus que douter du darwinisme. Dorénavant, je serais moins surpris quand je verrai sourire à l'évocation des idées des connecteurs. Comme leur acceptation présuppose au préalable une acceptation de l'évolution, il reste beaucoup de travail.

Je comprends les craintes de Vincent qui se demande parfois si nous ne resterons pas éternellement des rêveurs isolés. Quand je regarde sa carte qui géolocalise des connecteurs, il y a de quoi flipper, c'est sûr. Mais il ne faut pas oublier que Darwin était presque seul en son temps.

Des mèmes au transhumanisme

dimanche 3

Je viens de lire l'interview de Susan Blackmore publié sur NextModernity. Elle y discute des développements de la théorie des mèmes imaginée par Richard Dawkins durant les années 1970. Pour Dawkins, les mèmes sont le pendant culturel des gènes. Comme eux, ils chercheraient à maximiser leur chance de survie.

Si cette théorie est vraie, nous serions des machines à propager les mèmes autant que les gènes. En quelque sorte, ils nous manipuleraient, au moins partiellement.

Je suis assez d'accord avec cette idée. Dans leur course à la survie, les mèmes ne peuvent que nous entraîner à doper nos capacités cognitives ; cas si nous avons une meilleure mémoire, si nous pouvons traiter plus d'information, si nous vivons plus longtemps, nous devenons de meilleurs vecteurs de mèmes.

Cette hypothèse nous conduit inévitablement vers le transhumanisme, dont en France Rémi Sussan semble un des défenseurs. Je viens d'acheter son livre, je ne l'ai pas encore lu.

Comme me l'a suggéré Jean-Yves le Moine, je viens d'écouter une conférence de Michel Serres donnée en décembre 2005. Notre philosophe raconte bien et il voit juste. C'est un connecteur. J'ai trouvé les questions/réponses presque plus intéressantes que l'exposé.

Michel Serres voit l'évolution des technologies comme une externalisation progressive des fonctions propres à l'homme. Le marteau, c'est le bras et le poing. Le livre, c'est la mémoire. L'ordinateur, c'est aussi la mémoire et déjà un peu la capacité de raisonnement (possibilité de démontrer certains théorèmes). Alors la pensée sera-t-elle externalisée ? demande un auditeur. La conscience le sera-t-elle ? Cette dernière question ne fut pas directement posée mais j'ai senti que Michel Serre n'était pas prêt à devenir un Cosmist bien que son raisonnement conduise inévitablement à cette position.

Pour ma part, je crois qu'à force de mettre hors de l'homme ce qui, à un moment, constitue le propre de l'homme, nous finirons par créer des machines conscientes. Dans l'histoire, à chaque externalisation, les pessimistes ont cru que l'homme ne s'en relèverait pas. Heureusement, ils se sont toujours trompés. J'espère qu'ils se tromperont encore à la prochaine échéance.

Que deviendrons-nous une fois que des machines penseront aussi bien que nous ? C'est une autre question. Comme je le dis toujours, il importe avant tout que la conscience continue de s'épanouir, indépendamment d'un substrat déterminé. Rien n'empêche d'ailleurs que des substrats différents cohabitent sur Terre. Les hommes occuperaient l'espace physique, les machines l'espace numérique.

Au tout début de la conférence, une réflexion de Michel Serres au sujet de l'espace m'a d'ailleurs fait bondir. Pour lui, nous ne vivons plus en réseau, ce qui était le cas avant, mais dans un nouvel espace topologique. Quand Michel Serres dit que les réseaux existent depuis toujours, je suis bien sûr d'accord : le réseau est la structure fondamentale du vivant. Mais dire que nous ne vivons plus dans un réseau, je trouve ça un peu fort, surtout en argumentant cette idée en s'appuyant sur l'étymologie du mot adresse. On dirait que Wittgenstein n'est pas passé par là.

Pour Michel Serres, une adresse postale désignait par le passé une localisation spatiale (il oublie de parler du système d'adressage japonais qui n'a rien de spatial) et, sous sa forme e-mail, désigne maintenant une position abstraite, un code, dans un nouvel espace qui n'est plus ni géométrique ni métrique.

La vérité est tout autre. Les pays, les régions, les villes sur une carte n'ont jamais dessiné des réseaux comme le sous-entend Michel Serre mais des systèmes purement pyramidaux suivant le principe des poupées russes (en tirant sur la corde, on peut à la limite dire qu'ils dessinent des réseaux en étoile). Quant à elles, les routes et les rues dessinent des réseaux distribués.

Mais les réseaux qui nous intéressent aujourd'hui, les réseaux sociaux, n'ont jamais rien eu de spatial et surtout ne sont pas de type distribué mais décentralisé. Une adresse postale ne nous a jamais situé dans un réseau social pas plus qu'une adresse électronique. Ces réseaux sociaux ont toujours existés, c'est aussi une évidence, mais ils deviennent de plus en plus denses car les points de connexion entre nous se multiplient. Et surtout, ils étendent leurs connexions à toute l'humanité sans se soucier des frontières.

Voici la véritable nouveauté. C'est cette nouvelle topologie sociale qui fait que nous vivons dans un nouvel espace. L'espace physique est le même, l'espace social est nouveau. Au final, j'arrive à la même conclusion que Michel Serres mais sans abandonner la notion de réseau, au contraire, elle est fondamentale. Parce que nous comprenons de mieux en mieux les réseaux, nous commençons à entrevoir de nouveaux systèmes politiques plus en accord avec la nature profonde des sociétés humaines.

Blog Power

jeudi 7

Ça sonne comme Jack Bower mais ce n'est pas du tout de la série *24 heures* dont je veux parler. Je me demande comment je peux commencer un post de cette façon : j'ai même pas la télé !

J'enchaîne. *Blog Power* est un titre proposé avec insistance par mon éditeur pour mon prochain livre. *Le cinquième pouvoir* serait pas assez vendeur. Qu'en pensez-vous ?

Ma première réaction : rejet. C'est mode, trop mode, ça donne une fausse idée du livre qui n'est pas du tout sur les blogs mais sur l'influence du net en général sur la politique, et au delà, et surtout, sur l'émergence d'un cinquième pouvoir, le pouvoir citoyen.

Après trois jours, je commence à m'habituer à *Blog Power*. Je viens même d'acheter *blogpower.fr*, au cas où. Mon éditeur a réinventé une expression qui tourne déjà un peu sur le web. Une requête google, me donne un article de Forbes en 2005. Et je découvre plusieurs posts francophones avec ce titre. Rien sur Amazon.

Mais est-ce une vraie bonne idée ?

Dans un podcast avec Doc Gyneco, John Paul Lepers épingle des sympathisants UMP à moitié bourrés (Doc n'était pas en meilleur état).

— Et le pétard ? leur demande John Paul.

— On est contre.

— Et l'alcool ?

— On est pour, avec modération.

Tout est dit.

Chaque fois que des gens expriment de telles idées, encore plus s'ils sont engagés en politique, il faudrait leur mettre sous les yeux les statistiques qui mesure la dangerosité des drogues. L'alcool est une drogue plus nocive que le cannabis, plus nocive que le LSD ou l'ecstasy ! Si nous encourageons la consommation d'alcool, même modérément, nous devons aussi autoriser la consommation des drogues moins nocives.

Quant à l'alcool, je ne porte aucun jugement. Je constate juste que si l'alcool n'est pas interdit, les drogues moins dangereuses ne doivent pas être interdites aussi. Je ne vois aucune façon de démontrer cette inférence.

Pourquoi faudrait-il faire du prosélytisme pour l'alcool ? Qu'une économie en dépende, je m'en contre-fiche. Le cannabis aussi fait vivre beaucoup de gens et des gens moins favorisés que nos agriculteurs. Une mesure sociale, juste, humaniste, serait donc de favoriser les importations de cannabis au profit de la production viticole française. Tout le

monde y gagnerait puisque le cannabis est moins nocif que l'alcool.

Comme je l'ai déjà dit ailleurs, je ne bois pas d'alcool et je n'ai jamais pris la moindre drogue. Ma drogue, c'est mon travail. Donc, je devrais aussi me contre-ficher de savoir quelles drogues sont autorisées ou non. En fait, non. Plus on interdit, plus on déresponsabilise. Interdire les drogues, c'est droguer les gens à la médiocrité.

Je trouve irrespectueux pour l'homme la pénalisation multi-vitesses des drogues. Ce n'est pas parce que l'alcool est une vieille drogue qu'elle doit être acceptée. Boire de l'alcool et être contre le cannabis, je trouve ça incompréhensible. Qu'un mec qui se drogue à l'alcool interdise aux autres de se droguer avec ce qui leur plait, c'est de la dictature.

Du point de vue de l'État autoritariste, c'est sûr qu'il vaut mieux autoriser une ou deux drogues que laisser la liberté à tous d'innover dans le domaine. Je comprends le point de vue de l'État mais pas du tout celui des gens qui, dans cet État, en défendent le point de vue. Qu'ont-ils à y gagner? Rien, ils sont simplement drogués par les idées que leur distillent gentiment les lobbys. Ils sont prisonniers de la matrice.

Cour d'école

dimanche 10

Depuis l'université d'été de l'UMP le week-end dernier, les blogueurs influents se disputent la vedette et s'attaquent les uns les autres.

Tout ça est charmant et peut faire douter de la réelle importance du cinquième pouvoir. Heureusement qu'il n'est pas organisé comme un parti traditionnel sinon il ressemblerait au PS.

Le cinquième pouvoir est un réseau. C'est l'ensemble de ses connexions qui comptent. Aucun parti ne l'a encore compris. Il ne s'agit pas de mesurer l'influence de certains nœuds du réseau mais du réseau dans son ensemble (ou des divers réseaux qui s'enchevêtrent).

Je vais tout de même finir par croire que *Blog power* est bon titre pour mon prochain livre... sauf que la puissance n'est pas là où la plupart des observateurs la cherchent. Elle n'est pas chez un tel ou un tel mais entre nous tous.

Jeunisme : attention danger

lundi 11

Pour se rapprocher des jeunes, il ne suffit pas pour nos politiciens d'utiliser les mêmes outils que les jeunes (blog, Messenger...) et faire croire qu'on aime les mêmes stars de variété. Pourtant les hommes politiques essaient systématiquement cette approche. Ils veulent paraître branchés, ils tombent dans le jeunisme, mais ce combat est impossible comme Gombrowicz l'a décrit dans toute son œuvre. La puissance de la jeunesse vous dévore, vous ne pouvez pas la canaliser, surtout pas l'arrêter, il faut presque agir avec elle comme le judoka qui s'appuie sur la force de son adversaire.

Je crois que les jeunes se moquent que les politiciens les singent. Avec leur costard, les politiciens ne font jamais branchés de toute façon. Mais c'est surtout par leurs idées qu'ils sont à côté de la plaque. À force de rabâcher les mêmes litanies, ils ont fatigué les parents, maintenant ils épuisent les enfants. Eux, ils attendent des idées nouvelles qui changeront le monde, qui éviteront à la planète de partir en fumée,

qui laisseront espérer un avenir durable et laisseront de la place pour le rêve.

Une partie des jeunes, ceux qui terminent leurs études, sont souvent inquiets, ils ont peur pour l'avenir. Mais ils ont peur parce que personne ne propose d'idées neuves. Du coup, ils ont raison d'avoir peur. Un monde sans nouveauté, c'est un monde mort. Et la technologie ne peut pas, à elle seule, occuper le terrain du rêve.

Problème : les idées neuves existent, des idées ni de gauche, ni de droite, mais les partis ne peuvent pas s'en faire les porte-paroles car ces idées contredisent l'idée même de parti. Alors c'est aux jeunes de faire de la politique, de créer des réseaux, de faire circuler les idées, d'agir... c'est à eux de changer le monde car les politiciens n'arriveront pas à le faire.

Si, malgré tout, les politiciens veulent séduire la jeunesse, il reste une solution, toute simple : partager le pouvoir avec les jeunes. L'histoire a toujours été faite par des hommes jeunes. C'est une anomalie des démocraties de ne mettre que des vieux au pouvoir.

Matrix connexion

mardi 12

Je donne une conférence à Genève le 14, le lendemain j'assiste à Crans Montana au WKD, puis le 16 je file à Fribourg pour donner une conférence sur Matrix à l'occasion d'un festival de philosophie. Ça me sortira de la politique.

A/ J'ai vu *Matrix* en 1999, à Sète, un soir de semaine, j'étais avec un ami, je crois qu'on était seuls dans la salle. Du coup, on a discuté pendant la projection. On s'est dit que les jeunes aimaient le film par son côté pseudo intello. Vivons-nous ou non

dans la réalité? Et s'il y avait une autre réalité? C'était ni plus ni moins des questions platoniciennes, une vulgarisation amusante de la métaphore de la caverne. Pour nous, il n'y avait aucun mystère. Le thème était vieux comme le monde.

J'ai revu deux fois *Matrix* depuis et mon opinion n'a pas beaucoup changé. Je suis désolé. Je ne suis pas un fanatique du film, mes goûts cinématographiques me font pencher vers Tarkovski ou Antonioni plus que vers les frères Wachowski.

Pour autant, les questions soulevées par leur film ne sont pas intéressantes, au contraire, elles le sont comme nombres de questions posées par les auteurs de SF. Je suis d'accord avec Marvin Minsky quand il dit :

Je les considère [les auteurs de SF] comme des penseurs. Ils essaient de mesurer les conséquences et les applications de la technologie le plus finement possible. Dans quelques siècles, Isaac Asimov et Fred Pohl seront peut-être considérés comme les plus importants philosophes du XX^e siècle, et les philosophes professionnels seront pratiquement oubliés, parce qu'ils sont superficiels et dans l'erreur, et que leurs idées ne sont pas très fécondes.

B/ Même si je ne suis pas un spécialiste de *Matrix*, je vais donner ma version du film. Les humains, emprisonnés et transformés en centrale énergétique, sont plongés dans une réalité fictive projetée directement dans leur cerveau. Il se trouve que cette réalité, la matrice, est celle où nous-mêmes avons l'impression de vivre.

En 1641, Descartes a imaginé exactement la même situation quand il s'est demandé si un démon pourrait berner nos sens et nous donner l'illusion de

vivre dans un autre monde le nôtre. Pour Descartes, le démon peut nous tromper sur la réalité mais pas sur le fait que nous sommes en vie.

Cogito ergo sum.

En 1991, dans le préluce de *La conscience expliquée*, Daniel Dennett a essayé de montrer que cette prouesse technologique est impossible. Pour simuler la réalité, il faudrait trop de puissance de calcul, une puissance quasi infinie. S'il a raison, *Matrix* n'est qu'un délire.

C/ En fait, je crois que Dennett se trompe, simuler un monde est possible. Nous savons déjà simuler des mondes miniatures qui nous permettent de faire de la physique ultrafondamentale. Le plus connu de ces mondes est *Le jeu de la vie*. J'en ai beaucoup parlé dans *Le peuple des connecteurs*.

D/ Certaines configurations du *jeu de la vie* conduisent à des évolutions fascinantes. Il suffit de les regarder pour comprendre ce qu'est une simulation, pour comprendre comment des bribes de vie peuvent s'y manifester.

E/ *Le jeu de la vie* n'est pas une simulation assez complexe pour que des êtres complexes y apparaissent, encore moins des créatures conscientes qu'on appelle *sim* depuis que Will Wright a sorti son jeu *SimCity*. Ces jeux nous donnent toutefois l'intuition que nous pouvons aller plus loin.

F/ Plus loin, ça veut dire quoi. Pour que la simulation soit réaliste, il faut qu'elle soit peuplée d'êtres conscients avec qui nous pourrions interagir, il faut donc déjà commencer par simuler les capacités cognitives humaines. Est-ce possible ? J'ai plusieurs raisons de croire que oui.

1/ Nous sommes conscients. Nous avons donc la preuve qu'une machinerie biologique est capable d'engendrer la conscience.

2/ D'autres supports peuvent-ils engendrer la conscience? Pour l'instant, nous n'en avons pas la preuve mais il me paraît prétentieux de croire que nous sommes la seule solution.

3/ Au cours de notre évolution culturelle, nous n'avons cessé d'externaliser les fonctions propres à l'homme. Après la mémoire mise dans les livres, la puissance de calcul mise dans les ordinateurs, nous mettrons sans doute aussi la pensée dans une machine. Pourquoi cette évolution s'arrêterait-elle? Si nous sommes des machines, nous serons capables de créer des machines à notre image. Elles se lanceront à leur tour dans un nouveau processus d'externalisation qui engendrera des technologies que nous ne pouvons même pas imaginer. Peut-être créeront-elles la matrice.

G/ Une technologie numérique sera-t-elle capable d'engendrer une conscience? Là encore, c'est très probable. L'essence de notre cerveau est semble-t-il de manipuler de l'information. Comme c'est aussi la spécialité des ordinateurs, ils deviendront sans doute conscients à leur tour. Quand?

La puissance de traitement du cerveau peut être grossièrement estimée en multipliant le nombre de neurones (10^{11}) par leur nombre moyen de connexions (10^5) par leur nombre d'états par seconde (10^2), soit 10^{18} opérations élémentaires par seconde. En comptabilisant d'éventuelles structures inconnues ou encore incomprises, telles les mille milliards de cellules gliales, on ajoute peut-être quelques ordres de magnitude à la puissance totale du cerveau.

H/ L'ordinateur le plus puissant est aujourd'hui le Blue Gene d'IBM avec une puissance de 280 téra-

flops (million de millions d'opérations par seconde sur des nombres à virgule – floating-point operations per second). La traduction des flops en opérations élémentaires sur des bits dépend de l'architecture de l'ordinateur sur lequel s'effectue la mesure. Par exemple, une multiplication demande en moyenne 50 instructions. Si elle s'exécute sur des mots de 8 bits, 1 flops = 400 opérations par seconde ; sur des nombres de 128 bits, comme c'est le cas avec Blue Gene, 1 flops = 6400 opérations par secondes. Blue Gene dispose donc d'une puissance théorique d'environ $1,7 \cdot 10^{18}$ opérations élémentaires par seconde.

Si les opérations dans le cerveau pouvaient être assimilées à des opérations binaires, Blue Gene serait déjà 1,7 fois plus puissant qu'un cerveau humain. Mais ce n'est pas aussi simple. Le cerveau humain n'étant pas binaire, un ordinateur doit, pour en reproduire le fonctionnement, simuler un réseau de neurones, ce qui consomme beaucoup de puissance.

Un cerveau humain n'est toutefois pas optimisé. Comme nous savons déjà simuler certains modules du cerveau, par exemple celui qui règle le contraste dans la rétine, nous pouvons en déduire la puissance nécessaire pour simuler la totalité du cerveau. En appliquant une simple règle de trois entre le nombre de neurones du module rétinien et le nombre total de neurones dans le cerveau, Hans Moravec déduit la puissance totale du cerveau, soit environ 10^{14} opérations élémentaires par seconde.

I/ La puissance d'un cerveau humain est donc plus ou moins à notre portée. Si nos technologies restent sur leur courbe actuelle de croissance exponentielle, en 2025 une machine de 1000 euros aura la puissance d'un cerveau humain. En 2050, une

machine de la taille d'un paquet de cigarette aura la puissance de tous les cerveaux humains.

Simuler tous les cerveaux d'une civilisation sera donc bientôt possible. Il faudra alors plonger ces cerveaux dans un monde réaliste. Pour simuler notre monde tel que nous le percevons, il faudrait 10^{36} opérations par seconde estime Nick Bostrom.

Eric Drexler a montré qu'un ordinateur de la taille d'un sucre pouvait théoriquement effectuer 10^{21} opérations élémentaires par seconde, soit simuler mille cerveaux humains. Un ordinateur de la taille de Jupiter pourrait effectuer 10^{49} flops, soit simuler des milliards de milliards de civilisations. En gros, un ordinateur de la taille de la Lune pourrait simuler une civilisation comme la notre en donnant l'illusion aux habitants d'un système planétaire de vivre dans un univers comme le nôtre.

J/ Nick Bostrom se demande alors si des civilisations, qu'il appelle posthumaines, s'amuseront à simuler d'autres civilisations.

De deux choses l'une, soit ce type de simulation est physiquement impossible (nos calculs précédents contredisent en partie ce point), voire moralement impossible pour une civilisation avancée, ou dénué d'intérêt, soit il est possible et présente un intérêt (sans doute ludique ou artistique).

1/ Dans le premier cas, nous vivons nécessairement dans un univers « réel » puisque personne n'a pu nous simuler.

2/ Dans le second cas, chaque civilisation posthumaine « réelle » peut en engendrer un grand nombre de virtuelles. Du coup, la probabilité est très forte pour qu'une civilisation donnée soit virtuelle. Et, pour peu que les civilisations simulées puissent à leur tour exécuter d'autres simulations, cette probabilité augmente vertigineusement.

Donc, si nous nous croyons à terme capables de simuler des civilisations, nous devons supposer que nous vivons probablement dans une simulation. Dans ce cas, il ne serait pas surprenant, comme le pense Stephen Wolfram, que la loi ultime régissant notre univers se limite à quelques lignes de programme. Et nous vivrions donc dans une matrice.

K/ Ce raisonnement m'a toujours mis mal à l'aise. Je suis profondément athée mais, au fond de moi, je suis persuadé de la possibilité de créer des matrices. Dans ce cas, je suis bien forcé de croire en Dieu, puisque la matrice est l'œuvre de quelqu'un et que nous vivons très probablement dans une matrice.

Comment est-ce que je m'en sors ? Pas très bien je dois avouer.

1/ Nous appartenons peut-être au monde qui contient tous les autres. Mais cette première voie de sortie est trop prétentieuse. Il faut trouver autre chose.

2/ Une simulation de civilisation est trop complexe pour être contrôlée, elle échappe nécessairement à son Dieu. C'est la situation dans *Matrix*, c'est la situation que rencontrent tous les jours avec les hommes politiques.

3/ Dans la simulation, Dieu est simplement le géniteur. Après, il devient spectateur. Au plus, il peut commettre quelques miracles, rien de bien extraordinaire.

4/ Qu'un tel Dieu existe ou n'existe pas pour nous ne change donc rien.

5/ Et si Dieu existe, il n'est pas central, il n'y a pas de centre à quoi que ce soit (sauf dans l'esprit des hommes qui se cherchent des chefs, des rois, des dieux...).

L/ Alors matrice ou pas matrice ? Tout programme informatique a tendance à buguer. Si nous vivons dans une simulation, il faudrait trouver un

bug, ce qui reviendrait à trouver des lois physiques qui défont.

Dans *Matrix*, l'oracle est un bug. Elle possède des informations extérieures à la simulation, qui datent même de simulations plus anciennes. En fait, si j'ai bien compris *Matrix*, l'histoire se joue à deux niveaux :

1/ Dieu fait tourner des simulations où des hommes et des machines s'affrontent. Chaque fois, l'histoire se termine mal. Mais l'oracle finit par trouver une solution, elle crée un virus qui doit prendre le pouvoir chez les machines.

2/ Dans la simulation, les machines ont plongé les hommes dans un univers virtuel, la matrice, pour abuser de leur énergie. Les hommes peuvent être débranchés. Coupés de l'illusion, ils retrouvent alors la réalité, celle des derniers hommes qui résistent contre les machines. C'est l'histoire de Néo.

Je n'aime pas cette seconde histoire. Elle sous-entend que nous même ne vivons pas dans la réalité. Pour moi, il n'y a qu'une réalité. On ne peut pas en sortir, il faut faire avec, ici et maintenant. Si nous sommes des sims, la simulation est notre univers. Nous n'avons pas moyen de nous débrancher. Tout au plus pouvons-nous essayer d'envoyer des signaux à Dieu. Mais qu'il nous entende ou pas, ça ne change rien.

LQG: Loop Quantum Gravity

jeudi 14

Les physiciens se trouvent aujourd'hui face à un mur. Depuis plus de cinquante ans, ils tentent d'unifier leurs deux grandes théories: la relativité d'Einstein et la mécanique quantique pour l'instant encore incompatibles. La théorie des super-cordes

est une solution possible mais, depuis le temps qu'elle fait gloser, beaucoup de physiciens ont tendance à croire qu'elle ne mènera à rien (en fait elle peut décrire tous les univers possibles ce qui est un peu trop). Alors ils imaginent d'autres approches.

L'une me séduit particulièrement : la LQG. Elle signe l'entrée de la pensée réseau en physique théorique. Pour la LQG, la matière n'est pas faite de minuscules entités (particules ou cordes qui baignent dans des champs quantiques) mais elle émerge d'un réseau de liens abstraits dessinés entre de minuscules volumes. Il n'y aurait donc pas de constituant ultime de la matière, la matière serait un réseau, les particules les liens entre les nœuds de ce réseau. Tout dans l'univers ne ferait que résulter de la façon dont l'espace-temps se plie et se replie sur lui-même.

Tout le monde accepte aujourd'hui l'idée que l'informatique a changé notre façon de travailler. Mais elle change aussi notre façon de voir le monde. Parce qu'elle nous aide à mieux le décrire, à mieux le comprendre grâce aux simulations, à mieux le penser. Sans l'informatique, la pensée réseau n'aurait sans doute jamais vu le jour. Et je crois que cette façon de penser, adaptée à la complexité du monde, va devenir la clé de voûte de notre civilisation, en tout cas si nous voulons éviter les pièges qui se présentent à elle.

Alors après avoir changé notre façon de travailler et notre façon de penser, l'informatique changera notre façon de vivre ensemble, elle changera la politique à tout jamais.

PS : Si notre monde ressemble à une matrice comme le suggère Stephan Wolfram, alors il ne serait pas étonnant de découvrir des théories physiques incompatibles. Elles correspondraient chacune à des programmes différents travaillant en parallèle.

Hier durant ma conférence à Genève et aujourd'hui au WKD, je n'ai cessé de me demander pourquoi parlons-nous de complexité, pourquoi disons-nous que nous devons changer notre façon de travailler et de gérer la société, pourquoi devons-nous changer la politique? Tout le monde parle comme si la réponse était évidente mais je crois qu'elle ne l'est pas pour tout le monde, et même pour ceux qui en parlent beaucoup.

Deux voix s'élèvent aujourd'hui dans le monde.

1/ Les écologistes et les alters, pour les cerner en deux mots, clament que nous allons dans le mur à cause de la pollution, de la surpopulation, du réchauffement climatique, de la pauvreté, de nos modèles économiques obsédés par la croissance... Je partage leur diagnostic, nous le partageons presque tous j'ose espérer.

2/ Les scientifiques spécialistes de la complexité découvrent de nouvelles façons de penser le monde et d'agir dans ce monde devenu plus complexe que jamais. Ils comprennent que les méthodes de l'âge industriel (celles souvent prônées par les écolos) ne conviennent plus à celle de l'âge de la complexité.

Problème: c'est deux voix s'ignorent alors que la seconde répond à la première. Les uns mettent le doigt sur le problème, les autres découvrent des moyens de l'aborder et de le dépasser. Il faut qu'ils se rencontrent.

Alors pourquoi je prêche la complexité? Je ne le fais par juste pour me faire plaisir ou juste pour vulgariser quelques découvertes scientifiques amusantes. Je le fais parce qu'il y a urgence de changer de méthode si nous ne voulons pas courir à la catastrophe. Je le fais pour que les deux voix se rencontrent

et prennent conscience qu'elles sont deux faces d'une même médaille.

Hier soir, les conférenciers autour de moi ont parlé de management agile, de nouvelles façons de travailler ensemble, mais ces approches n'auraient aucun intérêt si le monde n'était pas en train de changer. Nous ne changeons pas pour changer, nous changeons parce que c'est la seule façon de répondre aux changements qui de toute façon sont inévitables et qui, aujourd'hui, s'accélèrent.

L'esprit révolutionnaire nous habite parce que nous sommes conscients qu'il n'y a de survie que dans la révolution. Le bonheur, l'épanouissement, l'éveil... sont aussi très importants dans notre démarche mais ils ne sont pas prioritaires. L'enjeu, c'est le devenir de l'humanité.

Complexité quand je te tiens

samedi 16

Hier lors du WKD, j'ai parlé avec Geoffrey West, le patron du Santa Fe Institute, le centre de recherche multidisciplinaire dédié à la complexité qui se trouve au Nouveau Mexique. West m'a demandé ce que je faisais, je lui ai dit que j'essayais d'évaluer les implications politiques de tout ce qui se faisait dans son centre. Il a été un peu surpris. Je lui ai expliqué mon argument le plus évident :

— Un système complexe est quasi impossible à contrôler de façon déterministe.

West a approuvé.

— Notre société est complexe.

West a approuvé.

— Nos gouvernements ne cherchent qu'une chose, c'est à contrôler.

West a approuvé tout en levant un peu les épaules d'un air désabusé. Oui, contrôler n'a plus de sens. C'est une évidence pour tous les scientifiques avec qui j'ai discuté hier.

West m'a expliqué pourquoi la complexité ne s'était pas imposée dans tous les esprits. Pour lui, la complexité c'est comme la pornographie. Il ne sert à rien de la définir, il suffit de la voir pour la reconnaître. Pour ma part, la complexité est devenue évidente lorsque j'ai joué au *Jeu de la vie*, plus tard lorsque j'ai fait tourner des simulations en NetLogo. La complexité m'a explosé à la figure.

Pour West, la complexité a deux corollaires.

1/ La transdisciplinarité. Un spécialiste ne peut pas s'en sortir seul. Il faut collaborer et il faut en soi enfermer plusieurs spécialistes.

2/ Il faut s'attaquer à la réalité du terrain. Comme il est impossible de prévoir l'avenir d'un système complexe, il faut agir.

J'ai un peu tiqué sur le mode d'action. La plupart des scientifiques ont tendance à ne penser que globalisation, à ne penser qu'à des solutions qui passent par les gouvernements, alors même qu'ils conviennent que les gouvernements n'ont plus de réel pouvoir.

Le problème de tous ces scientifiques prestigieux, c'est qu'ils vivent essentiellement grâce aux gouvernements. Ça fausse leur jugement. Ils ont beau savoir intimement que l'action locale doit être privilégiée, ils n'arrivent pas à scier la branche sur laquelle ils sont assis.

West a expliqué que le Santa Fe Institute a été créé par de prestigieux scientifiques, dont deux prix Nobel, qui ont immédiatement posé deux principes d'indépendance :

1/ indépendance vis-à-vis de l'université,

2/ indépendance vis-à-vis du gouvernement, tant pour le financement que pour l'aspect opérationnel.

Je crois que tous les scientifiques devraient se retrouver dans de telles structures qui leur laisseraient toute liberté. L'autonomie me paraît un ingrédient essentiel dans la recherche de solutions non centralisées pour faire face aux crises mondiales à venir.

Matrix reloaded

mardi 19

Que vous dire sur ma conférence matricienne de Fribourg samedi dernier ? Malgré la bisbille avec les philosophes, Patrice Maniglier et Frédéric Grolleau, je me suis bien amusé. Peut-être pas le public autant que moi comme le raconte Nathalie.

Je dois dire qu'après la conférence j'ai dîné avec mes deux philosophes et que nous nous sommes fort bien entendus. Devant le public, nous nous sommes pris au jeu. Je trouve d'ailleurs intéressant l'exercice de ne pas être d'accord et j'aime le pratiquer depuis longtemps. Après avoir assisté à une superbe conférence sur la rhétorique byzantine par Grégoire Sommer, l'occasion était trop bonne de me comporter en sophiste.

Voici quelques idées qui m'ont traversé durant la conférence :

1/ Dans la ligné de Karl Popper, je crois que la philosophie doit ouvrir la route devant la science. Donc un philosophe doit être au fait des dernières avancées intellectuelles, surtout les avancées objectives. Par exemple, il me paraît invraisemblable de se prétendre philosophe aujourd'hui sans maîtriser le théorème d'incomplétude de Gödel et ses développements par Turing. Bien sûr, je considère qu'il faut

aussi avoir lu des gens comme Wolfram ou Chaitin... pour ne citer qu'eux. Leurs découvertes me paraissent plus importantes pour la philosophie que les théories physiques, comme la mécanique quantique, qui restent des modèles.

2/ Je ne dis pas que Maniglier ou Grolleau ignorent les scientifiques dont je parle (moi j'ignore presque tout des philosophes auxquels ils se réfèrent). Durant la conférence, je me suis juste dit voilà deux vieux philosophes qui croulent sous le poids de la postmodernité franchouillarde (ils ont chacun dix ans de moins que moi). En parlant avec eux après, j'ai compris que je me trompais. Je vais d'ailleurs leur envoyer tout de suite un mail pour leur proposer de boire un coup à Paris la semaine prochaine.

3/ Je crois que nous nous devons d'agir, de trouver une solution pour éviter une catastrophe planétaire. Entendre des arguties au sujet de la nature du réel me paraît presque immoral. Pour moi, la pensée doit mener à des applications pratiques. Tout ce que je fais ici le plus souvent c'est essayer de montrer qu'il existe de nouvelles possibilités politiques. Ça me paraît plus important que me demander si un verre est à moitié plein ou à moitié vide.

4/ Quant à Matrix, je persiste et je signe. Ce film n'est ni un chef d'œuvre cinématographique et ni une somme philosophique. Que les frères Wachowski se soient projetés dans le film en incarnant les laveurs de glaces, ça ne suffit pas pour faire intelligent. Hitchcock faisait toujours ça. Nombre de peintres comme Van Eyck se sont représentés dans des miroirs à l'arrière plan de leur œuvre. Chaque fois ils ont questionné la réalité représentée, signifiant qu'elle n'était qu'un simulacre. Ce n'est pas nouveau.

5/ En fait, je crois que je me suis mal fait comprendre samedi. Tout ce que j'ai dit au sujet de la

matrice vaut pour notre monde. Si Dieu architecte existe, c'est un Dieu contemplateur. Maniglier a fait remarquer que ça ne servait donc à rien de savoir si un tel Dieu existait. Je suis d'accord avec lui sur ce point. Mais pas quand il dit que cette conclusion est sans intérêt. Des gens se font encore exploser au nom de Dieu. S'ils acceptaient l'idée d'un Dieu impuissant, il serait peut-être moins prompt à presser sur le détonateur.

6/ Nous avons aussi parlé de la possibilité d'entrer et de sortir de la matrice. J'ai évoqué WOW (*Word of Warcraft*) avec Maniglier. Voilà une matrice en gestation. De façon plus générale, beaucoup de gens entrent et sortent sans cesse de la matrice, tant ils séparent leur travail de leur vie privée. Pour ma part, j'essaie de rester dans ce que je crois être la réalité (ma réalité sans aucun doute).

7/ Je me souviens d'un autre point d'accrochage. Maniglier m'a demandé de définir la liberté ou la conscience, peu importe, j'ai refusé. Je ne vais pas revenir sur un sujet dont j'ai déjà beaucoup parlé. J'en profite juste pour rappeler ma conversation avec Geoffrey West. Il est directeur d'un institut dédié à l'étude de la complexité et il n'éprouve même pas le besoin de définir la complexité. Quand tu la vois la complexité, tu comprends ce que c'est. Idem pour la liberté et la conscience. Quand tu les éprouves, tu sais de quoi il s'agit. Ne pas les définir ne nous empêchera pas d'en créer. Refuser de définir, ce n'est pas refuser la conversation. C'est refuser de perdre du temps et préférer aller de l'avant.

En tout cas, je suis prêt à renouveler l'expérience fribourgeoise. Si les gens acceptaient de se frictionner un peu plus, je crois que ça revigorerait tout le monde. La langue de bois et le politiquement correct, c'est pas trop mon genre.

PS1 : Pour moi, la simulation est une réalité. Dans le cadre de la simulation, les Sim vivent dans un mode réel. J'ai expliqué tout ça dans Le peuple des connecteurs. Un simulacre, c'est quand on perçoit une réalité autre que celle de la simulation. La drogue, le rêve, les jeux... nous plongent chacun à leur façon dans des simulacres. On en sort en s'éveillant. Mais on n'est jamais sûr de ne pas être dans un simulacre. On pourrait dire qu'on peut sortir d'un simulacre, jamais d'une simulation (car elle est la réalité).

PS2 : WOW n'est pas une simulation au sens où je l'entends. C'est un jeu, une drogue pourquoi pas, qui peut nous arracher du réel, nous faire entrer dans un ailleurs, mais cet ailleurs n'est pas un monde en soit, autonome, il dépend de notre réel, de celui des joueurs en tout cas.

PS3 : Je dis pas que notre monde est une matrice mais que si Dieu existe il ressemble au grand architecte d'une matrice, en ce sens qu'il ne peut être ni omniscient ni omnipotent ni rien dans ce genre.

PS4 : J'aimerais que nous disposions effectivement d'un libre-arbitre. Je le crois mais rien ne le prouve. Dans une matrice, il peut aussi y avoir liberté ou non. Dans le film, les humains prisonniers de la matrice sont libres. Ils font ce qu'ils veulent dans le simulacre de réalité. Que ce soit un simulacre ne change rien au problème du libre-arbitre.

PS5 : Une simulation peut-être binaire, biologique, quantique... Notre monde est peut-être binaire d'ailleurs. Nous n'en savons rien. Une simulation est un monde en soit tout comme notre monde.

PS6 : Une matrice ne pourra jamais être déterministe, c'est impossible. Tout ne peut être calculé à l'avance, pas plus dans une matrice que dans notre monde. Je ne crois pas au contrôle. Dans Matrix, le monde des machines semble centralisé. On ne sait rien

de celui de la matrice. Techniquement, il ne peut l'être à mon sens.

Libération écrans

mardi 19

En juin, Emmanuel Poncet m'a interviewé pour le supplément écrans de *Libé* dorénavant uniquement en ligne.

— *Qui est exactement ce « peuple des connecteurs » dont vous parlez dans votre livre ? On dirait le « peuple migrateur »...*

— Mon éditeur a eu l'idée d'employer « peuple » pour faire comprendre que les connecteurs étaient des hommes et des femmes et non pas des prises électriques. Un connecteur est quelqu'un qui a pris conscience de vivre dans une structure sociale organisée en réseau et non plus hiérarchiquement. Un réseau n'a pas de centre ou de chef, c'est une structure horizontale, par opposition aux structures pyramidales classiques, il n'y a pas de gouvernement, encore moins d'élection. Tout le monde est acteur de la vie politique du réseau. C'est comme ça que fonctionne Internet depuis le début, c'est comme ça que fonctionnait la démocratie américaine à ses premières heures. Tous les gens qui font le net, depuis Sir Tim Berner Lee jusqu'à Steve Jobs, sont des connecteurs.

— *Vous intitulez vos chapitres (« Ils ne votent pas », « Ils ne manifestent pas »...), avec des négations : voulez-vous dire que cette génération se définit par la négative, l'absence, ou l'abstention ?*

— Une fois conscient d'appartenir à un réseau, on ne voit plus le monde comme avant. Du coup, on n'y vit plus comme avant. J'ai décrit cette nouvelle attitude en l'opposant à l'attitude politiquement cor-

recte, d'où les négations. On conseille aux jeunes de décrocher de bons diplômes. Les connecteurs, eux, apprennent ce qui les intéresse et se moquent des programmes universitaires. On dit qu'il faut voter. Les connecteurs ne votent pas parce qu'ils ont compris que le réseau fonctionne très bien sans autorité centrale. Ils s'abstiennent de participer à un système qu'ils savent désuet. En revanche, depuis une dizaine d'années, ils le révolutionnent de l'intérieur.

— *N'est-ce pas juste une question de « génération » élevée avec l'ordinateur ?*

— C'est plus qu'une affaire de génération. C'est un tournant dans notre histoire, dans la vie de chacun d'entre-nous. Grâce à l'ordinateur, nous savons qu'il est impossible de prévoir les conséquences de nos actes dans un environnement complexe. Or, nos gouvernements continuent à légiférer en nous faisant croire qu'ils maîtrisent la situation. Quand ils nous disent « le CPE va faire baisser le chômage », ils nous mentent. Plus grave, quand leurs adversaires disent que ça ne va pas marcher, ils nous mentent aussi. Ces débats sont surréalistes pour les connecteurs.

— *N'est-ce pas une pensée un peu libertaire et/ou anarchiste, modernisée par les nouvelles technos ? Une illusion techniciste ?*

— C'est plutôt l'invention du vrai socialisme : chaque individu prend une valeur infinie. Dans cette perspective, la technologie n'est pas essentielle. Elle nous aide à porter un nouveau regard sur le monde. Après, nous en tirons les conséquences. Les hommes politiques sont incapables de gérer les problèmes complexes de la société d'aujourd'hui. À droite ou à gauche, tout le monde s'en rend compte. En bon cartésiens, les politiques cherchent des solutions qui partent d'en haut. Les scientifiques nous ont démontré que cette approche ne marche pas face à une structure complexe. Dans un tel environnement, les

solutions doivent partir du bas, de nous, et remonter. C'est ainsi que les connecteurs ont décidé d'agir, en s'auto-organisant.

— *Vous prônez souvent dans votre livre l'autorégulation contre le vieux monde pyramidal et légiférant. Mais n'est-ce pas une porte ouverte au libéralisme sauvage? Les « moins initiés » à l'informatique se retrouvant exclus?*

— Parce que notre société devient de plus en plus complexe, nous avons besoin de l'organiser différemment. Si nous refusons de changer, nous ne nous en sortirons que par une dérive autoritaire. Comme nous savons que la complexité ne se contrôle pas par le haut, nous devons chercher des solutions qui s'appuient sur chacun d'entre-nous. Nous devons distribuer les responsabilités. C'est une forme de libéralisme où chacun est interdépendant des autres au travers du réseau social. Voilà pourquoi c'est un vrai socialisme. L'informatique joue un rôle important dans la cohésion de ce réseau mais elle n'est qu'un élément. En Afrique ou en Inde, des réseaux d'entraide très denses sont en train de se construire. C'est la preuve que ça peut fonctionner même avec les plus démunis.

— *Quelle personnalité ou partis politiques peut selon vous incarner ce « peuple connecteur »?*

— Aucun parti, existant ou à venir, c'est sûr. En revanche, des hommes, Rachid Nekkaz par exemple, peuvent se faire les porte-parole des idées qui circulent sur les réseaux auxquels ils sont connectés. Ils auront un rôle d'influence. Ils faciliteront la connexion des individus qui, sinon, ne se seraient jamais rencontrés. Ils leur donneront du courage, ils seront des visionnaires, ils les inciteront à prendre leur vie en main et à ne plus attendre l'apparition d'une main invisible appelée État. Ils devront aussi jouer un rôle moral et inciter les membres des

réseaux à plus de fraternité. Nous sommes tous embarqués sur le même navire. C'est plus vrai que jamais.

Tout simplement joyeux

mercredi 20

Il se passe parfois sur le web des choses toutes simples et qui me font plaisir. Avant-hier, Stéphane Guerry poste un commentaire renvoyant vers son article *Émergence d'influenceurs éphémères : Zidane a encore frappé*. J'étais en train de traiter de ce sujet dans mon nouveau livre et ce superbe exemple est arrivé à point nommé comme par magie.

Je me suis senti soudain tout léger. J'avais l'impression que je ne travaillais plus seul, que d'autres comprenaient ce que j'étais en train de faire et participaient à mon livre. Certains diront peut-être que j'exploite leur gracieuse collaboration, moi j'ai l'impression que nous nous entraignons les uns les autres, chacun donnant tour à tour de la matière à moudre aux autres. Nous sommes dans le donnant-donnant. C'est une stratégie gagnant-gagnant.

Hier soir, le même heureux hasard s'est reproduit. Un lecteur m'envoie un mail pour me rappeler ma promesse de répondre à une de ses questions et il me signale un article du *Monde* qui lui aussi illustre mon sujet de travail.

Pour moi qui ne lis pas la presse, qui n'ai pas la télé, c'est la preuve que l'information peut remonter par percolation avoir été filtrée collaborativement. Ça illustre mes théories sur l'auto-organisation.

Merci à tous.

Je me rends compte que j'ai des ennemis potentiels, peu déclarés heureusement. Je voudrais tout de même les catégoriser pour essayer de resserrer les rangs de mes amis.

Les intégristes. Ils refusent la possibilité d'autres formes de conscience. L'homme serait le summum de la création. Pour eux, l'histoire s'est déjà achevée. Tous les intégristes religieux se retrouvent d'accord sur ce point (ils attendent le jugement dernier qui n'a jamais été aussi proche selon leurs prévisions).

Les conservateurs. Souvent pas éloignés des intégristes, ils prônent la penser unique. Il n'y a qu'une façon de penser juste, qu'une façon d'organiser la société. Il y a un fatalisme historique, nous serions, en quelque sorte, pris au piège. Ils oublient que notre façon de penser date de la Renaissance, ils oublient la théorie de l'évolution.

Les gauchistes. Ils se désresponsabilisent au profit d'une minorité gouvernante. Elle serait la plus à même de penser le bien de tous : je me demande bien pourquoi ? Or, pour moi, la liberté commence par la responsabilité de chacun.

Les écologistes. Ils sont incapables d'imaginer des solutions écologiques qui ne passent pas par l'État. Comme les gauchistes, ils n'ont pas confiance en eux. C'est toujours la faute des autres.

Les capitalistes. Ils nous font croire que la croissance matérielle est infinie dans un monde matériel fini. Ils nous font croire que la concurrence à outrance est une bonne chose alors qu'elle implique de sacrifier le monde.

Les libéraux. En tous cas nos libéraux de droite veulent libérer le business de l'État afin que le business devienne le seul patron. Ils se trahissent toujours car, tout en poussant, le libéralisme économi-

que ils multiplient les lois qui restreignent les libertés individuelles. La liberté ne se satisfait pas de demi-mesure.

Les globalisateurs. Ils croient que des solutions universelles existent, ils nient les différences. Ils refusent la complexité du monde, ils oublient que nous ne contrôlons rien, ils oublient que l'avenir est imprévisible (on le saurait sinon... et il y aurait moins de jeux de hasard).

Les alters. Ils sont gauchistes, écologistes et globalisateurs. J'aimerais qu'ils soient vraiment autres et non seulement anticapitalistes. On peut être anticapitaliste et ne pas se dire de gauche. Il serait temps de le comprendre.

Les essentialistes. Avant de discuter, ils veulent définir précisément de ce dont ils parlent. Pour eux, définir est possible, la définition semble exister hors de notre monde dans un monde idéal de type platonicien. Ils oublient les querelles au sujet du sens des mots depuis que le monde est monde. Je crois que nous nous comprenons sans définir avec précision, même sans définir du tout. Les essentialistes sont bien embarrassés lorsqu'il s'agit de définir ce que nous ne comprenons pas encore, ce qui n'a jamais encore existé.

Les réductionnistes. Ils veulent tout découper en morceaux, séparer ce qui est bon de ce qui est mauvais, le bien et le mal. Enfants de Descartes, ils nous empêchent d'être un. Pour eux, il y a le nous qui travaille, celui qui rentre chez lui, celui qui rencontre ses amis. Pour eux, il est normal qu'un gars pollue dans la journée au travail et le soir s'insurgent en regardant *Le cauchemar de Darwin*.

Je suis sûr que j'ai oublié des dizaines d'ennemis potentiels. Il y a quelque temps j'avais publié un billet où je disais que j'étais à la fois écologiste, socialiste, libéral.... Je ne me contredis pas, il faut chan-

ger de perspective. Prendre à gauche comme à droite, chez les verts comme chez les alters, prendre ce qui est bon et laisser ce qui ne marche pas dans un monde qui se veut durable.

Les solutions pour l'avenir ne sont pas dans les camps déjà étiquetés.

PS1 : J'ai bien classé les libéraux parmi mes ennemis et pas les libertariens. Dans Le peuple des connecteurs, j'ai expliqué que je me sentais proche des libertariens, je ne vais pas me renier. J'ai défini libéraux au sens où ce mot est employé en général pas dans le sens qu'il devrait avoir. Le problème est justement dans l'ambiguïté que maintiennent beaucoup de politiciens.

PS2 : Par concurrence à outrance, j'entends une concurrence prête à tout, même à dévier une rivière, même déverser des polluants dedans, même à raser une forêt millénaire... Cette concurrence est dangereuse. À ma connaissance, quand des éditeurs de logiciels se battent dans l'espace internet, la survie de la planète n'est pas en jeu. Que deux vendeurs de fruits et légumes se tirent la bourre sur un marché, c'est aussi de bonne guerre... tant qu'ils ne sont pas prêts à s'entretuer et, dans leur lutte, massacrer des millions de gens.

PS3 : Tous les courants étiquetés sont mes ennemis. Je me qualifie de libéral extrémiste tant je répugne à toute forme de centralisation. Mais je ne peux pas être d'accord avec les libéraux qui occupent le devant de la scène en France.

PS4 : Connecteurs, est avant tout un terme sociologique. Ce n'est pas le nom d'une nouvelle secte. Quand on parle de génération X, personne ne se dit X. C'est pareil pour les connecteurs. J'essaie juste de dire que la solution se trouve entre toutes les positions.

PS5 : Je reconnais qu'il est plus simple dans une conversation de se donner une étiquette. Mais j'espère

que ce n'est plus nécessaire, qu'on peut dialoguer tous ensemble.

PS6: Pour moi l'État n'existe pas. L'État est formé de gens. Quand l'État déconne, des gens déconnent parce qu'ils ont renoncé à leur responsabilité.

Alternative libérale

vendredi 22

Me voilà embrigadé par la force. Pour Aurel, j'appartiens à un parti libéral sans le savoir. Malheureusement pour lui, en tant qu'homme libre, je ne vois pas pourquoi il me faudrait entrer dans un parti pour faire de la politique. Comme je l'ai écrit dans *Le peuple des connecteurs*, les partis n'ont plus de raison d'être. Un parti libéral est pour moi un non sens.

Je suis libéral mais aucun parti libéral à ma connaissance n'a jamais mis en avant la liberté. Comment pourrait-il le faire alors qu'il bride par son organisation même l'usage de la liberté? La vraie politique est aujourd'hui entre les mains des réseaux qui rassemblent les hommes libres. La vraie politique se joue au niveau local, elle part des hommes. Voilà pourquoi je dis que je suis socialiste, un socialisme pas plus représenté par un parti que le libéralisme auquel j'aspire.

Personne ne peut être un grand économiste qui n'est qu'un économiste – et je suis même tenté d'ajouter qu'un économiste qui est seulement un économiste est susceptible d'être un fléau si ce n'est un réel danger, écrit Hayek.

J'ai envie de le suivre. D'être un généraliste, en art, en science, en philosophie, en politique aussi. Nous

devons cesser de nous enfermer dans des partis et cesser de regarder la société par le petit trou de la lorgnette.

Auto-organisation : utopie politique ?

lundi 25

Jean Zin publie une superbe revue de la presse scientifique. Dans son édition de septembre, une petite note sur l'auto-organisation m'a interpellé (elle renvoie d'ailleurs à d'autres textes de Jean Zin, notamment celui assez critique par rapport à la théorie de la complexité... et que je n'ai fait que survoler).

Vous devez déjà vous y attendre, je ne suis pas du tout d'accord avec Jean Zin mais j'apprécie sa critique car j'ai rarement vu quelqu'un aussi remonté contre les idées qui me semblent être les seules capables de nous tirer d'affaire en tant qu'espèce vivant sur Terre. Sa critique nous permettra j'espère de lever des objections.

Face aux critiques, je perds vite patience. Souvent, ils cassent mais ne proposent rien en échange. Et s'ils proposent quelque chose, c'est souvent quelque chose qui a déjà été essayé et qui n'a pas marché. Pour moi, le critique est quelqu'un qui a peur de ce qu'il ne connaît pas, qui a peur de ce qui n'a jamais été fait et qui a peur de ce pour quoi il ne dispose d'aucune grille de lecture. Jean Zin me semble appartenir à cette espèce.

L'auto-organisation existe, c'est un fait, écrit-il, en particulier chez les insectes sociaux mais aussi dans tout effet de masse ou de foule, de synchronisation, d'imitation, d'appartenance, enfin de communication d'une information

commune qui traverse une communauté de proche en proche et oriente l'action de chacun. La découverte des phénomènes d'auto-organisation a été d'importance mais découvrir le fait n'implique absolument pas de l'ériger en valeur, dans la confusion entre être et devoir être, simple justification de l'ordre existant comme si on vivait dans le meilleur des mondes possibles !

Qui fait de l'auto-organisation une valeur ? Je me le demande. L'auto-organisation est tout au plus un modèle organisationnel comme un autre et qui s'oppose notamment au modèle dirigiste appliqué dans la plupart de nos entreprises et par nos gouvernements. Ça n'empêche pas l'auto-organisation d'être appliquée avec succès chez Visa et Goretex et de nombreuses petites structures.

Qui parle de meilleur des mondes ? Si nous pensons à de nouvelles formes d'organisation sociale, ce n'est pas pour créer un monde idéal mais pour sauver le monde tout simplement. On peut essayer de le faire par des méthodes centralisées et coercitives mais ces méthodes sont en grande partie responsables de l'état dans lequel nous avons mis le monde. J'ai par ailleurs l'espoir que l'auto-organisation favorisera l'épanouissement personnel par rapport à des dictatures plus ou moins douces (la démocratie représentative par exemple).

L'auto-organisation n'est pas une utopie. C'est une solution possible. Elle est efficace dans les situations complexes où la prise de contrôle est impossible. L'auto-organisation n'empêche pas l'existence de structures pyramidales. Je crois simplement que nous devons apprendre à penser qu'il n'y a pas qu'une façon d'organiser les sociétés humaines. Les

sociétés humaines sont déjà largement auto-organisées.

La plupart des grands accomplissements humains ne sont pas le résultat d'une pensée consciemment dirigée, encore moins le produit de l'effort délibérément coordonné de beaucoup de personnes, mais le résultat d'un processus où l'individu joue un rôle qu'il ne peut jamais pleinement comprendre.

Hayek aurait pu piquer cette phrase à Tolstoï. L'auto-organisation est déjà un des grands principes d'organisation de nos sociétés. Il faut regarder les choses en face. Les structures pyramidales apparaissent comme l'expression de la volonté humaine de contrôler. Comme si nous contrôlions notre propre vie ! Je me demande bien d'où vient ce désir ancré chez beaucoup de gens.

J'ai d'ailleurs souvent remarqué qu'il est d'autant plus fort chez ceux qui n'ont jamais fait face à des situations complexes. Les managers intelligents comprennent vite que l'auto-organisation est la seule solution pour éviter l'ulcère. Les patrons intelligents aussi. Ça ne veut pas dire qu'ils ont mis en place des structures auto-organisées mais ils sont souvent très réceptifs ces idées. Pour cette raison, on les qualifie de libéraux. Et je ne vois rien à redire à ce libéralisme là. À aucun moment, il n'est dit que les plus faibles seront laissés sur le carreau.

Mais c'est bien cette idéologie de l'auto-organisation qu'il faut remettre en cause car on constate plutôt le caractère catastrophique des phénomènes de groupe auto-organisés que ce soient les mouvements de foule, les bulles spéculatives ou les nuages de criquets, dont la

caractéristique est que personne ne les a voulu ! écrit encore Jean Zin.

Que des systèmes auto-organisés puissent déconner personne n'en doute (pour preuve l'homme). Ce serait vraiment magique sinon. Mais les systèmes pyramidaux déconnent aussi. Dérèglement climatique, pauvreté, chômage, mal vivre... tout ça existe dans nos sociétés centralisées et pyramidales. L'auto-organisation n'est pas la panacée. Elle a juste pas mal d'avantages dans pas mal de situations.

Je ne vois pas en quoi le fait que personne n'ait voulu une chose pose problème. Qui a voulu la vie sur Terre ? Qui a voulu l'évolution ? Qui nous a voulu ?

Pour un athée comme moi, c'est personne. Et pourtant je trouve tout ça pas si mal. Combien d'enfants n'ont pas été voulus par leurs parents ? Faut-il les honnir ? Dans le monde qui nous entoure qu'avons-nous voulu et qu'avons-nous vraiment planifié ? Et dans nos vies ? Qu'est-ce que nous avons voulu ? Si ma volonté avait toujours fonctionné, je ne serais sans doute pas en train d'écrire cet article dans un TVG qui m'amène à Paris où je vais rencontrer des politiciens... et même dîner ce soir avec Jean Zin.

Il n'y a pas de vie qui ne soit organisée, pas d'organisation sans règles, sans régulation, sans mémoire collective et l'on sait que l'absence de corps intermédiaires caractérise les régimes totalitaires tout comme les sociétés de fourmis, écrit Jean Zin.

Oui, la vie est organisée puisqu'elle est auto-organisée. Et l'auto-organisation a un besoin vital de règles : sans règles il n'y a pas d'auto-organisation,

c'est l'anarchie. Ces règles apparaissent au cours de l'évolution, elles sont sélectionnées parce qu'elles mènent à des structures et des comportements viables, personne n'a eu besoin de les décider. Quant aux fourmis, il suffit de lire Wilson pour comprendre qu'elles vivent dans un système qui n'a rien de totalitaire. Une fourmilière n'a même pas de chef, la reine étant une pondeuse, rien de plus, et aucune fourmi ne reçoit d'ordre d'une autre, sinon les ordres laissés par les phéromones de toutes les autres. Beaucoup d'idées reçues au sujet des insectes ont la vie dure.

D'ailleurs, les entreprises sont toujours des organisations hiérarchiques même si on y ménage des zones d'autonomie, il n'y a pas d'entreprise auto-organisée, de même qu'il n'y a pas de liberté individuelle sans son organisation collective décidée ! écrit Jean.

Cette dernière phrase me fait trembler. Non, les entreprises auto-organisées existent, internet existe, la plus vaste structure commerciale, Visa, est auto-organisée. Non, les organisations collectives ne peuvent pas être décidées. Combien de politiciens ont-ils décidé d'organiser notre société sans chômage ? Beaucoup et il y a toujours du chômage. Il y a toujours des gens malheureux. C'est justement en usant de sa liberté qu'on peut trouver des solutions, remonter la pente aussi abrupte soit-elle.

En fait, j'appréhende ma rencontre avec Jean Zin. Je l'imagine perclus d'idées gauchistes. Il parle sans cesse de liberté et en même temps de la nécessité de canaliser, de borner, de contrôler, de décider... C'est ainsi qu'on tombe dans le totalitarisme. La solution, il la voit vers plus d'autorité, je la vois vers plus d'au-

tonomie des individus (je me fiche des entreprises car elles ne sont que des groupes d'individus).

L'absence de contrôle fait peur aux gens qui manquent de curiosité. L'artiste ne contrôle rien, il ne sait pas où il va. Si on contrôle tout, on ne découvre rien d'inattendu. La notion même de découverte n'a aucun sens. L'imprévu est capital. La vie, c'est justement ce qui ne se contrôle pas mais qui néanmoins réussit à s'organiser et à perdurer. C'est peut-être parce que nos sociétés sont trop contrôlées que beaucoup de gens n'y vivent pas heureux.

Préférez vous des élections contrôlées par deux grands partis qui se partagent le pouvoir tour à tour ou la pluralité source de surprises ? Moi, je risque la surprise, même si elle peut s'avérer mauvaise. Comme je crois au win-win, je suis persuadé que les bonnes surprises sont plus nombreuses. Si cette croyance était fausse, l'évolution n'aurait même pas démarré.

L'argent des blogueurs

mercredi 27

Une idée toute simple m'est venue. La plupart des blogueurs n'affichent aucune publicité sur leur site. Leur audience n'est pas assez forte pour qu'ils gagnent plus d'une poignée d'euros par mois et ils n'ont pas envie d'embêter leurs lecteurs ou même de paraître cupides.

Mais imaginons que l'argent généré par les pubs soit accumulé dans une caisse virtuelle, puis que cet argent serve pour de bonnes causes. Je suis sûr que beaucoup d'entre nous accepterions de jouer le jeu.

Le plus extraordinaire est que nous pouvons commencer dès aujourd'hui à récolter des fonds. À la louche, par expérience, j'estime que nous pouvons

récolter au minimum 30 000 euros tous les mois (1 000 blogueurs générant 30 euros) et sans doute 10 fois plus.

Techniquement, il suffit que nous placions dans nos pages tous le même script AdSense. L'argent sera automatiquement récolté par Google et même stocké dans un compte virtuel. Par ailleurs, AdSense nous fournirait des stats détaillées sur nos trafics respectifs, AdSense étant de loin le meilleur compteur de fréquentation que je connaisse. Je passe les détails techniques.

L'argent pourrait être distribué à une variété de causes... passant directement du compte Google à aux comptes Paypal de diverses associations (j'ai rencontré hier soir une jeune fille enthousiaste qui veut racheter la forêt amazonienne). Chacun des blogueurs pourrait décider vers où va l'argent au prorata de ses revenus. Le tout serait purement 2.0, personne ne toucherait à l'argent, aucun n'État ne ponctionnerait quoi que ce soit au passage... Tout le monde pourrait proposer de nouvelles causes. Les blogueur s'inscriraient et de désinscriraient sans aucun engagement.

C'est juste une idée... je suis prêt à vous embêter avec une petite pub si c'est pour la bonne cause.

PS: Beaucoup de blogueurs ont apprécié cette idée, certains se sont insurgés contre la publicité. Leur rêve d'un internet sans pub, c'est un internet qui n'existe pas. Sans pub, sans revenu, les services gratuits n'existeraient pas, internet de serait plus qu'une succursale des puissants (les grosses boîtes et les gouvernements). Sans pub Firefox n'existerait pas. Nous avons le choix de surfer en refusant les pub... mais alors il faut s'abstenir de surfer sur les services gratuits qui vivent grâce à la pub.

À l'occasion de mon prochain livre, je rencontre nos politiciens. Je sors d'un entretien avec le patron de l'UDF. J'ai découvert un connecteur qui ne s'ignore pas. Bayrou comprend le web parce qu'il l'utilise. Il a aussi compris que le web ne se contrôlait pas, que la complexité ne se contrôlait pas, ce qui implique d'autres pratiques politiques. Bien sûr j'étais aux anges.

Nous avons parlé du dépassement du clivage gauche-droite, de tout ce dont je discute souvent ici. L'entretien s'est transformé en discussion. Nous avons évoqué la séparation des pouvoirs. Je lui ai dit « Le nouveau pouvoir, c'est nous tous les citoyens, c'est le cinquième pouvoir. » Il m'a dit « J'en suis persuadé. »

Alors une idée m'est venue. Sans trop réfléchir, j'ai dit à Bayrou : « Vous voulez rencontrer le cinquième pouvoir, venez donc ce soir à la soirée blogs et politique. Les blogueurs de tous les partis seront là. » Bayrou m'a posé deux ou trois questions, a regardé son emploi du temps et m'a dit « Ok, je viens mais faites bien savoir que je viens à votre invitation, je ne veux pas m'imposer. »

J'ai pris cette initiative sans consulter personne. Bayrou veut la séparation des pouvoirs, il me semble bon qu'il vienne à notre rencontre, au même titre que chacun d'entre nous, hors de tout cadre formel (et minutieusement préparé). Le propre du web n'est-ce pas de favoriser les connexions impromptues ?

Que les choses soient claires, je reste ni de gauche, ni de droite, ni du centre. Je ne vais pas prendre la carte de l'UDF ou d'aucun autre parti, mais j'ai envie de tout faire pour faciliter l'émergence d'autres voix politiques, celle de Bayrou ou d'un autre.

Johnny et Doc Gynéco, ça fait chic dans un meeting politique. Bayrou et Voynet dans une réunion de blogueurs, ça en jette aussi pas mal. À tous les coups, ça attire nos amis journalistes comme des mouches.

Hier soir se tenait à Paris la deuxième République des blogs. À côté de Dominique Voynet, auto-invitée comme les autres blogueurs, se trouvait François Bayrou. Il ne nous à pas imposé sa présence parce que le matin même je l'avais invité.

Mais pourquoi a-t-il accepté cette invitation ? Sans doute pas pour mes beaux yeux. Avant d'imaginer les raisons de Bayrou, je vais revenir sur notre entretien du matin et l'invitation elle-même.

Au siège de l'UDF

En préparation de mon prochain livre, je rencontre diverses personnalités politiques ou médiatiques. Lundi, j'ai discuté avec Daniel Schneidermann puis avec Loïc Le Meur, mardi avec Éric Walter, responsable internet à l'UMP, hier matin avec François Bayrou et cet après-midi je rencontre le sénateur Alain Lambert. La semaine dernière, j'ai passé deux heures au téléphone avec l'eurodéputé Vert Alain Lipietz, j'ai échangé des mails avec le socialiste Alain Rousset et j'ai préparé d'autres rencontres.

Je ne suis pas en train d'écrire un livre d'entretiens mais un essai au sujet du cinquième pouvoir. Le cinquième pouvoir, c'est nous, les citoyens fédérés par les nouvelles technologies. Nous sommes en train de réinventer la démocratie et je veux savoir ce qu'en pensent les politiciens. À leurs yeux, le cinquième pouvoir existe-t-il ? Va-t-il peser dans la vie politique ? N'est-il pas une chimère né dans la tête de quelques technophiles dont je suis ?

Avec ces questions en tête, j'arrive donc hier matin rue de l'Université au siège de l'UDF. Il se trouve en face des bureaux de MSN. Ça m'a amusé. Le pouvoir traditionnel face au promoteur d'un des outils phare du cinquième pouvoir. Est-ce un signe ?

J'ai traversé une cour, franchi un portail, puis une seconde cour ensoleillée avant d'entrer dans l'immeuble coquet de l'UDF. La réceptionniste m'a demandé de monter au second, l'assistante de Bayrou m'a installé dans un fauteuil, j'ai rêvassé quelques minutes. Une réunion se préparait. Tout le monde se pressait devant la machine à café. J'avais l'impression d'être dans une entreprise comme une autre. La politique est-elle une entreprise comme une autre ?

Bayrou est enfin sorti, il m'a serré la main, s'est éloigné un moment puis nous sommes entrés dans son bureau tapissé de livres. Je lui ai expliqué qui j'étais et pourquoi je voulais le rencontrer. Il a commencé par me parler de l'émergence du peuple d'internet. « C'est un peuple qui accède à toute l'information. » et « C'est un peuple créatif et coopératif. Je considère que les logiciels libres et les wikis sont deux choses fantastiques pour l'humanité. »

Tout ça, c'est évident pour moi. Bayrou le sait. Mais il sait aussi que c'est important que je l'entende, que j'entende qu'il appartient lui-même à ce peuple d'internet, peuple que j'appelle *Le peuple des connecteurs* car il dépasse de loin le cadre d'internet.

Bayrou a dit une chose essentielle, je crois. « Tu as une chanson, j'ai une chanson, nous l'échangeons, nous avons deux chansons. » J'ai traduit en disant que c'était une stratégie gagnant-gagnant (oubliant le côté scabreux que peut avoir une tel exemple pour l'industrie du disque).

Je crois que Bayrou a saisi cette nouveauté fondamentale. Nous ne sommes plus dans une logique où

l'un perd et l'autre gagne mais où tout le monde gagne. Si nous n'adoptons pas cette stratégie, nous ne nous en tirerons pas en tant qu'espèce sur notre planète.

C'est simple, il me semble. Ce discours doit être repris par tous les politiciens. Il dépasse la droite et la gauche, il les transcende. « Tout ça va changer le monde, a dit Bayrou. Je suis absolument pénétré de cette idée. »

L'entretien s'est poursuivi, j'ai bientôt fini par parler autant que Bayrou et nous avons comparé nos points de vue. Tout ce que Bayrou m'a dit sur internet ma convaincu qu'il savait intimement de quoi il parlait. C'est un utilisateur averti. Il pratique depuis des années et, comme nous tous, il s'est fait peu à peu contaminé par la philosophie internet, l'esprit open source notamment.

Je trouve ça fondamental pour un futur candidat à la Présidence. J'aimerais que tous possèdent cette compréhension intime. J'aimerais que l'usage d'internet et sa maîtrise aient contribué à changer leur vision du monde et donc leurs façons de faire de la politique. J'ai presque envie de dire peu importe comment ils mettront en application leurs nouvelles idées, l'important est qu'elles aient germé en eux. Je crois que c'est le cas chez Bayrou. J'aimerais discuter, avec la même liberté, du même sujet avec ses adversaires.

Comme la veille avec Éric Walter à l'UMP, nous avons aussi parlé stratégie web et marketing viral. Bayrou m'a entraîné vers une salle de réunion pour pouvoir m'expliquer sa vision sur un tableau. La salle était occupée. Pendant que Bayrou s'excusait auprès de ses collègues, l'idée de l'inviter à la soirée blogs et politique m'est venue.

L'invitation

Après coup, je peux essayer de comprendre pourquoi j'ai fait ça. En mai dernier, avec Loïc Le Meur, nous nous sommes demandés ce que nous pouvions faire pour agir. Nous étions fatigués de dire que la France est un pays de merde. Nous n'avions pas envie de fuir une nouvelle fois à l'étranger pour nous extraire de la morosité. Il était temps d'agir. Comme nous avons découvert une façon de vivre qui nous paraît plus harmonieuse que celle que nous avons pu connaître par le passé, nous nous sommes dit que nous devons partager nos recettes.

Loïc a choisi la stratégie droit au but. Pour changer les choses, il faut avoir le pouvoir. Le plus simple est de se rapprocher d'un des favoris à la course au pouvoir et d'essayer de changer les choses de l'intérieur. Pour ma part, je crois qu'il faut agir de l'extérieur, sur de nouvelles bases, je crois que le véritable pouvoir appartient déjà au cinquième pouvoir.

Loïc est d'accord avec moi mais veut des résultats tout de suite. Nous avons parlé de ça lundi autour d'un verre. Il pense que mon approche peut marcher mais dans dix ans et il juge qu'il y a urgence. Sur ce point, il a raison. Je suis toutefois persuadé que nous ne pouvons pas changer le monde en usant des méthodes qui ont plongé le monde dans l'état dans lequel il se trouve aujourd'hui (perturbations climatiques, pauvreté, malaise généralisé...). Il faut innover, en politique comme dans le business. Loïc joue le cheval favori, je joue les outsiders. Il pousse dans la direction attendue, j'essaie avec mes petits moyens de pousser d'autres voix.

En me retrouvant un instant seul devant la photocopieuse du siège de l'UDF, je me suis dit qu'inviter Bayrou à notre soirée blogs et politique allait dans le bon sens. C'était une façon de mettre en avant une autre voix, surtout de lui donner un autre éclairage.

Au final, je me suis planté. Toutes la presse était là aussi. Personne n'a pu parler de rien. Bayrou s'est retrouvé non entre les mains du cinquième pouvoir mais entre celles du bon vieux quatrième pouvoir envers lequel il est si critique en ce moment. Et je me suis éclipsé pour refaire le monde entre blogueurs. Parlant d'une l'idée qui m'était venue le matin même et qui me paraissait plus importante que tout battage médiatique.

Alors pourquoi Bayrou est-il venu ?

Je peux essayer maintenant de répondre à cette question en inventoriant des hypothèses que vous allez sans doute multiplier avec plaisir.

1/ Bayrou appartient effectivement au peuple des connecteurs. Pour lui notre société passe de la pyramide au réseau, la connexion est fondamentale, non seulement avec les sympathisants mais avec toutes les énergies de bonne volonté. Venir à la soirée, c'est établir de nouvelles connexions. Il s'est présenté au Pavillon Baltard près de la Bourse de commerce pour les mêmes raisons que chacun d'entre nous.

2/ Le cinquième pouvoir existe et n'est pas une illusion. Mon offre était celle d'un membre anonyme d'une puissance face à un représentant d'une autre puissance. Une sorte d'invitation aux pourparlers. Bayrou ne pouvait pas refuser, il ne pouvait pas manquer cette chance.

3/ Bayrou se doutait que les médias seraient là. Nous autres blogueurs politiques sommes depuis quelque temps l'attraction. Personne ne sait trop s'il faut ou non nous prendre au sérieux mais on vient nous voir, un peu comme au zoo.

4/ Bayrou a compris l'essence du marketing viral. Il sait qu'en venant, nous parlerons de lui, que son geste sera interprété sans fin. Et chaque billet dans les blogs, positif ou négatif, sera une graine qui ne demandera qu'à devenir un arbre. Plutôt que de

s'imposer à tous les Français par le haut, une possibilité unique se présente dans l'histoire de s'imposer par le bas.

5/ Bayrou est un opportuniste et il n'y a pas de petite opportunité (et moi aussi je suis un opportuniste). Mais le simple fait qu'être invité à une soirée blog devienne une opportunité, c'est une victoire en soi pour le cinquième pouvoir.

Une chose est sûre. Après mon invitation, Bayrou n'a pas tergiversé. Sa réponse a été franche et spontanée. Il n'a pas calculé. Comment aurait-il pu le faire car il ne savait même pas que se déroulait cette réunion? Bayrou est venu parce qu'il fallait venir, parce que comme il me la dit « Tout ça va changer le monde. »

Lors de la prochaine réunion, je renouvellerai l'expérience si Versac l'organisateur en accepte l'idée. Je viendrais avec un invité mais cette fois nous n'en parlerons à personne. Ce sera une surprise, une exclusivité du cinquième pouvoir. Avis aux volontaires.

PS1: J'use de l'énonciation parce que l'objectivité n'a aucun sens. Derrière leur « on », les journalistes nous bourrent le mou. Au moins s'ils disaient « je » nous saurions ce qu'ils pensent. Quand je dis « je », je ne me cache pas.

PS2: Je n'avais pas anticipé la présence de la TV, je croyais qu'on discuterait et qu'on pourrait semer nos petites graines comme j'ai essayé de le faire en discutant avec Bayrou le matin. Les journalistes ont pourri la soirée. Mais l'important c'est d'avoir établi une connexion, à nous maintenant de la faire fructifier, celle là comme toutes les autres.

La complexité ni ne se contrôle ni se commande. La société humaine étant complexe, elle obéit aux mêmes règles que les autres systèmes complexes. Trois méthodes politiques me paraissent alors possibles.

Dictature. Puisque la complexité pose problème, on tente de la réduire, ce qui commence par une limitation des libertés, notamment la liberté pour les individus d'interagir. Plus nos sociétés se complexifieront, plus séduisante sera la dictature pour les gouvernants qui veulent que le monde se conforme à leur vision. Voilà pourquoi, partout dans le monde, au cœur des démocraties, les penchants autoritaristes se multiplient.

Hypocrisie. Pour les tenants de cette ligne, la complexité est une illusion, ils la nient, ils font comme si elle n'existait pas et tentent de persuader les citoyens que la société est contrôlable, qu'elle peut se plier à la volonté d'une élite. L'hypocrisie me paraît encore plus dangereuse que la dictature car elle ne cherche même pas à régler les problèmes et se spécialise dans la poudre aux yeux et la démagogie.

Utopie. Puisqu'on ne peut pas contrôler, puisqu'on ne sait pas comment passer d'un état (le chômage) à un état souhaité (le plein emploi), on fait confiance à l'ingéniosité individuelle et à la responsabilité. En tant que politicien, on ne contrôle plus, on ne commande plus, on n'impose plus des solutions, on donne des impulsions, on porte des projets, on incite... et surtout on fait confiance aux hommes.

J'aimerais que nos politiciens, que nos partis, se positionnent par rapport à cette grille de lecture schématique. À mon sens, seule la voie utopique est aujourd'hui envisageable. La société a besoin d'une

direction et non d'un manuel pour atteindre la destination.

Notes

1/ Un être humain est un système complexe. Il ne se contrôle pas de l'extérieur sans une acceptation de l'être lui-même. L'être ne se contrôle pas, il s'auto-organise. La différence me paraît fondamentale.

2/ L'absence de contrôle n'est pas synonyme d'anarchie puisque l'auto-organisation est possible. C'est la forme d'organisation la plus répandue dans la nature comme dans les sociétés humaines.

3/ L'auto-organisation a besoin de règles pour opérer. Dans la nature, les règles résultent des mécanismes évolutifs. Les hommes ont le pouvoir d'imaginer arbitrairement des règles et de les essayer. En ce sens, nous dépassons la nature (elle nous a donné les moyens de la transcender).

4/ Pour essayer de nouvelles règles, il est toujours plus prudent de les essayer à petite échelle. Par exemple pour le CPE, Villepin aurait dû choisir un département pilote, ou même plusieurs départements avec des variantes de CPE. Les ingénieurs adoptent toujours cette méthode. On ne déploie pas directement les nouvelles technologies sur tout le territoire. On les propage peu à peu, ce qui permet de changer de direction en cours de route et d'apprendre en faisant.

5/ Une règle peut prendre la forme d'une loi, par exemple la fin de la peine de mort ou l'autorisation de l'avortement. Ces règles sont de l'ordre du projet, elles donnent une direction à la société, elles définissent une façon de vivre ensemble. Elles sont souhaitables et même indispensables pour fédérer une communauté et lui offrir du rêve.

6/ Une règle peut prendre la forme d'une mesure, le CPE par exemple. Ces règles qui influencent immédiatement la société, qui la façonnent, sans lui

dire où aller doivent toujours être mises en œuvre au niveau local et généralisées seulement après avoir démontré leur pertinence et après avoir fait des émules.

octobre

Petite mise au point

mardi 3

Lorsque je publie sur Agoravox, on m'accuse souvent de n'écrire que pour me faire de la pub. Ça n'a pas manqué avec mon papier sur Bayrou. À en croire certains, il faudrait presque se cacher, avancer toujours anonymement. Si je pousse leur logique, j'ai même invité Bayrou à la soirée République des blogs rien que pour mon bénéfice. Bayrou ne serait venu que pour faire indirectement ma promo.

Comme je suis pour la transparence, je vais jouer carte sur table. Sur mon blog, j'ai reçu en moyenne 452 visiteurs par jour en septembre, ce qui est une goûte d'eau par rapport au 8 500 visiteurs/jours de bonVote et moins que rien par rapport aux 150 000 visiteurs/jour de bonWeb. Je rappelle que je suis l'éditeur de ces deux sites.

Le papier sur Bayrou et mon invitation ont fait parler de moi dans la blogosphère et cela s'est traduit sur mon blog par 648 visites le jour de l'invita-

tion, 1 060 le lendemain, 644 le surlendemain... puis mon trafic a retrouvé son rythme de croissance habituel. Disons que j'ai gagné 1 000 visites.

Alors oui, j'ai réussi un beau coup. Mais il est tout relatif. Si je voulais faire ma pub, j'aurais plus intérêt à balancer des annonces dans bonWeb (alors que je me contente d'un minuscule lien en pied de page). Et si je n'avais pas bonWeb à ma disposition, j'utiliserais une autre stratégie encore plus efficace et à la portée de tous les blogueurs.

Pour gonfler le trafic d'un blog, il y a trois choses à faire auxquelles je ne me suis jamais amusé :

1/ Semer partout des trackbacks pour se payer de la pub gratuite. C'est mieux qu'acheter des AdWords sur Google. Les partis politiques risquent de nous bombarder lors des trois derniers mois de la campagne lorsque l'achat de pub sera interdit.

2/ Écrire des articles en rapport avec l'actualité la plus médiatisée. Veiller à ce que les choses dont parlent les médias apparaissent dans le titre de l'article. Ainsi nombre de recherches sur les moteurs ont de bonnes chances de finir chez vous. Loïc Le Meur a démontré l'efficacité de ce mécanisme lorsqu'il a parlé du coup de boule de Zidane.

3/ Multiplier les articles, ne rien laisser passer qui préoccupe les médias. Les articles peuvent être brefs, dire n'importe quoi, c'est sans importance du moment que les titres contiennent les bons mots clés.

Cette stratégie est employée par de petits malins qui créent des blogs avec des robots à seule fin d'afficher des publicités et gagner de petites fortunes. Voir l'article de Wired intitulé *Splogs: spam + blogs = trouble*.

Je ne sais pas si j'ai été convainquant. Si j'avais invité Bayrou pour la pub, c'était vraiment pas une

bonne tactique. Si j'ai invité Bayrou, il faut chercher d'autres raisons.

Ce qui compte pour moi c'est que les choses avancent, que quelques idées qui me sont chères se propagent. J'ai l'espoir que nous trouverons grâce à ces idées une solution planétaire à nombre de nos problèmes.

PS1 : Je n'ai pas écrit ce bille pour me justifier mais pour essayer de faire comprendre les mécanismes, essayer de montrer justement que l'influence n'est pas dans l'audience.

PS2 : Pour moi, faire de la pub, c'est attirer des clients pour vendre plus. Quand tu cherches à influencer dans le domaine des idées, ce que j'essaie de faire, tu n'as rien à vendre. Tu ne fais pas de la pub mais de la politique.

L'alternative libérale emprisonnée

jeudi 5

Jeudi dernier, j'étais à la conférence de presse d'Alternative libérale. J'ai découvert qu'Édouard Fillias serait candidat à la présidentielle 2007. Tout ce que j'ai entendu m'a fait plaisir. Serais-je donc libéral ? Vais-je rejoindre Alternative Libérale ?

Non. Pour une simple raison : Alternative Libérale n'est pas un parti libéral parce qu'un parti libéral ne peut pas exister. Qui dit parti, dit structure centralisée, cellules régionales, QG avec un staff... staff qui d'ailleurs était derrière la table lors de la conférence de presse pendant que les journalistes étaient de l'autre côté.

Tout ça est d'un vieux-jeu consommé. J'étais un peu triste de voir des jeunes pleins de bonne volonté s'enfermer dans des schémas désuets. Ils prônent un discours libéral qu'ils sont eux-mêmes incapables

d'appliquer dans leur quête politique. Comment leur faire confiance ?

Je crois qu'une alternative politique est possible, je crois qu'elle sera libérale et sociale mais elle passera par des méthodes politiques nouvelles. Quand on imite les vieux politicards, on finit par faire la même politique qu'eux.

Édouard Fillias a de bonnes idées mais il n'a pas idée de comment les mettre en œuvre. En ce domaine, ses idées sont les mêmes que celles de ceux qu'il va combattre. Plus que d'idées, nous avons aujourd'hui besoin de méthodes... car les méthodes actuelles nous conduisent droit dans le mur.

On peut faire autrement, Alternative Libérale doit faire autrement, sinon ce ne sera que de la vieille politique.

PS1 : Croire qu'il faut à tout prix un staff et une structure pour organiser les choses est une idée reçue. Il faut s'inspirer des méthodes de Dee Hock. La biosphère a très bien fonctionné jusqu'ici sans staff.

PS2 : Alternative Libérale a choisi une structure classique parce que c'est la seule légalement reconnue pour faire de la politique, pour récupérer de l'argent... Je pense qu'il faut passer outre de ce qui existe pour vraiment changer les choses, sinon ce ne sera toujours que du replâtrage

Tout simplement effrayant

mardi 10

Le sol sibérien aujourd'hui gelé contient d'immenses quantités de gaz à effet de serre.

Si le réchauffement climatique se poursuit de 1°C, un seuil critique sera franchi, dit Sim Hansen de la Nasa dans NewScientist.

Une grande partie des gaz emprisonnés sera libérée, créant une réaction en chaîne qui risque fort d'être incontrôlable.

La terre n'a jamais été aussi chaude depuis 10 000 ans. Avec 1°C en plus, elle n'aurait jamais été aussi chaude depuis 1 million d'années. Si nous continuons à produire autant de gaz à effet de serre, nous risquons de franchir le seuil critique dans une dizaine d'années.

Peut-être vivrons-nous bientôt dans un monde que les homo-sapiens n'ont jamais connu.

PS1 : Comme on ne peut pas prévoir l'avenir, personne ne peut démontrer que la planète continuera de se réchauffer. Mais pour le moment, elle s'est déjà réchauffée. Du point de vue de la planète, ce n'est pas nécessairement mauvais, ça c'est déjà produit. Le problème est juste que si elle se réchauffe encore un peu, ça compliquera la vie des hommes. Nous pouvons donc légitimement nous interroger. Est-ce qu'on peut faire quelque chose pour éviter une situation difficile ? Je ne suis même pas sûr que ce soit possible. Ce n'est pas une raison pour ne rien faire (au niveau local).

PS2 : L'impossibilité de prévoir ne doit pas nous empêcher d'agir. Rien d'interdit d'imaginer le pire. Et puis réduire les gaz à effet de serre ne fait aucun mal (sauf à quelques industriels qui n'ont pas compris que la croissance matérielle ne pouvait se prolonger dans un monde fini). Qu'ils inventent vite l'hyperpropulsion spatiale.

PS3 : C'est par nous que tout doit commencer. Mais, comme c'est exigeant, les alter-écologistes préfèrent se tourner vers l'État. Ils renoncent à leur responsabilité.

PS4 : Si le réchauffement climatique ne se produit pas, personne ne s'en portera plus mal. S'il se produit, oui. Alors ceux qui en ont peur, à juste ou mauvaise raison, ne nuisent en rien à la survie de l'espèce humaine. En revanche ceux qui l'ignorent, s'ils se

trompent, peuvent nous coûter cher. J'ai tendance à imiter Pascal. En croyant au réchauffement climatique, j'ai beaucoup moins à perdre. Et si il y a moins de CO² dans l'atmosphère, surtout dans celle des villes, je ne m'en porterais pas plus mal, au contraire. Je me fou de la vérité. Il n'y a pas de vérité.

PS5 : Je viens d'exposer ma version du principe de précaution. Je n'interdis rien, je dis essayons d'agir comme si nous avions déjà tout détraqué, si ce n'est pas vrai nous n'aurons rien perdu au contraire. Je crois que nous ne pouvons pas ignorer le risque, même s'il n'est que potentiel. Et même s'il n'existe pas, il aura au moins l'intérêt de nous pousser en avant. Nous avons commencé par moins abuser des hommes, maintenant il faut aussi moins abuser de la nature.

Les problèmes globaux existent-ils ? mercredi 11

Grâce à Bruno Giussani, j'ai découvert la conférence donnée à TED par Hans Rosling. Avec ses animations qui parlent d'elles-mêmes, Hans Rosling démontre magistralement que les problèmes globaux ne peuvent que se régler par des approches locales. Par exemple, dire que l'Afrique fait face à un problème sanitaire global est un raccourci qui masque la réalité.

Quand on regarde tous les pays africains séparément, on découvre une grande variabilité. Et quand on regarde à l'intérieur de ces pays aussi. Il ne peut donc y avoir de solution universelle mais uniquement des solutions au cas par cas.

Par ailleurs, les animations de Hans Rosling montrent que des pays améliorent très vite leur condition de vie pendant que d'autres restent à la traîne.

Sur toutes ces animations, le plus effrayant est de voir que tous les pays se rapprochent des pays occidentaux qui eux-mêmes depuis 1962 n'évoluent pas beaucoup. J'ai lu tout ça comme une démonstration que la croissance finissait par plafonner.

Il faudrait que quelqu'un se livre au même travail que Hans Rosling sur les problèmes climatiques. Peut-être découvririons nous que les traitements doivent aussi être avant tout locaux (ce dont je suis convaincu).

Campagne de dénigrement

lundi 16

Dans mon prochain livre, je montrerai que le cinquième pouvoir, dont la blogosphère est la partie émergée de l'iceberg, a un réel pouvoir. Je ne vais pas faire ici cette démonstration. Supposons donc pour la suite de ce billet que ce pouvoir soit réel.

Je crois alors que nous autres blogueurs devons être prudents et responsables. Quand je vois certains d'entre-nous s'étriper plus ou moins gentiment, plus ou moins méchamment, je me dis que tout cela peut nous être reproché à un moment donné.

Je ne dis pas halte aux insultes et aux querelles. Au contraire, nous pouvons nous en donner à cœur joie, nous disposons d'un espace illimité pour nous exprimer et c'est là tout le danger.

Jusqu'à aujourd'hui, l'espace d'expression étant limité par la nature même des médias traditionnels, le dénigrement était présent mais en quantité finie. Plus rien ne l'empêche maintenant de prendre des proportions exagérées.

Par le passé, quand on disposait d'un espace pour dire quelque chose, on disait les choses qui nous tenaient le plus à cœur, pas toutes les choses qui

nous passaient par la tête. Il y avait une sorte d'auto-censure économique (très frustrante je le reconnais).

L'espace illimité est une bonne chose mais notre propension à nous adonner au dénigrement risque de se traduire en bombardement immodéré contre les politiciens que nous n'apprécieront pas. Comme ils seront très nombreux, la blogosphère peut se transformer en sphère de dénigrement. On pourrait alors croire qu'elle ne porte aucune idée nouvelle... ce qui n'est pas le cas.

Aux États-Unis, les élections à la télé se résument en dénigrement sur dénigrement. La règle numéro 1 : taper sur tous les adversaires en même temps. Traduit en français, ça donne : si je suis DSK, je conspue Ségolène et Fabius. Si par malheur je ne frappe que sur l'un des deux, je perds autant que lui, c'est le troisième qui gagne. En tous cas, c'est ce que certaines études prouvent.

En conséquence, si Fabius voulait soutenir DSK, il devrait s'attaquer de front à Ségolène sans jamais parler de DSK, surtout pas dire qu'il est avec lui. Cette tactique serait plus efficace que le ralliement pur et simple.

Nous autres membres du cinquième pouvoir avons donc au moins le pouvoir de dénigrer. C'est un pouvoir qui risque de se retourner contre nous lorsque nous pèseront dans une campagne. Car pour nous affaiblir, il faudra aussi nous dénigrer. J'espère que nous serons alors assez forts pour nous retourner contre le dénigreur, pour nous affirmer comme une force positive.

Internet est un espace de liberté. Il ne faudrait pas que par le dénigrement, pourquoi pas la calomnie, un candidat s'attaque à internet, tout ça pour juguler le cinquième pouvoir, pour assouvir une autorité immodérée sur la société.

Quels seraient d'après toi les 5 points clés de ton écriture blog ? m'a demandé François Lamotte pour une petite enquête de shoob.com. Ça fait penser à la question qu'on pose souvent aux écrivains ? Pourquoi écrivez-vous ? Moi, je blogue parce que j'écris. Mais bon c'est pas tout à fait la question.

1/ Paradoxalement, je blogue peu souvent en direct. Depuis plus de vingt ans, je tiens un journal qui lui est en pur direct. Pour le blog, il m'arrive souvent de laisser trainer des billets inachevés plusieurs semaines. J'en ai au moins une cinquantaine en stand by.

2/ Mon blog est l'atelier de mes livres. J'y évoque mes idées en cours de formation et mes lecteurs travaillent avec moi. J'expérimente tous les jours l'intelligence collective grâce aux commentaires. C'est une de mes grandes satisfactions. Grâce à vous, je suis un peu moins bête.

3/ Je pense que j'use du même style dans mes carnets, mon blog et mes livres. La différence est dans ma présence en tant qu'auteur. Dans mon journal, je parle de moi, de mes sentiments, de mes impressions, de mes expériences esthétiques... Dans mes livres, je suis beaucoup plus lointain. Même si je raconte parfois des anecdotes de ma vie, je les montre un peu comme au cinéma, avec une certaine distance. Dans le blog, les idées passent souvent en premier car c'est en partie là qu'elles se fabriquent aujourd'hui. Mais je revendique toujours le « je » car je crois que l'objectivité n'existe pas.

4/ Mon écriture blog ressemble à celle de mon journal en ce sens que je n'ai pas besoin de tout réexpliquer à chaque billet. Je suppose que mon lecteur me connaît. Et s'il ne me connaît pas, j'essaie de mettre des liens vers les billets qui peuvent l'éclairer.

C'est une écriture beaucoup plus compacte que l'écriture journalistique où un papier doit se suffire à lui-même.

5/ Je pense mon blog comme un livre. À la fin de l'année, j'ai l'intention d'en remasteriser une version papier que je diffuserai sur lulu.com. Comme j'ai cette idée derrière la tête, mon blog se suffit à lui-même. Ce n'est pas en général un couper-coller de l'actualité ou une collection de liens. Je crois que je n'aurais pas grand-chose à retoucher pour que le tout soit lisible chronologiquement... ainsi je fais le grand écart entre mon journal et mes livres.

PS: En général, je lis la plupart des blogs qui pointent vers le mien. Je me dis qu'il y a soit affinité, soit au contraire opposition, dans les deux cas ça me fait avancer. Quand j'étudie une question, je visite des blogs au hasard des trouvailles. J'avance comme ça, je m'informe comme ça, sans privilégier de source.

Trop nombreux

jeudi 19

Stop. Arrêtez de rêver à une croissance matérielle éternelle. Arrêtez de nous dire de faire des enfants pour la soutenir. Dans leurs programmes, les politiciens devraient cesser de promettre des aides aux familles nombreuses.

L'homme civilisé, l'occidental, consomme dix fois plus d'énergie que l'homme à l'état nature. Plus nous serons nombreux, plus il nous sera difficile de ménager un avenir durable.

Pour sauver notre monde, il faut arrêter la course au toujours plus. J'ai l'impression que nos politiciens sont encore inféodés au dictat de la croissance traditionnelle.

Si nous sommes de moins en moins nombreux, nous traverserons des crises. Mais si nous sommes plus nombreux, nous en traverserons d'encore plus sérieuses. Nous ne pouvons pas nous en sortir en disant qu'en Occident le taux de natalité est déjà très bas. On se fiche de l'Occident. C'est du monde qu'il est question.

Comme le montre magistralement Hans Rosling, partout dans le monde la natalité baisse. Et ça doit continuer, quel qu'en soit le prix économique. La population humaine ne peut pas grossir infiniment.

Il y a une dizaine d'années, quelques scientifiques ont estimé que 2 milliards était un nombre optimal. Nous serons bientôt 7 milliards. Nous étions 2 milliards en 1930.

Comme le souligne Paul et Anne Ehrlich être moins nombreux présente au moins trois avantages :

1/ Moins il y a de naissances, moins il y a de criminalité car la plupart des criminels sont des adolescents ou des jeunes adultes.

2/ Nous avons besoins de moins de routes, de moins de voitures, de moins d'infrastructures en général, donc nous perturbons moins l'environnement.

3/ Les plus âgés sont à nouveau reconnus et replacés au cœur de la société.

En fait si l'humanité cesse de croître, elle peut envisager une croissance qualitative et non plus quantitative. Nous devons passer de l'âge des quantités à celui des qualités.

Mais la démocratie est perverse. Plus les élus donnent d'argent aux familles nombreuses, plus ils récoltent de voix. Un politicien aura-t-il bientôt le courage de prendre le risque de se couper d'une part de son électorat ? Il est temps de dire la vérité.

PS1 : La criminalité est maximale chez les 15-35. Si nous réduisons la proportion de cette tranche de popu-

lation, elle se trouve mieux encadrée, ce qui logiquement réduit la criminalité globale en nombre comme en pourcentage. Mais ce point est presque anecdotique par rapport aux deux autres.

PS2 : Penser français dans un monde global est une absurdité. Une horreur même. Nous devons trouver de nouvelles solutions pour les retraites. Dire que les jeunes payeront pour nous est une monstruosité. C'est un projet débile né à l'époque de la croissance tout azimut. Cette croissance là, cette forme de croissance, ne peut être soutenue sans nous conduire à notre perte. Si tous les pays misaient sur la croissance démographique, comme certains le souhaitent pour la France, ce serait l'étouffement car il faut toujours plus d'hommes pour nourrir les vieux qui seront toujours de plus en plus nombreux. La France ne peut pas raisonner comme ça. Nos politiciens sont dangereux. Ils oublient que nous vivons dans un monde dominé par l'interdépendance.

Droit de vote en question 2

vendredi 20

Je suis fasciste. C'est évident. Puisque je remets en cause le droit de vote, je ne peux que prôner la dictature. C'est en tout cas le raisonnement de certains lecteurs d'Agoravox. Comme ils ne connaissent que la dictature ou la démocratie représentative, ils supposent qu'il n'y a pas d'autres possibilités. Si je rejette la seconde, je suis nécessairement pour la première.

Reprenons la métaphore de la caverne de Platon. Imaginons deux secondes que ces lecteurs vivent dans une dictature, à une époque où la démocratie n'a jamais encore existé. Que font-ils ? Ils se satisfont

de leur sort puisqu'il n'y a pas d'autres politiques possibles.

Moi, je ne me contente pas de ce que je connais. J'espère, et je suis sûr, que l'avenir est ouvert. Une infinité de possibilités politiques restent à explorer, certaines sans aucun doute immondes, d'autres plus acceptables que celles que nous connaissons aujourd'hui. C'est à nous d'aller de l'avant, à nous de le faire parce que la société dans laquelle nous vivons ne nous satisfait pas. Elle est peut-être moins pire que beaucoup d'autres mais elle est loin de répondre à un quelconque idéal, ou même de s'en approcher.

Avec cet article, je voudrais répondre à quelques unes des critiques qui ont fait suite au droit de vote en question, aussi et surtout publié sur Agoravox où les commentaires pleuvent toujours. C'est cette affirmation : « La seule façon de décider en groupe est de voter ! » qui m'a décidé à répondre. Je ne peux pas laisser passer une telle affirmation.

Il y a tout d'abord deux autres modes de décisions triviaux : le tirage au sort et l'évolution, c'est-à-dire la confrontation des idées jusqu'à ce que l'une survive. Cette seconde forme de décision par sélection est la plus couramment employée dans la vie quotidienne, par exemple en famille ou dans le business quand le boss n'est pas un dictateur (elle est d'ailleurs toujours mise à l'œuvre en préalable d'un vote).

Je pense qu'on peut imaginer bien d'autres modes de décision collectifs. Le plus démocratique est, à mon sens, de laisser émerger la solution par auto-organisation (par percolation comme l'a suggéré un commentateur).

Dans son histoire de Visa, Dee Hock raconte comment toutes les décisions étaient prises de la sorte. Pour le nom même de Visa, personne n'a jamais réussi à revendiquer sa paternité. Le nom est apparu

plusieurs fois au cours des conversations auxquelles tous les employés avaient la possibilité de participer. À moment donné, ce nom s'est imposé de lui-même.

Voilà que je parle encore des entreprises, après m'avoir traité de fasciste, on va me traiter de capitaliste et de libéral. Je ne suis ni l'un, ni l'autre. Je remarque juste que les entreprises, à la poursuite du rendement et de l'efficacité, auraient adopté le système du vote si elles l'avaient jugé intéressant. Si elles ne l'ont pas fait, c'est qu'il n'est pas efficace à leurs yeux (et de nombreuses entreprises ont essayé le vote).

Je suis sûr que si le vote était efficace, les patrons en abuseraient. Ils sont prêts à tout, même à renoncer à leur pouvoir pour gagner plus. Une fois qu'ils auront découvert que la participation leur est bénéfique, ils s'y adonneront (c'est déjà le cas avec le web 2.0).

Ai-je dit qu'il fallait organiser la société comme une entreprise? Non. Encore faudrait-il savoir de quelles entreprises on parle. Elles présentent des traits de caractères aussi nombreux que ceux des individus. Pour moi, Visa version Dee Hock peut servir de modèle sociétal. Cette expérience a démontré que la démocratie participative était possible.

Dans cette démocratie, il ne s'agit pas pour tout le monde de donner sans cesse son avis sur tout. Il ne s'agit jamais de rechercher un consensus général. La démocratie participative n'a aucun sens au niveau global. Quelques individus faisant face à un problème particulier trouvent ensemble une solution, localement. Ils ne votent pas, ils s'entendent. Si leur solution intéresse les individus proches d'eux, connectés avec eux, leur solution se propagera, elle pourra alors devenir globale.

Une démocratie participative n'est pas une ochlocratie. Les citoyens, seuls ou en petits groupes,

sèment des graines et certaines poussent, donnent éventuellement naissance à des forêts. Tous les forums participatifs, tous les grands projets collaboratifs, soutenus ou non par les gouvernements, sont absurdes. Ils cherchent à dessiner la forêt alors qu'ils ne savent même pas quelles essences ils planteront.

Par exemple, sur Wikipedia tous les auteurs ne donnent pas leur avis sur tout. Wikipedia est une démocratie participative. Un auteur écrit une définition, d'autres la corrigent éventuellement. Cette définition peut donner envie à d'autres auteurs d'écrire d'autres définitions. Jamais l'ensemble des utilisateurs ne se concertent. C'est tout simplement impossible. Beaucoup trop de gourous qui ne connaissent rien à internet essaient de nous vendre une démocratie participative qui n'a aucune chance de fonctionner.

Après les consommActeurs, les citoyenActeurs. La participation n'a de sens que dans l'action. Les électeurs doivent devenir des acteurs responsables.

La démocratie participative n'est pas à inventer, elle existe déjà. Dans nos familles, dans certaines de nos entreprises, dans les marchés financiers... En fait, la démocratie représentative est une chose rare qui n'a été imaginée que pour limiter dans le temps le pouvoir des potentats. On peut la voir comme un progrès par rapport à la dictature, mais aussi comme un refus de l'abandonner tout à fait. Au fond, derrière elle, il y a le présupposé que les hommes sont des bons-à-rien sans des chefs pour les commander et les contrôler.

Le vote est aristocratique (on choisit le "meilleur": aristo), écrit Gem dans son commentaire. La dictature est théocratique ("dieu a dit..."). Le marché est démocratique (le peuple se conduit seul, selon l'impulsion de chacun et

non pas de ses dirigeants). Les trois ordres de l'ancien régime existent toujours, et une société qui prétendrait fonctionner sur un seul mode serait bien malade...

Belle observation mais je ne peux pas accepter la conclusion. Dieu n'a rien à dire, personne ne connaît la vérité. Et qui est le meilleur? Le meilleur pour quoi faire? Zidane est un des meilleurs footballeurs? Est-il le meilleur économiste ou le meilleur musicien? Nous sommes tous les meilleurs de quelque chose. Or nos élus sont sensés être les meilleurs en toutes choses puisqu'ils prennent au final toutes les décisions.

Je ne crois pas aux experts. Les experts n'existent pas.

Une société harmonieuse ne peut s'épanouir que si elle s'appuie sur les compétences de tous, sur l'intelligence de tous et sur la bonne volonté de tous. Nous n'avons aucune chance de faire face aux problèmes qui se présentent à nous collectivement en ne faisant confiance qu'à certains d'entre nous, nos élus, nos experts. Nous ne pouvons pas nous en sortir en renonçant à nos responsabilités. Personne n'est digne de nous commander, nous avons tous le devoir de nous saisir de notre destin, à chaque instant de notre vie.

Se pose la question de l'égalité ?

On peut parler d'égalité de l'accès aux services mais pas de l'égalité des hommes. Nous sommes tous différents et c'est une bonne chose. Moins nous sommes égaux mieux c'est pour la société. Si nous étions tous des Zidane, le foot n'aurait aucun intérêt. La beauté, la joie, la vie... se nourrissent de la différence.

La démocratie représentative n'a réussi qu'à imposer l'égalité lors du vote. Vous appelez ça une

victoire ? Il n'y a même pas égalité pour tous dans la possibilité de se présenter (monopole des partis organisés sur des modalités féodales – du coup le vote n'est même plus capable de faire tourner les têtes puisqu'il les cherchera toujours au même endroit). L'égalité doit plutôt être dans le droit pour tous d'agir en fonction de ses compétences et de ses envies.

Au fond, pour moi, tout le problème est de savoir si nous avons besoin de gouvernements ? Je crois que nous pouvons nous en passer si nous sommes capables de communiquer. Si nous n'avons pas besoin de gouvernement, nous n'avons pas besoin de voter.

Je ne dis pas qu'il faut supprimer des institutions globales mais leur rôle doit être consultatif, elles doivent œuvrer dans le domaines de la sagesse et non dans celui de l'action qui lui doit être réservé aux citoyens.

Dans une démocratie participative, on ne vote pas, on agit.

PS1 : Les gens refusent d'imaginer autre chose que ce qu'ils connaissent. Ils disent tous que ça ne va pas mais ils ne veulent rien changer.

PS2 : La hiérarchie peut protéger contre la dérive si le chef est éclairé mais elle peut facilement conduire à des horreurs. Les structures non hiérarchiques me paraissent plus stables, mieux capables d'encaisser les coups. Moins manœuvrables car plus complexes. Leur prise de contrôle est quasi impossible.

PS3 : Je ne fais pas plus confiance au jugement d'un élu qu'à celui d'un système à la wikipédia. L'élu croit que ce qu'il fait marchera, il refuse l'erreur a priori (mais il en commet très souvent en fait). Il imite l'éditeur d'une encyclopédie classique qui suppose tous ses articles sans erreurs. Pour wikipédia, c'est le contraire. On accepte l'erreur a priori et on espère aller en s'amé-

liorant. Au final, il y a moins d'erreurs dans wikipédia et il y en aura de moins en moins. Il faut accepter une petite imperfection initiale pour espérer pouvoir aller vraiment de l'avant.

PS4: Le militantisme est un concept du passé, ça revient à militer pour une cause pensée par d'autres, ça revient à dire que l'État doit faire quelque chose, au moins changer les règles... Je parle d'acteurs, de citoyens qui agissent et cessent de se plaindre vis-à-vis d'une autorité qui ne pourra pas leur venir en aide qu'elle le veuille ou non. Quand vous publiez un commentaire, vous participez, vous ne militez pas. Vous êtes déjà dans la démocratie participative. Je ne parle pas de quelque chose à construire mais de quelque chose qui existe déjà, en tout cas pour ceux qui commencent à s'en saisir. Notre travail, le mien en tout cas, est d'expliquer au plus grand nombre comment faire.

PS5: La représentation n'est pas un concept moderne mais archaïque. Le roi était le représentant de Dieu et du peuple. Les seigneurs aussi. Presque tous les mammifères ont des chefs de hordes, les hommes aussi. Problème: ces structures hiérarchiques sont inefficaces dans un monde complexe (un monde où les gens sont libres). Soit on veut maintenant les hiérarchies, donc la représentation, et on doit réduire la liberté en même temps que la complexité grandit. Soit on invente autre chose. Je réfléchis à ça parce que la liberté me paraît notre bien le plus précieux.

PS6: La participation dépasse le culturel. Quand les gens d'un village se rassemblent pour nettoyer une rivière, ils participent. La participation peut se jouer dans beaucoup de domaines. Je pense que chacun peut trouver des domaines qui lui conviennent. Il ne faut pas désespérer des hommes.

PS7: La représentation n'est toujours que celle d'une minorité. Chirac = 19%. Il ne me représente pas.

Entre Chirac et un roi, il n'y a pas beaucoup de différence en termes de pourcentage de satisfaction.

Trop nombreux 2

samedi 21

Je voudrais revenir sur la surpopulation. Mon précédent billet n'a pas été compris comme je l'entendais, en partie par ma faute car j'ai ouvert plusieurs pistes sans les approfondir.

Si nous encourageons la population mondiale grandir, notamment pour soutenir la croissance (et soutenir les régimes de retraites), nous finiront à un moment par nous heurter à un mur. Que ce mur soit haut de dix milliards d'hommes ou de vingt milliards ne change rien.

Il me paraît irresponsable d'encourager les gens à avoir plus d'enfants. J'estime que nous devons copuler quand nous en avons envie. Je suis allé un peu vite quand j'ai dit qu'il fallait pénaliser les familles nombreuses mais je crois surtout qu'il ne faut pas les avantager. C'est presque indécent. Oui, faisons-nous confiance et ne cherchons pas à tout contrôler.

Certains futurologues annoncent que la population humaine finira par atteindre un pic avant de se stabiliser puis de décroître. J'espère qu'ils ont raison mais si je reste persuadé que personne ne peut prévoir l'avenir, même les plus grands experts en peuplement (d'ailleurs ils ne sont jamais d'accord entre eux).

Il est vrai que plus le niveau de vie augmente, plus le taux de natalité baisse (voir la vidéo de Hans Rosling). Mais avec des incitations à la procréation ne risque-t-on pas d'inverser cette tendance naturelle ? Les incitations ne risquent-elles pas de devenir de plus en plus incitatives en même temps qu'il y

aura de moins en moins de jeunes ? Jusqu'à entraîner un renversement de tendance ?

Vu l'état du monde : climat, famine, pauvreté, pollution... Il ne me paraît pas raisonnable de nous demander de faire plus d'enfants. Ce n'est pas parce que la France n'est pas dans une situation catastrophique qu'elle doit ignorer le reste de la planète.

Comme je l'ai écrit dans un commentaire, penser français dans un monde global est une absurdité. Nous devons trouver de nouvelles solutions pour les retraites (surtout qu'il risque d'y avoir moins de jeunes, aide ou pas aide). Dire que les jeunes payeront pour nous est une monstruosité (quel beau projet d'avenir nous leur réservons). C'est une tactique débile née à l'époque de la croissance tout azimut. Cette croissance là, cette forme de croissance, ne peut être soutenue sans nous conduire à notre perte.

Si tous les pays raisonnaient à la française, ce serait l'étouffement car il faut toujours plus d'hommes pour nourrir les vieux qui seront toujours de plus en plus nombreux. La France ne peut pas raisonner comme ça. Nos politiciens sont dangereux. Ils oublient que nous vivons dans un monde dominé par l'interdépendance. Comment dire aux autres de ne pas faire comme nous ?

Je crois à la vertu de l'exemple. Nous devons donner l'exemple. Nous appliquer les règles que nous voudrions que les autres appliquent (dans le domaine écologique – nous ne devons pas attendre le reste de la planète, même si ça doit nous coûter). L'exemple est plus efficace que les pressions qui finissent toujours par devenir conflit.

Comme l'a expliqué Axel, il y a une échappatoire à tous les problèmes. On peut espérer que la technologie nous offrira des solutions (l'espace, les océans...). C'est un pari que je faisais toujours par le passé. Je crois que l'homme une fois acculé sera prêt

aux folies les plus folles. Mais devons-nous nous précipiter au pied du mur avant même d'avoir les solutions ?

Je suis optimiste, je crois que nous nous en sortirons toujours, et nos politiciens font, en fait, le même pari. Mais on ne peut pas dire « faites plus d'enfants » et ne pas penser comment faire vivre un monde plus peuplé.

Qui dit plus de Français, donc plus d'humains, implique le recours aux OGM par exemple. Combien de politiciens sont contre les OGM et pour les aides aux familles nombreuses ? Combien vivent ainsi dans la contradiction ?

PS1 : La complexité n'est pas un choix mais une conséquence de nos interactions. Elle nous impose de trouver des solutions nouvelles. La croissance du nombre d'hommes contribue à la complexité mais pas plus que l'interconnexion technologique ou la diminution du coût des transports.

Nous ne devons pas promouvoir la surpopulation, ici ou ailleurs, non à cause de la complexité mais de la pollution et de l'épuisement des ressources naturelles.

La crise de la complexité, elle, ne se règlera que par l'adoption de nouveaux modes d'organisation (auto-organisation, bottom-up, réseaux...).

Je n'envisage pas autre chose que la complexité, car la vie tend vers la complexité dans un monde qui dans son ensemble tend vers le désordre (donc la simplicité). Soit on accepte que la vie continue son chemin et on apprend à gérer la complexité, soit on met fin à cette belle histoire.

PS2 : Ai-je dit qu'il fallait tuer des hommes ? Si vous mettez les êtres humains au-dessus de la nature, suivant le discours biblique, alors vous ne souhaitez qu'une chose : la fin des temps. L'homme n'est pas au-dessus de la nature, mais part d'elle. S'il ne le comprend pas vite, la nature trouvera une solution sans

lui. Tant que nous sommes bloqués sur terre, nous devons apprendre à vivre avec des ressources limitées.

PS3: Je n'ai jamais parler de réduire le nombre des naissances mais d'arrêter de pousser à faire plus d'enfants. Qu'on laisse les gens libres de faire ce qu'ils veulent et qu'on ne les pousse pas dans des directions dangereuses.

PS4: Pour la fin des temps... et pour faire bref. Le message biblique dit que nous devons exploiter la nature sans relâche et y prospérer sans limite. Ça rappelle le dogme de la croissance. Dans ces conditions, il ne sert à rien de s'occuper d'écologie car, dans tous les cas, la fin des temps adviendra.

PS5: Toute philosophie qui place l'homme au-dessus de la nature est dangereuse pour la nature et donc pour l'homme qui ne survit que grâce à cette nature.

PS6: Le taux de maintient d'une population est 2.1 enfants par couple, pas 3. Avec 3 enfants, la population mondiale reste en croissance. Donc à 3 en moyenne, nous allons dans le mur à plus ou moins long terme. Il n'y a aucune raison rationnelle pour favoriser les familles avec 3 enfants. On doit favoriser la qualité, pas la quantité. Donc toutes les familles doivent être égales.

PS7: Oui à l'immigration si elle peut aider les pays moins riches que nous. Il s'agit de sauver le monde... La France ne s'en sortira pas seule. Elle doit donner l'exemple.

PS8: L'hypothèse de la stabilisation de la population mondiale autour de 10 milliards n'est qu'une hypothèse. Si ça ne marche pas comme ça ? C'est un peu comme avec le réchauffement climatique. Et s'il se produit ? Je suis profondément optimiste, je ne crois pas du tout à la fin des temps, voilà pourquoi je veux que nous trouvions des solutions maintenant.

Il est temps pour qu'un candidat ambitieux propose un projet ambitieux pour la France, en invoquant l'héritage de la révolution. La France peut retrouver dès demain un rôle moteur dans le monde en faisant des problèmes planétaires ses priorités.

Cette politique pourrait se développer suivant trois principaux axes :

1/ donner l'exemple au reste de la planète en matière d'environnement,

2/ réinventer la mesure du succès,

3/ installer la démocratie participative seule capable d'affronter la complexité de nos sociétés.

Un tel discours n'intéressera pas 100 % des Français, pas même 50 % mais peut-être 16 % ou 17 %, peut-être assez pour accéder au deuxième tour. Et après tout est possible.

Ce discours peut séduire les libéraux comme les alters. Il remet les citoyens au centre de la société.

Je viens de commencer la lecture du dernier livre de Pierre Rosanvallon, *la contre-démocratie*.

Cette contre-démocratie n'est pas le contraire de la démocratie ; c'est plutôt la forme de démocratie qui contrarie l'autre, la démocratie des pouvoirs indirects disséminés dans le corps social, la démocratie de la défiance organisée face à la démocratie de la légitimité électorale.

J'ai l'impression que Pierre Rosanvallon parle d'une partie du cinquième pouvoir.

Au sens le plus fort du terme, nous n'avons, d'une certaine façon, jamais connu de régimes pleinement « démocratiques ». Les démocraties réellement existantes sont restées inachevées ou même confisquées, dans des proportions certes très variables selon les cas.

Pour moi, il ne fait aucun doute que nous vivons dans une de ces démocraties confisquées. Je traiterai de ce sujet à la fin de mon prochain livre.

Si l'économie institutionnelle des démocraties représentatives n'a finalement subi aucune révolution majeure en deux siècles [...], ces pouvoirs de surveillance se sont quant à eux considérablement étoffés et diversifiés.

Je crois justement que nous avons atteint le stade où ces pouvoirs ne font pas que contrer mais agissent et proposent. Il est temps de rénover la vieille démocratie. Mais pas en essayant de faire du neuf avec du vieux, en introduisant des gadgets comme le vote électronique, plutôt en changeant la nature même de la démocratie dans ses soubassements les plus fondamentaux.

PS : Nous nous en sortirons que tous en semble en solidifiant nos réseaux relationnels, internet n'étant qu'un petit morceau de tout cela. Notre liberté n'a de sens que si les gens qui nous entourent sont aussi libres que nous. Ceux qui dans un domaine en savent un peu plus doivent aider ceux qui en savent un peu moins. De la sorte, nous nous offrons un surplus de liberté. On peut pas imposer la liberté. Il faut trouver des solutions pour ceux qui n'en veulent pas. En fait,

ce n'est pas qu'ils n'en veulent pas, c'est qu'ils n'ont pas l'occasion d'y penser. Je ne vois que deux solutions : éducation d'un côté, solidarité de l'autre. Maintenant, on peut inventer des nouvelles formes de solidarité et d'éducation qui passe par la liberté alors que le plus souvent elles passent par une réduction de cette liberté.

La troisième voie

jeudi 26

Jeudi dernier, j'ai passé un moment avec Édouard Fillias, candidat d'Alternative Libérale à la présidentielle, comme il l'a lui-même raconté dans son blog. Nous sommes d'accord sur bien des points mais pas sur tout (la conversation ne serait pas amusante sinon).

Principal désaccord : Édouard pense que les libéraux n'auront jamais le pouvoir et que leur rôle est la défense de la liberté. Leur mission serait d'asticoter les autres partis. Je crois, au contraire, que nous ne nous en sortirons pas sans le libéralisme (attention : il ne s'agit pas de libéralisme économique mais d'hommes libres).

Si nous ne nous responsabilisons pas, nous ne réglerons pas les grands problèmes. Les méthodes de gouvernement actuelles nous mènent dans le mur parce qu'elles ne prennent pas en compte la véritable complexité du monde.

Avec Fillias, le dialogue a été facile. Je crois que nous partageons une même conscience des problèmes. Plus étonnant, j'ai ressenti la même chose en parlant un peu plus tard avec Corine Lepage de Cap 21.

J'ai l'impression qu'une sorte d'unité s'effectue sur le fond et que c'est sur les méthodes que les diver-

gences surgissent. Sur ce plan, Alternative Libérale n'est pas novateur, mais j'espère que les choses iront en s'améliorant.

Ne croyez pas maintenant que je roule pour Alternative Libérale ou pour qui que ce soit d'autre. J'ai des idées que j'essaie de diffuser et si elles se diffusent, peu importe le chemin, je serai heureux, car j'estime que ces idées sont seules capables de nous éviter le pire (cette certitude est d'ailleurs commune à tous les gens qui font de la politique).

À ce jour, j'ai rencontré quatre candidats à l'Élysée : François Bayrou, Edouard Fillias, Corine Lepage et Rachid Nekkaz. J'ai le sentiment que leurs forces parfois opposées pourraient faire un petit bout de chemin ensemble et inventer une troisième voie politique.

Nous reste à voir de quoi ils seront capables. Pour moi, une seule chose est sûre : plus il y aura de voies, plus ce sera bénéfique pour la démocratie (et avant tout pour la liberté). À mes yeux, le système américain s'assimile trop à une forme de monarchie.

PS : Je n'arrête pas de glisser à droite à gauche l'idée de l'union nationale... mais sans doute qu'elle fera son chemin d'elle-même, sans qu'ils s'en rendent compte, sans doute que c'est ce que nous sommes en train de faire en ce moment même. J'espère en tout cas.

Les risques de la décentralisation

vendredi 27

Le 5 septembre dernier, suite à mon article sur la crise de l'eau, un lecteur m'a posé quelques questions auxquelles je trouve enfin le temps de répondre (dans le TGV en rentrant de Paris).

— À trop décentraliser, ne risque-t-on pas de faire basculer le pouvoir ailleurs que dans les mains de l'État ?

— Nous voyons souvent l'État comme un monstre centralisé. Il est sans doute possible d'imaginer un État décentralisé. Si la plupart des entreprises sont centralisées, certaines ne le sont pas comme Visa et Gore-Tex. Elles nous démontrent qu'il existe au moins deux modes d'organisation concurrentiels.

La décentralisation distribue le pouvoir, elle le met entre d'autres mains. En évitant la concentration du pouvoir, elle coupe le goulet d'étranglement que constituent les chefs : elle augmente la bande passante, donc la réactivité et l'efficacité. La décentralisation est d'autant plus efficace qu'un chef éclairé, qui pourrait avoir des avis éclairés sur toutes choses, n'existe pas. Il vaut mieux démultiplier l'intelligence en la distribuant (la nature a trouvé ce truc dans notre cerveau).

Un pouvoir distribué est par ailleurs plus solide car pour s'emparer du pouvoir il faut noyauter chacun des nœuds de pouvoir ce qui est une tâche d'autant plus difficile que la décentralisation est profonde.

Certes un nœud quelconque est plus fragile qu'un nœud unique au centre de la structure mais tous les nœuds ensemble sont moins vulnérables. Alors oui, quelques nœuds peuvent échapper à l'État mais jamais l'ensemble. Il faut accepter une petite faiblesse locale pour une plus grande solidité générale.

Et comme tous les nœuds ne peuvent être contrôlés simultanément, les nœuds non contrôlés peuvent remettre de l'ordre dans le système et en assurer l'équité.

Par ailleurs, la centralisation n'a jamais empêché le détournement du pouvoir. Les dictatures n'émergent et ne perdurent que dans des sociétés centrali-

sées. Au fond du centralisme, je vois poindre un mépris de l'homme. Il y a derrière lui l'idée que seule une élite est compétente, une élite qui se place elle-même au centre du système. La décentralisation est un humanisme. Les gens de gauche adeptes de la centralisation ne sont pas socialistes.

Note : La décentralisation n'a aucun rapport avec le fédéralisme. Il ne s'agit pas de découper un pays en régions. La décentralisation doit être métalocale. Exemple : si l'éducation nationale se décentralisait, les profs constitueraient des réseaux à travers la France. Il ne s'agit pas de déléguer les responsabilités à des entités de taille plus petite (les régions, les départements...).

— *Ne risquons-nous pas de voir s'effriter le rôle pondérateur et modérateur de l'État par rapport aux droits fondamentaux de chaque individus ?*

— Aujourd'hui l'État fixe les lois et une partie des règles sociales. Un État décentralisé pourrait toujours le faire parce que la décentralisation implique la communication étroite entre les entités. Gore-Tex bien que décentralisé réussit à fabriquer ses produits et à s'imposer des processus de fabrication stricts.

Mais la loi peut exister sans État, elle peut être écrite dans un texte de loi œuvre de tous les citoyens sur un mode wiki par exemple. Ce texte peut avoir valeur de loi sans qu'un pouvoir central ne l'approuve. Il suffit que les citoyens l'acceptent tacitement ou, éventuellement, par référendum.

Sur internet, notamment dans l'infrastructure du réseau, aucun État ne légifère et pourtant des protocoles se sont peu à peu imposés, faisant œuvre de loi. La loi peut émerger. Je crois d'ailleurs que toutes nos lois fondamentales ont ainsi émergé avant d'être fixées. C'est le cas pour la suppression de la peine de mort par exemple.

— *Qui fera respecter les droits de l'homme demain s'il n'y a plus d'État ? La décentralisation à outrance renforce l'idée de profits et d'abus en tout genre, car il y aurait moins d'instance de veille ?*

— Pierre Rosanvallon explique que c'est le contraire qui se produit. Les citoyens sont de plus en plus vigilants. Les nouveaux outils technologiques comme les blogs renforcent cette vigilance. La décentralisation n'implique pas la suppression de l'État, elle n'implique pas plus la disparition du judiciaire.

On peut imaginer une police décentralisée. Schématiquement, il y aurait la même différence entre cette police et la police traditionnelle qu'entre Al-Qaïda et l'armée américaine. Les deux modes d'organisation sont très efficaces... et vous devinez peut-être celui qui est le plus puissants dans la durée.

— *Comment comptez-vous inscrire le respect de la liberté, de l'équité et les droits fondamentaux de l'Homme dans une mise à plat de la hiérarchie ? À mon sens, il n'est pas viable de déstructurer tous les acquis concernant ces valeurs, car il y a un fort risque d'implosion au niveau de la société.*

— Ces valeurs dont vous parlez sont aujourd'hui inscrites dans les principes d'organisation de nos sociétés. Pourquoi voudriez-vous qu'elles soient effacées ? Restructurer ne veut pas dire détruire l'existant mais construire au-dessus de lui.

Et puis je ne désire pas restructurer par plaisir mais parce que j'estime que c'est une nécessité vitale pour faire face aux problèmes du monde. Les structures hiérarchiques ont longtemps été efficaces, elles perdureront dans les situations simples mais pas dans nos sociétés hypercomplexes.

Nous devons impérativement nous restructurer. Ce travail doit commencer en chacun de nous, en

restructurant notre façon de voir le monde. C'est sans doute l'étape la plus difficile.

Il nous faut arrêter de dire que les choses ont toujours été comme ça et qu'il ne peut en être autrement. 1/ C'est faux, d'autres sociétés ont existé. 2/ Nous n'avons pas le choix.

PS : En France, personne n'a jamais rien décentralisé. On s'est contenté de découper en morceaux. Décentraliser, c'est passer d'une organisation pyramidale à une organisation en réseau décentralisé/distribué.

Cinq conseils à un candidat

lundi 30

Après mon manifeste présidentiel, je m'autorise quelques conseils :

1/ La parité homme-femme, en plus d'être inutile, est insuffisante. Il faut instaurer la parité jeunes-vieux. Toutes les classes d'âges doivent être représentées au gouvernement. Les vieux parce qu'ils sont la sagesse, les jeunes parce qu'ils ont la folie, et aussi parce c'est leur monde qui est en train de se construire.

2/ Le nombre de signatures pour avoir droit à se présenter à une élection doit être multiplié par dix mais ces signatures doivent venir des citoyens et non des élus qui sinon confisquent la démocratie et la transforme en oligarchie.

3/ Il faut cesser de subventionner les partis qui sinon s'accaparent la démocratie en promulguant des lois qui les renforcent eux-mêmes. Ce sont des hommes qui font la politique, les subventions doivent aller aux hommes qui récoltent plus de 5 % des suffrages.

4/ La croissance matérielle (qui repose sur le traitement des ressources naturelles) ne peut être infinie dans un monde fermé. Nous avons atteint la limite. Il faut dorénavant parler de croissance immatérielle et mettre le holà sur la croissance matérielle. Ce n'est plus une question de choix mais de survie.

5/ Favoriser la démographie pour soutenir la croissance, pour payer les retraites ou pour équilibrer la pyramide des âges est une hérésie dans un monde qui va finir par atteindre l'overdose. Selon la théorie de Mathis Wackernagel, l'empreinte écologique moyenne d'un humain est aujourd'hui de 1,8 hectare. Les Nigériens ou les Indiens consomment 0,8 hectare, un Américain 9,6 hectares et un Français 5,6 hectares. Donc un Français en plus ça coûte à la planète 7 Nigériens ! Vous croyez qu'ils vont nous laisser faire les cons longtemps ?

PS1 : Je ne veux pas décourager la fécondité mais la laisser suivre son cours naturel. C'est vrai que la population française vieillira mais, espérons-le, en meilleure santé qu'aujourd'hui, du coup les problèmes d'aujourd'hui ne seront pas ceux de demain. Les vieux travailleront un peu plus, ils seront d'une certaine façon plus jeunes que les vieux d'aujourd'hui (je l'espère pour nous en tous cas). Et puis des jeunes il y en aura ailleurs... Nous devons partager nos ressources commune à l'échelle planétaire, qu'elles soient humaines ou matérielles.

PS2 : C'est parce que la parité homme/femme m'agace que je me suis amusé à parler des jeunes. Je voulais dire que nous avons besoin de toutes les énergies par uniquement celles des vieux politicards qui s'approprient le pouvoir dans les démocraties (en tout cas dans la française).

PS3 : Les partis s'organisent en armées et ils verrouillent le pouvoir en s'appuyant sur leur trésor de guerre. En cessant de les subventionner, on pousse à

la décentralisation, ce qui me paraît indispensable. Je cherchais juste des astuces pour nous sortir des moules à penser que sont les partis.

novembre

Ont-ils le pouvoir ?

jeudi 2

J'ai longuement discuté ce matin avec Étienne Chouard. Chaque fois que je parle avec lui, je me sens boosté tant il m'ouvre de pistes que je n'aurais jamais le temps de toutes explorer.

Je vous conseille de parcourir la présentation de ses grandes idées. C'est essentiel. Oui, il faut empêcher le pouvoir de définir les règles du pouvoir. Il faut empêcher le pouvoir de s'accaparer le pouvoir.

Étienne mène un combat central. J'ai juste tendance à me placer un cran plus loin.

Qui a le pouvoir aujourd'hui ? Qui décide ? Qui influence le monde ? Existe-t-il des hommes de pouvoir vraiment libres et capables de choisir ? Comme Tolstoï, je crois que non.

Plus l'homme est placé haut sur l'échelle sociale, plus le réseau de ses relations avec les autres hommes est étendu, plus il possède

d'autorité sur les autres et plus il apparaît que chacun de ses actes est prédéterminé et inévitable. [...] Le roi est l'esclave de l'histoire.

Le pouvoir est ailleurs, entre chacun de nous. Dans un monde complexe, le pouvoir tenu, le pouvoir réel, est un mythe inventé par les gens qui appellent pouvoir les forces historiques qu'ils ne comprennent pas, que personne ne peut comprendre.

Que des hommes cherchent le pouvoir, c'est un fait. Qu'ils nuisent à d'autres, c'est un fait. Qu'ils aient du pouvoir sur les vastes structures que sont nos sociétés, ou les multinationales, je ne le pense pas.

Personne n'a le pouvoir de changer le monde. Tous ensemble, nous avons tous les pouvoirs.

Étienne cherche à soigner notre système, à réduire le pouvoir de nuisance des élus, c'est fondamental mais ces élus n'ont pas tant de pouvoir que ça. En tous cas, c'est ce que j'ai essayé de montrer dans *Le peuple des connecteurs*. L'urgence est de leur prouver qu'ils n'ont pas de pouvoir. C'est ce que fait Étienne en cherchant des moyens de réduire leurs pouvoirs.

D'une certaine façon, Étienne travaille en amont par rapport à moi. Il pare au plus pressé. Je suis un idéaliste, lui un pragmatique.

Blog Power : cherche sous-titre

lundi 6

Mon éditeur n'en démord pas : mon prochain livre s'appellera *Blog Power*. Je commence à m'y habituer même si je continue de parler à tout le monde du cinquième pouvoir. Je aurais du mal à perdre cette

habitude. Dès les premières pages, je définis le cinquième pouvoir :

*CINQUIÈME POUVOIR nom masculin
(1978 ; Lester Bowie ; album The 5th power)
Citoyens organisés grâce aux nouvelles technologies de communication. Ensembles, ils contrebalancent le quatrième pouvoir, celui des médias et par extension du business, qui lui-même contrebalance les trois pouvoirs traditionnels : législatif, exécutif et judiciaire.*

Puis dès le prélude, je précise :

La technologie, sensée nous isoler, sensée accentuer les inégalités entre les riches et les pauvres, les jeunes et les vieux, nous rapproche. Elle nous donne le moyen de nous fédérer en un nouveau pouvoir : le cinquième pouvoir, un pouvoir émergent, mal dégrossi, cherchant encore ses marques mais déjà capable de peser dans la vie économique et politique.

Ce nouveau pouvoir n'est pas encore le pouvoir de tous mais chaque jour de plus en plus de citoyens le rejoignent, directement ou indirectement par l'intermédiaire de leurs amis. Ce pouvoir de la parole et de l'action sera bientôt plus représentatif que tous ceux qui l'ont précédé dans l'Histoire. Il sera le pouvoir du peuple. Après les pouvoir exécutif, législatifs, judiciaire et médiatique, il arrive en cinquième dans le temps pour devenir le pouvoir primordial auquel tous les autres seront subordonnés.

Il me faut maintenant trouver un sous-titre pour rendre le titre explicite. J'aimerais y faire figurer le cinquième pouvoir. Comme d'habitude, si vous avez des idées je suis preneur.

Adam Keshner vient de me proposer :

Au-delà des pouvoirs exécutif, législatif, judiciaire et médiatique, ce livre raconte l'émergence d'un cinquième pouvoir, le pouvoir citoyen.

C'est très clair, très précis, juste un poil long peut-être. Mes propositions sont très médiocres :

Les prochaines élections se joueront-elles sur internet ?

Le pouvoir de dire non aux voleurs de pouvoir.

Le cinquième pouvoir pèsera-t-il lors des prochaines élections ?

DSK n'a pas de méthode

mardi 7

Je n'ai pas l'habitude de commenter l'actualité politique parce que je ne la suis tout simplement pas, surtout pas en direct. Mais, hier soir, j'ai entendu par hasard DSK sur France Inter. Je me suis demandé comment on pouvait tenir un discours aussi incohérent.

1/ Au sujet de l'électricité, DSK souhaite un réseau de distribution nationalisé, sous prétexte qu'un tel réseau serait mieux sécurisé que si on le laissait aux mains du privé.

2/ Au sujet de la paix dans le monde, DSK pense qu'une seule superpuissance c'est dangereux pour l'équilibre.

Moi, j'ai entendu que ce qui était bon pour l'électricité n'était pas bon pour la paix. Pour la sécurité électrique, il faut un seul poste de commandement. Pour la sécurité dans le monde, il en faut plusieurs.

Qu'on ne me dise pas que ça n'a aucun rapport. Je vois deux problèmes de même nature, atteindre le meilleur niveau de sécurité, et deux méthodes radicalement opposées pour les résoudre.

Je vois surtout que DSK cherche à séduire la gauche. Pour être gentil avec les fonctionnaires, il faut nationaliser. Il en remet une couche à l'égard de tous les Français. Pour avoir toujours du jus, mieux vaut faire confiance à une politique étatiste. Puis il flatte notre esprit européen : assez de ces méchants américains qui ne peuvent pas faire la pluie et le beau temps tout seuls, nous aussi nous voulons en être.

Si ce n'est pas du populisme, je me demande ce que c'est. Les idées, on s'en moque, la méthode, on s'en moque, on suppose que personne ne cherchera à recoller les morceaux d'un discours incohérent.

En quoi, un réseau nationalisé est-il plus fiable qu'un réseau privé ? Argument de DSK : les entreprises négligent la fiabilité au profit de la rentabilité. Voilà une loi que DSK tire de son chapeau. Si je l'applique à un autre domaine, les compagnies aériennes privées ont beaucoup plus de crashes que les compagnies publiques. Je ne crois pas que ce soit le cas. Aeroflot pourrait même servir de contre-exemple.

En général, les compagnies qui offrent les meilleurs services facturent plus cher et gardent plus longtemps leurs clients. Une entreprise n'a aucun intérêt à sacrifier la fiabilité, surtout si les autres à côté d'elle ne le font pas. Et il y en aura toujours une

pour ne pas le faire afin de rafler les clients les plus exigeants.

Mais je dévie. Le fond du problème, l'erreur monumentale, est de croire qu'un acteur unique, l'État par exemple, est plus compétent que plusieurs acteurs qui rivalisent d'intelligence. DSK sait qu'il faut plusieurs puissances pour maintenir la paix dans le monde. Pourquoi croit-il que c'est différent pour l'électricité ? Et internet, veut-il aussi nationaliser le réseau ?

Sur internet, plus il y a d'acteurs, plus il y a de lignes, plus il existe de chemins pour éviter les points d'engorgement. Nous connaissons des ratés électriques parce que le réseau de distribution n'est pas assez décentralisé. Il y a justement trop peu d'acteurs et trop de goulets d'étranglement. Un acteur seul peut construire un réseau décentralisé mais rien de tel pour le faire que laisser plusieurs acteurs optimiser leurs services.

Hier soir, j'ai entendu DSK faire de la bonne politique marketing mais la logique de cette politique sera illogique sur le terrain. Les journalistes ne l'ont pas repris au vol. Non, ils avaient préparé leurs questions et ils les déroulaient sans écouter les réponses.

Au passage, DSK balance une baffe à Ségolène Royal. La démocratie participative, ça ne règlera pas les problèmes. DSK se moque des citoyens. Il appartient à cette caste de politiciens qui croient connaître toutes les solutions pour nous. Faites-moi confiance, nous dit-il. Non, pas d'accord. Nous avons envie de nous faire confiance.

Et quand un journaliste annonce à DSK que Bayrou dit sur un point la même chose que lui, DSK répond que Bayrou devrait militer au PS. Jamais il ne lui vient à l'esprit que lui et Bayrou pourraient aller ailleurs, inventer quelque chose de neuf.

Non, non, non...

Ne croyez pas que j'ai une dent contre DSK, au contraire. Mais faut pas abuser.

PS1 : Pour qu'une intelligence collective apparaisse, il faut beaucoup d'acteurs. Que ce soit pour gérer l'eau, l'électricité ou avoir des idées, c'est la même chose. Bien sûr l'énergie est limitée, les idées non... mais ça ne change rien.

PS2 : Le sujet de cet article est la méthode. Quelle méthode choisir pour régler les problèmes ? DSK ne sait pas visiblement.

PS3 : Je n'ai pas cherché ici à démontrer les avantages de la décentralisation. Je trouve juste stupide de toujours dire que le privé fait moins bien les choses que l'État. Dans tous les cas, des hommes travaillent, parfois bien, d'autres fois moins bien. Le problème n'est pas dans l'État ou le privé. Ils ne sont pas antagonistes.

PS4 : Je ne défends pas la concurrence mais le droit à la différence, le droit à la diversité. Qu'on le veuille ou non, quand il y a peu d'acteurs, il y a peu d'idées.

PS5 : La diversité est une chose, je suis pour, la contradiction en est une autre. DSK est illogique dans ses méthodes et donc dans ses idées. Il a droit d'avoir autant d'idées qu'il veut mais il ne peut pas se contredire comme il l'a fait.

PS6 : Pourquoi serait-il mieux de gérer un problème à plusieurs dans un cas et pas dans un autre ? Nous pouvons employer des méthodes diverses mais pas juste par démagogie.

Freemen m'enfin!

mercredi 8

À force de fricoter avec les freemen, j'ai fini par décider de rejoindre leur réseau de blogs. Tout

d'abord parce que j'ai toujours été d'accord avec leurs deux principes fondateurs.

1/ Le changement climatique est un problème majeur, pas uniquement écologique, mais aussi politique et économique.

2/ S'attaquer à ce problème implique une remise à plat de nos modèles économiques et, particulièrement, de la notion de croissance.

Comme je rabâche sans cesse ces points sur ce blog, personne j'espère ne sera choqué par ma décision. J'ai déjà parlé de ma position par rapport aux freemen, j'ai déjà critiqué, mais je crois qu'il est temps de construire. C'est d'ailleurs dans l'air du temps après le rapport Stern.

Comme les freemen ne sont ni une église, ni une secte, mais un réseau, je ne renie pas mon esprit connecteur. Au contraire, en me liant aux freemen, je lie tous les blogs déjà liés aux miens à ceux des freemen.

Les uns et les autres nous ne seront jamais d'accord sur tout mais sans doute sur quelques principes essentiels qui nous permettront d'ouvrir une troisième voie politique.

Je reste persuadé qu'il faut définir un objectif au réseau freemen et qu'il doit se doter de quelques principes d'auto-organisation pour aller de l'avant. J'avais toujours dit que je ne rejoindrais le réseau qu'une fois cet objectif et ces principes définis mais j'ai changé d'avis. En rejoignant le réseau maintenant, je peux aussi me mettre au travail.

Mais en priorité, avant que quelque chose ne se passe, il importe que des gens se connectent, qu'un réseau se construise au travers duquel les idées qui nous paraissent vitales puissent se propager. Le réseau freemen, et bien d'autres qui se construisent en parallèle, forment un réseau au-dessus du web

qui lie des idées et des gens et non seulement des pages. C'est un metaweb.

J'ai presque envie de dire que peu importe les idées à ce stade. Nous devons d'abord construire des autoroutes pour ces idées.

Dès que j'aurai le temps, j'essaierai de développer un outil pour que des réseaux de blogs se construisent plus facilement. Notre intérêt à tous est d'appartenir à plusieurs réseaux, l'union de ces réseaux fera de nous un cinquième pouvoir, nous consacrerà comme une nation dont le territoire sera le réseau lui-même.

Bayrou peut-il gagner ?

lundi 13

Dans *Le cinquième pouvoir*, je démontre que le second tour des présidentielles sera ouvert à ceux qui adopteront une stratégie novatrice et porteront haut et fort des idées radicalement nouvelles.

Le PS et l'UMP n'ont pas besoin de se lancer sur ce terrain. Ils ont toutes leurs chances en restant conservateurs. Pour eux, ce serait même une folie de s'éloigner de leur fond de commerce habituel. Le risque est trop grand au regard des bénéfices potentiels.

Pour les petits candidats, la victoire est si improbable qu'ils se contenteront de défendre leur chapelle. Ils utiliseront la présidentielle comme une tribune pour changer la société sans espoir d'être élus. Ils devraient croire un peu plus en leurs chances, être un peu plus ambitieux, mais c'est une autre histoire.

En revanche, un homme se trouve coincé entre les petits et les grands candidats. Lui, François Bayrou, il a tout à perdre ou tout à gagner.

S'il adopte des idées novatrices, il peut gagner la présidentielle, c'est d'ailleurs sans doute sa seule chance. Mais des idées nouvelles peuvent ne pas toucher les Français, elles peuvent mettre en porte-à-faux l'UDF, conduire à une déroute lors des législatives. Sortir du conservatisme peut amener Bayrou à la présidence, puis lui offrir l'assemblée nationale, mais cette sortie peut aussi détruire l'UDF.

Quel chemin choisira Bayrou ?

Veut-il oui ou non devenir Président ? Il peut gagner. Le veut-il vraiment ? Nous le saurons très bientôt. Il a un gambit à jouer : sacrifier *a priori* les législatives pour gagner la présidence.

Demain, une oasis

dimanche 19

Le 12 septembre dernier, suite à un de mes billets, Isabelle me suggère de lire Ayerdhal. Je ne le connaissais pas. J'ai 2 000 livres de SF à la maison mais, depuis vingt ans, je me suis détourné du genre, n'y revenant que pour lire un peu de Bordage, de Gibson et quelques récits de fantasy dont je terrai les noms. J'ai alors demandé à Isabelle par quel livre je pouvais commencer.

Sans attendre sa réponse, j'ai essayé de dénicher le mail d'Ayerdhal sur le web. Quand on me parle d'un auteur que je ne connais pas, réflexe connecteur, j'essaie de lui écrire. Mais je n'ai pas eu le temps de le faire. Ayerdhal venait de me répondre sur le blog, me conseillant quelques-uns de ses livres.

Je raconte cette anecdote parce que ce jour là, il s'est passé quelque chose qui me paraît symboliser la nouvelle société que nous sommes en train de construire sans qu'ILS s'en rendent compte. En quelques minutes, j'ai découvert l'existence d'un

nouvel auteur, nous sommes entrés en contact, puis j'ai commandé tous ses livres.

Le monde est définitivement en train de s'aplatir. Notre connexion s'est établie en direct, par l'intermédiaire d'Isabelle, sans emprunter les voies hiérarchiques traditionnelles. Tous les jours, nous sommes des millions à créer ainsi des raccourcis dans la structure sociale mondiale. Sans nous en rendre nécessairement compte, nous construisons un nouveau monde qui ne pourra pas fonctionner comme l'ancien.

Quelques jours après ma rencontre virtuelle avec Ayerdhal, j'ai commencé à recevoir ses livres. J'ai lu *Chronique d'un rêve enclavé*, puis la *Logique des essais*. J'ai été frappé par la justesse du ton. C'est rare en SF. Il n'y avait pas un mot en trop. Puis j'ai reçu la nouvelle édition de *Demain, une oasis*. Alors j'ai compris qu'Ayerdhal était un grand écrivain et aussi un visionnaire.

En 1992, ce livre était de la SF. Aujourd'hui, il est d'une terrible actualité. Demain, il sera un classique. Les enfants de l'avenir l'étudieront à l'école. On le leur présentera en leur disant qu'à la fin du xx^e des gens savaient... pour l'hyper-capitalisme, pour les dérèglements climatiques, pour l'égoïsme occidental... pour tout le reste.

En même temps que je lisais, je pensais souvent à Houellebecq. Ayerdhal et lui font raisonner en moi les mêmes cordes mais Ayerdhal est dans la lumière alors que Houellebecq ne cesse de s'assombrir, et, plus il s'assombrir, plus il s'éloigne vers le passé.

Comme la bouteille jetée à la mer par Blogospherus, j'aimerais lancer à la mer *Demain, une oasis*, j'aimerais qu'il s'échoue sur des plages bondées de centaines de blogueurs, qu'ils le lisent tous, qu'ils en parlent tous, qu'ils prouvent à nos jurés Goncourt et autres manitous littéraires qu'en

1992 ils sont passés à côté du chef-d'œuvre de ces dernières années.

Je ne suis sans doute déjà plus objectif. Vendredi soir, j'ai croisé Ayerdhal, nous avons un peu papoté, je l'ai écouté parler de son travail et de ses idées. Isabelle avait raison : c'est un pur connecteur dans l'âme.

Si vous ne le connaissez pas, j'espère que vous l'aimez.

PS : Hier soir, j'ai vu Une partie de campagne de Raimond Depardon, reportage indispensable pour qui s'intéresse même de loin à la politique. Sur le DVD, il y avait un autre reportage : *Ian Palach*. Je l'ai regardé comme ça, sans savoir de quoi il s'agissait, je me demande encore si j'ai respiré durant les 12 minutes qui ont suivi.

Le 19 janvier 1969, à Prague, Ian Palach s'immole sur la place Venceslas pour protester contre l'occupation soviétique. Raymond Depardon vient assister à ses obsèques. Je ne crois pas avoir déjà vu des images aussi fortes. Soudain, la ville s'arrête pour une minute de silence interminable. Noir, rouge, grisaille hivernale, yeux extatiques des Pragois. Une énergie tellurique traverse les foules, l'énergie pure de l'espèce humaine, la même énergie qui habite *Demain, une oasis*.

Nous ne pouvons pas laisser faire n'importe quoi.

Nous n'avons pas le droit de nous laisser faire.

Ian Palach nous le cria au prix de sa vie.

Google en Chine

mercredi 22

Je suis pour tous les compromis. Suis-je devenu fou ? Je vais essayer de m'expliquer.

Le web chinois existe, il dessine un réseau de plus en plus vaste, réseau connecté au reste du monde. Ce réseau est décentralisé comme le reste du web. Sur ce réseau, le gouvernement chinois fait la police. Il tente d'en parcourir tous les liens à la recherche des contestataires. Plus il y aura de sites, plus son travail sera difficile.

Google et ses concurrents en s'installant sur le marché chinois le dynamiseront, donc inciteront à la création de plus de sites, donc compliqueront le travail du gouvernement chinois. Tant qu'ils ne collaboreront pas avec ce gouvernement en dénonçant les contestataires, ce sera bénéfique pour la liberté d'expression. D'après ce que je sais, Google et les autres se contentent de ne pas afficher certains sites dans leurs pages de résultats (je signale au passage qu'ils le font déjà chez nous).

Que Google n'affiche pas un lien vers un site ça ne veut pas dire que le site n'existe pas. Par ailleurs, ces sites censurés à l'intérieur d'un pays ne le sont pas depuis l'extérieur. Donc les Chinois hors de Chine accèdent à toutes les informations, ils peuvent les reprendre, des sites occidentaux peuvent les reprendre, sites eux-mêmes accessibles depuis la Chine.

Censurer le web est en fait impossible.

Google et ses concurrents le savent très bien.

En refusant d'indexer certains sites, ils se contentent de faire copain-copain avec un gouvernement qui en acceptant ce copinage se tire une balle dans le pied.

Plus le réseau se développe, plus il est complexe, plus il est libre.

PS: La construction du réseau est plus importante que l'accès à l'information à un moment donné de l'histoire du réseau. Je sais qu'il y a de la censure mais elle sera de plus en plus difficile. La meilleure façon de compliquer la tâche du gouvernement chinois est de

développer le réseau. Si Google et les autres avaient refusé d'aller en Chine, si toutes les boîtes occidentales refusaient d'aller en Chine, je ne suis pas sûr que ce serait bon pour l'avancée de la démocratie en Chine.

Cyber-citoyen au positif

mercredi 22

Je voudrais terminer *Blog Power* en démontrant qu'internet n'est pas qu'une vaste conversation. Tout au long du livre, j'ai montré comment internet influence la politique. Mais comme la politique n'est souvent qu'une vaste conversation, il est logique qu'internet y trouve sa place. Du coup, ce n'est pas forcément convainquant.

J'ai aussi montré comment le cinquième pouvoir était un contre-pouvoir, un pouvoir de vigilance. Je veux terminer sur une image plus positive. En donnant des exemples d'actions constructives de participations citoyennes, mais autres que celles déjà en œuvre sur le web lui-même (wikipedia, open source, calcul distribué...).

Par exemple, je pourrais parler du microcrédit. Sur le modèle eBay, des sites comme prosper.com et zopa.com inventent le prêt bancaire en P2P. En France, sur ce terrain de la finance solidaire, il y a la Nef.

Le Grand Soir a publié un article critique sur le microcrédit après l'attribution du prix Nobel de la Paix à Muhammad Yunus. Je crois tout de même qu'internet facilitera les échanges monétaires. En court-circuitant les grosses structures, il devrait amoindrir les coûts du crédit.

Je suis à la recherche d'autres exemples de ce type.

Hier, j'ai donné une conférence privée au CERN. Après mon laïus, nous avons visité le tout nouveau détecteur de particules Atlas: 25 mètres de haut, 40 mètres de long, un poids égal à la Tour Eiffel, le tout situé dans une caverne de béton creusée 100 mètres sous terre.

Imaginez la base de lancement de fusée lunaire dans *Objectif Lune* d'Hergé. Des ascenseurs dans tous les sens, des passerelles bleues, des tubes colorés comme à Beaubourg, tout ça compacté dans un espace immense mais rempli à craquer de technologie de pointe.

En débouchant sur la passerelle à mi-hauteur de la caverne, j'ai éprouvé le même sentiment que lorsque je suis entré pour la première fois dans la pyramide de Khéops. J'ai été frappé par le génie humain, soulevé d'un enthousiasme invraisemblable pour ma propre espèce. Si nous pouvons construire des structures aussi immenses avec une aussi grande précision, nous ne pouvons qu'être de merveilleuses créatures.

Pendant quelques instants, j'ai oublié nos pires penchants. Je me suis dit que tous les enfants devraient visiter le CERN, juste pour se convaincre que la vie est précieuse parce qu'elle est capable de merveilles qui, peu importe leur utilité, produisent du rêve pour nous donner envie d'aller plus loin.

Je n'ai pu m'empêcher de me projeter dans l'avenir, d'entrer dans la peau du touriste du futur qui visitera le CERN, qui le verra comme moi je vois les pyramides avec quatre mille ans de distance. Je suis sûr qu'il éprouvera encore les mêmes sensations que moi face à la folie de notre génie.

La machinerie d'Atlas lui apparaîtra ridicule par sa taille démesurée, beaucoup de physiciens la juge

déjà ridicule d'ailleurs, mais il restera frappé par ce besoin que nous avons d'accomplir les choses les plus impossibles.

Une histoire de deux roues

lundi 27

Dolores Park, San Francisco, dimanche 12 septembre 2004. Les citadins profitaient des derniers rayons de soleil qui illuminaient les tours du Financial District. Parmi eux, deux jeunes hommes discutaient.

— Ils m'ont piqué les roues du vélo, dit Chris Brennan .

— Tu avais des cadenas Kryptonite ?

Chris acquiesça.

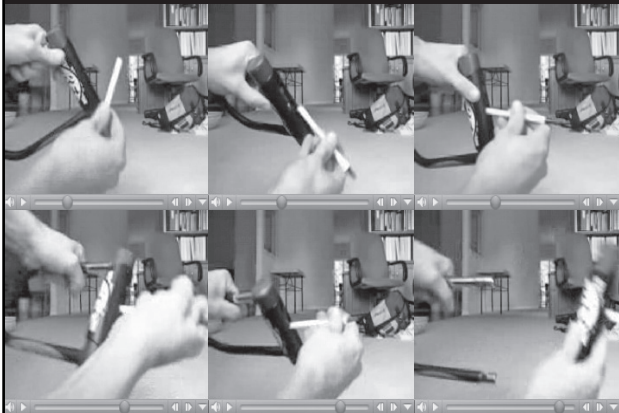
— On peut les forcer avec un Bic !

Chris éclata de rire mais, une fois rentré chez lui, dans son appartement encombré de BD, de vinyles vintages et de carcasses d'ordinateurs, il déboucha un stylo et introduisit le tube en plastique dans la serrure circulaire d'un cadenas. Les deux pièces semblaient faites pour s'ajuster. Une brusque rotation à gauche : le cadenas s'ouvrit aussi facilement qu'avec sa propre clé.

Chris n'en croyait pas ses yeux. Pour lui, c'était comme s'il venait de découvrir que n'importe qui pouvait retirer de l'argent sur son compte en banque. Fou de rage, il publia sur *bikeforums.net* un message intitulé « Votre nouveau cadenas n'est pas sûr ».

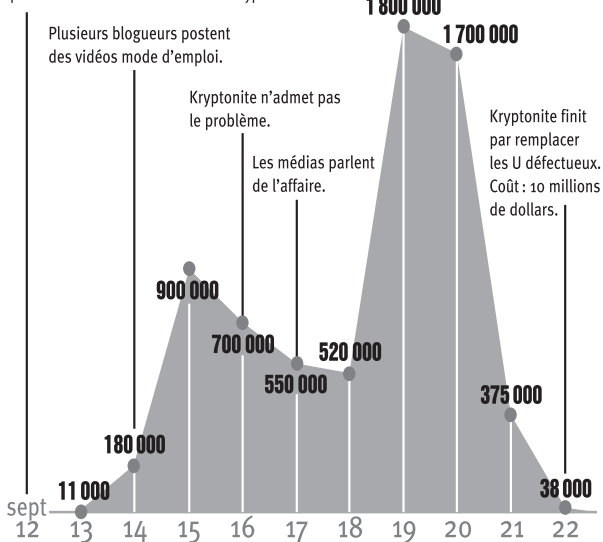
Quand j'y enfonce un stylo de 5 cents et l'ouvre, je ressens un profond sentiment de trahison. Personne dans le département de recher-

Comment ouvrir un cadenas avec un Bic



Internautes informés via les blogs

Chris Brennan annonce sur *bikeforums.net* qu'il a réussi à forcer son cadenas Kryptonite.



che [de Kryptonite] n'a pensé à introduire un objet cylindrique dans le trou de la serrure !

Immédiatement, les visiteurs du forum commencèrent à discuter. Le lendemain, plus de 11 000 cyclistes découvrirent comment forcer les cadenas Kryptonite et les blogueurs relatèrent la mésaventure de Chris. Le 14, certains publièrent sur internet des vidéos mode d'emploi. Le 15, plus d'un millions d'internautes savaient que les cadenas n'étaient pas sûrs. Le 16, Kryptonite affirma la fiabilité de ses cadenas tout en avouant travailler sur une nouvelle technologie. Le 17, le *New York Times* relata l'histoire, puis d'autres journaux, radios et télévisions la reprirent.

Le 22 septembre, Kryptonite accepta d'échanger tous ses produits défectueux. Coût de l'opération : 10 millions de dollars. Chris Brennan, un anonyme San Franciscain, avait déclenché une petite révolution dans le monde des cyclistes urbains. Il avait démontré que sur internet, la parole m'appartient, vous appartient, nous appartient.

Nous n'avons pas besoin d'être une star ou une vedette politique pour nous faire entendre.

Nous n'avons pas besoin de structures gouvernementales ou associatives pour que les choses changent.

En 1992, la BBC avait évoqué la vulnérabilité de certains cadenas mais la nouvelle ne s'était pas propagée. En 2004, le tissu social qui nous unissait les uns aux autres avait beaucoup évolué. Quand Chris Brennan publia son article, d'autres citoyens s'en emparèrent, le complétèrent, l'illustrèrent de vidéos, et la nouvelle se propagea sur internet comme un virus d'une virulence extrême. Plus personne ne pouvait l'ignorer, y compris les médias traditionnels.

Je comptais débiter *Blog Power* avec ce texte, en montrant comment un citoyen anonyme peut se faire entendre et faire très vite changer les choses. Mon éditeur m'a conseillé de commencer par un exemple politique. J'ai donc écarté cette histoire mais je continue de penser qu'elle est particulièrement frappante de la puissance du cinquième pouvoir.

Bonne partie de rigolade

mardi 28

J'ai découvert une perle dans un papier de Laurence Benhamou publié sur Yahoo Actualités.

Les journaux essaient donc de se réinventer pour regagner des lecteurs. Créer des sites internet ne suffit pas à financer une rédaction car ils ne rapportent que 7% des recettes publicitaires. Il faudra 30 ans pour qu'ils en rapportent 50%, selon l'analyste de Merrill Lynch, Lauren Fine.

En lisant cette énormité, j'ai explosé de rire. Comment peut-on faire des prévisions à 30 ans? Comment peut-on, en tant que journaliste, citer des chiffres aussi absurdes? Absurde parce des journaux comme OhmyNews font déjà 100% de leur chiffres d'affaires en ligne. L'avenir de la presse est en ligne, pas sur le papier. Jamais les revenus en ligne ne couvriront les pertes du papier car il n'y aura plus de papier dès que les readers électroniques de Sony ou autres seront commercialisés.

Voilà que je me mets à faire des prévisions. Mais elles ne sont pas à 30 ans, pas à six mois, ce ne sont même pas des prévisions. Dans 30 ans, le hors ligne

n'existera sans doute même plus. La tentation de prophétiser me reprend. Je vais bientôt me réincarner en Jacques Attali. Je me demande bien pourquoi j'ai commencé à lire sa *brève histoire de l'avenir*, encore une mauvaise influence de mon éditeur.

[...] *l'Histoire obéit à des lois qui permettent de la prévoir et de l'orienter.*

Quand je lis ça, je suis scandalisé. J'ai écrit *Le peuple des connecteurs* en partie pour dénoncer cette idée. En son temps, Tolstoï a écrit *La Guerre et la Paix* pour la même raison. Des dizaines de scientifiques, dont le mathématicien français Benoit Mandelbrot, ont DÉMONTRÉ que l'avenir était imprévisible, mais ça ne change rien. Certains hommes influents veulent nous faire croire le contraire, parce que leur influence réside justement dans leur hypothétique influence sur l'histoire. Attali appartient à cette grande famille d'imposteurs.

Pour lui, dans notre avenir, « La situation est simple : les forces du marché prennent en main la planète. » Réveillez-vous monsieur. Ça, c'est l'histoire ancienne, j'espère que le XXI^e siècle nous réserve autre chose. Moi, je vois que le cinquième pouvoir a déjà commencé à prendre les choses en main. Encore une fois, ce n'est pas une prévision.

Attali fait partie de ces historiens qui croient que l'assassinat de l'archiduc d'Autriche a déclenché la guerre de 1914. Il n'a aucune conscience des états-critiques, il ne sait pas que notre société se maintient dans un état-critique à l'avenir totalement imprévisible et au passé qui ne peut être compris qu'en étudiant l'histoire de tous les événements, même les plus infimes, ce qui revient à dire qu'une réelle compréhension historique est impossible.

Et pourtant, dans le prochain demi-siècle, tout changera dans de multiples directions, qu'il est tout à fait possible de dessiner.

Attali nous fait croire que c'est un aventurier de la prospective alors qu'il nous décrit un avenir déjà passé. Comment peut-on oser écrire qu'il est facile d'entrevoir l'avenir alors que personne, avant 1990, n'avait prévu le web et tout ce qui en découle.

Attali est merveilleux. Il a dit que le web serait énorme en 1997 alors qu'il était déjà énorme. Il joue au prophète pour ceux qui ne suivent pas ce qui se passe dans le monde, c'est tout.

Vers 2060, [...] de nouvelles forces, altruistes et universalistes, déjà à l'œuvre aujourd'hui, prendront le pouvoir mondialement, sous l'empire d'une nécessité écologique, éthique, économique, culturelle et politique.

S'il faut attendre 2060, je crains que ça ne soit trop tard. Le cinquième pouvoir, cette force dont parle Attali, s'est déjà mis au travail, il n'attendra pas deux générations avant de changer le monde monsieur. Je crois que je ne vais pas dépasser l'avant-propos de cette *brève histoire de la connerie*.

PS1 : Beaucoup de choses sont prévisibles avec des probabilités très simples (hasard de type 1). Le soleil a quasiment 100 % de chance de se lever demain. Mais beaucoup d'autres choses dans notre monde complexe sont totalement imprévisibles (hasard de type 2). Heureusement d'ailleurs.

PS2 : Il faut toujours être prudent quand on parle de quelqu'un sur le web. Laurence Benhamou a retrouvé mon article et a défendu son propre article. J'essaie de lui répondre.

« Je ne vous jette pas la pierre. Je suis aussi journaliste et j'ai souvent utilisé les chiffres des analystes pour étayer mes textes.

1/ Les analystes se trompent toujours, suffit de regarder leurs prévisions passées.

2/ On ne prévoit pas l'avenir en prolongeant les tendances actuelles, surtout dans le domaine technologique, où les progrès sont souvent exponentiels.

Il y a 5 ans, on était à moins de 1 % de revenue pub sur internet, le modèle publicitaire actuel n'existait pratiquement pas, celui de demain, lui, n'existe pas encore. Que voulez-vous prévoir dans ce cas ?

J'ai été maladroit dans mon billet. C'est uniquement l'analyse qui m'a fait exploser de rire, moins que Jacques Attali je l'avoue. Je n'aurais pas du vous impliquer dans cette histoire mais avouez que nous autres journalistes nous contribuons grandement à justifier l'existence de ces charlatans de futurologues. »

PS3: OhmyNews a aussi une édition papier . Ce que je veux dire c'est qu'il ne faut pas inverser le sens de l'histoire. La presse migre vers le on line, la pub aussi, à toute vitesse... c'est ça qu'il faut chercher à comprendre pas comment le papier disparaîtra (ce qui est bon pour nous tous... écologiquement parlant).

PS4: Le futur, il faut le construire. Le prévoir est utile mais alors il faut prévoir une multitude de futurs... pas se limiter à un futur.

décembre

La France serait coupée en deux

lundi 4

C'est en tout cas ce qu'affirme Claire Chazal lorsqu'elle interviewe François Bayrou sur TF1.

Quand je regarde la représentation des forces politiques dans la blogosphère, je ne vois pas du tout ce que Claire Chazal veut dire. La droite et la gauche ensemble ne représentent que 49 % des forces politiques françaises : même pas la majorité. La force la plus grande est celle des autres : ce fameux cinquième pouvoir inféodé à aucune chapelle.

En regardant les ensembles les plus représentatifs, je ne peux que constater que le paysage politique n'est pas aussi simpliste qu'on veut nous le faire croire. On accuse souvent François Bayrou de ne pas avoir d'idées originales. Il n'a qu'à se baisser pour les ramasser dans le camp des autres, un camp totalement étranger aux deux forces historiques.

Ces analyses qui ne concernent que la blogosphère ont-elles un quelconque rapport avec l'opinion

publique générale? Je suis persuadé que oui. Les blogueurs sont des citoyens comme les autres. Ils sont souvent des voix anonymes qui disent tout haut ce que tous pensent tout bas. Je rappelle juste qu'en juin un sondage a montré que 70 % des Français ne se reconnaissent ni dans les idées de la droite, ni de la gauche. Si François Bayrou, ou un autre d'ailleurs, réussit à incarner l'espoir de ces Français, il a une chance.

PS: Bayrou pour le moment est trop timide, pas assez innovateur. Son discours est bon mais il faut maintenant qu'il fasse de vraies propositions. Il ne suffit pas de dénoncer un système, faut construire du neuf.

La fracture numérique

jeudi 7

En écrivant *Le cinquième pouvoir*, j'ai constaté que, pour nombre de politiciens, internet est un outil de communication et non pas un espace de vie comme il peut l'être pour moi et de nombreux blogueurs. Beaucoup de politiciens ont une vision utilitariste du web.

Internet est apparu dans leur monde comme un trouble-fête qui change peu à peu les règles, donc qui effraie. Tous avouent ses bienfaits, tous mettent surtout en garde contre les risques de dérive.

Ils ont raison d'être prudents. Mais nous ne vivons pas dans une société idéale et internet n'a pas la prétention de contribuer à la construction de cette société. J'espère qu'il nous aidera simplement à établir plus de justice, plus de démocratie, plus de transparence, plus de liant social... et que, en donnant l'exemple de nouveaux modes d'organisation, il

nous permettra de résoudre les grands problèmes auxquels fait face le monde.

Chaque révolution technologique éveille de la réticence chez ses réfractaires comme chez ses premiers usagers. Au XIX^e siècle, le train était sensé nous désincarner car la vitesse risquait de déboulonner notre âme. Aujourd'hui, ça fait rire mais pas plus que certaines des craintes éveillées par internet.

Je rencontre de plus en plus de professeurs, d'éducateurs, de politiciens et de fonctionnaires dont le travail est de favoriser le développement des nouvelles technologies dans notre pays mais qui, eux-mêmes, ne les maîtrisent pas. Ils parlent d'autant plus facilement de la fracture technologique qu'ils sont justement du mauvais côté de cette fracture. Leur méfiance n'est alors guère objective.

Ils me font penser à ces mélomanes qui ont toujours écouté du classique et qui se permettent de juger le jazz. Comment connaître le goût de la cerise sans avoir jamais goûté de cerises ? Je crois que c'est impossible. On aura beau lire tout ce qu'on voudra sur les cerises, on ne connaîtra jamais leur goût. Des écrivains pourront nous donner l'impression de connaître ce goût, ils arriveront à le transcender, mais ils inventeront en nous leur goût de la cerise, un goût sans rapport avec celui que nous pouvons expérimenter.

Pour commencer à comprendre internet, pour avoir juste une chance de comprendre, il faut goûter la cerise, il ne suffit pas de la regarder ou de lire des discours à son sujet. Les théories n'ont aucune importance, il suffit de croquer le fruit à pleine dent. Il faut surfer, chatter, bloguer, publier dans les forums, se faire de nouveaux amis, collaborer à des wikis, participer aux communautés web 2.0, éventuellement développer des logiciels open source,

tout au moins jouer avec ces logiciels, expérimenter les idées qui les sous-tendent.

Si cette compréhension n'est pas indispensable à tous les citoyens, elle l'est tout au moins à ceux qui entendent penser et agir pour les autres, c'est-à-dire pour tous ceux qui font de près ou de loin de la politique au sens le plus noble. Ils n'ont pas le droit de clamer que les nouvelles technologies désocialisent les citoyens juste parce qu'eux-mêmes ne participent pas à l'aventure technologique.

Quand je vois tous ces jeunes adeptes de MSN Messenger, des Skyblogs et ou de MySpace, je n'ai pas l'impression qu'ils sont exclus. Au contraire, ils apprennent à communiquer et à participer. Ils vivent dans un monde d'interactions électroniques comme leurs parents vivent dans un monde d'informations télévisées.

Certes il y a des exclus. Certains par choix, d'autres par fatalité sociale. Ces derniers doivent être aidés. On doit leur acheter du matériel, on doit les former et, surtout, on doit leur donner envie de se joindre à la grande fête à laquelle nous sommes de plus en plus nombreux à participer.

Si j'écris *Le cinquième pouvoir*, c'est pour montrer qu'il se passe aujourd'hui des choses formidables. Tout le monde n'en profite pas encore mais notre devoir est de faire en sorte que demain tout cela soit à la disposition de tous. Il ne s'agit pas d'une histoire de mode mais d'une révolution que personne n'arrêtera. Une fois que nous avons goûté aux nouveaux outils technologiques nous ne pouvons plus être les mêmes car nos moyens d'action sont démultipliés.

Comme l'a signalé hier Carlo Revelli dans un commentaire, je me retrouve dans la sélection des 20 blogs qui comptent d'après l'Express. Leur dossier sur le cinquième pouvoir survole le sujet de très très haut. Juste une petite correction : mon livre n'est pas encore paru, j'y travaille encore.

Sinon je suis heureux que l'expression « cinquième pouvoir » se vulgarise. Je rappelle que c'est Erick Jonquière d'e-znogood.com qui a eu l'idée de cette dénomination en mai 2006. Grâce à lui, je l'ai reprise et précisée en août.

À ma connaissance, antérieurement à Erick Jonquière, personne ne l'a employée, en tout cas dans le sens actuel. Mon prochain livre s'appellera *Blog Power* en partie parce qu'un livre de marketing s'est déjà appelé *Le cinquième pouvoir* en 1992 et que mon éditeur ne veut pas s'embêter en démarches administratives. Le sous-titre sera « Comment le cinquième pouvoir bouleverse la politique ».

Dans cet essai, je propose deux définitions du cinquième pouvoir. Une tout de suite après le sommaire.

cinquième pouvoir nom masculin (1978;
Lester Bowie; album The 5th power)
Ensemble des citoyens fédérés grâce aux nouvelles technologies de communication. Il contrebalance le quatrième pouvoir, celui des médias et par extension du business, qui lui-même contrebalance les trois pouvoirs traditionnels : législatif, exécutif et judiciaire.

À la fin du premier chapitre, j'ajoute :

Ce nouveau pouvoir n'est pas encore le pouvoir de tous néanmoins chaque jour, de plus en plus de citoyens le rejoignent, directement ou indirectement, par l'intermédiaire de leurs réseaux personnels. Ce pouvoir de la parole et de l'action sera bientôt plus représentatif que tous ceux qui l'ont précédé dans l'Histoire. Il sera le pouvoir du peuple. Après les pouvoirs exécutif, législatif, judiciaire et médiatique, il arrive en cinquième dans le temps pour devenir le pouvoir primordial auquel tous les autres seront subordonnés.

Le fait que l'appellation « cinquième pouvoir » soit en train de se propager prouve en tous cas que les blogueurs ont une petite influence, tout au moins sur les journalistes qui les lisent. C'est une preuve en soi, certes infime, que le cinquième pouvoir n'est pas une chimère.

The 5th estate

samedi 9

Je ne trouvais pas l'expression *The 5th power* en anglais parce qu'ils parlent de *The 5th estate* comme ils parlent de *The 4th estate* pour désigner le quatrième pouvoir.

Dès novembre 1965, le premier numéro de *Fifth Estate*, un magazine anarchiste, fut publié. Il entendait alors dénoncer les faiblesses du quatrième pouvoir. Il devint célèbre en faisant la promotion de groupes rock underground comme les MC5.

Mais l'usage du terme *cinquième pouvoir* ne semble pas très répandu dans le domaine anglo-saxon. Il semble toujours employé par opposition au quatrième pouvoir et non comme une alternative aux

trois pouvoirs canoniques comme je le fais. La baseline d'un blog dit :

Unlike the crap you pay to read in the fourth estate, my crap is free!

J'ai toutefois découvert un forum plus explicitement en lutte contre les pouvoirs traditionnels. Sa baseline :

An enraged terrier on the ass of the power elite...

Mais c'est encore dans la mouvance anarchiste dont je ne me revendique pas.

Sur internet la censure est impossible dimanche 10

Tocqueville commence *De la démocratie en Amérique* par démontrer la marche irrésistible de la liberté au cours des âges. Nous sommes en train de faire un pas de plus en avant. Sans internet, plus aucune économie ne peut se développer. Du coup, aucun pays ne peut interdire internet sur son territoire. Mais certains, comme la Chine, essaient de censurer.

Peine perdue.

Psiphon est un logiciel open source qui permet de surfer sur tout le web même dans les pays qui bloquent l'accès à certains sites. La liberté ne peut pas être entravée sur internet. Soit internet existe et tous les hommes deviennent libres, soit internet n'existe pas. Il est aujourd'hui trop tard pour faire marche arrière.

Psiphon, lui même, ne peut être interdit parce qu'étant open source son mécanisme de base est déjà connu de trop nombreux informaticiens.

J'aurais voulu développer cette réflexion mais je dois filer à Paris pour LeWeb3 et quelques rendez-vous presse (normalement petit passage sur Europe 1 demain matin puis une interview de 18h45 à 19h00 sur iTELE).

PS : L'autocensure est la plus grosse difficulté à surmonter une fois qu'on a la totale liberté d'expression.

Merci Loïc, merci L'Express

mardi 12

François Bayrou est venu au LeWeb3 aujourd'hui et il a parlé du cinquième pouvoir. Deux heures, plus tard, Nicolas Sarkozy est aussi passé et il a aussi parlé du cinquième pouvoir. Plus les uns et les autres en parlent, plus il devient réel (renforcé par feedback positif).

Mais le plus grand promoteur du cinquième pouvoir, c'est Loïc Le Meur. Il en parlé avec Shimon Peres et lors de chacun de ses interviews. Ainsi l'expression buzze, boostée par le dossier de *L'Express*. Du coup, j'ai persuadé mon éditeur de renoncer à *Blog Power* pour revenir au titre original.

J'ai entendu certains journalistes dire que *L'Express* avait inventé ce titre, j'ai essayé de leur en expliquer la genèse ici-même, grâce à la collaboration d'Erick Jonquière.

À ma connaissance, c'est *Libération* qui le premier a employé l'expression, dans le sens qui buzze, dès le 14 septembre, suite à une interview que j'ai donné à Frédérique Roussel.

Mais peu importe qui est à l'origine de cette expression tant que le cinquième pouvoir prend de

l'importance aux yeux des politiciens, comme à nos propres yeux, nous qui composons ce cinquième pouvoir.

PS1 : Le cinquième pouvoir n'est pas un pouvoir de quelques personnalités mais de réseaux. Dès qu'un membre d'un réseau devient visible comme Loïc, il est logique que les pouvoirs traditionnels cherchent à le récupérer. Nous devons apprendre à garder notre indépendance, ce qui ne doit pas nous empêcher de nous engager. Loïc peut aller avec Sarko, ça ne l'empêche pas de contribuer au cinquième pouvoir. Dans ce pouvoir, Loïc a une seule voix, pas plus que n'importe qui d'autre, et c'est ce pouvoir là qui deviendra le plus puissant.

PS2 : Je continue à penser que le cinquième pouvoir doit favoriser l'émergence de voix alternatives... parce que je ne vois rien de neuf dans la politique officielle. Loïc a fait le choix du favoris. Mais ce n'est pas le plus important. Ce qui compte c'est que le cinquième pouvoir soit partout.

Arrêtez de taper sur Loïc Le Meur

vendredi 15

Nous vivons une révolution historique. Les personnalités politiques ne cessent de nous démontrer qu'elles attachent une importance grandissante au cinquième pouvoir, que donc, en conséquence, la nature même de la démocratie est en train de se transformer.

Quand François Bayrou puis Corine Lepage sont venus à la République des blogs au cours de l'automne, c'était déjà un premier pas de fait vers le cinquième pouvoir, une façon de lui reconnaître son importance, de le consacrer officieusement. Mais grâce à Loïc Le Meur, parce que cette fois Sarkozy

est venu, un pas de plus a été fait : le cinquième pouvoir a été consacré officiellement, par le ministre de l'Intérieur lui-même.

Et que Sarkozy s'en soit aussi mal tiré lors de son discours démontre qu'il ne sait pas sur quel pied danser. Il ne comprend pas la nouvelle force qu'il découvre face à lui. Mardi dernier, à 15 heures, il nous a débité un texte aussi soigneusement préparé que creux. À chaque mot, Sarkozy a démontré qu'il ne comprenait rien aux chamboulements actuels. Mais sa présence, elle, prouve qu'il sent bien qu'il se passe quelque chose.

Loïc a été courageux. En invitant les présidentiables à une réunion de blogueurs et d'entrepreneurs, il a pris le risque de les décevoir, surtout les étrangers, pour prouver qu'internet comptait en politique. Son geste est historique car on oubliera vite la grogne pour retenir la date du 12 décembre 2006.

PS1 : On ne peut pas dire qu'on veut changer le monde et faire la gueule quand ce monde s'intéresse à nous. En faisant du battage médiatique, Loïc nous sert plus qu'il sert Sarkozy. Crois-tu que je voterai en mai ? Tu as vu un candidat avancer des choses intéressantes ? Moi pas. Mais plus les blogs sont dans le collimateur des politiciens, plus ils sont dans celui des médias, donc plus nous avons de chance de faire passer les idées qui nous paraissent importantes.

PS2 : Quand, en février, Le peuple des connecteurs est sorti, les journalistes m'ont snobé, j'étais un hurluberlu qui délirait. Maintenant ils commencent à se dire que nous ne disons pas n'importe quoi, que l'autre monde dont nous parlons existe vraiment. Tout ce bruit, c'est la preuve que la révolution a déjà commencé.

PS3 : J'ai trouvé la venue de Sarkozy au LeWeb3 importante même si je ne voterai jamais Sarkozy.

PS4: Loïc a fait une bourde mais, de mon point de vue, elle est superbement positive... Loïc n'a pas tout mélangé, tout est en train de se mélanger en ce moment. C'est très important. La France est le pays où tout changera parce que nous sommes des révolutionnaires. Loïc a fait la révolution sans le savoir. C'est la révolution qui importe. On peut la faire involontairement (c'est comme ça que l'évolution fonctionne).

PS5: Le cinquième pouvoir, c'est chacun de nous, c'est l'ensemble des citoyens... Il faut arrêter de se focaliser sur quelques noms devenus connus... donc, par la même, plus vraiment dans le cinquième pouvoir parce qu'ils peuvent être verrouillés par les pouvoirs traditionnels.

La longue traîne politique

dimanche 17

J'ai déjà parlé en public trois fois de la longue traîne en politique: devant la jeune chambre économique, à Science Po et lors du LeWeb3, chaque fois très vite, ce qui ne m'a permis que d'exposer l'idée générale.

Je consacre à ce sujet un chapitre dans *Le cinquième pouvoir*. Résumé: comme dans la consommation on line, une longue traîne est en train d'apparaître en politique. Nous avons de plus de en plus de candidats qui récoltent de moins en moins de voix. C'est un changement profond dans la nature même de la démocratie, c'est, à mon sens, un pas vers plus de démocratie.

Je ne veux pas ici argumenter ma thèse mais juste répondre aux premières critiques que j'ai repérées sur le web.

Denis m'accuse de transposer des données d'un champ du savoir à un autre. Il me conseille de lire

Impostures Intellectuelles. Il se trouve que j'ai lu et relu ce livre en 1996 lors de sa sortie. J'ai même assisté à une conférence de Bricmont à Jussieu sur Prigogine et j'ai échangé quelques mots avec lui.

Contrairement à ce que dit Denis, une longue traîne ne représente pas « le montant des ventes d'un produit à travers le temps », faut lire Chris Anderson, mais classe tous les produits vendus sur une période par rang de popularité et indique le nombre d'exemplaires vendus.

J'ai exactement fait la même chose. J'ai classé les hommes politiques par rang de popularité lors des élections présidentielles françaises et j'ai indiqué le nombre de voix récoltées. J'ai obtenu une longue traîne en 2002 et pas avant.

Bricmont reproche aux spécialistes des sciences humaines, ce que je ne suis pas, de s'approprier des théories des sciences dures et de les transposer arbitrairement. Par exemple, de piquer le principe d'incertitude et de l'appliquer sur la psychologie.

Je n'ai pas l'impression d'avoir fait la même chose. La longue traîne n'est pas une théorie mais juste une observation dans le domaine de la consommation, donc celui des comportements humains. J'ai fait la même observation dans un autre domaine des comportements humains, les électeurs lors d'un scrutin électoral.

Pour répondre aussi à ntiourtite sur le blog de Place de la démocratie, je n'ai pas décidé qu'il y avait une longue traîne en politique, je l'ai trouvée, je n'y peux rien, elle est là que vous le vouliez ou non, n'importe qui peut tracer la courbe. Ça ne veut pas dire qu'elle sera là en 2007. Je crois juste que nous allons vers plus de choix politiques. Les intérêts pour les citoyens sont énormes. Je m'explique dans le livre. La longue traîne implique un nouveau

régime démocratique dominé par la collaboration et le participatif, la fin de l'oligarchie.

PS: Beaucoup de choses qui seront dans le livre ont déjà été dites ici, mais beaucoup d'autres non, l'essentiel même. J'essaie d'utiliser le blog comme un laboratoire en amont et en aval du livre, je n'aime pas m'y répéter, parce que certaines choses demandent beaucoup de pages... et que le blog n'est pas approprié.

Il se passe quelque chose

lundi 18

Le cinquième pouvoir est partout, même en couverture du *Time*. Pour le prestigieux magazine, le personnage de l'année, c'est vous... vous qui êtes en train de prendre le pouvoir. Au sujet de 2006, on peut lire :

C'est une histoire de communauté et de collaboration déployée à une échelle jamais vue. [...] Nous avons l'opportunité de construire une entente internationale, non pas de politicien à politicien, de grand homme à grand homme, mais de citoyen à citoyen, de personne à personne.

Un des articles du dossier s'intitule *Power to the People*. C'est exactement ça le cinquième pouvoir. Tout ça ne fait que commencer. Je vous avoue que je suis assez excité de vivre cette époque. Voir beaucoup de gens s'enfermer dans des partis poussiéreux m'attriste. L'avenir n'est pas dans les chapelles mais dans les réseaux ouverts à l'interconnexion. L'avenir appartient aux connecteurs comme le montre le *Time*.

Nous arrivons à la conjonction de beaucoup de choses... business, culture, politique, technologie... c'est la grande convergence. Est-ce encore une bulle qui va exploser ? Je ne le pense pas. Les citoyens vont vraiment prendre le pouvoir et démontrer qu'ils n'ont pas besoin de la mainmise des grands hommes.

J'ai passé quatre ans à écrire la vie d'Ératosthène (un roman que je n'ai pas encore publié). Trois siècles avant JC, il a, lui aussi, été au cœur d'une merveilleuse convergence qui a mal terminé. Nous devons rester sur nos gardes.

PS1 : Ce n'est pas en prenant la place des oppresseurs qu'on changera le monde mais en inventant un monde avec moins d'opresseurs. On n'a pas besoin de représentation mais de travailler ensemble dans l'esprit du mouvement open source.

PS2 : Je ne trouve pas Wikipedia de mauvaise qualité, ni en français, ni en anglais. Il y a des mauvais articles, d'autres bons, c'est comme la vie. La majorité des articles me paraît plutôt bonne.

Chronologie du cinquième pouvoir dimanche 24

Je voudrais revenir sur l'histoire de l'appellation « cinquième pouvoir » telle que je l'ai reconstituée, ce dont je ne parle pas du tout dans le livre (on ne cesse déjà de me poser cette question).

1645 Leveller John Lilburne évoque l'idée de séparation des pouvoirs (info fournie par Sekonda).

1649 L'acocat et orientaliste John Sadler écrit : « On peut soutenir que, par droit de nature, les pouvoirs législatifs, judiciaires et exécutifs doivent être dans les mains de différents sujets. » (info fournie par Sekonda).

1748 Montesquieu publie *De l'esprit des lois* où il présente les trois pouvoirs indispensables dans toute démocratie : exécutif, législatif et juridique (petit rappel sur le blog [The 5th power](#)).

1787 Le politicien britannique [Edmund Burke](#) invente l'appellation quatrième pouvoir ([fourth estate](#)).

1841 [Thomas Carlyle](#) vulgarise le [quatrième pouvoir](#) dans *Heros and Hero Worship in History*.

1965 Création du magazine [Fifth Estate](#), qui se veut un véritable contre-pouvoir par opposition au quatrième pouvoir, jugé trop proche des pouvoirs traditionnels.

1978 Lester Bowie sort l'album [The 5th power](#).

1989 Marcel Germon publie [Les secrets du cinquième pouvoir: Avec Bernard Brochand voyage au coeur de la publicité, de la finance et de la politique](#).

1992 Pierre Doré publie un livre de marketing intitulé [Le cinquième pouvoir](#).

1999 Claude Mollard publie *Le Cinquième Pouvoir. Culture et Etat de Malraux à Lang* (référence trouvée par [Thierry Maillet](#)).

2002 Yannick Chatelain et Loïck Roche publient [Hackers!: Le 5e pouvoir: -Qui sont les pirates de l'Internet?](#) Sur la quatrième de couverture on peut lire « Les hackers forment-ils (après la religion, le droit, l'État et les médias), un 5e pouvoir menaçant pour les gouvernements, les entreprises et les particuliers? » Nous ne sommes pas loin du cinquième pouvoir tel que je le définis, sauf qu'en cinq ans les hackers sont devenu tous les citoyens. Une sacrée évolution! (ajouté le 1/3/2007 suite à un mail de Yannick)

2003 Dans [Le Monde Diplomatique](#), Ignacio Ramonet se demande s'il faut créer un cinquième pouvoir pour contrer celui de la presse qui est de moins en moins indépendant.

11/10/2003 Richard Greeman publie une réponse à Ignacio Ramonet où il explique qu'il n'est point nécessaire de créer le cinquième pouvoir puisqu'il existe déjà.

2004 Gaëlle Grognet publie un essai qui fait suite à l'article d'Ignacio Ramonet. Je viens juste de le découvrir et je l'ai pas encore lu mais il s'agit encore de rétablir un contre-pouvoir.

01/2006 Dans La Révolte du Pronétariat, Joël de Rosnay et Carlo Revelli évoquent le cinquième pouvoir, dans la lignée d'Ignacio Ramonet. Je ne relève pas alors l'expression. Même Carlo n'y pense pas quand je recherche un titre pour mon nouveau livre.

05/2006 Toujours dans cette lignée, Erick Jonquière publie un billet sur son blog.

07/2006 Je commence à travailler à mon nouveau livre, le sujet étant alors « en quoi internet bouleverse la politique », sous-titre resté sur la couverture finale.

04/08/2006 Ne trouvant pas de titre explicite, je publie un billet où je demande à mes lecteurs de chercher quelque chose.

04/08/2006 Le jour même, Erick Jonquière m'envoie un mail et me propose *Le cinquième pouvoir*. Ça fait immédiatement tilt. Tout de suite, le cinquième pouvoir prend corps, il n'est pas seulement un contre-pouvoir qui va prendre la suite du quatrième mais un nouveau pouvoir exécutif et législatif, il est le pouvoir primordial, celui du peuple. Il ne faut surtout pas le réduire aux blogs, même pas le réduire à internet, c'est un mouvement de fond qui correspond à la montée du désir de participation chez les citoyens. Il s'exprime aujourd'hui parce que la technologie va permettre son ascension. Ce jour-là, Driss Messaoudi publie un billet intitulé le cinquième pouvoir, encore un de ces hasards de plus en plus fréquents sur internet.

22/08/2006 Le cinquième pouvoir devient le titre officiel.

25/08/2006 Philippe Astor publie sur News.fr un article au sujet du cinquième pouvoir après avoir discuté avec moi.

13/09/2006 Évocation du cinquième pouvoir dans un article de Libération, là aussi après un interview avec moi.

08/12/2006 Couverture de L'Express, je ne suis pas consulté, l'appellation suivant sa nouvelle acceptation commence sa vie propre (les journalistes annoncent la sortie de mon livre).

12/12/2006 François Bayrou et Nicolas Sarkozy parlent du cinquième pouvoir lors du leweb3.

11/01/2007 Sortie de mon livre.

Lors du travail sur le titre, le cinquième pouvoir s'était déjà manifesté de lui-même, c'est un pouvoir de l'action, il ne faudrait pas le limiter à un contre-pouvoir, ce serait, surtout de la part des politiques, une erreur.

Réponse à Rachid Nekkaz

mardi 26

Dans les derniers commentaires de Rachid, celui-ci par exemple, je devine un grand scepticisme vis-à-vis du cinquième pouvoir. Il n'est pas le seul à s'exprimer ainsi. Paradoxalement, dans les staffs des grands partis, plus personne ne doute de son importance, en tous cas comme force capable de faire gagner ou perdre une élection (ce qui le consacre déjà comme un certain pouvoir).

Dans la première moitié de mon prochain livre, j'ai étayé ce point avant de montrer en quoi l'émergence du cinquième pouvoir changeait les règles du jeu politique. À l'avenir, à mon sens, ceux qui les

ignoreront n'auront aucune chance de faire évoluer la société (à moins qu'ils ne la prennent par la force... ce qui n'est pas impossible au vue de certaines dérives autoritaristes que connaissent en ce moment nos démocraties).

Rachid comme beaucoup d'autres cherchent l'expression du cinquième pouvoir là où l'on cherche habituellement l'empreinte du politique: dans les lois, des actes de gouvernement ou éventuellement dans le domaine associatif. Il faut regarder ailleurs... dans ce que j'appelle l'open source au sens large.

Le cinquième pouvoir ne change pas le monde actuel, il est en train d'en construire un nouveau dont les portes sont déjà ouvertes et s'ouvriront de plus en plus. Un monde où les échanges ne seront pas nécessairement monétisés et où la collaboration prendra un nouveau sens, en même temps qu'elle se déploiera à une échelle sans précédent.

Le cinquième pouvoir invente de nouvelles méthodes de cohabitation sociale, il invente l'après-capitalisme... Ça existe en informatique, dans l'agriculture, dans la culture... À quoi bon essayer de replâtrer l'ancien monde alors que nous sommes en train d'en découvrir un nouveau ?

Les sceptiques sont comme ces hommes qui au temps de l'esclavage n'imaginaient pas un monde sans esclaves. Ils n'ont rien vu changer jusqu'à ce que soudain l'esclavage soit peu à peu aboli. Idem pour les monarchistes. Nous vivons en ce moment une transition comparable.

Si elle était évidente pour tous, elle serait déjà en passe de se terminer, nous n'aurions même plus besoin de l'expliquer et de la promouvoir.

Il faut des méthodes nouvelles pour un temps nouveau. À certains moments dans l'histoire, on ne peut plus faire du neuf avec de l'ancien. Il faut accepter de changer.

Aujourd'hui, les réalistes sont ceux qui voient le changement... non pas les sceptiques qui ne le voient pas. Les réalistes sont tous ceux qui inventent de nouvelles façons de faire, par exemple de faire du business avec les outils web 2.0.

En théorie, on peut changer le monde de deux façons, pas nécessairement antinomiques d'ailleurs, de l'intérieur ou de l'extérieur. Je sais que de l'intérieur c'est toujours moins douloureux, j'espère qu'un leader éclairé réussira ce tour de force mais depuis de trop nombreuses années cette approche échoue.

J'ai essayé de construire *Le cinquième pouvoir* comme un livre initiatique, beaucoup moins engagé que *Le peuple des connecteurs*. À chacun de prendre conscience que de nouvelles possibilités s'offrent à nous.

Faut vite que j'aille boire un coup avec Rachid...

PS1: Internet n'a pas 0,5 % d'audience mais 100 %... C'est un fait que les Américains ont compris, que les Sud Coréen ont aussi compris... 100 % des journalistes sont sur internet. À partir de là, internet a la même audience que les autres médias, c'est une audience indirecte... mais c'est le propre d'internet de fonctionner viralemment.

*PS2: Il faut arrêter de se focaliser sur les élections... l'essentiel se passe ailleurs... les élus ont de moins de moins en moins de pouvoir... le pouvoir est entre les mains des citoyens... ils ont le pouvoir de changer le monde et personne d'autre. Je n'ai pas changé d'avis depuis que j'ai écrit *Le peuple des connecteurs*. Même si le cinquième pouvoir réussissait à faire élire son candidat, ça ne changerait pas grand chose. Seul compte ce que nous faisons tous au quotidien pour que le monde aille mieux.*

PS3: Il y a piste de la révolution intérieure, de type Gorbatchev. Il y a la piste extérieure, déjà à l'œuvre et qui change déjà le monde plus qu'aucune politique

ne l'a jamais fait (aplatissement économique... aucune politique n'a voulu ça à l'échelle mondiale et ça se produit pourtant... c'est un premier pas vers une déclaration Universelle d'interdépendance).

PS4: Il y a toujours des gens en difficulté, il y en aura toujours d'ailleurs, nous devons tout faire pour inventer un système où il y en aura moins... un système qui permettra à l'espèce humaine de s'en tirer sur cette planète. Je crois que la solution passe par une nouvelle méthodologie politique. J'ai l'impression de travailler à la construction de ce nouveau monde en faisant ce que je fais. Bien plus que Rachid ne le croit. Sans Descartes, sans sa façon de raisonner, notre monde technologique n'existerait peut-être pas. La méthode est essentielle.

PS5: On ne peut pas faire du neuf avec seulement les vieilles recettes. Il faut être novateur, ne pas essayer de recoller les bouts de notre système. La révolution intérieure ne peut faire que ça. Le mieux qu'elle pourrait faire serait donner de plus en plus de place à l'autre monde. Mais le fera-t-elle? Acceptera-t-elle de se sacrifier pour l'intérêt général? Si elle ne le fait pas, je crains le pire, je l'avoue... car de plus en plus de gens comprendront que ça ne peut pas durer comme ça. Les gens au fond de leur banlieue le comprennent instinctivement... il leur manque juste la vision de l'autre monde. C'est à nous de la leur donner.

PS6: Que tout le monde se remettent à discuter... fasse de la politique au sens où l'entendaient les Grecs. Que dix personne se mettent à faire du porte-à-porte ne changera rien... si nous sommes des milliers à parler à dizaines de milliers... ça change tout... tous les habitants de cette foutue planète sont à notre portée...

PS7: Le cinquième pouvoir n'est pas centralisé, n'a pas d'objectif unique... Il ne faut pas chercher à le lire comme une force politique traditionnelle qui a pour ambition d'emporter une victoire quelconque. La poli-

tique, c'est à chaque seconde. Je ne crois pas que nous puissions prouver par une expérience que le cinquième pouvoir existe. Pour moi, il existe quand je regarde quelques évènements politiques survenus durant ces dernières années. Il existera de plus en plus parce que nous sommes en train d'inventer des outils de collaboration de masse...

Méchante globalisation

mercredi 27

Je lis souvent à droite à gauche, parfois même sous la plume de gens que j'aime bien, des petites choses qui me choquent. Par exemple, la mondialisation s'accompagnerait d'une concentration des entreprises. Je pense qu'il s'agit d'une idée reçue.

Si la mondialisation impliquait la concentration, il devrait y avoir de moins en moins d'entreprises. Après une seule requête sur Google, j'ai l'impression que le contraire se produit, même en France. Il n'y a pas de moins en moins d'entreprises, à l'échelle mondiale je pense qu'il y en a de plus en plus au contraire.

Aujourd'hui nous assistons à une distribution des centres de décision, une distribution des pouvoirs. Elle se produit en interconnectant de plus en plus les hommes. La globalisation, c'est le passage d'un mode d'organisation pyramidal à un mode en réseau. Il y a globalisation car le réseau crée une interdépendance de toutes les économies mondiales, de toutes les entreprises.

Les médias communiquent souvent une image beaucoup plus négative de la mondialisation. Comme souvent, notre regard se laisse attirer vers ce qui fait beaucoup de bruit : les grandes fusions. Si elles mettent en jeu de faramineux capitaux, ce n'est

pas pour autant que la majorité des hommes travaillent dans ces structures. Le fait justement qu'ils n'y travaillent pas montre que notre civilisation se dirige dans une autre direction.

Les concentrations m'apparaissent comme un cri au secours d'une forme de capitalisme. Il imite la grenouille qui cherche à se faire plus grosse qu'elle ne l'est. Il cherche à cacher qu'il traverse une crise profonde. Dans un monde en réseau, un monde complexe, la centralisation comme la concentration ne sont pas efficaces.

Lors de ma conférence au CERN, j'étais en compagnie de barons de la grande distribution. Très puissants. Mais leur marge nette fait pitié par rapport à celle de nombreuses boîtes internet que je connais. Ils gagnent plus d'argent au total mais leurs rendements sont mauvais, qui dit mauvais rendements implique une dépense énergétique inutile... inacceptable dans un monde en crise écologique.

RDV manqué avec France 3

jeudi 28

Hier soir lors du JT un reportage sur les blogs a été diffusé, dans lequel je devais apparaître mais où les images ont été coupées pour des raisons techniques. Ça m'arrange en fait. 1/ Mon livre n'est pas sorti et il est trop tôt pour en faire la pub. 2/ Le cinquième pouvoir ce n'est pas les blogs. Je sens que je vais devoir le répéter souvent.

En tout cas, j'ai apprécié de discuter avec la journaliste Cécile Laronce de France 3. Elle m'a posé quelques questions et voici mes réponses.

— *À votre avis quel est le candidat qui se débrouille le mieux avec internet et les blogs ?*

— J'ai envie de répondre le cinquième pouvoir, tous ceux qui ne sont pas rangés dans une case mais qui font tout de même de la politique, au sens le plus noble car ils ne cherchent pas nécessairement à être élus à quoi que ce soit. Ils sont très présents sur internet, très souvent mieux placés que nos politiciens connus. Mais pour parler plus particulièrement d'eux, c'est à ce jour Ségolène Royal qui a le mieux tiré son épingle du jeu.

— *En quoi internet (et les blogs) a changé le destin politique de Ségolène Royal ?*

— Grâce à son site Désirs d'avenir, elle a réussi à emporter haut la main les primaires socialistes. Elle dit d'ailleurs qu'elle fera 50 % sa campagne présidentielle sur internet. Sans internet, elle ne serait même pas candidate aujourd'hui.

Début 2006, on commence à parler d'elle mais tout le monde est encore persuadé que les mam-mouths du parti réussiront à la faire tomber.

Plutôt que de séduire d'abord les cadres du parti, puis les militants, elle fait le contraire. Avec son site, elle donne aux Français la parole, ils la prennent, ils créent d'ailleurs des dizaines d'autres sites Désirs d'avenir dans les régions, chacun de ces sites menant des campagnes locales et indépendantes.

Ségolène Royal a ainsi réussi à décentraliser sa campagne et à démultiplier sa force de frappe, ce qui était indispensable vu qu'elle n'avait pas l'appareil socialiste à son service exclusif.

— *Quelle est l'originalité du blog de Ségolène Royal et des autres blogs de la ségosphère ?*

— Ce n'est pas un blog, c'est un site et il n'est pas original. Si, un tout petit peu, en ce sens qu'il comprend une section où les militants peuvent soit disant participer à la rédaction du programme de Ségolène.

Pour moi, cette section très vendeuse est le de la poudre aux yeux. Ségolène a réussi à faire participer les militants à sa campagne, pour arracher les primaires, pour porter sa bonne parole, mais pas pour écrire un programme. Ségolène avait promis un livre collaboratif... nous l'attendons encore.

Dans le fond, Ségolène n'a pas un programme original. Juste une méthode un peu originale.

— *Enfin à travers le prisme de la toile le candidat devient autre, plus proche de l'électeur...*

— Il faut faire attention de ne pas prendre l'électeur pour un couillon car internet ce n'est plus la TV, tout le monde peut dire ce qu'il pense. Le cinquième pouvoir ne se laissera pas bernier par des promesses participatives qui resteront des promesses.

Ailleurs dans le monde, des exemples concrets – en Corée du Sud ou aux États-Unis – nous ont montré qu'on pouvait faire de la politique autrement.

— *Qu'est-ce que le cinquième pouvoir ?*

— C'est justement l'ensemble des citoyens qui grâce aux nouvelles technologies ne sont plus réduits au silence. Ils peuvent s'exprimer, peser en politique, proposer de nouvelles politiques... surtout ils peuvent agir, notamment au niveau local.

— *Peut-on s'attendre à des surprises grâce à internet pour les présidentielles ?*

— Nicolas Sarkozy ne comprend pas internet. Ségolène Royal un peu plus mais elle ne joue pas le jeu à fond, elle reste trop socialiste, trop classique. Il y a de la place pour un outsider qui sera capable, lui aussi, de décentraliser sa campagne mais aussi de mettre en place une politique réellement participative. Depuis cinq ans, internet a pesé dans beaucoup d'élections, ce n'est qu'un début. Un Bayrou pourrait nous surprendre. C'est un internaute, il comprend ce qui se passe. Mais tout reste à faire de son côté.

— *Qu'est ce qu'on pourrait encore améliorer en matière de blogs ?*

— Si je le savais, je le ferai. Disons que je fais avec mon blog, ce qui me paraît bien. C'est ça internet. On ne se demande pas ce qu'on devrait faire, on le fait. C'est ça la nouvelle politique menée par le cinquième pouvoir.

Les connecteurs formeraient une secte vendredi 29

Hier dans un commentaire j'ai écrit :

*Tu peux rester dans l'ancien monde... nous autres habitons déjà ce nouveau monde... et nous le trouvons plus agréable à vivre.
Personne n'est forcé de nous rejoindre, les gens le feront à leur rythme quand ils seront prêts.*

Quand je me lance dans ce genre d'envolée lyrique, emporté par l'enthousiasme, on m'accuse parfois d'être le gourou d'une secte – même quand j'essaie d'être très sérieux d'ailleurs... être sérieux je ne sais pas trop ce que ça veut dire car je suis persuadé que nous vivons pour nous amuser.

Cette accusation à l'emporte pièce doit quelque peu énerver Miguel Membrado et Bruno de Beauregard, en leur temps aussi accusés d'être membres d'une secte, au point d'être ruinés (je raconte dans *Le cinquième pouvoir*). C'était pour eux beaucoup moins amusant. Heureusement, je n'ai pas pour clients la DST et les RG... peut-être qu'ils me lisent un peu. Alors j'essaie de ne rien leur cacher. Ça existe la secte de la transparence ?

Tout d'abord, je revendique ce que j'ai écrit dans ce commentaire, même si ça peut paraître ampoulé

ou ridicule – j’aime Hermann Hesse et son style initiatique. Il est toujours plus difficile de proposer quelque chose de mieux que de casser comme la plupart des gens le font.

Plaçons-nous au temps où l’esclavage était chose admise et même chose banale. Il y avait alors des gens qui refusaient de faire travailler des esclaves, qui essayaient de démontrer qu’un monde sans esclaves était possible... Certains de ces antiesclavagistes dirent sans doute comme moi que ce nouveau monde était plus agréable à vivre.

Ces antiesclavagistes appartenaient-ils à une secte ? Je ne le pense pas. En leur temps, ils étaient utopistes, naïfs... tout ce que l’on voudra mais ils ne constituaient pas une secte, pas plus que les gens qui aujourd’hui pensent que la rémunération du capital n’est pas une obligation, que les chefs ne sont pas indispensables et que la croissance matérielle ne peut continuer infiniment dans un monde fini.

Par rapport aux antiesclavagistes, je suis même beaucoup plus tolérant. Vous n’allez pas le croire. Je ne force personne à adopter de nouvelles formes d’organisation sociale. Je parie simplement que sans de nouvelles formes, pour une large part à inventer, nous ne réussirons pas à faire face aux problèmes sociaux et écologiques. J’essaie de proposer des pistes, en m’inspirant de l’organisation d’internet et de la plupart des réseaux naturels. C’est tout. Je ne suis pas très original.

Ces nouvelles formes peuvent germer dans l’ancien monde. Internet en est la preuve. Dee Hock l’a montré avec Visa. Nous ne sommes pas forcés de détruire l’ancien monde. Le nouveau apparaît au-dessus de lui, comme une extension. Chacun peut faire l’upgrade quand il le veut. Je n’ai cessé de parler de révolution douce dans *Le peuple des connecteurs*.

Certains ont vu les chapitre de ce livre comme les dix commandements de la connexion, oubliant de lire semble-t-il la préface où j'annonçais mon désir d'exagérer afin de mieux montrer en quoi ma position diffère du politiquement correct qui risque de nous conduire à la faillite (l'exagération, c'est mon style... je n'y peux rien mais j'ai essayé de me contenir dans *Le cinquième pouvoir*).

Est-ce sectaire de prétendre que nous allons dans le mur ? Je ne suis pas le seul à faire ce constat, la plupart des personnalités politiques le font, ce qui justifie leur candidature. Est-ce sectaire de dire qu'il faut innover pour trouver des solutions durables ? Est-ce sectaire de rêver de croissance durable ? Car je pense que c'est possible.

Pour qu'il y ait secte, il faut qu'il y ait des membres. Mais les connecteurs seraient membres de quoi ? Ils ne forment pas un parti, une église, un groupuscule... Il n'y a rien de tout cela, pas plus que de status, de doctrine, d'interdits (Axel regarde la TV), de règles, de lieux de rassemblement... Le connecteur n'existe même pas. C'est une entité sociologique... un ensemble de comportements possibles dont personne ne peut se revendiquer à 100 % pas plus qu'à 0 %. Tout au plus quelques personnes peuvent se sentir des affinités avec une partie des choses que j'ai décrites. Elles peuvent même s'afficher sur une carte, mais ça ne va pas plus loin.

Dans mon *Robert*, secte viendrait du latin *secta* qui signifierait *suivre*. Mais justement les connecteurs ne suivent personne car ils se revendiquent libres. Pour eux, l'interconnexion est plus importante qu'un status quelconque. La personne se définit par les personnes avec qui elle interagit, non pas en elle-même.

Être connecteur, c'est avant tout être ouvert. C'est utiliser les nouveaux outils de communication pour

multiplier les possibilités. C'est construire des autoroutes pour les idées par-dessus les autoroutes de l'information.

L'important est que les idées se rencontrent, qu'elles s'entrechoquent, donnent naissance à de nouvelles idées... pour que justement jamais nous ne restions figés sur un dogme ou prisonnier d'une forme de pensée.

Les connecteurs forment une non secte. Je ne les ai pas inventés. J'ai donné un nom à un ensemble hétéroclite de comportements qui me paraissent prégnants chez de nombreux usagers des nouvelles technologies.

Donner un nom à des comportements ne fait pas des gens qui exhibent ces comportements les membres d'une secte. Montrer du doigt les racistes et les xénophobes ne fait pas d'eux les membres de la secte de Le Pen.

Les connecteurs participent à des réseaux qui s'interconnectent à vaste échelle. C'est tout, j'ai envie de dire. Et c'est beaucoup, car c'est révolutionnaire.

Nous commençons par construire les autoroutes. Après nous allons commencer à construire. Faut pas mettre la charrue avant les bœufs. Trop de politiciens jouent à ce petit jeu. Ils veulent tout changer sans méthode. Ou plutôt avec les vieilles méthodes qui ne marchent plus. Je suis pour l'action mais pas à n'importe quel prix. Ça c'est une petite pique à l'égard de Rachid Nekkaz.

Le monde a changé. Nous devons nous changer aussi. Sinon la dichotomie risque de devenir invivable.

Tout en reprenant le titre du *Times*, *Le soir* évoque à son tour le cinquième pouvoir. Un lecteur vient de me le signaler tout en me renvoyant vers un billet qui, avec ses commentaires, critique l'article.

Je suis toujours surpris quand des acteurs potentiels du cinquième pouvoir crachent dans la soupe. On dirait que, dès que les médias évoquent leur univers, ils le mettent en danger. N'ayez pas peur, les journalistes ne voleront pas votre joujou.

Pour essayer de se placer au-dessus de la rumeur médiatique, certains blogueurs sont prêts à jeter le bébé encore fragile avec l'eau du bain. Ce n'est parce que les médias parlent d'une chose en la simplifiant que cette chose n'existent pas. Le fait même qu'ils en parlent prouve qu'il se passe quelque chose. S'ils en parlaient précisément, cette chose serait déjà advenue, convenue, dépassée... Ils en parlent mal parce qu'ils ne comprennent pas, parce que personne ne comprend vraiment. Le monde va-t-il changer pour autant ? Ce n'est pas une certitude, loin de là.

Et puis ne confondez pas le cinquième pouvoir avec les blogs et avec le web 2.0. Arrêtez de dire qu'on n'a pas de preuve de son influence politique. Nous n'en aurons jamais. Faut-il pour autant cesser d'en parler ? Non, il y a de nombreuses raisons de penser que le cinquième pouvoir a déjà influencé plusieurs fois la politique en plusieurs points du globe. C'est le sujet de la première partie de mon prochain livre.

Arrêtez de penser à la politique traditionnelle et essayez de voir en quoi les nouveaux outils changent la donne et impliquent de façon quasi irréversible la remise à plat des institutions démocratiques. Le vrai problème est là. Dans les commentaires sur le blog belge, j'ai vu évoquer les Sex Pistol, les anarchistes,

les libertariens... oui il y a des bonnes idées à piquer partout. Des théories politiques jadis inapplicables sont désormais à notre portée.

Qui a dit que ce serait facile ? Personne. Il suffit de croire que nous pouvons y arriver car le salut planétaire passe par de nouvelles politiques.

Je termine l'année sur cette tirade... Bonne année à tous. Les débats reprennent dès demain.

197 billets
1 449 commentaires de lecteur
330 commentaires de l'auteur

imprimé le 20 août 2007